Accessions
(26566)

Shelf No.
*.559.12
7. 10

FOUNDED 1852
SIGUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
SUMMUS REGIMINE DONATA A.D. 1822
BOSTON PUBLIC LIBRARY

GIVEN BY

Hon. Chas. F. Adams,
July 2, 1891.

John Quincy Adams.

# COURS D'ÉTUDE

*POUR L'INSTRUCTION*

# DU PRINCE DE PARME.

# COURS D'ÉTUDE

*POUR L'INSTRUCTION*

## DU PRINCE DE PARME,

*AUJOURD'HUI*

## S. A. R. L'INFANT

# D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE,
&c. &c. &c.

*Par M. l'Abbé de* CONDILLAC, *de l'Académie françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

---

TOME DIXIEME.

*INTRODUC. A L'ETUDE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.*

A PARME,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXXV.

xAdams
.775
.c75C
V.10

(26566)
Hon. Charles F. Adams.
July 2, 1890.

# TABLE
## DES MATIERES.

## *LIVRE QUINZIEME.*

Considération sur les progrès de la religion dans les trois premiers siecles.

Pag. 1.

*Dans quel esprit on doit étudier la religion. Quelles doivent être à cet égard les études d'un prince. Quelle doit être sa piété. Protection qu'il doit à l'église.*

---

## CHAPITRE I.

Etat des Juifs sous les princes Asmonéens & sous Hérode.

Pag. 7.

*Sous Simon, les Juifs devinrent indépendants. Sous Jean-Hircan, ils font des conquêtes;*

*mais ils ſont troublés par la haine réciproque des Phariſiens & des Sadducéens. Ariſtobule prend le premier le titre de roi & regne en tyran. Et ſous Alexandra qui ne montre que de la foibleſſe. Hircan qu'elle a choiſi pour ſucceſſeur eſt forcé de céder à Ariſtobule ſon frere. Pompée rend la couronne à Hircan. Nouveaux troubles. Antoine donne la couronne à Hérode qui croit s'affermir en répandant le ſang. Les propheties s'accompliſſent.*

## CHAPITRE II.

Des opinions des philoſophes payens avant Jeſus-Chriſt, & dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe.

Pag. 15.

*Sous Alexandre, les ſectes de la Grece ſe répandent en Aſie. Elles s'établiſſent en Egypte ſous Ptoleméc-Soter. Sous Philadelphe qui bâtit le Muſée. Sous les ſucceſſeurs d'Evergete, les philoſophes fuyent. A leur retour, l'Egypte devint le centre de toutes les ſectes. Origine du Sincrétiſme. Ignorance & ſuperſtition des Egyptiens. Conduite de leurs prêtres qui veulent tout concilier. Toutes les ſectes. Origine de l'Eclectiſme. Chef de cette ſecte. Objet que ſe propoſoient les Eclectiques. Leur enthouſiaſme. Leurs*

*principes abſurdes. Ils defendent l'idolatrie par des allégories. Ils employent contre la religion chrétienne le menſonge & l'impoſture. L'éclectiſme n'étoit qu'un ſincrétiſme abſurde.*

---

## CHAPITRE III.

Des opinions qui ſe ſont introduites parmi les Juifs 300 ans environ avant Jeſus-Chriſt.

Pag. 29.

*Quand & pourquoi les Juifs d'Alexandrie adopterent le ſincrétiſme. Commencement de la vie aſcétique parmi les Juifs. Comment les Eſſéniens & les Thérapeutes adoptent des idées Pythagoriciennes. Les Juifs d'Egypte portent en Judée leurs uſages. Maniere de vivre des Eſſéniens. Ils éprouvoient ceux qu'ils recevoient. Combien ils étoient attachés à leurs ſuperſtitions. Leur doctrine. Les Thérapeutes plus contemplatifs que les Eſſéniens & plus enthouſiaſtes. Cette vie aſcétique a été admirée avec peu de fondement. Les Phariſiens ont embraſſé la philoſophie myſtérieuſe & ſymbolique. Ils ont ſurchargé la loi d'œuvres ſurérogatoires. Leur doctrine. Ils ſubſiſtent encore ſous le nom de Rabins. Les Sadducéens rejetoient les allégories & les interprétations, & s'en tenoient à la lettre*

*de l'écriture. Ils tomboient dans des erreurs afin de ne pas penſer comme les Phariſiens. La ſecte des Caraïtes étoit la plus raiſonnable. Les ſectes des Juifs étoient unies de communion.*

## CHAPITRE IV.

Des obſtacles qui s'oppoſoient à l'établiſſement de la religion Chrétienne.

Pag. 46.

*Obſtacles qui s'oppoſoient à la propagation du Chriſtianiſme. Premier. Les ſectes qui diviſoient les Juifs. 2me. Les caractères de ces ſectes. 3me. Les préjugés des Juifs. 4me. L'idée fauſſe que la plupart ſe faiſoient du Meſſie. 5me. Les faux dieux dont le culte étoit cher, principalement aux Romains. 6me. Les impoſteurs alors fort communs. 7me. Le peu d'étonnement que cauſoit le courage des martyrs. 8me. La prévention contre les Juifs. 9me. Le mepris des Juifs pour les Chrétiens. 10me. Les philoſophes intéreſſés à combattre le Chriſtianiſme. En un mot, tous les préjugés qui regnoient.*

## CHAPITRE V.

Conſidérations ſur le premier ſiecle de l'égliſe.

Pag. 54.

*Combien la raiſon eſt inſuffiſante pour éclai-*

*rer le préjugés. Des hommes ignorants étoient deſtinés à les éclairer. Ses miracles ſont des démonſtrations à la portée de tous. Premieres prédications dans la Paleſtine. Simon le magicien. Source de ſes erreurs. Son ſyſtême. Ses impoſtures. Que les Romains ne l'ont pas mis au nombre de leurs dieux. Autre fait qu'on rapporte avec auſſi peu de fondement. Les Gnoſtiques ont puiſé dans la même ſource que Simon. Leurs erreurs. L'égliſe fait des progrès. Mœurs des premiers chrétiens. La converſion des Gentils donne lieu à une queſtion, & au premier concile. La charité régnoit parmi les égliſes. Des impoſteurs troubloient la paix. Perſécutions ſous Néron. Sous Veſpaſien, les Juifs reſtent ſans temple & ſans ſacrifices. Les Chrétiens ſont enveloppés dans la perſécution que Domitien fait aux Juifs. Prévention générale contre les Chrétiens. Les prêtres du paganiſme & des philoſophes calomnient l'égliſe.*

---

## CHAPITRE VI.

Idée générale des événements dans le ſecond ſiecle de l'égliſe.

Pag. 74.

*Sous Nerva, les Chrétiens goûtent la paix. Ils ſont perſécutés ſous Trajan. Mais on ne ſait*

*quels crimes leur imputer. Pourquoi la perſécution eſt plus grande ſous Adrien. Premieres apologies. La perſécution diminue. Les Juifs ſont entierement chaſſés de Jéruſalem. Commencement de la doctrine des deux principes. Converſion de St. Juſtin. Les perſécutions qu'elles n'ont pas empechées redoublent ſous Marc-Aurele. Autres écrits pour la défenſe de la religion. Montan, faux prophête. Erreurs des Montaniſtes. Héréſie des Eucratites ou Continents. Pourquoi les perſécutions ceſſent ſous Commode. Ouvrages de St. Irénée contre les hérétiques. Queſtion ſur le jour que la pâque doit être célébrée. Les héréſies & les perſécutions dans le 2e. ſiecle n'ont pas empêché les progrès de l'égliſe.*

## CHAPITRE VII.

### Conſidérations ſur le ſecond ſiecle.

Pag. 89.

*Dans le premier ſiecle, l'évangile étoit préché avec la plus grande ſimplicité. Dans le deuxieme, il attire l'attention des ſavants & des philoſophes. Alors les ſectes de philoſophie tomboient dans le mépris. Les hommes les plus éclairés ſe convertiſſoient. Ils combattoient toutes les ſectes de philoſophie. Quelquefois ils en cor-*

*rigeoient le langage, & revendiquoient les vérités qu'elles enſeignoient. C'eſt ſous différents points de vue que les peres du 2^e ſiecle louent & blâment les mêmes ſectes. Ils rejetoient Ariſtote. Ils faiſoient cas de Platon. Ils ne croyoient penſer comme lui que parce que, ſelon eux, Platon avoit penſé en Chrétien. Par là, ils ſe rapprochoient des philoſophes, qui quelquefois ſe rapprochoient auſſi des Chrétiens. Et on entreprend de faire voir que ce que la religion enſeigne s'accorde avec ce que les philoſophes ont dit de mieux. On parloit quelquefois de la religion comme ſi elle n'eût été qu'une philoſophie plus ſaine. Il y avoit du danger à vouloir la concilier trop avec la philoſophie. Il en nâquit des héréſies.*

## CHAPITRE VIII.

Depuis le commencement du troiſieme ſiecle juſqu'en 325, que Conſtantin donna la paix à l'égliſe.

Pag. 102.

*L'éclectiſme étoit la philoſophie du 3^e ſiecle. Dangers de cette philoſophie ténébreuſe. Les Eclectiques ſe piquoient d'être gens de lettres, & , ſurtout, orateurs. Les peres de l'égliſe qui ſe prêtent au goût du ſiecle s'appliquent à tou-*

*tes les études des Grecs & s'éloignent de plus en plus de la ſimplicité des Apôtres. Sous Sévere, une perſecution excite le zéle de Tertullien. Objet de Tertullien dans ſon apologie. Erreurs où tombe Tertullien. Dans les temps de paix, les Chrétiens étoient perſécutés par les juriſconſultes. Zéle des Chrétiens & leurs écoles. St. Clément d'Alexandrie prend la défenſe de la religion. Source des erreurs où il eſt tombé. Origenes célébre de bonne heure & perſécuté par Démétrius évêque d'Alexandrie. Il a formé un grand nombre de diſciples. Il a fait quantité d'ouvrages. Il eſt tombé dans des erreurs. Perſécution ſous Maximin, aſſaſſin d'Alexandre Sévere. Les Chrétiens avoient alors des égliſes publiques Leurs mœurs ſe corrompent, parce qu'ils ſont long-temps ſans être perſécutés. Cruelle perſécution. Grand nombre de Chrétiens ſuccombent. Beaucoup auſſi ſouffrent le martyre. La perſécution ayant ceſſé, on demande ſi l'égliſe pouvoit abſoudre les apoſtats. Erreurs de Novatien à ce ſujet. Novatien eſt le premier anti-pape. Il eſt condamné. Après quelques perſécutions, la paix eſt rétablie dans l'égliſe. Diſpute ſur la validité du baptême des hérétiques. Manès. Il établiſſoit deux principes. Perſécution ſous Dioclétien. Lâcheté de ceux qu'on nomma traditeurs. Schiſme des Donatiſtes. Commencement de l'Arianiſme.*

## CHAPITRE IX.

De la discipline dans les trois premiers siecles.

Pag. 131.

*Pourquoi la discipline a varié dans les trois premiers siecles. Usages généraux. Lieux où l'on s'assembloit. Peu de cérémonies. Jours solemnels. Comment les Gentils étoient recus dans l'église. Pénitence publique. Ce que l'église exigeoit dans ses ministres. Subordination qui s'établit parmi eux. Usage des excommunications. La célébration de l'Eucharistie. Les jeûnes des Chrétiens. Les opinions qu'on avoit sur le mariage portoient au célibat. Commencement de l'ordre monastique.*

## CHAPITRE X.

Conclusion de ce livre.

Pag. 141.

*Les apôtres étoient convaincus de la vérité de l'évangile qu'ils préchoient. L'accomplissement des anciennes prophéties, premier motif de leur conviction. Les miracles de Jesus-Christ,*

*second motif. L'accompliſſement des prophéties de Jeſus-Chriſt, 3^e. motif. Comment les apôtres convaincus ont donné de nouveaux motifs de conviction pour les hommes éclairés qui ſe ſont convertis dans le ſecond ſiecle. Motifs de converſion dans le 3^e. ſiecle.*

---

# *LIVRE SEIZIEME.*

## CHAPITRE I.

La conduite de Conſtantin par rapport à l'égliſe.

Pag. 151.

*Il ſuffit de conſidérer Conſtantin ſous deux points de vue. Conſtantin fait triompher la religion. Il répare les maux que la perſécution avoit faits. Il accorde des exemptions au Clergé. Inconvénients de ces exemptions. En voulant remédier à ces inconvénients, Conſtantin en occaſionne d'autres. Il conſacre le dimanche à la priere. Il autoriſe le célibat en croyant faire reſpecter la virginité. Il permet de faire les affranchiſſements dans les égliſes. Il permet de laiſſer aux égliſes telle part de bien qu'on jugera à propos. Il confie l'adminiſtration de la juſtice aux évêques.*

*Moyens de Conſtantin pour abolir le culte des idoles. Sa conduite avec les Donatiſtes. Faux jugement de Conſtantin ſur la doctrine d'Arius. Concile de Nicée. Conduite de Conſtantin avec les Ariens. Sa conduite avec les Catholiques.*

## CHAPITRE II.

La conduite de Conſtantin par rapport à l'empire.

Pag. 165.

*Rome croit trouver un libérateur dans Conſtantin. Conſtantin veut tout changer. Il ôte le commandement aux préfets du prétoire. Quelle avoit été la puiſſance des préfets du prétoire. Pour aſſurer leur deſpotiſme, les empereurs s'étoient donnés des maîtres dans leurs préfets. Cependant il ne falloit pas caſſer les gardes prétoriennes. Conſéquences qui en devoient réſulter. Conſtantin partage l'empire en quatre gouvernements & croit aſſurer ſa puiſſance. Il croit encore l'aſſurer en créant des grands avec des titres ſans autorité. C'eſt auſſi par cette raiſon qu'il porte le ſiége de l'empire à Conſtantinople. Mort de Conſtantin.*

## CHAPITRE III.

De l'état de l'empire vers les temps de Conſtantin.

Pag. 176.

*Epuiſement de l'empire lors de la fondation de Conſtantinople. Accroiſſement du luxe. Haine mutuelle des ſectes, qui arment tour à tour le ſouverain contre les ſujets. Quels étoient anciennement les droits du ſénat. A quoi ſe bornoient ceux de l'empereur. Les bons empereurs ont reconnu des bornes à leur puiſſance. La flatterie même, contenue par l'opinion publique, a été forcée à reſpecter ces bornes. Comment le ſénat perd ſes droits. Combien les droits du ſénat de Conſtantinople étoient différents. Cette confuſion permit à Conſtantin de regarder l'empire comme ſon patrimoine.*

## CHAPITRE IV.

Digreſſion ſur les grands empires & ſur les peuples qui environnoient l'empire Romain après la mort de Conſtantin.

Pag. 186.

*Pourquoi il importe de conſidérer la chûte des*

*des empires qui ſe ſont précipités les uns ſur les autres. Fauſſes idées que les Romains ſe faiſoient de leur empire. Les anciens empires ne ſont connus que par des traditions vagues. Quelle idée on peut ſe faire de l'ancien empire d'Aſſyrie. De celui de Séſoſtris. Commencement des Parthes. Le Nord & le midi occupés par des nations bien differentes. Flux & reflux de ces nations. Combien toutes ces nations ſe confondoient. Des peuples du Nord de l'Aſie, & de leur genre de vie. Pourquoi ils ont fait & pourront faire encore de grandes révolutions dans les pays policés. Invaſions des Scythes, lorſque les Médes ſecouoient le joug des Aſſyriens. L'empire des Aſſyriens detruit par les Médes & les Babyloniens, qui ſuccombent ſous les Perſes. Empire d'Alexandre, auquel pluſieurs monarchies ſuccédent. Empire des Parthes, qui ſe rendent redoutables aux Romains. Nouvel empire des Perſes ſur les ruines de celui des Parthes. Combien les peuples de l'Europe ſont differents des peuples de l'Aſie. Nations barbares ou peu policées de l'Aſie. Nations policées, dès les ſiecles les plus reculés. Cette difference entre les nations de l'Aſie eſt la cauſe des révolutions fréquentes. De l'étendue des monarchies de l'Aſie. Du deſpotiſme de ces monarchies. Par où les peuplades ont paſſé d'Aſie en Europe. Genre de vie des premiers habitants de*

*l'Europe. Pourquoi les parties occidentales de l'Europe ſe civiliſent les premieres. Il s'y forme de cités. Eſprit de ces cités. Uſages des Germains pour maintenir l'égalité. Les Grecs cultivent les arts & n'en ſont pas moins jaloux de leur liberté. Chez quelles nations ſe trouve davantage l'amour de la liberté. Effet de cet amour. Les arts paſſant d'une nation à l'autre les amolliſſent ſucceſſivement. Les Germains ne s'amolliſſent pas. Les Germains au temps de Tacite. Depuis Tacite, les nations germaniques ſe ſont connoître ſous de nouveaux noms. Au temps de Conſtantin, deux vaſtes empires, qui ſe craignoient & qui devoient être envahis par des nations barbares qu'ils ne craignoient pas.*

## CHAPITRE V.

Depuis la mort de Conſtantin juſqu'à celle de Jovien.

Pag. 210.

*Les diſpoſitions de Conſtantin occaſionnent le maſſacre d'une partie de ſa famille. Ses trois fils méritent peu d'être connus. Guerre de Conſtance avec la Perſe. Défaite & mort de Conſtantin, ſon frere. Pourquoi Conſtance eſt favorable aux Ariens. Conſtance protége les catholi-*

*ques. Magnence lui ôte l'empire & la vie. Conſtantine, ſœur de Conſtance, donne la pourpre à Vétranion. Népotien prend la pourpre & périt. Conduite de Magnence. Conſtance ſe prépare à la guerre. Il arrive dans la Thrace & entre dans l'Illyrie. Vétranion eſt relégué en Bithynie. Magnence perd deux batailles & ſe tue. Conſtance donne ſa confiance aux délateurs. Il eſt le jouet de ceux qui l'entourent. Multitude de ſes valets. Leur avidité. Les grands avoient la même avidité. Les eunuques commencent, ſous Conſtance, à s'élever aux grandes charges. L'intrigue faiſoit tout. Gravité ridicule de Conſtance. Gallus, gouverneur de l'orient. Education de Gallus & de Julien. Mort de Gallus. Silvain, forcé à ſe ſoulever, périt par la trahiſon d'Urſicin. Les Gaules ouvertes aux barbares. Conſtance donne à Julien le commandement des Gaules. Il entretient les diſputes de religion. Il fait un formulaire. Il perſécute pour le faire recevoir aux catholiques. Cependant les catholiques lui ont donné des louanges. Les Ariens le mépriſoient & lui reſiſtoient ouvertement. Inſolence d'un évêque Arien. Elle eſt approuvée par Conſtance. Ce prince changeoit continuellement de ſectes. Grand tremblement de terre. Conciles de Séleucie & de Kimini. Les évêques catholiques ſignent une profeſſion Arienne. Ils reviennent*

*de la ſurpriſe qu'on leur a faite. Les Ariens ne peuvent s'accorder. Succès de Julien. Il eſt proclamé Auguſte. Conſtance meurt & Julien eſt reconnu. Sa vie mérite d'être étudiée. Cauſe de ſes erreurs. Sa mort. Court regne de Jovien. Barbares qui ont attaqué l'empire pendant le regne de Conſtance.*

---

# *LIVRE DIX-SEPTIEME.*

## CHAPITRE I.

### Depuis la mort de Jovien juſqu'à Théodoſe.

Pag. 249.

*Combien les diſputes de religion étoient funeſtes à l'empire. Tolérance dont Jovien forma le projet. C'eſt aux circonſtances à déterminer ce que la tolérance exige des ſouverains. Nous ne pouvons pas nous en inſtruire en obſervant la conduite des premiers empereurs chrétiens. Valentinien eſt elevé à l'empire. La tolerance le rend ſuſpect d'indifference. Son caractère. Il prend pour collegue Valens, ſon frere. Procope aſpire à l'empire & périt. Les barbares tombent de toutes parts ſur l'empire. Trahiſons des Romains. Schiſme à Rome. Mort de Valentinien, Les Huns & les Alains.*

*Les Goths. Les Goths s'établiſſent dans la Thrace. Valens, par avarice, s'expoſe à manquer de ſoldats. Soulévement des Goths. Valens perd la bataille & la vie. En occident, Gratien avoit, pour collegue, ſon frere Valentinien II. Sa foibleſſe le rend incapable de ſoins & lui fait commettre des injuſtices. Défaite des Allemands. Gratien reconnoiſſant qu'il ne peut défendre l'empire, s'aſſocie Théodoſe.*

---

## CHAPITRE II.

### Théodoſe.

Pag. 262.

*Les Goths obtiennent des terres. Ils ſervent dans les armées ſous des chefs de leur nation. Maux de l'égliſe. La modération de Théodoſe eſt blamée. Situation embarraſſante de ce prince. Loix qu'il fait contre les hérétiques. Loix contre les Idolâtres. Défauts des loix de Théodoſe. Concile œcuménique de Conſtantinople. Théodoſe fait conférer enſemble les chefs de ſecte & la diſpute les aigrit. Gratien devenu odieux, perd l'empire & la vie. Maxime, qui a fait périr Gratien, arme contre Valentinien, & a la tête tranchée.*

*L'armée de Théodoſe étoit preſque toute compoſée de barbares. St. Ambroiſe empêche de punir les incendiaires d'une ſynagogue. Conduite de Théodoſe avec les idolâtres, pendant ſon ſéjour en Italie. Pénitence publique de Théodoſe. Puiſſance des moines. Valentinien II perd l'empire & la vie. Eugene, qui uſurpe l'empire a la tête tranchée. Mort de Théodoſe.*

---

## CHAPITRE III.

Depuis la mort de Théodoſe juſqu'à la priſe de Rome par Alaric.

Pag. 280.

*Théodoſe avoit partagé l'empire entre ſes deux fils, Arcadius & Honorius. Foibleſſe de ces deux princes. Etat de l'empire. Rufin miniſtre d'Arcadius. Stilicon, miniſtre d'Honorius. Ces deux miniſtres ont entretenu les troubles. L'eunuque Eutrope. Irruption des barbares dans l'empire d'orient. Stilicon, traverſé par Rufin, eſt forcé de faire retraite devant Alaric. Gaïnas le venge. Mort de Rufin. Eutrope lui ſuccéde. Les Goths ravagent la Grece. Stilicon marche contre eux; il eſt traverſé par Eutrope. Eutrope excite des ſoulévements en occident. Il eſt fait conſul. Trame*

*de Gaïnas contre Eutrope. Eutrope a la tête tranchée. Gaïnas se révolte. Il perd la vie dans un combat contre les Huns. L'orient n'offre que des troubles. Alaric en Italie. Honorius établit son siege à Ravenne. Défaite de Radagaise. Invasion des barbares dans les Gaules. Constantin maître des Gaules & de l'Espagne, & reconnu par Honorius. Alaric menace l'Italie. Mort d'Arcadius & de Stilicon. Trente mille barbares qui avoient servi dans les armées Romaines, passent dans le camp d'Alaric. Rome assiégée par Alaric. Elle capitule. Alaric reprend les armes. Honorius fait des loix pour & contre les payens. Alaric donne & ôte tour à tour la pourpre à Attale. Les Vandales s'établissent en Espagne. Les Armoriques secouent le joug des Romains. Rome est prise par Alaric. Mort de ce conquérant.*

---

## CHAPITRE IV.

### Jusqu'à la mort d'Honorius.

Pag. 293.

*Constantin assiégé dans Arles. Honorius le fait mourir. Ataulfe dans les Gaules. Les Bourguignons s'établissent dans les Gaules.*

*Révolutions parmi les Goths. Ils s'établissent dans la seconde Aquitaine. Mort de Constantius. Mort d'Honorius.*

## CHAPITRE V.

Jusqu'aux temps où Attila commence à menacer l'empire.

Pag. 297.

*Anthémius gouverne l'empire d'orient. Pulchérie se saisit des rênes du gouvernement. Goût de Théodose le jeune pour les sciences. Sa curiosité ne pouvoit ni se fixer ni se régler. Il se croyoit instruit dans tous les genres. Il s'appliquoit sur-tout à la théologie ; mais sans succès. Faut qui le prouve. Sa piété étoit celle d'un moine. Son ineptie dans les affaires. Il abandonne sa confiance aux eunuques. Injustices sous son regne. Ses ministres achetoient continuellement la paix. Ils se portoient pour juges en matiere de foi. Les bienfaits de Théodose ont eté funestes à l'église. Les loix en faveur de la religion occasionnent de grandes violences. Persécution contre les chrétiens & guerre occasionnée par le zéle inconsidéré d'un évêque. Jean proclamé Auguste après la mort d'Honorius. Théodose envoie Valentinien III en Italie. Valentinien est reconnu en occident. Placidie, trompée par Aëtius, force Boniface à la révolte. Boniface livre l'Afrique aux Van-*

*dales. Rentré engrace, il défait Aëtius, à qui on a ôté le commandement, & il meurt de ſes bleſſures. Aëtius ſe fait craindre & reprend le commandement des armées. Etat de l'empire d'occident. Provinces qu'il a perdues. L'intolérance armoit tous les peuples. Exemple de cette intolérance. Etat de l'empire d'orient. Héréſie de Neſtorius. Caractère de cet Héréſiarque Ses perſécutions. Un concile de Conſtantinople lui eſt favorable. Un ſynode de Rome lui eſt contraire. Un concile d'Epheſe, tenu à ce ſujet. Conduite de Théodoſe entre les deux partis. Héréſie d'Eutychès. Théodoſe en devient le fauteur. Traité honteux avec Attila & Bléda chefs des Huns.*

## CHAPITRE VI.

### Juſqu'à la mort d'Attila.

Pag. 315.

*Guerres en occident. Les Bagaudes. Genſeric arme contre Valentinien III, & Théodoſe arme ſans ſuccès contre les Vandales. Attila & Bléda attaquent l'orient. Fierté d'Attila, humiliation de Théodoſe. Empire d'Attila. Théodoſe veut faire aſſaſſiner Attila. Mort de ce prince. Demande d'Attila à Valentinien. Aëtius défait Attila. Attila en Italie. Sa mort. Son empire finit avec lui. Ce qu'on doit penſer de ce barbare.*

# CHAPITRE VII.

## Juſqu'à la ruine de l'empire d'occident

Pag. 323.

*Droits de Valentinien III à l'empire d'Orient. Pulchérie diſpoſe de l'empire en faveur de Marcien. Concile de Chalcédoine. Conduite modérée de Marcien. Le regne de Marcien a été tranquille. Mort de Marcien. Mort de Valentinien, à qui Maxime Succéde. Loi de Valentinien favorable au S. Siége. Abrogation d'une loi qui faiſoit les évêques juges en matiere civile. Maxime eſt égorgé & Rome eſt pillée par Genſeric. Avitus qui lui ſuccéde, eſt dépoſé & on lui donne l'évêché de Plaiſance. Interregne en occident. Léon en orient. Majorien en occident. Majorien eſt aſſaſſiné. Sévérus lui ſuccéde. Léon n'a que des vices. Anthémius, après un interregne, ſuccéde à Sévére. Léon arme ſans ſuccès contre Genſeric. Il fait aſſaſſiner Aſpar. Ricimer arme contre Anthémius. Mort d'Anthémius, d'Olibrius qui lui ſuccéde & de Ricimer. Glicerius prend la pourpre & la perd. Julius Népos. Mort de Léon. Un moine Chambellan, & un moine conſul. Léon II. Zénon & Baſilicus. Népos eſt chaſſé. Auguſte lui ſuccéde. Odoacre regne en Italie avec le titre de Roi.*

## CHAPITRE VIII.

### Conclusion de l'histoire romaine.

Pag. 333.

*Objet de cette conclusion. Les Romains brigands sous Romulus. Sous Numa, sans cesser d'être moins brigands, ils deviennent plus superstitieux. Numa ne leur parle pas d'une autre vie. Ses dieux sont l'ouvrage de l'ignorance la plus grossiere. Sa religion toute en cérémonies. Dogme qui s'introduit. Effets de la superstition sur les Romains. Elle ne les portoit pas à la paix. Pourquoi les mêmes superstitions ont eu plus d'influence à Rome qu'en Etrurie. Les Romains n'ont jamais pu avoir une idée de la vraie liberté. Après l'expulsion des Tarquins, les patriciens sont seuls souverains. Auparavant les plébéiens avoient une autorité que les usages limitoient. Autorité que le sacerdoce donne aux patriciens. Après l'établissement du consulat, le gouvernement est une Aristocratie héréditaire & tyrannique. Le tribunal devoit, tôt ou tard, ruiner cette puissance. Peu après l'établissement du tribunat, il y eut deux républiques dans Rome. Le loi agraire ne servit qu'à l'élévation des tribuns. Les changements faits dans la forme des comices par centuries, leur furent, sur tout, favorables. Comment les patriciens & les plébéiens cessant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat & le peuple. Pendant un temps, l'au-*

*torité du ſénat ſe maintint par le reſpect que le peuple avoit pour ce corps. Effets avantageux des diſſentions. Comment les diſſentions dégenerent en factions & produiſent l'anarchie. Cette anarchie prepare les citoyens à plier ſous le joug d'un maître. Combien les déſordres qui s'introduiſent dans les comices, deviennent favorables aux citoyens ambitieux. Sylla eſt l'époque où les ambitieux aſpirent à la tyrannie. Circonſtances qui achevent la ruine de la république. Conduite d'Auguſte pour aſſurer ſa puiſſance. Il accoutume le peuple à l'eſclavage. Le deſpotiſme ſe décele ſous Tibere. Il ſe montre à découvert ſous Caligula. Sous Claude il met toute l'autorité entre les mains des affranchis. Sous Néron il oſe tout. Avidité qui croît avec le luxe. Cette avidité ruine la diſcipline militaire. Alors la ſageſſe du prince faiſoit ſeule toute la force du gouvernement. C'eſt de l'uſage que les princes juſtes font de l'autorité, que nous devons apprendre quels ſont les droits des ſouverains. Sort des deſpotes qui mettent toute leur confiance dans les ſoldats. Dioclétien ôte aux ſoldats le pouvoir de vendre l'empire. Comment le gouvernement de Rome ſe complique, à meſure que l'empire s'étend & que la corruption générale des mœurs en déſunit les parties. En changeant tout, Conſtantin a précipité la ruine de l'empire. Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées. Tout concourt à la ruine de l'empire.*

# INTRODUCTION
## A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

### LIVRE QUINZIEME.

*Considération sur les progrès de la religion dans les trois premiers siecles.*

ON est également condamnable, lorsqu'on nie les choses, parce qu'on ne les a pas vues, ou parce qu'on ne les comprend pas; & lorsqu'on les croit légérement, sans avoir examiné l'autorité de ceux qui les rapportent. Un esprit sage évitera donc l'une & l'autre de ces extrémités.

Dans quel esprit on doit étudier la religion.

Dieu ne peut ni se tromper, ni me tromper. Il seroit donc insensé de ne pas croire ce qu'il a dit: mais il faut s'assurer qu'il a parlé; car pour éviter l'incrédulité, il ne faut pas tom-

ber dans des erreurs injurieuſes à la vérité même, & attribuer à Dieu les menſonges des hommes.

Cependant, comme il n'eſt pas poſſible à tous de faire ces recherches, Dieu vient au ſecours des foibles : l'ignorant croit, & ſa foi le ſauve, parce que la grace lui tient lieu de lumiere ; tandis que d'autres fois le ſavant ne croit pas, par ce qu'il ſe refuſe à la grace. Il s'aveugle, ou par trop de confiance, ou par l'ambition de ſe ſingulariſer, ou par le déſir de briſer le frein des paſſions. Mais Dieu confond l'orgueil de ſon ame, ou le déréglement de ſon cœur.

Tous ne ſont donc pas obligés de raiſonner ſur la religion : mais tous ſont obligés de l'étudier avec humilité. C'eſt ici, ſur-tout, que la confiance eſt dangereuſe. Nous ne ſaurions être trop en garde contre cette raiſon, qui ne cherche ſouvent à nous prouver que ce qu'il nous plaît de croire. Ne permettons pas aux paſſions de nous ſéduire : ne murmurons pas contre la morale qui les condamne : aimons la vérité qui nous gêne, adorons la, & ſoumettons nous.

Quelles doivent être à cet égard les études d'un prince.

Pluſieurs caréchiſmes vous ont appris les vérités, que vous devez croire ; & celui de l'abbé Fleury, comme plus développé, vous a donné auſſi plus de lumieres. Un abregé de l'ancien & du nouveau teſtament vous a fait

connoître l'hiſtoire de cette religion, qui remonte à la naiſſance du monde : vous avez touché, pour ainſi dire, les fondements ſolides ſur leſquels elle eſt établie. Enfin le petit carême de Maſſillon vous a inſtruit de ce que ſa morale a de plus relatif à vos devoirs. Ce ſera là des choſes ſur leſquelles il ſera néceſſaire de revenir encore ; parce que, comme je vous l'ai dit pluſieurs fois, lorſque les vérités ſont importantes, on ne les connoît pas aſſez, ſi on ne ſe les eſt pas rendues familieres.

Mais cette étude ne ſuffiroit pas encore. Si Dieu ne commande au commun des hommes que de croire & de pratiquer, il exige plus de ceux qu'il établit pour conduire les autres. L'inſtruction des peuples & la défenſe de la religion veulent qu'un théologien ait fait un étude profonde de l'hiſtoire eccleſiaſtique ; qu'il connoiſſe les héréſies, les déciſions de l'égliſe, les écrits des ſaints Peres, & qu'il ſaiſiſſe tout le fil de la tradition.

Des recherches auſſi vaſtes ne doivent pas occuper un prince ; parce qu'il leur ſacrifieroit un temps, qu'il doit à des études plus relatives à ſon état. Il eſt cependant néceſſaire, qu'il ſoit, à cet égard, plus inſtruit qu'un ſimple particulier ; puiſqu'il eſt dans l'obligation de donner l'exemple de la vraie piété & de protéger la religion.

Quelle doit être sa piété.

Vous ne sauriez être trop pieux, Monseigneur: mais si votre piété n'est pas éclairée, vous oublierez vos devoirs, pour ne vous occuper que de petites pratiques; parce que la priere est nécessaire, vous croirez devoir toujours prier; & ne considérant pas que la vraie dévotion consiste à remplir d'abord votre état, il ne tiendra pas à vous que vous ne viviez dans votre cour comme dans un cloître. Les hypocrites se multiplieront autour de vous. Les moines sortiront de leurs cellules. Les prêtres quitteront le service de l'autel, pour venir s'édifier à la vue de vos saintes œuvres. Prince aveugle, vous ne sentirez pas combien leur conduite est en contradiction avec leur langage: vous ne remarquerez pas seulement que les hommes qui vous louent d'être toujours au pied des autels, oublient eux-mêmes que leur devoir est d'y être. Vous prendrez insensiblement leur place, pour leur céder la vôtre; vous prierez continuellement, & vous croirez faire votre salut; ils cesseront de prier, & vous croirez qu'ils font le leur. Etrange contradiction qui pervertit les ministres de l'eglise, pour donner de mauvais ministres à l'état.

Protection qu'il doit à l'église.

Si la piété demande des lumieres dans un prince, la protection, qu'il doit à l'église, en demande encore davantage; c'est-à-lui, sur-tout, de contribuer à la propagation de la religion;

de confier l'inſtruction de fideles à des paſteurs, qui ayent les mœurs & les connoiſſances de leur état; de pourvoir à l'entretien des temples & du clergé, d'aſſoupir les diſputes frivoles; d'extirper les héréſies par les moyens que la religion & la prudence conſeillent; & de faire reſpecter les miniſtres des autels, ſans autoriſer toutes les prétentions qu'ils forment, & qui tourneroient à la ruine de l'état. Vous n'imaginez pas combien ces devoirs ſont difficiles à remplir: cependant ils ont été juſqu'ici l'ecueil des meilleurs princes; & le zele, pour avoir été trop aveugle, a produit une multitude d'abus, qui ſubſiſtent encore.

Il faut vous inſtruire par les fautes des ſouverains. Voilà l'objet que je me propoſe, & je négligerai d'ailleurs tout ce qui ne m'y conduira pas; mon deſſein étant moins d'écrire l'hiſtoire de l'égliſe, que de vous apprendre dans quel eſprit vous devez l'étudier.

La maniere dont la religion s'eſt répandue, eſt le principal objet qui s'offre dans les trois premiers ſiecles. Vous verrez d'un côté les obſtacles, qu'elle a rencontrés, & de l'autre les moyens miraculeux, qui l'ont rendue victorieuſe. Vous ſerez bientôt convaincu, que ſa propagation eſt une nouvelle preuve de ſa divinité. Il ne

faudra plus que vous transporter au temps de Jesus-Christ, & considérer de-là les siecles antérieurs & les siecles postérieurs : car ce sera le vrai point de vue, pour saisir l'ensemble de toutes les vérités, qui sont le fondement ou l'objet de notre foi.

# CHAPITRE I.

## *Etat des Juifs ſous les princes Aſmonéens & ſous Hérode.*

UNE ſuite de victoires miraculeuſes ayant ſouſtrait les Juifs à la domination des rois de Syrie, qui les vouloient forcer de ſacrifier aux idoles; ils reconnurent les ſervices des Macchabées, en confiant à Simon la ſouveraine ſacrificature, le gouvernement de la république, & une autorité ſuprême en tout. Ce prince eſt le premier des Aſmonéens, ainſi nommé, d'Aſſamonée, biſayeul de Mathathias pere des Macchabées; & c'eſt ſous lui que les Juifs commencerent à ſe gouverner par leur loix, à jouir de la paix, & à ſe faire même reſpecter de leurs voiſins; protégé, d'ailleurs pas les Romains, avec qui Simon renouvella l'alliance, que ſes freres avoient déja faite.

Sous Simon, les Juifs deviennt indépendants.

Jean-Hircan, ſon fils, étendit ſes états par de nouvelles conquêtes, ſe vit maître de toute la Judée, de la Galilée & de la Samarie, acheva d'affermir ſa puiſſanee, & la tranſmit

Sous Jean-Hircan, ils font des conquêtes; mais ils ſont troublés par la

haine réciproque des Pharisiens & des Saducéens

à ses descendants, exempte de toute sujetion. Mais la haine, qui étoit entre les Pharisiens & les Saducéens, ne lui permit jamais d'établir la paix au dedans; ne pouvant les réunir, il voulut au moins s'attacher les premiers, qui avoient un grand empire sur l'esprit du peuple. Il se flatoit d'y réussir, parce qu'il avoit été élevé parmi eux, & que jusqu'alors il avoit fait profession de leur secte. Cependant ses tentatives furent inutiles. Ils se déclarerent ouvertement contre lui, & il se jeta dans le parti des Saducéens. Il mourut après un regne de vingt-neuf ans, laissant des troubles qui devoient être funestes à sa famille.

Aristobule prend le premier le titre de roi & regne en tyran

Aristobule, l'aîné de ses fils, prit le diadême & le titre de Roi, ce qu'aucun de ceux, qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone, n'avoit fait encore. Jaloux de son autorité, il fit mourir de faim sa mere, qui vouloit gouverner, mit trois de ses freres en prison, & conserva la liberté à un seul, qu'il sacrifia bientôt à des soupçons malfondés. Il mourut dans la seconde année de son regne, tourmenté par ses remords.

Les trois princes sortirent de prison. Alexandre Jannée, qui fut couronné, fit mourir l'un de ses freres, & laissa vivre l'autre, parce qu'il ne le craignoit pas. Il entreprit ensuite des guerres, où quoiqu'avec des talents, il devint par ses défaites mépriſable aux yeux de

ſon peuple, que les Phariſiens ſoulevoient contre lui, & où il ſe rendit odieux par ſa cruauté dans les ſuccès. Enfin ſes ſujets s'étant ouvertement révoltés; ce ne fut qu'apres une guerre de ſix ans, qu'il vint à bout de les ſoumettre. Il ſe vengea en barbare, altéré de ſang; & après vingt-ſept ans de regne, il mourut de ſes débauches.

Il laiſſoit deux fils Hircan & Ariſtobule: mais il avoit ordonné qu'Alexandra, ſa femme, gouverneroit le royaume, & qu'elle choiſiroit, pour regner apres elle, celui de ſes deux fils qu'elle jugeroit à propos.

Et ſous Alexandra qui ne montre que de la foibleſſe

La premiere démarche d'Alexandra fut de donner aux Phariſiens la principale adminiſtration des affaires, voulant s'attacher cette ſecte redoutable, & s'aſſurer par elle de la ſoumiſſion du peuple. Elle témoigna même qu'elle ne faiſoit en cela que ſe conformer aux dernieres volontés de ſon mari.

Elle crut d'abord ne s'être pas trompée dans ſon attente: car, non-ſeulement, les Phariſiens parurent oublier leur haine pour Alexandre, mais encore ils le comblerent de bénédictions, & ils lui firent une pompe funebre des plus magnifiques. Cependant la reine connut bientôt qu'elle s'étoit donné des maîtres; & elle ne fut plus que l'inſtrument de la vengeance des Phariſiens. Ses anciens amis furent expoſés à la perſécution de ces

hommes vindicatifs ; un grand nombre périt ; elle ne ſauva les autres, qu'en les diſperſant dans les places, où elle avoit garniſon. Enfin, après un regne de neuf ans, où elle n'avoit montré que de la foibleſſe, elle mourut, & laiſſa la couronne à Hircan, ſon fils aîné, foible comme elle, & ſoumis aux Phariſiens avec le même aveuglement.

Hircan qu'elle a choiſi pour ſucceſſeur eſt forcé de céder à Ariſtobule ſon frere.

Mais Ariſtobule, qui s'étoit échappé pendant la maladie de ſa mere, parcouroit les garniſons, ſe montroit aux ſoldats, & à tous ceux qui avoient toujours été attachés à ſa famille. Il eût bientôt une armée. Le peuple même accourut de toutes parts, las de la tyrannie des Phariſiens ; & Hircan abandonné de la plus grande partie de ſes troupes, fut contraint de céder à ſon frere la ſacrificature & la ſouveraineté.

Les factions, qui diviſent le peuple, ſont tôt ou tard funeſtes à l'état, quand les ſouverains paſſent alternativement d'un parti dans un autre : car en les affoibliſſant & fortifiant tour-à-tour, ils ruinent inſenſiblement leur royaume ; & ils entretiennent des ennemis domeſtiques contre leſquels ils ſont toujours trop foibles.

Pompée rend la couronne à Hircan.

Antipas, ou Antipater n'attendoit rien d'Ariſtobule, &, tout au contraire, d'Hircan, auquel il avoit toujours été attaché. Il ſongea donc à faire remonter ſur le trône ce prin-

ce, trop lâche pour y ſonger lui-même. Il s'adreſſa pour cet effet à Pompée, qui revenoit de ſon expédition contre Mithridate. Le Romain prit connoiſſance des prétentions des deux freres, lorſqu'il ſe préſentoit un troiſieme parti, qui ne vouloit, ni de l'un ni de l'autre; prétendant ne devoir être gouverné que par le ſouverain ſacrificateur, & reprochant aux Aſmonéens d'avoir changé la forme du gouvernement, & d'avoir pris le titre de roi, pour aſſurer leur tyrannie.

Pompée, qui eut peu d'égard à ces repréſentations, parut diſpoſé pour Hircan. Cependant Ariſtobule, toujours entre l'eſpérance & la crainte, tenta de le gagner, & tenta auſſi de défendre ſes droits par la force. Ainſi tout à-la fois armé & ſoumis, il tint une conduite peu ſoutenue, & fit des démarches contradictoires, dont il fut enfin la victime. Pompée, qu'il vint trouver, le mit dans les fers, offenſé de la mauvaiſe foi de ſes procédés. Il conduiſit enſuite ſon armée devant Jéruſalem.

Cette place auroit pu ſoutenir un long ſiége: mais le parti d'Hircan ouvrit les portes; & ceux qui ne voulurent pas abandonner Ariſtobule, ſe refugierent dans le temple, où ils furent forcés au bout de trois mois; ils auroient pû tenir plus long-temps, ſans la ſuperſtition avec laquelle ils obſervoient le ſabat: car ils ne croyoient pas qu'il leur fût permis,

ce jour là, ni de faire de travaux, ni de ruiner ceux des ennemis. Hircan fut donc rétabli, & Ariſtobule, envoyé à Rome, d'où il s'échappa, & revint en Judée cauſer de nouveaux troubles.

Nouveaux troubles.

Il avoit obtenu deux legions de Céſar: mais Pompée le fit empoiſonner; & ſon fils Alexandre ayant été ſaiſi, on lui fit ſon procès, & il eut la tête tranchée. Cependant Antigone, frere de ce dernier, ne renonçant pas à ſes prétentions, obtint le ſecours des Parthes, qui le mirent ſur le trône. Il fit couper les oreilles à ſon oncle Hircan, afin de le rendre incapable du ſacerdoce; & il le remit aux Parthes pour l'emmener.

Antoine donne la couronne à Hérode.

C'étoit alors le temps du ſecond triumvirat. Hérode, fils d'Antipater, ſe rendit à Rome, dans le deſſein d'obtenir la couronne de Judée pour Ariſtobule, neveu d'Antigone & fils d'Alexandre, qui avoit eu la tête tranchée. Il s'intéreſſoit pour ce jeune prince, par ce qu'il eſpéroit de gouverner ſous lui, comme Antipater ſous Hircan. D'ailleurs il en avoit fiancé la ſœur, cette vertueuſe & malheureuſe Mariamne que vous connoiſſez. Antoine à qui il s'adreſſa, & qui étoit alors tout puiſſant, lui donna la couronne à lui-même; ce fut le ſujet d'une nouvelle guerre, d'où ce nouveau roi ſortit victorieux; & Antigone vaincu, traité comme coupable, fut jugé dans les

formes, & condamné à mort; c'eſt le dernier des princes Aſmonéens. Tels ont été les troubles de la Judée, pendant trente-deux ans, depuis la mort d'Alexandra.

Qui croits s'affermir en répandant le ſang.

Hérode fut toujours malheureux, parce qu'il fut toujours impie, ſoupçonneux & cruel. Il acheva d'exterminer toute la race des princes Aſmonéens, ſe flattant de diſſiper par-là toutes ſes inquiétudes: mais il en trouva de nouveaux ſujets dans ſes enfants; & il répandit le ſang de ſes trois fils, comme ſi c'eût été un reſte du ſang des princes, ſur qui il avoit uſurpé la couronne. Il regna trente-ſept ans, toujours odieux à ſes ſujets, toujours odieux à lui-même, déchiré tour-à tour par ſes ſoupçons ou par ſes remords. Il mourut dans ſa ſoixante-dixieme année.

Les Propheties s'accompliſſent.

Jacob avoit prédit que le ſceptre ne ſeroit point ôté à Juda, & qu'il y auroit dans ſa poſtérité des conducteurs du peuple, juſqu'à la venue de celui qui devoit être envoyé. L'autorité étant donc paſſée à Hérode, Iduméen, &, par conſequent, étranger à la race de Jacob, c'étoit une preuve que le temps du Meſſie n'étoit pas éloigné. D'ailleurs, les ſeptantes ſemaines, marquées par Daniel, étoient ſur le point d'expirer, & les Juifs attendoient l'accompliſſement des prophéties. Auſſi Jeſus-Chriſt eſt-il né ſur la fin du regne d'Hérode, quatre ans avant l'ere vulgaire.

Toutes les prophéties s'accomplirent en Jesus-Christ, & si visiblement qu'il ne paroissoit pas possible de le méconnoître. Cependant les Juifs furent assez aveugles pour ne pas voir en lui le Messie qu'ils attendoient, ils s'opiniâtrerent la plus grande partie, dans leur aveuglement, tandis que la vérité, prêchée aux Gentils, fit des progrès rapides.

Quand on veut juger d'une révolution, il faut auparavant se faire une idée des circonstances, où elle s'est faite; voilà pourquoi je viens de faire un tableau du gouvernement des Juifs sous les princes Asmonéens & sous Hérode; mais il nous reste encore à faire plusieurs considérations, soit sur ce peuple, soit sur les Gentils; il faut, sur-tout, connoître la philosophie qui régnoit.

# CHAPITRE II.

*Des opinions des philoſophes payens avant Jeſus-Chriſt. Et dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe.*

LEs révolutions des opinions ſuivent les révolutions des empires. Ainſi nous ne pouvons pas douter que les conquêtes d'Alexandre n'ayent produit de grands changements dans ce que les Perſes, les Indiens & les Egyptiens appelloient philoſophie. Ce fut alors que les ſectes de la Grece ſe répandirent, & porterent chez les barbares, des ſyſtêmes qu'ils ne connoiſſoient pas, quoiqu'ils en euſſent fourni les principes. Sans doute, que les Mages, les Gymnoſophiſtes & les prêtres d'Egypte, prévenus d'abord, contre la nouveauté de ces opinions, dédaignerent d'en prendre même connoiſſance; mais dans la ſuite, pluſieurs cauſes concoururent à diminuer leur prévention, & à les rapprocher des philoſophes Grecs.

Sous Alexandre le ſectes de la Grece ſe répandent en Aſie.

Vous vous ſouvenez que les vainqueurs s'allierent avec les vaincus, & ſe hâterent d'en

prendre les mœurs. Les Grecs ceſſerent donc bientôt de paroître étrangers. Dès lors, leurs opinions parurent auſſi moins etrangeres: on eut la curioſité de les connoître; & les mages qui en firent une étude, s'en rapprocherent peu-à-peu, lors qu'ils découvrirent, dans la mythologie & dans les ſyſtêmes des Grecs, des principes qu'ils adoptoient eux-mêmes. Ils ſe firent en quelque ſorte platoniciens, comme Alexandre s'étoit fait Perſe; & les ſectateurs de Zoroaſtre s'allierent avec ceux de Platon. Il faut, ſeulement, remarquer qu'en ſe prêtant aux opinions des Grecs, les mages ſongeoient plutôt à ſe concilier avec eux, qu'à renoncer aux opinions qu'ils avoient ſuivies juſqu'alors.

La protection qu'Alexandre donnoit aux lettres, & ſa préference marquée pour les philoſophes de la Grece, durent auſſi contribuer à cette révolution, qui fut encore plus grande en Egypte qu'en Aſie. Ce conquérant, occupé à peupler la ville à la quelle il donna ſon nom, y fit venir des colonies de divers endroits; il y tranſporta même des Juifs, & voulant y attirer toutes les nations, non-ſeulement, il accorda de grands privileges aux habitants, il leur permit encore d'exercer librement toute eſpece de cultes.

Ils s'établiſſent en Egypte.

Depuis la mort de ce conquérant, Alexandrie ſe peupla de plus en plus. Les Grecs, ſur-

sur-tout, & les savants dans tous les genres y accoururent sous le premier des Ptolémées ; soit parce que ce prince ne négligea rien pour les attirer, soit parce que l'Egypte jouissoit seule de la paix, tandis que les autres provinces de l'empire d'Alexandre étoient troublées par la guerre. Ptolémée ayant conquis la Phénicie, saisit encore cette occasion pour augmenter la population de l'Egypte, car il y fit conduire un grand nombre de Juifs ; & comme il leur accorda dans Alexandrie les mêmes droits qu'aux Macédoniens, d'autres vinrent bientôt s'y établir d'eux-mêmes, cherchant dans ce royaume un repos, qu'ils ne trouvoient pas en Asie.

Sous Ptolemée-Soter.

Philadelphe suivit la même politique, & protégea les arts & les sciences avec encore plus de passion. Il augmenta considérablement la Bibliotheque que son pere avoit commencée ; & il bâtit le Musée, cette école célébre qui devint l'asyle de toutes les sciences & de toutes les sectes. Les Pythagoriciens, qui avoient été chassés de la grande Grece vers le temps de Philippe & d'Alexandre, se refugierent, sur tout, en Egypte, parce que c'étoit le seul lieu, où ils étoient soufferts.

Sous Philadelphe qui bâtit le Musée

Evergete marcha sur les traces de Soter & de Philadelphe : mais depuis, comme je l'ai déja dit, les rois d'Egypte ne furent plus que des monstres. Physcon, le septieme des

Sous les successeurs d'Evergete, les philosophes fuyent.

Ptolémées, fit presque un desert de la ville d'Alexandrie. Les savants, forcés de fuir pour échapper à ses persécutions, se répandirent dans l'Orient. Ils y étudierent la Philosophie de Zoroastre; & lorsque les circonstances leur permirent de revenir en Egypte, ils y apporterent ce système d'émanations, dont j'ai fait le précis.

A leur retour l'Egypte devint le centre de toutes les sectes.

Ces révolutions doivent vous faire comprendre que l'Egypte devint insensiblement le centre de tous les arts, de toute les sciences, de toutes les opinions, de tous les cultes & de toutes les superstitions. Péripateticiens, Stoïciens, Sceptiques, Pythagoriciens, Platoniciens, sectateurs de Zoroastre, Idolâtres, Juifs, tous, en un mot, professoient librement leur religion ou leur système. Mais cette multitude de sectes étrangeres fit beaucoup de tort aux prêtres Egyptiens, qui sous les Ptolémées furent toujours moins considérés que les philosophes Grecs.

Origine du Sincrétisme.

Les disputes qui s'élevoient continuellement parmi tant de sectes, donnerent lieu au Sincrétisme, c'est-à-dire, à un système par le quel on entreprenoit de concilier toutes les opinions, &, sur-tout, celles des principaux philosophes. Comme la cour prenoit souvent part à ces disputes, on voulut paroître se rapprocher des opinions qu'elle

goûtoit davantage, ou du moins on ne voulut pas paroître les combattre. Or, les circonſtances étoient en Egypte très favorables à cette maniere de philoſopher : c'eſt ce qu'il faut vous faire comprendre,

Ignorance & ſuperſtition des Egyptiens.

Il n'y a point de pays, où les nouveaux cultes ſe ſoient introduits plus facilement qu'en Egypte, parce qu'il n'y en a point où la ſuperſtition ait été plus grande, & où les prêtres ayent mieux ſu s'accommoder aux circonſtances; en effet, les Egyptiens, toujours tenus dans une ignorance profonde, n'ont pu manquer de devenir le peuple le plus ſuperſtitieux. Ils ont recueilli, pour ainſi dire, les préjugés de toute la terre, parce qu'ils ſe ſont trouvés dans la néceſſité de ſe conformer à la façon de penſer des différentes nations qui les ont conquis, & que d'ailleurs le commerce des étrangers, qui abordoient de toutes parts en Egypte, a dû, peu-à-peu, les familiariſer avec des opinions de toute eſpece.

Conduite de leur prêtres, qui veulent tout concilier

Quant aux prêtres, comme ils avoient ſeuls le ſecret des ſciences & de la réligion, rien ne leur étoit plus aiſé que de s'accommoder à l'eſprit du gouvernement. Accoutumés de tous temps aux allégories, ils s'en ſervirent pour ſe concilier avec les principales ſectes : car il leur importoit de ne céder aux Grecs, ni en connoiſſance, ni en ſageſſe, ni en credit. Ils

se rapprocherent d'abord des Pythagoriciens, chez lesquels ils retrouverent, à bien des égards, la même doctrine qu'ils avoient enseignée au chef de cette secte; c'étoit d'ailleurs de part & d'autre, la même maniere de vivre: ils aimoient tous également le silence, la retraite, le secret & la méditation. Les Pythagoriciens & les prêtres d'Egypte, ainsi réunis, se retirerent dans les campagnes, fonderent des colléges où ils philosopherent loin du tumulte des villes, & jouirent de toute la considération qu'on accordoit aux Grecs.

Il leur importoit encore de n'avoir pas contre eux les Platoniciens, dont la philosophie avoit alors beaucoup de partisans. Or, ils se trouvoient déja d'accord dans les principes que Platon avoit pris de Pythagore; & dans les autres, ils s'en rapprochoient, en conciliant, par des allégories, les opinions les plus contraires. Les émanations de Zoroastre furent aussi employées à cet effet, parce que Platon en avoit lui-même emprunté quelque chose.

Toutes les sectes.

Par là, toutes les sectes s'altérerent. On ne reconnoissoit plus ni Zoroastre, ni Pythagore ni les anciens prêtres d'Egypte. Le Sincrétisme avoit fait de tous ces systêmes un cahos, où les opinions se confondoient tous les jours de plus en plus. Tel étoit, avant Jesus-Christ, l'état de la philosophie dans ce royaume. Le Sincrétisme, fondé sur les allégories, y avoit fait de si grands

progrès, que les Juifs même entreprirent de concilier Moyſe, Pythagore & Platon. Cependant cette méthode abſurde ne fut pas ſitôt abandonnée. Elle ſubſiſta, au contraire, longtemps après Jeſus-Chriſt; & les philoſophes du Muſée qui ſe convertirent, donnerent lieu à bien des héréſies, pour avoir voulu allier leurs opinions avec les dogmes de la religion chrétienne.

Origine de l'Eclectiſme.

Les diſputes, qui naiſſoient du Sincrétiſme même, firent imaginer l'Eclectiſme, autre méthode, qui ſe propoſoit moins de concilier les philoſophes, que de prendre ce qu'il y avoit de bon dans chacun. Ce projet eût été louable, ſi les ſyſtêmes, dans les quels on devoit puiſer, avoient été faits avec quelque jugement, & ſi l'on avoit pu ſe flatter de ſavoir choiſir, ſans préventions. Mais cette ſeule conſidération vous fait prévoir que l'Eclectiſme ne produira que des abſurdités.

Chef de cette ſecte.

L'Eclectiſme eut pour chef Ammonius Saccas d'Alexandrie, élevé dans la religion chretienne, & inſtruit dans le Sincrétiſme. Il vivoit à la fin du ſecond ſiecle & au commencement du troiſieme. La religion chrétienne ne lui laiſſant pas la liberté de ſe faire un ſyſtême à ſon choix, il embraſſa l'idolatrie comme plus conforme à ſon deſſein; quoi qu'il ſe crût deſtiné pour éclairer le monde, il adopta la méthode ſecrete des Pythagoriciens, & il défendit à ſes diſciples de publier l'objet & la nature de ſes leçons. Ils ne

furent pas assez scrupuleux pour observer le silence qu'ils lui avoient juré.

Objet que se proposoient les Eclectiques.

Les Eclectiques avoient pour maxime que la vérité est répandue parmi toutes les sectes; & que, par conséquent, il ne seroit pas raisonnable de s'assujettir à suivre les opinions d'un seul philosophe. Ils se faisoient donc une loi de puiser quelque chose dans tous. Il ne faut excepter que les sceptiques, avec qui ils ne pouvoient pas s'accorder.

Le platonisme étoit le fond de leur philosophie, non celui de l'académie, mais celui de l'école d'Alexandrie, d'où ils étoient sortis. Ainsi le Sincrétisme avoit déja altéré tout ce qu'ils prirent dans ce système.

Leur ambition étoit, sur-tout, d'accorder Platon & Aristote, comme les deux philosophes qui avoient le plus de réputation. Pour cela on imagina des distinctions & des subtilités, on fit violence au texte, on l'interpréta arbitrairement & on parvint à faire dire à tous deux ce qu'ils n'avoient pensé ni l'un ni l'autre.

Leur enthousiasme.

Si les idées de Platon & de Pythagore conduisoient naturellement à l'enthousiasme, elles y devoient porter avec plus de violence en Egypte qu'ailleurs. Car de la superstition à l'enthousiasme, le passage est rapide, & les Egyptiens étoient le peuple le plus superstitieux. Aussi les extases étoient elles communes parmi les Eclectiques; leurs méditations les éle-

voient au deſſus du reſte des hommes, & ils voyoient tout ce qu'ils vouloient voir. Quelques uns pouvoient être de la meilleure foi du monde: car de pareilles extaſes ne ſont, dans le vrai, que le délire d'une imagination foible, crédule, échauffée par un ſoleil ardent. On peut en avoir, lorſqu'on eſt éveillé; comme on a des ſonges lorſqu'on dort

Plus enthouſiaſtes que Platon & Pythagore, les Eclectiques croyoient pouvoir, dès cette vie, s'élever par degrès juſqu'à Dieu, s'abymer dans la divinité, & ſe déifier en quelque ſorte eux-mêmes. Les émanations, telles que les Perſes les avoient imaginées, étoient le fondement d'une confiance ſi extravagante: car en ce point, ils préféroient Zoroaſtre à Platon.

Leurs principes abſurdes

Or, dans ce ſyſtême, tous les êtres émanant d'un premier principe, ſont plus ou moins parfaits, ſuivant qu'ils émanent plus ou moins immédiatement. De là, les choſes viſibles & inviſibles, qui ſe diſtribuent en différentes claſſes pour former l'univers. Tout vient de cette premiere ſource, les corps comme les eſprits; & nos ames en ſont ſéparées par une longue ſuite de génies, de démons & de divinités de toute eſpece. Elles ſont à l'extrémité de la chaîne, & comme elles ſe ſont éloignées par degrès du principe de tout, elles peuvent auſſi s'en rapprocher par degrès. Il leur eſt, par exemple, bien aiſé de s'unir aux eſprits du dernier ordre, de

passer ensuite aux esprits d'un ordre supérieur ; &, montant de la sorte de divinité en divinité, d'arriver enfin au Dieu suprême. Il ne faut pour cela, que des méditations, des retraites, des jeûnes & des mortifications : régime en effet bien propre à donner l'essor à l'ame ; par ce qu'il exalte d'autant plus les têtes, qu'on a moins de jugement. Mais si par hazard il ne réussissoit pas, ou qu'il ne fût pas du goût de tous ceux qui aspirent à la même perfection, on auroit alors recours à des prieres, à des évocations, à des cérémonies extraordinaires & à des superstitions de toute espece. Car il falloit absolument commercer avec les esprits, soit en s'élevant à eux, soit en les faisant descendre à soi ; c'étoit le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'on pouvoit desirer, & de faire des miracles. Ainsi la philosophie, qui se piquoit de prendre, avec choix, dans tous les systêmes, n'étoit, parmi les Eclectiques, que ce qu'elle avoit été parmi les Chaldéens, c'est-à-dire, de la magie.

Ils defendent l'idolatrie par des allégories

L'objet de ces philosophes étoit, sur tout, de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, & d'étayer l'idolatrie, qui penchoit vers sa ruine. S'il eût été possible d'y réussir, Ammonius, plus qu'un autre, eût pu se flatter du succès. Élevé parmi des Chrétiens, qui pouvoit mieux les combattre ? eût il ignoré la foiblesse de leurs preuves ? & ne leur eût-il pas porté des coups, dont ils ne se seroient pas relevés ?

Mais les Eclectiques se garderent bien d'attaquer directement le Christianisme : ils s'attacherent plutôt à defendre l'idolatrie ; il falloit justifier cette mythologie, ces fables monstrueuses qui dèshonoroient la raison, & qui étoient même l'objet de la raillerie des hommes sensés du Paganisme. Il falloit répondre aux peres de l'église, qui en montroient l'extravagance, & qui opposoient à ces absurdités, l'autorité même des philosophes payens.

L'allégorie vint au secours des Eclectiques ; ils interpréterent toute la mythologie à leur gré : ils ne virent plus dans Jupiter, dans Junon, & dans les autres dieux, que les divinités qu'ils voyoient émaner du Dieu suprême : en un mot, ils prouverent au monde idolâtre, que ce qu'il avoit cru jusqu'alors, n'étoit pas en effet ce qu'il avoit cru.

Satifaits d'avoir trouvé ces subtilités, ils s'applaudissoient, & ils croyoient pouvoir dire aux Chrétiens : *nous n'admettons qu'un Dieu ainsi que vous ; mais comme vous reconnoissez des esprits, des anges, des démons, nous réconnoissons avec tous les philosophes, des divinités, qui rempliſſent l'intervalle entre le Dieu suprême & nous. Elles sont ses ministres : c'est par elles que ses graces descendent jusqu'à nous.*

De là ils concluoient, qu'il n'y a, dans le vrai, qu'une religion. Ils la voyoient la même parmi toutes les sectes & parmi tous les peuples. Leurs

allégories faiſoient diſparoître toutes les différences, & paroiſſoient concilier toutes les opinions, en les renfermant dans le ſyſtême, qu'ils s'étoient fait; afin même de ſe rapprocher du Chriſtianiſme, ils imaginerent une eſpece de trinité, n'abandonnant point la maxime de prendre, par-tout, ce qui pouvoit s'allier avec leurs principes. Par ce Sincrétiſme, ils croyoient prouver que la religion chrétienne n'enſeignoit rien de nouveau; qu'elle étoit inutile; & que, par conſéquent, on ne devoit pas la permettre, ou qu'elle devoit elle-même ſouffrir l'idolatrie.

Ils employent contre la religion chrétienne le menſonge & l'impoſture.

Cependant les Chrétiens renverſoient facilement tout cet édifice, par ce qu'ils ne ſe bornoient pas à combattre le culte des idoles par des raiſonnements. Ils prouvoient encore la vérité de leur doctrine par des miracles, que les Eclectiques n'oſoient ni nier, ni mettre parmi les preſtiges. Le Sincrétiſme ne trouvoit point ici de moyen de conciliation; & les Eclectiques eurent recours aux blaſphêmes, aux menſonges & aux impoſtures. Ils dirent que Jeſus Chriſt n'étoit lui-même qu'un philoſophe, qu'il avoit reconnu la multitude des dieux, qu'il les avoit adorés, que par ſa ſageſſe il s'étoit élevé juſqu'à eux, & qu'il en avoit obtenu le pouvoir de faire des miracles. Afin même de donner quelque fondement à cette opinion impie, ils entreprirent d'attribuer d'auſſi grands miracles

à des philoſophes, qui n'avoient pas abjuré le Paganiſme. Ils choiſirent parmi les plus anciens Pythagore, & parmi les plus recents, Apollonius de Tyane; & l'on apprit, pour la premiere fois, les miracles, que ces hommes étoient ſuppoſés avoir faits, dans des temps, où perſonne n'en avoit été témoin. Les Eclectiques ne ſe faiſoient point un ſcrupule de ces impoſtures. C'étoient, ſelon eux, des fraudes pieuſes; & le menſonge même étoit ſanctifié, lorſque la defenſe de leur doctrine en étoit le motif. Ils avoient pris cette façon de penſer des prêtres Egyptiens, à qui elle a toujours été chere; ils l'avoient priſe de Pythagore, de Platon, & de preſque tous les anciens; car elle n'a été que trop générale.

Si cependant Jeſus-Chriſt n'eût été qu'un philoſophe, tel qu'Apollonius, ou Pythagore, il n'auroit pas combattu le polythéiſme. Auſſi les Eclectiques prétendoient-ils que les Chrétiens lui attribuoient des choſes qu'il n'avoit point enſeignées; comme ſi les Apôtres & les diſciples n'avoient pas prouvé par des miracles, qu'ils prêchoient la vraie doctrine de leur maître.

L'Eclectiſme n'etoit qu'un Sincrétiſme abſurde.

Telle eſt la philoſophie, qui dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe, s'eſt répandue d'Alexandrie juſqu'à Rome & dans preſque tout l'empire. Quoi qu'on lui donnât le nom d'Eclectiſme, ce n'étoit dans le fond qu'une branche

de ce Sincrétiſme abſurde, qui étoit fort ancien en Egypte. Je me borne à vous en faire voir l'eſprit & à vous en indiquer les ſources que vous connoiſſez. Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails. Il ſuffit de vous faire remarquer, que, dans le vrai, les Eclectiques n'avoient point de ſyſtême, & qu'ils ne pouvoient en avoir. Leur philoſophie étoit néceſſairement variable, & ſans conſiſtance, puiſque, par la nature de l'Eclectiſme, chacun avoit la liberté de choiſir ſes principes & d'imaginer des allégories à ſon gré. D'ailleurs, quand je vous rapporterois leurs différentes opinions, vous n'y comprendriez rien, non plus que moi, non plus qu'eux: car certainement ils ne s'entendoient pas.

# CHAPITRE III.

## *Des opinions qui ſe ſont introduites parmi les Juifs 300 ans environ avant Jeſus-Chriſt.*

JUSQU'A la captivité de Babylone, les Juifs conſerverent ſans altération la doctrine, que Dieu leur avoit donnée par Moyſe; & même encore après leur retour à Jéruſalem, tant qu'ils furent éclairés par Eſdras, Aggée Zacharie & Malachie. Mais après la mort de ces hommes inſpirés, la prophétie ayant ceſſé, & les ſyſtêmes des philoſophes ayant peu-à-peu pénétré en Judée, les mauvais raiſonnements y produiſirent, comme ailleurs, des ſectes & des abſurdités.

Quand & pourquoi les Juifs d'Alexandrie adopterent le Syncrétiſme.

Cette révolution répond au temps des premiers Ptolémées. Les Juifs d'Alexandrie ne purent ſe refuſer à la curioſité de connoître une philoſophie, qui promettoit de pénétrer dans la nature de l'univers, qui, d'après Platon, parloit de Dieu en termes magnifiques, & qui donnoit une grande conſidération à ſes ſecta-

teurs. Ils étudierent donc ce Sincrétiſme, qui conciliant Platon, Pythagore, Hermès & Zoroaſtre, leur fit concevoir le deſſein de concilier encore Moyſe avec ces philoſophes, & leur en montra le moyen dans l'uſage des allégories. En effet, il ne falloit qu'étendre les expreſſions, les reſtreindre, ou leur donner des ſens figurés, pour faire dire à tous les mêmes choſes. Ainſi frappés de la maniere dont les Platoniciens parloient de Dieu, ils ſe regarderent dans le Muſée, comme dans une de leurs écoles : ils crurent entendre Moyſe Cette conformité les flatta ; ils en chercherent la raiſon ; ils ſe perſuaderent bientôt que Moyſe étoit la ſource, où Pythagore & Platon avoient puiſé, leurs doctrines ; ils en chercherent la preuve dans le Sincrétiſme qui concilioit tout. C'eſt ainſi qu'ils devinrent partiſans outrés de cette méthode ridicule ; & qu'ils répandirent comme une choſe ſûre, que les philoſophes payens avoient tiré des livres de Moyſe tout ce qu'ils avoient dit de mieux. Ils comptoient par là détruire la prévention, où l'on étoit contre leurs lumieres.

Commencement de la vie aſcétique parmi les Juifs.

Tels étoient les Juifs d'Alexandrie. Mais l'Egypte en avoit encore d'autres, qui vivoient, loin des villes, dans la retraite, & qui s'étoient fait une doctrine ſinguliere. Voici ce qu'on en peut conjecturer.

Lorſque Jéruſalem fut détruite, & que le peuple fut emmené en captivité à Babylone, ceux

qui purent échapper, chercherent leur salut hors de la domination du vainqueur, & se refugierent en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays, où leur nom étoit odieux. Afin donc d'y trouver leur sureté, ils furent forcés d'éviter les villes, & de se retirer dans les lieux les plus reculés & les plus deserts. Telle fut parmi les Juifs l'origine de la vie monastique : car dans de pareilles circonstances, ils ne pouvoient se rassembler qu'en petit nombre, & plusieurs, sans doute, étoient dans la nécessité de vivre seuls. Sans temple, sans autel, sans sacrifice, ils s'accoutumerent insensiblement à penser que la religion pouvoit absolument subsister sans ces choses; & ils songerent seulement à suppléer au culte par une vie dure & austère. Devenus moines par choix, ils se firent une habitude de la vie ascétique; il s'introduisit peu-à-peu parmi eux des usages, qui devinrent des regles; & ces regles s'étant multipliées, & ayant été recueillies, formerent enfin un système de morale & de conduite.

Comment les Esseniens & les Thérapeutes adoptent des idées Pythagoriciennes.

Cependant comme les Juifs étoient d'eux-mêmes peu capables de faire des systêmes, il y a lieu de croire, qu'ils vêcurent ainsi moins par principe que par usage, jusqu'au temps, où les Pythagoriciens, persécutés partout, chercherent aussi une retraite en Egypte. Or, ceux ci commencerent à s'y répandre sous Alexandre & sous Ptolémée Soter, qui protégeant plus

particulierement les ſectes grecques ne paroiſſoient pas leur devoir être favorable. Craignant donc les ennemis qu'ils trouveroient dans les villes, ils fuirent, comme les Juifs, dans les deſerts.

Ces anachoretes ou cénobites Juifs & Pythagoriciens eurent donc occaſion de ſe connoître. Rapprochés d'abord par un même genre de vie, ils ſe lierent bientôt de plus en plus par le récit de leurs malheurs; & ils ſe communiquerent enfin leurs uſages & leur doctrine.

Dans ces converſations, les Pythagoriciens, naturellement fanatiques, eurent beaucoup d'avantages ſur les Juifs, qui ſuivoient leurs uſages par tradition, & ſans avoir encore des principes bien arrêtés. Ils leur apprirent l'art de déraciner les paſſions, de purger l'ame, de l'élever à Dieu; & ils leur montrerent une piété, qui paroiſſant excellente, étoit bien capable d'entraîner des hommes, diſpoſés à l'enthouſiaſme par l'ignorance, la ſolitude & le climât. les Juifs écoutant donc avec avidité, & toujours plus curieux, adopterent une partie des opinions des Pythagoriciens; & ſe familiariſant avec les allégories, ils connurent enfin le ſecret de concilier Moyſe & Pythagore. C'eſt ainſi que ſe ſont formées les deux ſectes qu'on nomme Eſſéniens & Thérapeutes Des traces de Pythagoriſme qu'on trouve dans leur doctrine, confirment

ment cette origine, que les circonſtances rendent vraiſemblable.

Lorſque l'exercice de toutes les religions eut été autoriſé par les rois d'Egypte, les moines, Juifs ou Pythagoriciens, ne craignirent plus la perſécution. Mais il eſt à préſumer, que pour la plupart ils garderent par habitude le genre de vie, qu'ils avoient embraſſé par néceſſité. Ils ne ſe rapprocherent des villes, & ne commercerent avec les citoyens que dans la vue de faire des proſélytes ; à quoi ils réuſſirent, parce qu'ils étoient enthouſiaſtes, & que les Egyptiens étoient ſuperſtitieux.

Les Juifs d'Egypte portent en Judée leurs uſages.

Enfin Philadelphe accorda une liberté plus grande encore : car voyant que les Juifs venoient d'eux-mêmes s'établir en Egypte, il permit à ceux qui y étoient, de retourner en Judée. Il y eut donc alors un commerce libre entre tous les Juifs ; & vous prévoyez que la doctrine ſera altérée à Jéruſalem, & qu'il y va naître des ſectes.

Maniere de vivre des Eſſéniens.

Les Eſſéniens qui vinrent en Judée, n'y trouverent point cette piété ſublime, dont ils faiſoient profeſſion. Scandaliſés de tout ce qu'ils voyoient, ils crurent ne pouvoir communiquer avec les autres Juifs, ſans ſe ſouiller eux-mêmes. Le temple leur parut être profané, & ils jugerent que s'ils prenoient part aux ſacrifices qui s'y faiſoient, ils ſe rendroient complices des profanations. Ils continuerent donc de vivre à

l'écart, ne venant jamais au temple, se contentant d'y envoyer leurs offrandes, & faisant des sacrifices partout où ils se trouvoient, quoique ce la fût contre la loi de Moyse.

Loin des villes, ils vivoient de l'agriculture, dans une grande sobriété, se refusant à tous les plaisirs, se tenant en garde contre toutes les passions, fideles à leur parole, & observateurs exacts de leur discipline.

Ils étoient tous vêtus de blanc, avoient leurs biens en commun, se regardoient comme freres, & observoient entre eux l'hospitalité. Lorsqu'un Essénien voyageoit dans les pays, où ils étoient répandus, il n'avoit pas besoin de rien porter avec lui. Partout, logé, nourri, vêtu, il trouvoit tout ce qui lui étoit nécessaire. Lors même qu'il se rencontroit parmi des freres qu'il n'avoit jamais vus, il étoit traité comme s'il eût toujous vêcu avec eux.

Ils prioient avant le lever du soleil, & se tournoient alors du côté de l'orient. Après la priere, ils alloient chacun à leurs occupations. A la cinquieme heure du jour, ils entroient dans le bain, & se rendoient ensuite dans un même lieu, où ils dînoient ensemble, en observant un profond silence. Un prêtre béniſſoit les viandes, avant qu'on y touchât; & quand le repas étoit fini, ils rendoient à Dieu des actions de graces. Alors on se séparoit pour retourner au

travail : le soir on se rassembloit & on soupoit encore en silence.

Les jeunes montroient une grande vénération pour les plus âgés ; & dans les conversations on écoutoit toujours avec respect le maître qui prenoit la parole.

Ils éprouvoient ceux qu'ils recevoient.

Si quelqu'un vouloit entrer dans cette secte, on l'éprouvoit pendant trois ans : on ne l'admettoit, que lorsqu'on s'étoit assuré de sa continence, de son zele & de sa constance. Alors il juroit d'observer exactement toutes les cérémonies religieuses ; d'être juste, de ne nuire à personne, de rechercher les bons, de fuir les méchants, d'être fidele à ses supérieurs, sur tout, à son souverain ; de ne point abuser de l'autorité, s'il parvenoit aux charges, de veiller au maintien de la regle, de transmettre la doctrine telle qu'il l'auroit reçue, de souffrir plutôt la mort que de la révéler aux étrangers.

Combien ils étoient attachés a leurs superstitions.

Les Esséniens étoient singulierement attachés à leurs superstitions : les épreuves par où ils passoient, leur genre de vie, leur respect aveugle pour leurs chefs, leurs vertus nourries dans le fanatisme, & l'opinion qu'ils avoient de leur sainteté, devoient naturellement produire cet effet. Aussi Joseph remarque que lors de la guerre des Romains contre les Juifs, les Esséniens mouroient dans les tortures les plus cruelles, plutôt que de rien faire, qui fût contraire à leur croyance.

Leur doctrine

Vous voyez que par la maniere dont vivoient les Eſſéniens, ils avoient beaucoup de rapport avec les ſectateurs de Pythagore. On remarque la même choſe dans leur doctrine ; car ils croyoient au deſtin, c'eſt-à-dire, à une providence, qui, enchaînant les cauſes & les effets, entraînoit tout néceſſairement : ils ſe repréſentoient l'ame formée d'un éther ſubtil, & qui, immortelle de ſa nature, étoit dans le corps comme dans une priſon, d'où elle s'échapoit enfin, pour être punie ou récompenſée. Quant aux lieux où elle paſſoit, ils les avoient imaginés d'après la mythologie, dont les idées s'étoient répandues en Egypte. Selon eux, les ames des méchants étoient précépitées dans des ſouterrains ténébreux, où elles étoient livrées à toutes ſortes de tourments ; & celles des bons étoient tranſportées au de-là de l'océan dans une région, où les zéphirs entretenoient un printemps perpétuel.

Les Eſſéniens formoient pluſieurs ſectes. Il y en avoit, par exemple, qui approuvoient le mariage. Mais le plus grand nombre jugeoit que ce n'étoit pas un état aſſez ſaint : ils penſoient d'ailleurs, qu'il n'étoit pas prudent de confier à des femmes, le ſecret de leur doctrine. Pline remarque avec étonnement que les Eſſéniens duraſſent des ſiecles, quoi qu'il ne nâquît perſonne parmi-eux. Il ne ſeroit pas ſi étonné, s'il vivoit aujourd'hui.

Les Thérapeutes ſont regardés comme une claſſe d'Eſſéniens : mais ils tendent à une bien plus grande perfection. Leur vie eſt toute contemplative ; ils ne ſe regardent plus comme de ce monde ; ils abandonnent leurs biens à leurs parents ou à leurs amis ; ils quittent leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs femmes, leurs enfants ; ils renoncent, en un mot, à tous les attachements terreſtres ; & retirés dans des ſolitudes, où ravis par l'amour des choſes céleſtes, leur ame s'élance continuellement vers Dieu, ils rêvent dans le ſommeil, des ſentences admirables, & voyent preſque toujours les perfections divines.

Les Thérapeutes plus contemplatifs que les Eſſéniens & plus enthouſiaſtes.

Ils vivent ſolitairement, à une petite diſtance les uns des autres ; & pendant ſix jours, chacun eſt renfermé dans ſon hermitage, ſans ſortir, ſans regarder même dehors. Au lever du ſoleil, ils prient Dieu que leur ame ſoit remplie de la lumiere céleſte ; & au coucher, ils demandent qu'étant dégagés du corps & du joug des ſens, ils ſoient capables de découvrir la vérité. Tout l'intervalle eſt employé à la méditation. Ils ne prennent jamais de nourriture que le ſoir ; perſuadés que le jour eſt deſtiné à l'étude de la ſageſſe, & qu'on ne doit donner aux ſoins du corps que quelques moments de la nuit. Ils ſont même communément pluſieurs jours ſans rien prendre : il y en a qui le ſixiéme, ſentent à peine encore la faim ; tant la contem-

plation, qui nourrit leur ame, leur fait oublier tout autre nourriture.

Ils méditent au reſte ſur la loi, ſur les prophetes : ils les commentent, ils étudient les commentaires de leurs prédéceſſeurs. Le principe qui ſert de fondement à toutes leurs interprétations, eſt que, dans l'écriture, le ſens littéral eſt comme le corps, & que le ſens ſpirituel ou allégorique eſt comme l'ame. Ils s'écartent donc du premier, pour ſe rapprocher du ſecond; & à force d'allégories, ils donnent à l'écriture telle ame qu'il leur plaît.

C'eſt ainſi qu'ils vivent ſéparément, pendant ſix jours. Le ſeptieme ils ſe raſſemblent; & comme ils ont une grande vénération pour le nombre ſept, ils font de ſept en ſept ſemaines une fête, qu'ils célébrent enſemble avec ſolemnité. Dans les aſſemblées, ils ſont placés ſuivant l'âge, les bras cachés ſous le manteau, la main droite poſée ſur la poitrine au-deſſous de la barbe, & la main gauche appliquée ſur le côté. Au milieu d'eux s'avance un des plus vieux & des plus ſavants: il diſſerte avec gravité & modeſtie; les autres écoutent dans le ſilence, montrant, d'un mouvement de tête, leur approbation ou leur doute.

On ne ſert ſur leur table que du pain, du ſel & de l'eau; toute l'attention, qu'on a pour les plus délicats, c'eſt de faire chauffer leur eau, & de leur donner de l'hyſſope.

Dans les grandes ſolemnités, ils mangent enſemble, mais dans le ſilence. Un d'eux ſeulement propoſe une queſtion, ou réſout celle qui a été propoſée par une autre. S'il eſt applaudi, il ſe leve, chante à la louange de Dieu une hymne qu'il a faite, ou qu'un autre poëte a compoſée; & lorſqu'il finit, tous chantent avec lui les derniers mots.

Ils ne ſe ſéparent pas d'abord après le repas. Ils paſſent la nuit à chanter des hymnes, juſqu'au moment où l'aurore va paroître. Alors toutes les voix ſe réuniſſent; & ſe tournant enſuite vers le ſoleil levant, ils demandent à Dieu l'eſprit de ſageſſe. C'eſt là que la fête finit. Chacun ſe retire, & va chercher la ſageſſe dans ſon hermitage. Tels ont été les Thérapeutes. Il faut ſeulement remarquer qu'ils admettoient des femmes dans leur ſecte, & qu'ils ne paroiſſent pas s'être répandus au de-là de l'Egypte.

J'ay omis pluſieurs d'étails ſur les Eſſéniens & ſur les Thérapeutes: mais c'en eſt aſſez pour vous faire connoître ces moines, dont Joſeph & Philon admirent la haute ſageſſe. Il y a certainement des choſes louables dans ces ſolitaires. Cependant il me ſemble qu'on ſe fait des idées peu raiſonnables, lorſqu'on penſe trouver la vertu juſques dans des pratiques, qui ne peuvent être ni agréables à Dieu, ni utiles aux hommes. La vraie ſageſſe ne conſiſte-t-elle

Cette vie aſcétique a été admirée avec peu de fondement.

donc qu'à fuir la ſociété, pour laquelle nous ſommes nés, & faut-il appeller vertu ou délire, ces allégories où l'eſprit s'égare, ces contemplations où la raiſon ſe perd, & ces extaſes où l'ame s'abyme ? eſt-ce là adorer Dieu ? eſt-ce le ſervir ? Vous voyez que l'enthouſiaſme de ces aſcétiques à ſéduit Joſeph & Philon. Il en ſéduira beaucoup d'autres : car le fanatiſme qui ne permet pas de ſe faire des idées exactes, fait admirer tout ce qui étonne.

Les Phariſiens ont embraſſé la philoſophie myſtérieuſe & ſymbolique.

La philoſophie myſtérieuſe & ſymbolique cauſa des déſordres en Judée, auſſitôt qu'elle s'y répandit. Elle étoit toute nouvelle : mais les Phariſiens, c'eſt ainſi qu'on nomma ceux qui l'adopterent, imaginerent que Dieu l'avoit révélée à Moyſe, & qu'elle leur avoit été tranſmiſe par une tradition orale. Sur ce principe, ils appliquerent les allégories à l'écriture, & ils la corrompirent.

Ils ont ſurchargé la loi d'œuvres ſurérogatoires.

Surchargeant la loi d'une infinité d'obſervances frivoles, ils ſe piquoient, ſur-tout, de faire des œuvres de ſurérogation. Ils jeûnoient plus ſouvent que les autres Juifs, faiſoient de plus longues prieres, couchoient ſur des pierres, ou même ſur des épines, & pratiquoient des auſtérités de toutes eſpece. Cependant comme chacun obſervoit ce qu'il croyoit voir dans l'écriture, chacun auſſi imaginoit des mortifications différentes. Les uns, par exemple, marchoient ſans lever les pieds ; d'autres, en marchant, ſe

frappoient la tête contre les murs ; & quelques uns étoient enveloppés dans un grand capuchon, d'où ils regardoient comme du fond d'un antre. Au reſte, s'ils voyoient toutes ces obligations dans la loi, ils y voyoient auſſi tout ce qui leur étoit favorable : car ils ſavoient l'interpréter ſuivant leurs intérêts.

A cette vaine ſcience & à cette fauſſe piété qui en impoſoit à la multitude, les Phariſiens joignoient encore l'ambition de commander ; ils ne négligeoient rien pour s'attacher le peuple. Leur grand art fut de pencher toujours à la douceur dans les jugements qu'ils rendoient ; ne montrant pas moins d'indulgence pour les autres, que de ſévérité pour eux-mêmes. Ils acquirent beaucoup d'autorité : ils exciterent des guerres civiles : ils perſécuterent lorſqu'ils furent les maîtres : ils ſouffrirent l'éxil & la mort plutôt que d'obéir à leurs ſouverains.

Leur doctrine

Ils condamnoient les ames des méchants à demeurer éternellement dans des cachots ténébreux. Ils admettoient la métempſycoſe pour celles des bons, & ils croyoient qu'un des corps auxquels elles auroient été unies, reſſuſciteroit un jour.

Ils reconnoiſſoient la providence, ainſi que les Eſſéniens, & ils lui ſoumettoient tout ce qui ne dépend pas de la liberté. Mais ils penſoient que les actions méritoires ſont, tout à la fois, l'effet du concours de Dieu & de l'homme.

Voilà ce qu'ils avoient de particulier dans leur doctrine. Ils étoient d'ailleurs auſſi différents des autres par leurs habits que par leurs pratiques.

Ils ſubſiſtent encore ſous le nom de Rabbins.

Les Phariſiens n'ont pas ceſſé avec le temple. Ils ſubſiſtent encore ſous le nom de Rabbins; & c'eſt preſque l'unique ſecte que ſuivent aujourd'hui les Juifs. Toujours attachés de plus en plus à leur méthode ſecrete & ſymbolique, ces docteurs ont fait un corps d'opinions, où l'on retrouve des idées de Zoroaſtre, de Pythagore, de Platon, & qui n'eſt qu'un amas de contes, de puérilités & d'abſurdités. C'eſt ce qu'on nomme cabale.

Les Sadducéens rejetoient les allégories & les interprétations & s'en tenoient à la lettre de l'écriture.

Ce ne fut pas ſans quelque oppoſition que la méthode allégorique & ſecrete s'introduiſit parmi les Juifs de Jéruſalem; pluſieurs en ſentirent les abus : ils jugerent que la loi ne pouvoit ſubſiſter, s'il étoit permis à chacun de l'interpréter arbitrairement; & s'attachant à la lettre, ils rejeterent toutes les traditions prétendues des Phariſiens. Mais la diſpute, comme il arrive preque toujours, fit tomber dans une extrémité oppoſée, & produiſit de nouvelles erreurs.

Tout ne peut pas être écrit. Il n'eſt donc pas poſſible qu'une religion & qu'un corps de loi ſubſiſtent, ſans laiſſer quelque choſe, qui ſe perpétue par la pratique, qui ſe tranſmet par la tradition, & qui s'explique, ſuivant les circonſtances, par ceux qui gouvernent le peuple. Il

faut, par conſéquent, admettre des traditions & des interprétations. Tout conſiſte ſeulement à diſtinguer les vraies des fauſſes. Cela eſt difficile. Auſſi les Sadducéens, craignant d'accorder un principe dont les Phariſiens pourroient abuſer pour appuyer leur doctrine, condamnerent les traditions & les interprétations de toute eſpece, & ſoutinrent qu'il n'étoit permis, en aucun cas, de s'écarter du texte.

Ils tomboient dans des erreurs à fin de ne pas penſer comme les Phariſiens.

Les Phariſiens & les Sadducéens, toujours ennemis, faiſoient deux partis dans l'etat, comme deux ſectes dans la religion. Ils devoient donc ſe contredire plus par haine que par principe; & tomber, par conſéquent, d'erreur en erreur. Ainſi, comme les Phariſiens propoſoient des récompenſes pour les œuvres de ſurérogation; les Sadducéens, qui ne vouloient pas de ces œuvres, dirent d'abord : *ne ſoyez pas comme des eſclaves; n'obéiſſez pas à votre maître ſimplement par la vue des récompenſes; obéiſſez ſans interêt, & ſans éſpérer aucun fruit de vos travaux.*

Cet excès de ſpiritualité eſt déja une erreur: car il n'eſt pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt; & Dieu n'éxige pas de nous un culte abſolument déſintéreſſé, puis qu'il nous offre lui-même des récompenſes.

Cependant les Sadducéens, au lieu de reculer, avancerent encore. Pour prouver que nous ne devons pas agir dans la vue de récompenſes,

ils assurerent qu'il n'y en a point après cette vie. En conséquence, ils niérent l'immortalité de l'ame & la résurrection; & parce que vraisemblablement on voulut leur prouver, que l'ame pouvoit être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils niérent encore l'existence des anges.

Enfin les Esséniens avoient soumis au destin, jusqu'aux actions des hommes; & les Pharisiens, convenant de l'influence de la providence, avoient soutenu que nous agissons avec elle comme elle avec nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou de ne pas faire des actions de justice. Il restoit un troisieme sentiment; c'étoit de dire que le libre arbitre se suffit, & qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les Sadducéens l'embrasserent.

La secte des Caraïtes étoit la plus raisonnable.

Voilà, dumoins, autant que je le puis conjecturer, comment les Sadducéens s'engagerent dans une suite d'erreurs. Les Caraïtes furent plus raisonnables: car ils s'appliquerent à s'écarter également de ces deux sectes & à prendre un juste milieu. Condamnant les opinions particulieres aux Pharisiens & aux Sadducéens, ils ne connoissoient d'autre regle que l'écriture & ils s'attachoient, sur tout, à la lettre, sans néanmoins rejeter les explications, lorsqu'elles étoient nécessaires & faites avec sagesse: aussi reconnoissoient-ils la providence, la liberté,

l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les peines de l'autre vie.

Quelque différence qu'il y eût entre ces ſectes, & quelles que fuſſent leurs erreurs, elles n'ont jamais ſongé à s'accuſer d'héréſie. Au contraire, elles étoient unies de communion; & ſi les Eſſéniens ne venoient pas au temple, ce n'eſt pas qu'ils en euſſent été exclus, c'eſt qu'ils s'en exclurent eux-mêmes Il falloit, par conſéquent, que les Juifs regardaſſent la liberté, l'immortalité de l'ame & l'exiſtence des eſprits, comme autant de choſes problématiques : c'eſt-à-dire, qu'ils n'avoient plus d'idées de religion. (*)

Les ſectes des Juifs étoient unies de communion.

(*) J'ai tiré de l'hiſtoire de la philoſophie de Mr. Brucker ce que j'ai dit ſur les pratiques & les opinions des Eſſéniens, des Thérapeutes, &c. & j'avertis que je puiſerai encore dans cet ouvrage toutes les fois que j'aurai à parler de quelque ſecte.

# CHAPITRE IV.

## *Des obſtacles qui s'oppoſoient à l'établiſſement de la religion chrétienne.*

Obſtacles qui s'oppoſoient à la propagation du Chriſtianiſme.

POUR juger de la propagation miraculeuſe de de la religion chrétienne, il faut conſidérer les obſtacles qu'elle a eus à ſurmonter. Ils ont été en grand nombre.

Premier. Les ſectes qui diviſoient les Juifs.

L'eſprit de diſſention & de révolte, qui s'étoit répandu en Judée ſous les Aſmonéens & ſous Herode, en eſt un des premiers. En effet, quoi de plus contraire à une religion de paix, qui prêche l'obéiſſance aux ſouverains, & qui commande à tous les hommes de ſe regarder comme freres? Devoit-on attendre que les Phariſiens, les Sadducéens & les Eſſéniens oublieroient leurs querelles & leurs opinions, pour ſe ſoumettre à une autorité, qui les condamnoit tous également? étoit-il poſſible de détruire des préjugés, tranſmis de génération en génération depuis pluſieurs ſiecles, & d'un jour à l'autre, enracinés deplus en plus par des diſputes ou par des guerres? qu'on obſerve les paſſions des hommes, & on verra que les ſectes

contractent un nouvel attachement pour leurs erreurs, à proportion qu'elles se combattent davantage.

2me. Le caractère de ces sectes.

Non-seulement, le Christianisme trouvoit des obstacles dans toutes les opinions, il en trouvoit encore dans le caractère de ceux qui les avoient embrassées; dans l'orgueil des Pharisiens, qui vouloient dominer sur le peuple & sur le roi même; dans l'obstination des Sadducéens, qui nioient les plus grandes vérités plutôt que de céder; & dans l'enthousiasme des Esséniens, qui n'estimant que leur doctrine & leurs usages, croyoient se souiller en communiquant avec les autres sectes.

3me. Les préjugés des Juifs

Il falloit, d'ailleurs, abandonner, proscrire un culte établi autrefois par des miracles, renoncer à la qualité de peuple choisi, se confondre avec les Gentils, & avoir désormais avec eux le même Dieu & la même religion. C'étoit là certainement des nouveautés, avec lesquelles les Juifs ne pouvoient pas naturellement s'accoutumer.

4me. L'idée fausse que la plupart se faisoient du Messie.

Il est vrai qu'ayant la connoissance du Messie, ils auroient dû le connoître dans Jesus-Christ. En effet, ils n'ignoroient pas qu'il naîtroit de la tribu de Juda, de la famille de David, dans la bourgade de Bethléem, & à la fin des septantes semaines marquées par Daniel: ils savoient qu'il auroit un précurseur, que sa venue seroit

cachée, qu'il demeureroit éternellement, qu'il feroit des miracles, & plusieurs autres circonstances, qui se sont toutes accomplies dans notre Sauveur. Mais, par tout dans l'écriture, ils trouvoient le Messie Dieu & homme, grand & abaissé, maître & serviteur, prêtre & victime, roi & sujet, soumis à la mort & vainqueur de la mort, riche & pauvre, puissant & sans forces; & ces idées, contradictoires en apparence, voiloient à leurs yeux le vrai sens des prophéties. Ils imaginerent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition. Ils se le représenterent semblable à ces hommes, que Dieu leur avoit envoyés plusieurs fois, pour les tirer de l'oppression & de la servitude: & ils le jugeoient seulement plus grand. Ce devoit être un héros, un conquérant, dont le royaume seroit de ce monde; qui étendroit son empire sur toute la terre, & qui combleroit les Juifs de toutes sortes de biens temporels. Ces préjugés flattoient si fort leur amour propre, qu'ils ne voyoient plus les humiliations du Messie, ou qu'ils les expliquoient dans des sens figurés. Aussi étoit-il prédit qu'ils verroient, sans connoître, qu'ils entendroient, sans comprendre; qu'ils seroient réprouvés; & qu'un peuple, auparavant infidele & étranger, entreroit dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnoître le Messie dans Jesus-Christ pauvre,

pauvre, inconnu, mépriſé, ſouffrant, ſans éclat, ſans ſuite, ſans puiſſance temporelle.

Les obſtacles n'étoient pas moindres du côté des Payens. Il falloit leur perſuader que leurs idoles n'étoient pas des dieux; & que rien n'étoit plus injurieux à la divinité que les fêtes & les ſpectacles, dont ils ne pouvoient ſe paſſer, & qui faiſoient la principale partie de leur culte. Il falloit ouvrir leurs yeux ſur cette multitude de fables, qu'ils avoient toujours crues; qu'ils aimoient à croire, parce qu'elles étoient ingénieuſes; & dont ils cachoient l'abſurdité par des allégories. En un mot, il falloit tout à la fois combattre & les goûts du peuple & ſes préjugés.

ſme. Les faux dieux dont le culte étoit cher.

Les Romains, ſurtout, étoient difficiles à convaincre. Perſuadés que leurs ſuccès étoient l'effet de leur piété, & que les dieux de Rome avoient combattu pour eux, ils ne doutoient pas que la ruine de l'empire ne dût ſuivre de près le changement de culte; & ils ont été attachés à leurs ſuperſtitions plus qu'aucun autre peuple. Auſſi étoient-ils intolérants à certains égards. Ce n'eſt pas qu'ils vouluſſent forcer les nations d'adorer avec eux les mêmes idoles: ils auroient plutôt été jaloux de conſerver les leurs pour eux ſeuls. Ils ne faiſoient donc aucun changement dans la religion des peuples conquis: mais il ne permettoient pas d'apporter à

Principalement aux Romains.

Rome de nouveaux dieux & d'y introduire de nouveaux cultes. Ils auroient craint d'ébranler l'empire, en offensant les dieux qui l'avoient protégé. C'est pourquoi Alexandre Sévére se hâta de renvoyer Elogabal; démarche qui fut fort agréable au peuple.

6me. Les imposteurs alors fort communs.

Jamais la Judée, les provinces de l'empire & Rome même n'ont vu plus de magiciens & & d'astrologues, que pendant les trois premiers siecles de l'église. Ainsi le peuple, séduit de toutes parts, & peu capable de discerner la vérité, confondoit, par une ignorance monstrueuse, Jesus-Christ avec tous ces imposteurs. Les ennemis de la religion, ne pouvant nier les miracles, profitoient de cette disposition des esprits; & ajoutant l'impiété à l'imposture, ils ne représentoient le Sauveur que comme un magicien. Enfin les hommes les plus éclairés ne considéroient que les inconvénients, d'un changement de culte; & jugeant du Christianisme par toutes les autres religions, ils le rejetoient sans l'examiner.

7me. Le peu d'étonnement que causoit le courage des martyrs.

Il semble néanmoins que le courage des martyrs auroit dû de bonne heure attirer & fixer l'attention de tout le monde; mais il faut remarquer que le Stoïcisme, alors fort répandu, avoit accoutumé les Romains à voir des morts courageuses; & qu'en Judée les Pharisiens, les Sadducéens, & les Esséniens avoient souvent

montré la même fermeté. Les martyrs n'étonnerent donc pas. On les voyoit mourir; & sans chercher les motifs de leur persuasion, les plus modérés des Gentils les accusoient d'être trop obstinés. Tel est l'effet de la prévention : les meilleurs esprits n'examinent pas & ils condamnent.

8me. La prévention contre les Juifs.

Une cause de cette prévention, c'est le mépris qu'on avoit généralement, pour les Juifs, dont on supposoit que les Chrétiens n'étoient qu'une secte. Comme on les croyoit ignorants, crédules, superstitieux, & qu'on avoit toujours négligé de s'instruire de leur culte, on ne songeoit pas à faire des recherches sur les changements, qui arrivoient à leur religion.

Il suffit de lire les écrivains profanes, pour se convaincre de cette vérité, & pour s'assurer que les gens de lettres, trop prévenus, se sont peu occupés des Juifs & des Chrétiens. Les gens du monde ne s'en occupoient pas davantage : plongés dans le vice ou dans le luxe, & tous entiers à leur fortune, ils n'étoient pas disposés pour une religion, qui condamnoit les mœurs du temps. C'étoit, tout au plus, pour eux un sujet de conversation Chacun en parloit suivant ses prétentions & ses préjugés. C'étoit des contes ridicules, des calomnies, des horreurs; & tous se faisoient des idées très fauf-

ſes. C'eſt ainſi que raiſonnent dans tous les ſiècles les hommes riches & deſœuvrés.

9me. Le mépris des Juifs pour les Chrétiens.

Quand même la prévention eut été moins grande contre les Juifs, elle n'en eut pas été moindre contre les Chrétiens : au contraire, puiſque les Juifs en étoient les plus grands ennemis. Il étoit donc naturel qu'on mépriſât les Chrétiens, ou parce qu'on les confondoit avec les Juifs, ou parce qu'ils en étoient mépriſés.

10me. Les Philoſophes intéreſſés a combattre le Chriſtianiſme

Les philoſophes, obſtinés dans leurs ſyſtêmes & livrés à leurs diſputes, obéirent à la même prévention, & d'edaignerent d'abord de prendre connoiſſance des commencements du Chriſtianiſme. Ceux d'Alexandrie, qui le connurent les premiers, ne purent être favorables à une doctrine, dont l'eſprit étoit contraire à leurs opinions, & qui, condamnant l'orgueil & la confiance, ordonnoit de croire avec humilité. C'eſt pourquoi, ſi quelques uns ſe convertirent, le plus grand nombre ſe déclara contre la religion chrétienne ; & n'omit rien pour l'empêcher de ſe répandre.

En un mot, tous les Préjugés qui regnoient.

Quand on conſidére la magie, l'aſtrologie, les oracles, les cérémonies religieuſes, les ſuperſtitions, les opinions des ſectes, & tous les préjugés qui regnoient ; on n'imagine pas qu'on pût être plus crédule, qu'on l'étoit dans ces ſiecles. Cependant cette incrédulité étoit oppſée à

la religion, qui en condamnoit l'objet ; car plus on étoit crédule en ces choſes, moins on devoit croire en Jeſus-Chriſt.

Tels ont été en général les obſtacles à l'établiſſement du Chriſtianiſme. Mais il s'en formera encore d'autres. Toutes les puiſſances vont s'armer pour le détruire.

# CHAPITRE V.

## *Considérations sur le premier siecle de l'église.*

Combien la raison est insuffisante pour éclairer les préjugés.

LE peuple ne raisonne pas, il juge par habitude, & il est porté à croire toujours ce qu'il a cru une fois. Il croit par imbécillité & sans réfléchir.

Le philosophe tient encore plus à ses opinions. Il s'imagine être éclairé, parce qu'il raisonne : il compte d'autant plus sur ses lumieres, qu'il raisonne plus mal : il s'offense, s'il est contredit : il s'entête par amour propre.

Les gens du monde, qui se piquent d'avoir le plus de jugement, observent les préjugés du peuple, s'amusent des disputes des philosophes; & finissant par mépriser ce qui se dit de part & d'autre, ils jugent que tout est problématique. Ils considérent, sur tout, d'un œil indifférent, les questions les plus importantes lorsque les circonstances détournent leur attention sur de grands interêts où il s'agit de leur fortune & de leur vie. C'est ce qui a dû arriver daus le pre-

mier ſiecle, ſous les regnes de Tibere, de Caligula, de Claude, de Néron, & de Domitien.

Dans de pareilles conjonctures, les hommes les plus éclairés ne ſauroient faire une révolution ſubite, quelque ſcience & quelque éloquence qu'on leur ſuppoſe. Le peuple ne ſera pas capable de ſuivre leurs raiſonnements, les philoſophes, les combattront, les gens du monde ne les écouterons pas. Il faudroit des ſiecles pour éclairer l'univers avec le ſecours ſeul de la raiſon.

Des hommes ignorants étoient deſtinés à les éclairer.

Auſſi les Apôtres étoient-ils tout à fait ignorants. Leurs écrits ſont ſans art: ils ne montrent que du mépris pour les ſciences des Gentils: ils font gloire d'une ſageſſe, qui paroît folie aux yeux du ſiecle: & ils n'appellent d'abord à eux que les hommes ſimples, dont l'eſprit eſt mieux diſpoſé, parce qu'il eſt moins corrompu.

On ne manqua pas de reprocher aux Chrétiens que la plupart de ceux qu'ils convertiſſoient, étoient des hommes ſans lettres; & c'étoit avec fondement, dans le premier ſiecle de l'égliſe. Mais ces ignorants, une fois convertis, étoient éclairés par une ſageſſe bien ſupérieure à la ſageſſe humaine; & devenant capables de prêcher eux-mêmes l'évangile, ils devoient enfin convaincre les ſavants. L'ignorance n'eſt donc pas un reproche à faire aux premiers Chrétiens. C'eſt une preuve que la

religion ne se répandoit pas par les mêmes moyens que les sectes des Philosophes.

Ses miracles sont des démonstrations à la portée de tous.

Les miracles de Jesus Christ, annoncés par les Apôtres qui en avoient été témoins, & confirmés par les miracles qu'ils faisoient eux-mêmes: voilà les causes de la propagation du Christianisme. Les boiteux qui marchent, les aveugles qui voyent, les morts qui ressuscitent, le don des langues communiqué par l'imposition des mains, sont autant de démonstrations à la portée de tout le monde. Elles ne demandent pas que ceux qui les donnent, se soient instruits dans les sciennes humaines; ni que ceux qui s'y rendent, se soient exercés dans l'art de raisonner. On vit, on crut; & la foi, scellée du sang des martyrs, parvint dans les siécles suivants à ceux qui n'avoient pas vu. En effet, peut-il rester quelque doute, quand des milliers de témoins prouvent la vérité de ce qu'ils attestent en souffrant la mort au milieu des tourments?

Premieres prédications dans la Palestine.

Saint Etienne fut le premier martyr, & ce fut alors que les fideles, persecutés à Jérusalem, se dispersent dans la Palestine, prêchent partout l'évangile, mais ne l'annoncent néanmoins encore qu'aux seuls Juifs. Saint Philippe, un des sept diacres, vint prêcher à Samarie: car on ne confondoit pas les Samaritains avec les Gentils, quoique les Juifs, les jugeassent hérétiques: en effet, ils avoient la circonci-

sion, & faisoient profession d'adorer le vrai Dieu, suivant la loi de Moyse. Plusieurs se convertirent à la vue des miracles, & furent instruits & baptisés. Le saint diacre ne pouvant leur donner lui-même le St. Esprit, Pierre & Jean vinrent consommer son ouvrage ; ils imposerent les mains sur les nouveaux convertis ; & le St. Esprit, decendu sur eux, donna des marques de sa présence par le don des langues & d'autres graces sensibles.

Simon le magicien.

Parmi ceux qui embrasserent la foi, étoit un magicien, nommé Simon ; mais sa conversion n'étoit pas sincere : il songeoit seulement à se perfectionner dans son art, & il espéroit d'apprendre de Philippe le secret de faire des prodiges. Aussi quand il vit les merveilles opérées par l'imposition des mains, il offrit de l'argent aux Apôtres, pour obtenir d'eux le pouvoir de communiquer lui-même le St. Esprit. *Que ton argent périsse avec toi*, lui dit St. Pierre, *toi, qui penses que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent.*

Alors renonçant au Christianisme, Simon ne songea plus qu'à se faire chef d'une nouvelle secte. On le regarde comme hérétique, sans doute, parce qu'il avoit été Chrétien : on devroit plutôt le compter parmi les imposteurs, qui se sont donnés pour le Messie. Il n'a rien conservé ni des dogmes ni de la doctrine de Jesus-Christ. Son système, qui est, on ne peut pas

plus extravaguant, ne mériteroit pas de nous arrêter, s'il ne l'avoit pas puisé dans des sources d'où sont nées plusieurs hérésies.

Source de ses erreurs.

D'après les principes de Zoroastre, les orientaux se représentoient, au de-là du monde, une lumiere immense, qui étant répandue dans un espace sans corps, étoit pure & sans mêlange d'aucune ombre. Cette lumiere, toujours vivante, étoit supposée donner la vie à tout; & l'écoulement de ses rayons, qui se répandoient à l'infini, faisoit concevoir comment tous les êtres en venoient par émanation. Car, disoient-ils, ce monde n'est qu'un lieu de ténébres, où quelques rayons se sont répandus. Or, les ténébres ne sont qu'une privation de lumiere; elle ne sont rien par elles-mêmes, il n'y a donc de réel dans ce monde, que ce qui émane de cette lumiere premiere, pure & immense. Voilà, du moins autant qu'on le peut deviner, comment ces philosophes expliquoient l'émanation de la matiere. D'où nous pouvons conclure que, selon eux, les corps ne sont qu'un composé de peu de lumiere & de beaucoup de ténébres, ou autrement d'un peu d'être & de beaucoup de privation.

Mithra, c'est ainsi qu'ils nommoient cette source de lumiere, ne pouvoit produire que des dieux comme lui, puisque les ténébres ne pouvoient approcher de sa substance lumineuse. Les dieux, qui en émanoient immédiatement,

participoient donc à toute la plénitude de ſa lumiere ou de ſa divinité. Mais les émanations venant à ſe ſuccéder, il ſe trouvoit enfin des dieux qui étoient tout à fait hors de cette plénitude. L'éſſence divine s'affoibliſſoit donc en eux à proportion qu'ils s'éloignoient davantage de leur ſource ; & ils devenoient d'autant plus imparfaits, qu'ils ſe rapprochoient & participoient plus des ténèbres.

Cette ſuite d'eſprits rempliſſoit l'intervalle qui eſt entre Dieu & la matiere ; & ceux qui s'étoient rapprochés des ténébres, avoient ſeuls produit le monde. Mais il n'avoient pu le produire que très imparfait, parce que des ténébres naiſſent néceſſairement le froid, les infirmités, les maladies, la mort.

Ces eſprits préſidoient à tout : ils étoient dans les cieux, dans les airs, dans la terre. Plus puiſſants que les ames, qui émanoient comme eux, mais qui étoient à une plus grande diſtance de la ſource commune ; ils les avoient forcées de s'unir aux corps, & ils les avoient aſſujeties à toutes les miſeres de la vie.

Tout étant donc plein d'anges bons & mauvais, il s'agiſſoit de ſe ſouſtraire aux uns, de ſe rendre les autres favorables, de ſe dégager des liens du corps, de s'élever audeſſus des ténébres, & de tendre vers la ſource de la lumiere. Voilà ſur quels principes on imagina les ſuperſtitions & les extravagances de la magie ; & Simon

prit toutes ces abſurdités dans l'école d'Alexandrie.

Son ſyſtême.

Dieu, ſelon lui, ſubſiſte, dans une lumiere inacceſſible. Les Eons ou Eones ſont les ſubſtances divines qui en émanent plus immédiatement. Ils ſont les uns actifs, les autres paſſifs : ils ſont de différent ſexe : il n'y en a qu'un certain nombre.

L'intelligence étoit d'abord deſtinée à former le monde : Mais s'étant échappée de la plénitude de lumiere, du ſein de Dieu, elle avoit engendré les anges, qui ayant uſurpé l'empire ſur le monde, leur ouvrage, eurent l'ambition d'être reconnus pour les ſeules divinités. Dans cette vue, ils avoient empêché leur mere de retourner à ſon principe, la faiſant paſſer de corps en corps, & l'expoſant à toutes ſortes d'ignominies.

Ses impoſtures.

Simon ſe donnoit lui-même pour un de ces Eons, qui étant émané immédiatement, avoit plus de puiſſance que tous les anges enſemble. Il étoit venu pour délivrer l'intelligence, & pour enlever le monde à la tyrannie des démons. Il avoit avec lui une femme débauchée, qu'il avoit achetée à Tyr, & qu'il diſoit être cette intelligence même. Il la nommoit Hélene ou Selene, c'eſt-à-dire, la Lune ou Minerve. Il prétendoit qu'elle étoit deſcendue en terre, en paſſant de ciel en ciel ; qu'elle étoit cette même Hélene, qui avoit été la cauſe de la ruine

de Troye ; & il lui donnoit quelque fois le nom de St. Eſprit, la repréſentant comme l'ame du monde, & la ſource de toutes les ames. Quant à lui, il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit ; il n'avoit que la figure de l'homme. Il étoit un Eon, un Sauveur, le Meſſie ; & il vouloit bien être adoré ſous le nom de Jupiter. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des anges, & pour procurer le ſalut aux hommes, il aſſuroit qu'il ſuffiſoit de mettre ſon eſpérance en lui & en ſon Hélene, diſant d'ailleurs que les bonnes œuvres ſont inutiles, & que la diſtinction du bien & du mal moral n'eſt qu'une invention des anges, pour tenir les hommes dans la ſervitude.

Il lui falloit des miracles. Il ſe vanta donc d'attirer des enfers les ames des prophêtes, d'animer les ſtatues, de changer les pierres en pain, de paſſer ſans réſiſtance au travers des rochers, de ſe précipiter du haut d'une montagne ſans ſe bleſſer, de voler dans les airs, de ſe rendre inviſible, de prendre telle forme qu'il vouloit, &c. Ces menſonges, aidés de quelques preſtiges, perſuadoient le peuple, qui croit volontiers, lorſqu'on lui promet des merveilles.

Simon forma donc une ſecte. Il eut de grands ſuccès à Samarie. Si nous en croyons St. Juſtin, il fut reçu à Rome comme un Dieu, & on lui éleva une ſtatue; avec cette inſcription: *Simo-*

Que les Romains ne l'ont pas mis au nombre de leurs dieux.

*ni Deo Sancto.* Ce saint a vu lui-même cette statue, qui subsistoit encore vers l'an 150. St. Clément d'Alexandrie, St. Irénée, St. Cyrille de Jérusalem, Tertullien, Euzebe & Théodorat assurent la même chose; & St. Augustin ajoute que cette statue avoit été dressée par autorité publique. Voilà un fait bien attesté, & ce qui semble le confirmer, c'est qu'il ne paroît pas avoir été jamais contredit par les Payens.

Mais dans l'île du Tibre, au même endroit où St. Justin croit avoir vu cette statue, on en déterra une en 1574, avec cette inscription qui subsiste encore: *Simoni Deo Sanco* c'étoit là les noms d'une divinité qui présidoit aux serments. Cette découverte a fait conjecturer que St. Justin, préoccupé de Simon le magicien, aura lu trop rapidement, & sera tombe dans une méprise. Plusieurs raisons viennent même a l'appui de cette conjecture.

Premierement, l'esprit du gouvernement ne permettoit pas d'introduire à Rome de nouvelles divinités. Si les Romains ont déféré les honneurs divins aux empereurs, c'étoit par crainte ou par flatterie; comment les auroient-ils accordés à un étranger sans naissance, sans crédit, sans autorité?

En second lieu, les loix condamnoient les magiciens; elles ont plus d'une fois sévi contre

eux : elles puniſſoient ſévérement ceux qui les conſultoient. Que la populace ait donc été ſéduite par les preſtiges de Simon, le ſénat ſe ſera-t-il aveuglé lui-même, juſqu'à diviniſer, dans cet homme, ce qu'il mépriſoit dans les autres magiciens ? cette apothéoſe, ſi contraire aux loix, ſe ſeroit-elle faite ſans obſtacles ? les hiſtoriens n'en auroient-ils point parlé ? & ne ſe ſeroient-ils pas fait un devoir d'en marquer toutes les circonſtances.

En troiſieme lieu, ſi les Romains avoient adoré Simon, ils auroient adopté ſes erreurs, & on en trouveroit depuis quelques traces, dans leur religion. Or, cela n'eſt pas. Les peres mêmes qui leur reprochent de l'avoir reconnu pour Dieu, ne leur reprochent pas d'avoir embraſſé ſa doctrine. Les Romains ne paroiſſent ſeulement pas l'avoir connu : ou du moins il faut qu'ils l'ayent bien négligé ; car le nom de cet impoſteur ne ſe trouve dans aucun de leurs écrits.

Enfin, quant aux peres qui parlent de la ſtatue de Simon, ils n'ajoutent rien au témoignage de St. Juſtin ; parce qu'ils auront répété le fait d'après lui, ou d'après des bruits populaires, auxquels la mépriſe de ce ſaint avoit donné lieu. Si St. Auguſtin dit que cette apothéoſe s'étoit faite par autorité publique, c'eſt que l'ayant ſuppoſée vraie, il a jugé avec raiſon qu'elle n'avoit pas pu ſe faire autrement. D'ailleurs quand un

fait s'eſt une fois répandu, il n'eſt pas étonnant qu'il s'y joigne de nouvelle circonſtances.

Autre fait qu'on rapporte avec auſſi peu de fondement

Vers l'an 65 ſous Néron, Simon, étant à Rome, entreprit de voler, & vola, dit-on, quelques moments : mais St. Pierre & St. Paul s'étant mis en priere, il fut précipité & mourut de ſa chûte. Ce fait eſt encore bien ſuſpect : car on ne le trouve point dans les écrivains anciens, qui ont recueilli avec plus de ſoin tout ce qu'ils ſavoient de cet impoſteur ; & ceux qui le rapportent, ne remontent pas plus haut que le troiſieme ſiecle ; encore ne s'accordent-ils pas ſur les circonſtances. Quoiquil en ſoit, les Apôtres n'avoient certainement pas beſoin de ce triomphe.

Les Gnoſtiques on puiſé dans la même ſource que Simon.

Je paſſe ſous ſilence d'autres magiciens moins célébres. Mais j'ai dû vous faire connoître Simon ; parce que pluſieurs hérétiques ont puiſé dans la même ſource que lui, & ſont tombés dans des erreurs ſemblables ; on les nomme *Gnoſtiques* mot qui ſignifie éclairés.

Les Gnoſtiques ont formé quantité de ſectes. Il ſeroit bien difficile de marquer en quoi elles different. Il y en a même pluſieurs, dont on ne ſait que le nom. En général, les anciens hérétiques affectoient de ſe dire Gnoſtiques, parce qu'ils ſe flattoient d'être venus pour répandre la lumiere : mais ceux qu'on nomme plus particulierement ainſi, ſont des philoſophes, qui ſe piquoient d'avoir des connoiſſances ſupérieu-

supérieures sur Dieu & sur le monde. Leur Système, ainsi que celui de Simon, portoit sur les émanations de Zoroastre. Ils entreprenoient d'expliquer la génération de tous les êtres par une suite de dieux, d'éons, d'anges, d'esprits; considérant le premier principe comme une mer immense, comme un abyme qui comprenoit tout, & d'où ils voyoient sortir des écoulements, qui s'alteroient peu à peu & qui se terminoient à la matiere. Enfin ils croyoient rendre raison du mal moral & du mal physique; parce qu'ils imagnoient que les anges, qui avoient formé le monde, étoient imparfaits, & qu'il s'étoit d'ailleurs répandu dans leurs ouvrages des démons malfaisants. Prévenus pour cette doctrine, ils se précipitoient dans toutes les erreurs qu'elle entraîne. Ils n'étoient occupés que des moyens de se soustraire aux puissances des ténébres; & ils se vantoient d'y réussir par des initiations, des sacrifices & des abominations de toute espece.

Leurs erreurs.

Frappés des miracles, ces philosophes embrasserent le Christianisme: mais bien loin de renoncer à leurs principes, ils crurent pouvoir les allier avec la doctrine de Jesus-Christ; & jugeant même qu'ils étoient destinés pour l'expliquer, ils accuserent les Apôtres de l'avoir mal entendue.

Ils dirent que le Sauveur n'étoit qu'un de leurs éons, une de ces premieres émanations, qui

participoient le plus à la divinité ; & ils en conclurent qu'il n'avoit pas pu prendre réellement un corps ; & que sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort n'étoient que des apparences. En un mot, ils niérent qu'il se fût incarné, qu'il eût souffert, & qu'il fût ressuscité.

Sur les mêmes principes, ils nioient encore la résurrection, n'imaginant pas que les ames pussent tout à la fois retourner à Dieu & être unies à des corps. Ils les condamnoient même à passer successivement dans plusieurs animaux ; & ils ne les jugeoient dignes de remonter au principe de toutes choses, qu'autant qu'elles seroient remplies de la doctrine qu'ils enseignoient. Je ne m'arrêterai pas davantage sur les erreurs des Gnostiques : je négligérai même de vous parler des différentes sectes, qu'ils ont formées : il me suffit de vous avoir montré la source, d'où ils ont tiré toutes les absurdités qu'ils ont pu dire.

L'église fait des progrès.

L'église, troublée par des hérétiques, & combattue par des imposteurs, étoit encore persécutée par les Juifs, & faisoit néanmoins de grands progrès. St. Paul, converti miraculeusement, lors qu'il ne songeoit qu'à répandre le sang des Chrétiens, devint Apôtre lui-même, & contribua beaucoup à répandre la foi.

Mœurs des

Il vint à Jérusalem trois ans après sa conversion. Les fideles alors y jouissoient de la paix,

premiers chrétiens.

marchant dans la crainte du Seigneur, & s'édifiant mutuellement. Il n'y avoit point de pauvres parmi eux. Les plus riches vendoient leurs maisons ou leurs terres: ils en mettoient le prix aux pieds des Apôtres; & les biens étoient en commun.

Les fideles s'assembloient, les dimanches, dans une maison particuliere. Ils lisoient l'écriture, ils écoutoient les exhortations des Apôtres des prêtres ou des prophêtes inspirés extraordinairement. Ils chantoient ensuite les pseaumes de David, ou d'autres cantiques, & faisoient ensemble un repas, qu'on nommoit Agapes: mot grec, qui exprime une charité mutuelle. Cet usage s'étoit introduit pour entretenir l'union, & en mémoire de la cene, où Jesus-Christ institua l'Eucharistie. C'est aussi dans ce repas qu'on donnoit la communion aux fideles.

Cependant la persécution ayant recommencé, les Apôtres se disperserent vers l'an 42, au commencement du regne de Claude. Ce fut alors que St. Pierre vint établir son siége à Rome, après l'avoir tenu sept ans à Antioche, & avoir prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie & la Bithynie.

Beaucoup de Juifs s'étoient convertis: mais le corps de la nation, s'étant opiniâtré dans son aveuglement, l'évangile fut porté aux Gentils, & les Apôtres prêcherent avec fruit dans toutes les provinces de l'empire.

La conversion des Gentils donne lieu à une question.

La conversion des payens occasionna quelques divisions: car les fideles circoncis, se regardant comme le seul peuple de Dieu, ne croyoient par devoir partager avec d'autres, la grace de l'évangile: ils vouloient au moins obliger à la circoncision & aux observances de la loi Mosaïque, tous les Gentils qui embrassoient le Christianisme.

Et au premier concile.

Cette question donna lieu au premier concile. Cinq Apôtres, St. Pierre, St. Jean, St. Jacques, St. Paul, St. Barnabé, & plusieurs prêtres s'étant assemblés, il fut décidé que les observances légales n'étoient plus nécessaires. Néanmoins on les toléra encore dans les Juifs convertis & les Apôtres voulant maintenir la paix, s'y conformerent eux-mêmes quelquefois. Ils étoient bien éloignés de comdamner comme mauvaises, des cérémonies, qui avoient été bonnes pour le temps auquel Dieu les avoit ordonnées.

La charité régnoit parmi les église.

La charité regnoit entre toutes les églises. Les riches se faisoient un devoir de soulager les pauvres; & on envoyoit de toutes parts des aumônes à Jérusalem, pour secourir les fideles, qui étoient en grand nombre dans la Judée. Les Apôtres ne négligeoient rien, pour maintenir cette paix & cet amour. Ils ne vouloient pas que les Chrétiens eussent des procès, ou du moins ils vouloient qu'ils prissent d'autres Chré-

tiens pour arbitres. En effet, il y avoit quelque danger d'idolâtrie à paroître devant les tribunaux des payens, ne fût-ce qu'à cause des sermens. C'est pourquoi dans la primitive église, les évêques ont été les arbitres des différents, qui s'élevoient parmi les fideles ; & cet usage a subsisté long-temps.

Des imposteurs troublent la paix.

La charité des Chrétiens excita l'avidité de ces hypocrites, qui font dégénérer en abus les choses les plus saintes. Il y eut de ces hommes, qui prêcherent l'évangile, pour exiger de grosses rétributions. Ils pilloient les fideles : ils les traitoient durement ; faisant un trafic de leurs travaux, & cherchant à s'élever en abaissant les vrais Apôtres. C'est ainsi que des imposteurs abusoient de la piété des Chrétiens.

Persécutions sous Néron.

Alors regnoit Néron. Ce prince, voulant détourner sur des innocents la haine qu'on lui portoit, accusa les Chrétiens de l'incendie, dont on l'accusoit lui même. C'est le premier empereur, sous lequel ils ont été persécutés, & ils en faisoient gloire. Sur la fin de son regne, St. Pierre & St. Paul souffrirent le martyre à Rome ; & St. Marc, en Egypte, où il avoit répandu la foi. Il y avoit déja dans cette province des Chrétiens, qui menoient la vie des Thérapeutes.

Sous Vespasien les Juifs rebellent sans

Alors Vespasien marchoit contre les Juifs, qui après avoir essuyé bien des vexations, s'étoient enfin soulevés. Divisés entre eux, pres-

temple & sans sacrifices.

sés par les troupes romaines dont Titus prit le commandement, ils furent réduits aux plus cruelles extrémités. La ville de Jérusalem fut prise & détruite, ainsi que le temple, comme Jesus-Christ l'avoit prédit.

Les Juifs ayant ensuite causé quelques troubles en Egypte, Vespasien ordonna d'abattre le temple, qu'ils y avoient bâti, malgré les défenses de la loi, environ cent cinquante ans avant Jesus-Christ. Il craignoit que ce ne fût pour eux une occasion de se réunir, & de se porter encore à la révolte. Ses ordres ne furent pas absolument exécutés: mais ce temple fut au moins fermé, & on ne permit plus d'y faire aucun exercice de religion. Alors les Juifs, restés sans temple & sans sacrifices, cessèrent de former un peuple à part; & depuis, il ne leur a jamais été possible de se réunir. Il semble que Joseph leur historien, n'ait écrit que pour montrer l'accomplissement des prophéties: témoignage d'autant plus fort, que venant d'un Juif, il ne sauroit être suspect.

Les Chrétiens sont enveloppés dans la persécution que Domitien fait aux Juifs.

Les Juifs souffrirent beaucoup sous Domitien, qui exigea, avec la dernière rigueur, les tributs dont on les avoit chargés; & qui porta, sur la fin de son regne, des édits cruels contre eux. Cette persécution enveloppa les Chrétiens que les payens ne distinguoient pas encore des Juifs; Flavius Clément, cousin germain de l'empereur, perdit la vie. Sa femme & sa niece, toutes deux nommées Domitilla, furent ban-

nies. L'Apôtre St. Jean, ſorti miraculeuſement d'une cuve d'huile bouillante, fut relégué à Patmos; & pluſieurs autres Chrétiens ſouffrirent le martyre. On les accuſoit de Judaïſme, d'impiété, & d'atheïſme. C'étoit en effet les ſeuls crimes, dont ils puſſent être coupables aux yeux des Payens. Cependant tous les efforts des puiſſances dévenoient inutiles. L'égliſe s'affermiſſoit au milieu des perſécutions: elle croiſſoit de plus en plus. Rien ne prouve mieux, qu'elle n'eſt pas l'ouvrage des hommes.

Prevention generale contre les Chrétiens.

La prévention contre les Chrétiens étoit générale. Les peuples ſe ſoulevoient contre eux, ſans les connoître, & le gouvernement avoit pour maxime de les condamner, ſans s'informer ni de leurs mœurs, ni de leur doctrine. Si les plus modérés ne les perſécutoient pas, ils les abandonnoient au moins comme des hommes peu raiſonnables, qui méritoient d'être les victimes de leur entêtement. Les perſécutions que St. Paul a ſouffertes nous font voir avec quelle indifférence les Gentils traitoient également les Chrétiens & les Juifs. Gallion, frere de Séneque, étant proconſul d'Achaïe, ne voulut pas ſeulement écouter St. Paul accuſé par les Juifs, d'introduire un culte contraire à la loi: *s'il s'agiſſoit de quelque crime, ou de quelque injuſtice, je vous écouterois*, leur dit-il: *mais ſi ce ſont des queſtions de mots ſur votre loi, je m'en rapporte à vous, & je n'en veux*

*pas être le juge.* Portius Festus, gouverneur de Judée traitoit ces choses avec la même indifférence. *Ils ne l'ont accusé*, disoit-il, en parlant de St. Paul, *d'aucun des crimes que je supçonnois: mais seulement, ils proposoient contre lui des questions de leur religion, & parloient d'un certain Jesus mort, que Paul disoit être vivant.*

Les prêtres du paganisme & des philosophes calomnient l'église.

Si les Gentils confondoient les Chrétiens avec les Juifs, il étoit naturel qu'ils confondissent encore les hérétiques & les catholiques; & que par conséquent, ils se prévinssent de plus en plus contre l'église. Or, les prêtres du paganisme se prévalurent de cette prévention aveugle. Ils rejeterent, sur la religion, les erreurs, qu'elle condamnoit: ils la rendirent mépriſable & od euse par leurs calomnies; & ils échauffe-rent si fort l'esprit du peuple, que c'étoit assez de s'avouer Chrétien pour être jugé digne de mort. Il y eut même des philosophes, qui, se joignant à eux, prirent la défense de l'idolatrie, parce que c'étoit la religion du prince. Apollonius de Tyane, Pythagoricien, est le plus célebre. Je n'en dirai cependant rien, parce que son histoire, écrite plus de cent vingt ans après sa mort, ne porte aucun caractère de vérité. On voit seulement, que, malgré la grande réputation dont il a joui à Rome & dans tout l'empire, il n'a néanmoins laissé, après lui, ni

disciples, ni sectateurs. Il mourut fort vieux; on ne s'accorde pas sur son âge.

Combien donc la réligion n'a-t-elle pas eu d'obstacles à vaincre dans ce premier siecle! combien d'ennemis à combattre! mais quand vous verrez dans l'abbé Fleury ou dans Tillemont, le nombre des miracles & des martyrs, vous ne serez pas étonné qu'elle ait enfin triomphé.

# CHAPITRE VI.

## *Idée générale des événements dans le second siecle de l'église.*

Sous Nerva les Chrétiens goûtent la paix.

NERVA avoit défendu, qu'on accusât personne d'impiété ou de Judaïsme: il avoit même diminué les tributs, dont on accabloit les Juifs: & en rappellant les exilés, il avoit rendu la liberté à ceux qu'on avoit bannis sous prétexte de religion. Ce fut donc un temps de repos pour l'église; mais ce temps fut court, puisque ce prince ne regna qu'un an & quelques mois.

Ils sont persécutés sous Trajan.

Trajan défendit les assemblées, qui n'étoient pas autorisées par les loix. C'étoit défendre indirectement l'exercice de la religion Chrétienne. ce fut donc une occasion de recommencer les persécutions, & l'église fit de nouveaux progrès, parce qu'elle eut de nouveaux martyrs.

Mais on ne sait quels crimes leur imputer.

Cependant ceux qui commandoient dans les provinces n'étoient pas peu embarrassés sur la conduite qu'ils devoient tenir: nous en voyons la preuve dans une lettre que Pline le jeune,

gouverneur de Bythynie, écrivit à Trajan pour le consulter. Il demande ce qu'on punit dans les Chrétiens, ou ce qu'on recherche; si c'est le nom seulement, ou quelques crimes attachés à ce nom; si, distinguant les âges, on doit traiter les enfants avec moins de rigueur; s'il faut pardonner à ceux qui se repentent, ou si c'est assez d'avoir été une fois Chrétien pour être censé encore coupable, lorsqu'on est revenu au culte des idoles.

Dans cette incertitude, il envoyoit cependant au supplice ceux qui persistoient; ne doutant pas que leur opiniâtreté ne méritât au moins d'être punie. Mais le nombre des accusés l'effrayoit: il en voyoit de tout âge, de tout sexe, de toute condition: cette superstition, ajoute-t-il, avoit infecté les villes & la campagne; & il avoit trouvé les temples presqu'abandonnés.

Il ne négligea pas de rechercher en quoi les Chrétiens pouvoient être coupables. Mais il ne trouva qu'une superstition excessive; & tout ce qu'il put apprendre de ceux mêmes, qui eurent la foiblesse d'abandonner la foi, c'est qu'ils s'assembloient un certain jour avant le lever du soleil; qu'ils chantoient un cantique en l'honneur du Christ, leur Dieu; qu'ils s'engageoient par serment, non à commettre aucun crime, mais à ne faire ni vol, ni larcin, à ne point manquer à leur parole, & à ne point dénier un

dépôt ; & qu'ils se rassembloient une seconde fois pour prendre un repas. Pline, ne voyant rien dans tout cela qui fût digne de châtiment renvoyoit tous les accusés qui désavouoient le Christianisme, & qui faisoient des actes d'idolatrie.

On voit par cette lettre combien la religion Chrétienne étoit déja répandue. Mais ce qui étonne, c'est l'aveuglement des Gentils. Comment Pline, après toutes ses recherches, ne trouvoit il dans les Chrétiens que de l'opiniâtreté & de la superstition ? comment n'a t il pas soupçonné leur culte d'être au moins le plus raisonable ? & comment n'a-t-il pris aucune connoissance des miracles, qui en prouvoient la divinité. Sans doute qu'entraîné par l'esprit du gouvernement, il cherchoit moins à découvrir ce que croyoient les Chrétiens, qu'à les forcer à croire comme lui. Peut-être aussi ceux à qui il fit souffrir le martyre, étoient-ils plus faits pour répandre leur sang, que pour raisonner sur leur croyance.

Trajan approuva la conduite de Pline, déclarant qu'il falloit punir ceux qu'on accusoit, s'ils s'avouoient Chrétiens, & renvoyer, comme innocents ceux qui sacrifioient aux dieux, quelque suspects d'ailleurs qu'ils eussent été. Il défendit même de les rechercher, & d'avoir aucun égard aux accusations, lorsque c'étoit des

libelles sans nom d'auteurs. Mais s'ils sont coupables, pourquoi ne pas les rechercher, & s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir ? Voilà des contradictions où l'on tomboit, parce qu'on vouloit empêcher les progrès de la religion; telle a été dans ce siecle, la conduite des Gentils envers les Chrétiens.

Pourquoi la persécution est plus grande sous Adrien

Cette prévention aveugle fit durer la persécution sous le regne suivant. Adrien, à la vérité, ne porta point d'édits contre l'église : mais il étoit si attaché aux cérémonies religieuses des Grecs & des Romains, & si adonné à l'astrologie, à la divination & à la magie, qu'on pouvoit impunément persécuter tous ceux qui se declaroient ennemis de ces superstitions. D'ailleurs les Juifs devenoient tous les jours plus odieux. Les dernieres années du regne de Trajan, ils s'étoient soulevés en Egypte, ils avoient commis les plus grandes cruautés, & on ne les avoit soumis qu'après en avoir exterminé une grande partie. Or, les Chrétiens partageoient la haine qu'on portoit aux Juifs c'étoit donc là une nouvelle raison pour les persécuter.

Premieres apologies.

Cependant Adrien étant à Athènes, pour la seconde fois, la huitieme année de son regne, Quadrat lui présenta une apologie pour la religion Chrétienne. Disciple des Apôtres, il avoit comme eux prêché l'évangile, & fondé plusieurs,

ſes. Dans le même temps Ariſtide, philoſophe Athénien, fit auſſi une apologie. Ce ſont là les premiers écrits pour la défenſe de la religion. Il n'en reſte rien : nous ſavons ſeulement qu'on en a fait beaucoup de cas, & que Quadrat s'appuyoit ſur les miracles, dont il démontroit la vérité.

La perſécution diminue.

Les raiſons de ces deux apologiſtes furent ſoutenues par une lettre de Sérénius Granianus, proconſul d'Aſie, qui repréſentoit à l'empereur combien il étoit odieux de punir les Chrétiens ſur le nom ſeul. Adrien eut égard à ces remontrances. Il ne voulut plus que les Chrétiens fuſſent les victimes des plaintes vagues & des cris tumultuaires du peuple. Il ordonna qu'on les produiroit devant les tribunaux, pour être condamnés s'ils étoient convaincus d'avoir fait quelque choſe contre les loix, ou pour voir punir les calomniateurs qui leur ſuppoſeroient fauſſement des crimes. Cet ordre diminua la perſécution, ſans l'éteindre entierement : car les aſſemblées ſeules étoient un prétexte ſuffiſant pour accuſer les Chrétiens.

Les Juifs ſont entierement chaſſés de Jéruſalem.

Adrien avoit envoyé une colonie à Jéruſalem : & ayant rétabli cette ville ſous le nom d'Aëlia capitolina, il avoit bâti un temple à Jupiter dans la place même du temple de Dieu ; les Juifs ne pouvant ſouffrir cette idolatrie, ſe révolterent, & ce fut leur ruine. L'empereur, qui réduiſit la Judée en ſolitude leur défendit

d'oser jamais venir à Jérusalem, ou même d'en approcher. Cet événement est de la dix-huitieme année d'Adrien, & de la cent trenteq uatrieme de Jesus-Christ. C'est l'époque où les restes de l'ancienne servitude de la loi commencerent à s'abolir, parce qu'il n'y eut plus à Jérusalem que des Chrétiens, Gentils d'origine.

Commencement de la doctrine des deux principes.

Jusqu'alors les hérésies n'avoient été que le système absurde des Eons, manié & remanié de bien des manieres; & Valentin un des derniers & des plus célébres de ces hérétiques, avoit donné naissance à bien des sectes. Mais Cerdon ayant imaginé deux dieux, l'un bon & l'autre mauvais. Marcian, son disciple, répandit, quelques années après, cette doctrine, & fit un grand nombre de sectateurs. Il importe peu d'examiner comment ils concevoient l'un & l'autre ce système. Il suffit de remarquer, que, quoiqu'ils rejetassent les Eons, ils étoient cependant Gnostiques à bien des égards. Ils raisonnoient en effet sur les mêmes erreurs; & par conséquent, leur hérésie étoit un rejeton de la philosophie orientale.

Conversion de St. Justin.

L'église avoit alors un grand défenseur dans St. Justin, le plus ancien auteur ecclesiastique dont il nous reste des écrits. Né Gentil, & peu satisfait des opinions dans lesquelles il avoit cherché la vérité parmi les philosophes, il s'étoit enfin livré à la secte des platoniciens.

Déja la contemplation des idées le raviſſoit, & il ſe flattoit de s'élever bientôt juſqu'à Dieu. rempli, comme il le dit, de cette folle eſpérance, il imagina de ſe retirer dans un lieu, où loin du bruit, il pût être tout entier à la méditation. Il y arrivoit, lorſqu'un vieillard l'aborda, l'entretint, lui fit voir que les platoniciens ne connoiſſoient ni Dieu, ni l'ame, & lui perſuada de lire les prophétes. Il les lut: bientôt frappé de l'accompliſſement des prophéties, il reconnut combien la ſimplicité de ces hommes inſpirés étoit au deſſus des raiſonnements ſubtils des philoſophes.

Joignant à la connoiſſance de la philoſophie, une étude profonde de l'écriture ſainte, il annonça la vérité, il la defendit: il avoit tout pour y réuſſir. Ainſi que Quadrat & Ariſtide, il adreſſa ſes apologies à l'empereur. Il montra combien il étoit injuſte de punir les Chrétiens ſur le nom ſeul; il expoſa leur doctrine; il ruina les calomnies dont on les noirciſſoit: il prouva la vérité de la religion, par l'acompliſſement des prophéties & par les miracles de Jeſus-Chriſt. Cependant la perſécution, qui n'avoit jamais ceſſé entierement, continua encore; quoique Antonin n'ait jamais publié d'ordonnance contre les Chrétiens, & qu'il ait même defendu de les inquiéter au ſujet de la religion.

Après

Après la mort de cet empereur, la perſécution redoubla. Les loix contre les aſſemblées particulieres & contre toute religion nouvelle étoit autant de prétextes qu'on ſaiſiſſoit; & les crimes imaginaires, dont on accuſoit les Chrétiens, étoient les motifs d'un ſoulevement général. Les peuples ne ceſſoient de demander leur ſang: les philoſophes & les prêtres du paganiſme entretenoient cette haine aveugle: & les gouverneurs ſuivoient cette impreſſion, ſoit par ſuperſtition, ſoit par foibleſſe. Marc-Aurele lui même étoit trop prévenu, pour réſiſter au torrent. Comme homme d'état, il ne vouloit pas d'un culte, qui ne pouvoit s'établir que ſur la ruine de l'ancienne religion; & comme ſtoïcien, il ne croyoit pas aux miracles, &, par conſéquent, il ne les examinoit pas. Les Chrétiens lui paroiſſoient des enthouſiaſtes, qui n'alloient à la mort que par obſtination. Cependant, ennemi de la violence, ainſi qu'Antonin, il défendit dès la premiere année de ſon regne, toute perſécution contre eux, & ne permit de les punir, que lorſqu'ils ſeroient convaincus de quelque entrepriſe contre l'état.

Les perſécutions qu'elles n'ont pas empechées, redoublent ſous Marc-Aurele.

St. Juſtin lui adreſſa une de ſes apologies, & ſouffrit le martyre ſous ſon regne: l'égliſe eut encore pour défenſeurs Méliton, Athénagore, & Apollinaire. Ils montroient l'abſurdité du paganiſme, mettoient au jour les erreurs des

Autres écrits pour la défenſe de la religion.

philoſophes. Ils prouvoient la vérité de la religion chrétienne, & ils détruiſoient les calomnies. Ils avoient tous le même objet dans leurs écrits, parce que l'aveuglement des peuples étoit toujours le même. Mais on ne les liſoit pas, on défendoit même de les lire, & l'aveuglement continuoit.

Moutau faux prophête.

Le don de prophétie, que Dieu accordoit encore quelquefois à l'égliſe, & dont on venoit même de voir un exemple dans St. Quadrat, donna lieu à quelques faux prophêtes. Moutau eſt le plus célébre de ceux qui parurent ſous ce regne. Il s'aſſocia pluſieurs autres impoſteurs ou fanatiques, entre autres deux femmes, Priſcille & Maximille. Prophéteſſes comme lui, elles avoient d'ailleurs de grandes richeſſes, dont il ſe ſervit pour hâter les progrès de ſon héréſie.

Toute cette prétendue prophétie n'étoit qu'un vrai délire, pendant lequel des diſcours ſans ſuite & ſans jugement échappoient par accès. Cependant, Moutau oſoit ſe donner pour le St. Eſprit : il prétendoit au moins, que le Paraclet étoit avec lui dans toute ſa plénitude ; que la promeſſe, que Jéſus-Chriſt avoit faite de l'envoyer, s'accompliſſoit en lui ; & que les Apôtres n'avoient eu qu'une connoiſſance imparfaite, de la vérité.

Juſqu'a lors il n'y avoit point d'exemple que la prophétie ſe fût annoncée par des accès

de démence. Il ſemble donc qu'on auroit dû reconnoître l'impoſture. Mais tout ce qui eſt extraordinaire, eſt fait pour ſéduire le peuple ; & les vrais prophêtes portoient à croire aux faux, parce que tout le monde ne ſait pas examiner & diſcerner. Cette héréſie ſe répandit donc ; dès ſa naiſſance, elle infecta pluſieurs provinces de l'orient.

On n'avoit point tenu de concile depuis celui de Jéruſalem. A cette occaſion, les évêques d'Aſie s'aſſemblerent en pluſieurs endroits. Les Montaniſtes furent excommuniés, & parurent ſe ſéparer volontiers de l'égliſe. Voici leurs erreurs.

Erreurs des Montaniſte.

Ils condamnoient les ſecondes noces : ils rejetoient la pénitence ; & quoi qu'ils accordaſſent à l'egliſe le pouvoir de remettre les péchés, ils ſoutenoient qu'elle n'en pouvoit pas donner l'abſolution, lorſqu'ils avoient été commis après le baptême. Souvent même ils diſoient que ce pouvoir n'appartenoit qu'à leurs prophêtes: ils prétendoient qu'il n'étoit pas permis de fuir dans la perſécution, ni même de prendre des meſures pour n'être pas ſurpris dans les exercices que la réligion preſcrit ; & ils célébroient leur culte ſi publiquement qu'ils paroiſſoient chercher à braver les infideles. D'ailleurs ils ſuivoient une diſcipline rigoureuſe : ils multiplioient les jeûnes, & ils prati-

quoient plusieurs austérités, quils s'imposoient comme autant d'obligations.

Ils pensoient encore ques les saints, les patriarches & les prophêtes regneroient un jour sur la terre, avec Jesus-Christ, pendant mille ans; qu'ils commanderoient à toutes les nations; que dans le cours de ce regne, ils jouiroient de tous les plaisirs; & que le Sauveur leur rendroit au centuple tout ce quils auroient quitté pour lui. Cette erreur, plus ancienne qu'eux, étoit commune à plusieurs hérétiques, à plusieurs écrivains de l'église, & même à plusieurs martyrs; tous ceux qui l'ont embrassée, ne l'expliquent pas de la même maniere. On les nomme *millénaires*.

Cette erreur venoit d'un passage de l'apocalypse mal entendu, ou de quelque tradition sans fondement. St. Papias contribua, sur-tout, à la répandre; comme il étoit disciple de St. Jean, son suffrage ne pouvoit manquer d'avoir un grand poids. Cependant, si nous en croyons Eusebe, c'étoit une esprit borné, qui ramassoit sans choix tout ce qu'il croyoit venir des Apôtres, & qui debitoit bien des fables.

Hérésie des Eucratites ou Continents.

Sous Marc-Aurele, il se forma encore une autre hérésie, dont Talien fut l'Auteur. Né payen, c'est en étudiant les livres des idolâtres, qu'il avoit appris à mépriser l'idolatrie.

Il cherchoit quelque chose de mieux, lorsqu'il trouva, ce sont ses termes, quelques livres des barbares dont la lecture le persuada. Antérieurs, dit-il, à tout ce qui a été écrit, ils sont de la plus haute antiquité.

Le stile en est simple; les auteurs en paroissent sinceres on les comprend facilement: plusieurs de leurs prédictions sont accomplies: & leurs préceptes sont admirables; c'est ainsi qu'il rapporte lui-même sa conversion.

Il eut pour maître St. Justin; & tant que ce martyr l'éclaira, il fut ferme dans la foi: il acquit même de la considération. Mais trop fier de ses succès, il se livra, après la mort de ce saint, aux imaginations les plus extravagantes, & se crut fait pour enseigner une nouvelle doctrine. Il ne fit cependant que remanier les erreurs des Marcionites. Il supposa des Eons, il admit deux principes, & condamna le mariage; il défendit l'usage du vin & il ne permit pas de se nourrir de la chair des animaux. Cette continence outrée fit donner à ses sectateurs le nom d'Eucratites ou de continents. Cette hérésie poussa plusieurs branches.

Pourquoi les persécutions cessent sous Commode.

Pendant le regne de Commode qui fut de douze à treize ans, c'est-à-dire, depuis 180 jusqu'à la fin de 192, l'église jouit d'une paix profonde. Il paroît d'abord étonnant que la persécution ait, sur-tout, éclaté sous les

meilleurs princes : mais quand on y regarde de plus près, on ceſſe d'être ſurpris. En effet, Marc-Aurele, tout entier au gouvernement, devoit punir les Chrétiens, puis qu'il les regardoit comme perturbateurs du repos public ; & Commode, au contraire, devoit les laiſſer tranquilles, parce qu'il négligeoit tout ſoin, & qu'il trouvoit ailleurs de quoi aſſouvir ſa cruauté.

Ouvrages de St. Irénée contre les hérétiques.

Sous ſon regne, parut l'ouvrage que St. Irénée, évêque de Lyon, fit contre les hérétiques. Il y expoſe leurs erreurs : il les détruit pas les fondements : il leur oppoſe la foi & la tradition de toutes les égliſes : il les combat par les miracles que les catholiques faiſoient encore.

Queſtion ſur le jour que la pâque doit être célébrée.

Après la mort de Commode, l'égliſe jouit encore de la paix ; parce que les guerres civiles qui durerent cinq à ſix ans, firent en quelque ſorte oublier les Chrétiens ; & que d'ailleurs Sévére commença par leur être favorable. On voit auſſi qu'en 195 & 196 on tint pluſieurs conciles en orient & en occident : ce qui n'auroit pu ſe faire, ſi l'égliſe eût été perſécutée. Mais pendant cette paix, il s'en fallut peu qu'il ne ſe formât un ſchiſme. Il s'agiſſoit de la célébration de la pâque ; les égliſes d'Aſie, conformément à leur tradition, la fixoient au jour qu'il avoit été commandé aux Ju-

ifs d'immoler l'agneau, c'eſt-à-dire, le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la ſemaine qu'il arrivât. Les autres, ayant reçu de St. Pierre & de St. Paul une tradition différente, vouloient qu'on la renvoyât au Dimanche, jour où le Sauveur eſt reſſuſcité.

Cette queſtion avoit déja été agitée. Polycarpe, évêque de Smyrne, étant à Rome en 160, l'avoit même traitée avec le pape Anicet; n'ayant pu renoncer à leur coutume, ni l'un ni l'autre, ils ſe ſéparerent, & convinrent cependant qu'on ne devoit pas rompre la paix pour un ſujet ſi léger.

Le pape Victor en jugea tout autrement, car en 196 il excommunia les évêques d'Aſie, parce quils ne voulurent pas ſe conformer à l'uſage de l'égliſe romaine, cette conduite fut généralement déſapprouvée: les evêques mêmes de ſon parti lui écrivirent pour le faire entrer dans des ſentiments plus conformes à la paix, ils y réuſſirent.

Sous le pontificat de Victor, il parut de nouveaux hérétiques. Les uns nioient la divinité de Jeſus-Chriſt; les autres ſoutenoient qu'il n'eſt pas différent du pere, & qu'il ny a qu'une perſonne en Dieu; quelques uns enfin enſeignoient que la matiere eſt éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger.

Les héréſies & les perſécutions dans le 2 ſiecle n'ont pas empeché les progrès de l'égliſe.

Malgré les perſécutions & les héréſies, l'égliſe a fait dans ce ſiecle des progrès ſurprenants. Les fideles étoient répandus par tout, dans les villes, dans les campagnes, dans le ſénat, dans les armées; en un mot, ils étoient en ſi grand nombre, que s'ils ſe fuſſent retirés, l'empire, dit Tertullien, n'eût plus été qu'une vaſte ſolitude.

# CHAPITRE VII.

## *Considérations sur le second siecle.*

LES Apôtres se formerent sur le modele du maître divin qui les avoit instruits. Cherchant à se rapprocher des plus ignorants, ils exposerent l'évangile avec simplicité, ils l'annoncerent avec courage, ils le scellerent de leur sang. Ils n'avoient besoin ni des artifices de l'éloquence, ni des raisonnements subtils de la philosophie. Ces arts, plus nécessaires au mensonge qu'à la vérité, leur étoient tout à fait étrangers. En un mot, ils n'étoient ni rhéteurs, ni philosophes : ils étoient pieux, simples, courageux. Leurs disciples prirent leur exemple pour regle, s'attachant à la même simplicité, & ne cherchant pas dans les sciences humaines de quoi orner les vérités de l'évangile.

Dans le premier siecle, l'évangile étoit préché avec la plus grande simplicité.

Telle fut la religion pendant le premier siecle. Simple, pure, sans art, sans aucune couleur étrangere. Elle se conservoit dans cet état, parce que le plus grand nombre des fideles étoit des hommes du peuple, qui ne pou-

voient altérer cette ſimplicité apoſtolique ; & que les autres, quoique plus verſés dans les lettres, trouvoient que les vérités chrétiennes, expoſées ſans ornements, étoient bien ſupérieures à toutes les ſciences, qu'ils avoient étudiées.

Dans le deuxieme, il attire l'attention des ſavants & des philoſophes.

Mais dès le commencement du ſecond ſiecle, l'évangile répandant ſa lumiere ſur tout l'empire, les yeux des ſavants & des philoſophes commencerent à ſe deſſiller. Ils virent quelque choſes de divin dans une doctrine ; dont le caractère étoit tout-à-la fois la ſublimité des dogmes, la ſimplicité du langage, & la pureté de la morale. S'ils y trouvoient des myſtères, qu'il ne pouvoient comprendre, ils étoient au moins forcés d'avouer, qu'ils ne pouvoient, ni les combattre, ni ſubſtituer quelque choſe de mieux. Ils découvroient enfin le moyen d'arriver à cette tranquillité, à ce bonheur, qu'on cherchoit depuis tant de ſiecles, & qui avoit fait naître tant de ſyſtêmes.

Alors les ſectes de philoſophie tomboient dans le mépris.

Dans le même temps que l'évangile attiroit l'attention des hommes éclairés, c'eſt alors que la philoſophie commençoit à perdre beaucoup, dans l'eſprit même des payens. On reconnoiſſoit la futilité de toutes ces diſputes, qui diviſoient les ſectes, & les détruiſoient les unes par les autres. On les mépriſoit même ſi fort, qu'on ſe faiſoit un jeu de

les tourner en ridicule, & qu'on ne daignoit preſque plus les examiner ſérieuſement.

L'hypocriſie, la magie, l'impoſture furent les moyens, que les philoſophes employerent pour ſe relever; & ils devinrent auſſi mépriſables par leur conduite que par leurs opinions. Il arriva donc que ceux qui cherchoient ſincérement la vérité, ſe dégoûterent enfin de toutes les ſectes; & que portant la vue ſur le nouveau culte, qu'on leur annonçoit, ils le comparerent avec ce quils avoient connu juſqu'à lors. Quand ils n'auroient regardé la religion chrétienne que comme l'ouvrage d'un homme, cette comparaiſon eût encore été à ſon avantage. Ils l'étudierent, & ils ſe convainquirent de ſa divinité, parce qu'ils furent convaincus de la vérité des miracles & de l'accompliſſement des prophéties. Voilà quels ſont en général les motifs, qui firent embraſſer le Chriſtianiſme à pluſieurs philoſophes. St. Juſtin en eſt un exemple ſenſible.

Les hommes les plus éclairés ſe convertiſſoient.

Ce n'étoit donc plus le peuple ſeul qui ſe convertiſſoit: les eſprits les plus éclairés commençoient, à croire; & c'eſt ce qui ſoulevoit les philoſophes, qui perſiſtoient dans leurs erreurs. Ils ne pouvoient ſouffrir de ſe voir vaincus par une ſecte, à laquelle ils reprochoient de n'avoir pour auteurs que des hommes groſſiers & ignorants. Ils l'attaquerent & parce que leurs raiſons s'émouſſoient contre

les armes de l'égliſe, ils forgerent des calomnies, & ils ſouleverent les puiſſances contre les Chrétiens.

Ils combattoient toutes les ſectes de philoſophie.

Ce fut alors que les philoſophes convertis écrivirent pour la défenſe de l'égliſe ; ils oppoſerent aux abſurdités des philoſophes Grecs, à leurs queſtions vaines, à leurs inconſéquences, à leur fauſſe ſageſſe, la ſimplicité de la foi chrétienne, la ſublimité des dogmes, la ſainteté de la morale, la ſageſſe de l'évangile. Ils ne faiſoient grace à aucunes ſectes parce qu'elles étoient toutes favorables à l'idolatrie, & qu'elles pouvoient ſervir à l'étayer ; en effet, elles ne négligeoient rien pour s'accommoder aux ſuperſtitions vulgaires, puiſque les Epicuriens mêmes admettoient pluſieurs dieux.

Quelque fois ils en corrigeoient le langage.

Cependant les philoſophes avoient enſeigné des vérités, ſur-tout, en morale : on croyoit même entrevoir dans le platoniſme des choſes, qui pouvoient ſe rapprocher de nos dogmes. Il ſembloit qu'il n'y eût qu'à corriger le langage des philoſophes, & qu'à interpréter leurs aſſertions, pour trouver dans leurs écrits des traces du Chriſtianiſme même.

Et revendiquoient les vérités qu'elles enſeignoient.

Quelques écrivains eccleſiaſtiques revendiquerent donc ces vérités, diſant, que les philoſophes les avoient tirées de l'écriture ſainte, ou qu'elles leur avoient été révélées. Ils penſoient que, comme le Verbe, depuis l'incarnation, s'étoit manifeſté à tous les hommes

il s'étoit auparavant manifesté aux plus sages des payens : c'est-à dire, qu'ils croyoient que quelques philosophes, tels que Socrate & Platon, avoient connu Jesus-Christ, & que, par conséquent, ils pouvoient être sauvés. St. Justin, entre autres, pensoit ainsi : les peres, qui étoient dans cette opinion, jugeoient seulement que les philosophes n'avoient pas exposé ces vérités avec assez d'exactitude ; & qu'ils les avoient confondues parmi bien des erreurs.

C'est sous différents points de vue que les peres du 2. siecle louent & blâment les mêmes sectes.

Lors donc qu'ils condamnent ouvertement toutes les sectes, ils ne rejettent pas absolument tout ce qu'elles enseignent, ils veulent seulement combattre les absurdités, qu'ils y découvrent en grand nombre. Dans d'autres occasions, ils parlent de quelques unes avec les plus grands éloges, parce qu'ils les considérent alors par les vérités communes à la philosophie & à la religion chrétienne. C'est ce qu'il faut remarquer, si l'on ne veut pas se méprendre à leur langage, & y trouver des contradictions, qui n'y sont pas.

Ils rejetoient Aristote.

Ils rejetoient, sur-tout, Aristote, & parce que ce philosophie ne reconnoît pas la providence, & parce qu'ils regardoient sa dialectique comme le bouclier des hérétiques; ils croyoient que la manie de raisonner d'après la méthode des Péripateticiens étoit la vraie cause des héréſies. Ce jugement sur

Ariſtote l'a rendu odieux pendant pluſieurs ſiecles.

Ils faiſoient cas de Platon.

Au contraire, on faiſoit cas du platoniſme à certains égards: mais c'étoit le platoniſme d'Alexandrie, on ne connoiſſoit même guere l'académie; & Alexandrie étoit alors la premiere école de philoſophie. Or, ce platoniſme pouvoit quelque fois ſe rapprocher en apparence de nos dogmes, puiſque le Sincrétiſme avoit déja tenté de concilier Platon avec Moyſe. D'ailleurs, Platon lui-même parle ſi magnifiquement de Dieu, qu'on croit ſouvent entendre un Chrétien; quoique ſes expreſſions ſoient bien éloignées de porter des idées ſaines, lorſqu'on les interprête d'après le ſyſtême entier, & qu'il faille les en ſéparer, pour leur trouver un ſens orthodoxe.

Ils ne croyoient penſer comme lui, que parce, que, ſelon eux, Platon avoit penſé en Chrétien.

On a beaucoup agité ſi les premiers peres de l'égliſe on été platoniciens. Cette queſtion eſt cependant facile à réſoudre. Ils ne l'ont point été, puiſqu'ils n'ont admis ni tous les principes du platoniſme, ni toutes ſes conſéquences; puiſqu'ils n'ont pas embraſſé le ſyſtême entier, &, qu'au contraire, ils l'ont combattu, & même ſouvent avec mépris. S'ils en ont tiré des choſes, qu'ils ont approuvées avec éloge, ils les revendiquoient, parce qu'ils les regardoient comme des plagiats faits aux Juifs, ou comme des vérités, qui avoient été révélées à Platon. En un mot, en pen-

ant quelquefois comme ce philoſophe, ils ne e faiſoient pas platoniciens: ils le conſidéoient en quelque ſorte comme Chrétien luinême.

Il eſt vrai, que ces plagiats & cette révélation étoient deux ſuppoſitions bien fauſſes; & ſi on les adoptoit, c'étoit ſans trop les examiner, & parce qu'elles paroiſſoient favorables à la propagation du Chriſtianiſme; après voir refuté les erreurs des philoſophes, il étoit uſte de reconnoître qu'ils avoient enſeigné des vérités. Par là, on ſe rapprochoit d'eux, on ſe es concilioit. Lors qu'enſuite on faiſoit voir que toutes ces vérités appartenoient au Chriſianiſme, on diminuoit leur prévention conre l'égliſe, & on les diſpoſoit à ſe convertir.

Par là ils ſe rapprochoient des philoſophes.

Ces motifs étoient pieux: mais cette conluite commençoit à s'éloigner de la ſimplicité poſtolique; & il étoit à craindre, qu'en vouant ſe concilier les philoſophes, on ne prît hez eux des erreurs, lorſqu'on y cherchoit es vérités. Ce danger devint d'autant plus rand, que les philoſophes, ayant remarqué es avantages que la religion avoit, ſur tous es ſyſtêmes, s'approprierent inſenſiblement es principales vérités qu'elle enſeigne; comme s voyoient que les Chrétiens ſe prévaloient e ces vérités, il leur importoit de faire croire ue la philoſophie, dans les points eſſentiels, e cédoit point au Chriſtianiſme. Ce rappro-

Qui quelquefois ſe rapprochoient auſſi des Chrétiens.

chement réciproque de la philoſophie & du Chriſtianiſme ne pouvoit que répandre beaucoup de confuſion.

Et on entreprend de faire voir que ce que la religion enſeigne s'accorde avec ce que les philoſophes ont dit de mieux.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe fût moins mis en peine de démêler ce qu'il y a de bon dans les philoſophes ; & qu'on ſe fût fait un devoir de ne chercher la vérité, que dans les écrits que les Apôtres & leurs diſciples avoient laiſſés. Mais lorſque les philoſophes eux-mêmes ſe convertiſſoient, il n'étoit pas naturel qu'ils renonçaſſent à toutes les études qu'ils avoient faites juſqu'alors ; & il y auroit de quoi s'étonner, s'ils n'avoient pas conſervé les opinions qu'ils croyoient pouvoir s'accorder avec la foi ils formerent, donc le projet de recueillir les vérités éparſes parmi toutes les ſectes, & d'en faire un corps de doctrine chrétienne. Ils virent même de l'utilité dans l'éxécution de ce projet, parce qu'ils y trouverent des armes contre les ennemis du Chriſtianiſme. En effet, pour quoi ſe ſoulever contre cette religion ſainte, ſi ce qu'elle enſeigne, s'accorde avec ce que les philoſophes ont dit de mieux, & ſi elle ne les combat que lorſqu'ils tombent dans l'erreur ?

N'étoit-ce pas la confirmer, que de faire voir, que les meilleurs eſprits en avoient connu les principales vérités, & qu'elle ſeule étoit exempte des erreurs, dont-ils n'avoient pu ſe garantir ? N'étoit-ce pas démontrer, que pour éclai-

éclairer les hommes, il falloit une autre sagesse qu'une sagesse humaine? & l'événement ne venoit-il pas à l'appui, quand on remarquoit que douze pêcheurs ignorants avoient fait ce que les plus habiles législateurs & les plus grands philosophes n'avoient osé tenter?

Ainsi, bien loin d'abandonner tout-à-fait les philosophes, les peres en conseillerent l'étude, & en donnerent eux-mêmes l'exemple. Il est vrai, qu'ils avertissent des précautions qu'il faut prendre; qu'ils recommandent d'avoir toujours la foi pour guide; & qu'ils exhortent, sur-tout, à l'étude de l'écriture. Ils se servent même à ce sujet d'une comparaison, représentant la philosophie, comme une esclave, qui doit obéir, & la foi, comme une maîtresse, qui doit commander.

Cependant ils se rapprochoient des philosophes, & se confondoient même avec eux, autant qu'il étoit possible: car ceux qui l'avoient été, en conservoient d'ordinaire l'habit & la profession, & ne parloient quelquefois de la religion chrétienne que comme d'une philosophie plus saine. Par là, ils paroissoient moins étrangers, & ils pouvoient se flatter, qu'en s'accoutumant à vivre avec eux, comme avec des philosophes, on s'accoutumeroit encore insensiblement à vivre avec eux comme avec des Chrétiens. Mais ils ne prenoient plus le mot de philosophie dans toute son étendue:

On parloit quelquefois de la religion comme si elle n'eût été qu'une philosophie plus saine.

puis qu'eux mêmes ils ne s'occupoient que du culte dû à la divinité, & qu'ils négligeoient d'ailleurs toute autre recherche. En un mot, ce quils entendoient par philoſophie, n'en étoit que la partie que nous nommons théologie.

Il y avoit du danger à vouloir la concilier trop avec la philoſophie.

Malgré les précautions qu'ils conſeilloient de prendre, il y avoit des inconvénients à ſe confondre avec les philoſophes, & à chercher dans leurs ſyſtêmes les vérités de la religion chrétienne. Etoit-il poſſible que ceux, qui dès leur jeuneſſe avoient été prévenus pour quelque ſecte, fuſſent toujours en état de bien diſcerner le vrai du faux? pouvoit-on s'en flatter, ſur-tout, dans un ſiecle, où le Sincrétiſme avoit appris à concilier toutes les opinions, & où l'abus des allégories étoit plus répandu que jamais. Il eſt vrai que les allégories, ſi l'on en faiſoit un uſage ſobre, ſeroient propres à rendre la vérité ſenſible, & à la mettre à la portée des eſprits les plus groſſiers. C'eſt ainſi qu'elles ſont employées dans l'écriture ſainte. Il n'en eſt pas de même des allégories des orientaux, &, ſur-tout, de celles des Egyptiens; pendant long-temps leurs prêtres ne les ont prodiguées, que parce qu'ils vouloient faire un myſtère de leur façon de penſer, & pouvoir toujours s'accommoder à l'eſprit du gouvernement; & dans la ſuite, leurs philoſophes les trouverent commodes pour al-

lier toutes les opinions. De cet abus, cependant, il ne pouvoit naître que de l'ignorance & des erreurs.

Il en nâquit des héréſies.

De pareils philoſophes ne pouvoient donc ſe convertir, que la doctrine chrétienne ne fût en danger d'être corrompue. Auſſi le ſecond ſiecle de l'egliſe eſt-il l'époque, où les héréſies ont commencé à ſe multiplier davantage. Ceſt alors que les Gnoſtiques, qui auparavant avoient eu à peine quelques partiſans, produiſirent un grand nombre de ſectes; les philoſophes ſe convertiſſoient: mais ils ne renonçoient pas à leurs anciennes opinions. Ils entreprenoient de les concilier avec les dogmes de l'égliſe; ils vouloient même qu'elles ſerviſſent à les expliquer; & ils rejetoient quelquefois ceux qui ne pouvoient pas quadrer avec leurs ſyſtêmes.

Les héréſies n'ont pas peu contribué à rendre odieuſe toute la philoſophie, & les peres, qui les ont refutées, ſe ſont plus d'une fois élevés contre les philoſophes, & leur ont reproché d'être les patriarches de tous les héréſiques. En effet, la philoſophie devoit produire bien des erreurs, ou mettre au moins beaucoup de confuſion dans les idées. Un philoſophe, pour être converti, ne ceſſoit pas toujours d'etre philoſophe. Il conſervoit ſouvent & ſes principes & ſon langage, & il ne cherchoit qu'à pouvoir concilier ſon ancienne

façon de penſer avec la nouvelle doctrine qu'il embraſſoit. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi quelques peres de l'égliſe ſe ſont fait des idées peu ſaines de la ſpiritualité; s'ils ſe ſont repréſentés les ames & les anges, comme formés d'une matiere plus ſubtile, & ſi Tertullien paroît même donner un corps à Dieu; il ne faut pas non plus s'étonner, ſi ceux qui ſont ſortis de l'école d'Alexandrie, ont quelque fois adopté le langage des platoniciens; ſoit qu'ils aient voulu allier les dogmes de l'égliſe avec une philoſophie pour laquelle ils étoient trop prévenus; ſoit que plutôt ils aient jugé pouvoir ſe ſervir d'un langage qui leur étoit familier, & qui n'étant pas étranger aux Gentils, les diſpoſoient en faveur de la religion chrétienne. Mais il n'eſt pas néceſſaire que j'expoſe toutes leurs erreurs; parce qu'il vous eſt très permis de les ignorer; & que vous les trouverez, ſi jamais vous en avez la curioſité, dans Fleury, Tillemont, du Pin, Brucker, &c. il ſuffit de vous faire remarquer que les peres ne ſe ſont point égarés ſur les principaux articles de notre foi; & que le platoniſme, qu'on découvre quelquefois dans leur langage, prouve ſeulement qu'on ne s'exprimoit pas encore avec aſſez de précaution. La doctrine a toujours été la même. Elle a été tranſmiſe de Jeſus-Chriſt aux Apôtres, des Apôtres à leurs diſciples, & elle s'eſt conſervee, par tradition,

juſqu'à nous. Seulement il a fallu du temps pour déterminer avec préciſion la maniere, dont chacun devoit parler des myſtères ; les diſputes, auxquelles les hérétiques ont donné lieu, ne pouvoient manquer de répandre d'abord beaucoup de confuſion dans le langage ; ils étoient trop intéreſſés à brouiller toutes les idées. Cependant de ces diſputes mêmes devoit naître un choix d'expreſſions mieux déterminées. L'égliſe, qui en étoit le juge infaillible, ôtoit les équivoques ; & en montrant ce qui avoit toujours été cru, elle apprenoit comment il falloit parler. C'eſt ainſi qu'elle profitoit des héréſies mêmes, pour ôter tout prétexte à l'erreur. Elle ne faiſoit pas des dogmes : elle propoſoit ceux qu'elle conſervoit par tradition ; elle empêchoit qu'on ne s'égarât par l'abus du langage.

# CHAPITRE VIII.

*Depuis le commencement du troiſieme ſiecle juſqu'en 325, que Conſtantin donna la paix à l'égliſe.*

L'Eclectiſme étoit la philoſophie du 3. ſiecle.

C'EST, ſur-tout, dans le troiſieme ſiecle, que la philoſophie devint l'étude des écrivains, qui prirent la défenſe de la religion chrétienne; l'uſage de recueillir les vérités éparſes par tout, fut même ſi général, qu'il prit alors le nom de d'Eclectiſme. Les ennemis de l'égliſe s'attacherent plus particulierement à cette méthode: ils s'approprierent ſouvent nos dogmes, afin que le Chriſtianiſme n'eût point d'avantages ſur eux; & ils ne conſerverent de la philoſophie, que ce qui leur paroiſſoit propre à le combattre.

Dangers de cette philoſophie ténébreuſe.

Les Eclectiques aimoient à ſe dire platoniciens, par ce qu'en effet, le platoniſme dominoit dans leurs ſyſtêmes; cependant, ils s'accordoient peu les uns avec les autres, parce que chacun prenoit par tout à ſon choix, & que la premiere regle de ces philoſophes étoit

de ne s'assujettir aux opinions de personne. Au reste, ce platonisme s'écartoit en bien des choses des sentiments de Platon : car il s'allioit, comme je l'ai déja remarqué, avec les opinions des orientaux & des Egyptiens, ensorte que les émanations de Zoroastre en étoient comme la baze. Cette philosophie ténébreuse n'étoit certainement pas capable de conduire dans le choix des vérités. Aussi verrez vous naître de nouvelles erreurs, dont les Chrétiens eux-mêmes auront souvent bien de la peine à se garantir. La tradition conservera les dogmes: mais les mauvais raisonnements, & le desir de se concilier les philosophes répandront une obscurité, que les meilleurs esprits auront bien de la peine à dissiper. Il faudra que l'église s'assemble ; & jusqu'à ce qu'elle ait donné son jugement, chacun croira pouvoir adopter les opinions, qu'il ne jugera pas contraires à l'évangile. De là, plusieurs hérésies. Je remarquerai que dans les trois premiers siecles, elles sont presque toutes venues des lieux, où les platoniciens étoient le plus répandus; c'est-à-dire, de l'Asie & de l'Afrique.

Les Eclectiques ne se bornoient pas à la philosophie; ils s'appliquoient encore à tous les genres de littérature, & sur tout, à l'éloquence; plus jaloux de persuader que de convaincre, il dissertoient en orateurs, plutôt qu'en philosophes; & souvent ils accumuloient

Les Eclectiques se piquoient d'être gens de lettres & sur tout, orateurs.

les preuves, au lieu de les choisir ; c'étoient des sophistes, qui, sans critique & sans logique, abusoient étrangement des allégories.

Les peres de l'église qui se prêtent au goût du siecle, s'appliquent à toutes les études des Grecs & s'éloignent de plus en plus de la simplicité des Apôtres.

Ce fut une occasion de s'éloigner encore de la simplicité, avec laquelle les Apôtres avoient exposé la doctrine. Comme les peres du second siecle avoient voulu être philosophes, ceux du troisieme voulurent être philosophes, & orateurs. On crut que les ornements du discours étoient nécessaires pour se rendre favorables jusqu'aux esprits les plus délicats; & qu'il importoit de vaincre, autant par l'éloquence que par la force de la vérité; cette façon de penser devoit naturellement prévaloir, quoiqu'il fût à craindre qu'en cherchant les images qui séduisent l'imagination, on ne s'écartât de l'exactitude qui fait la solidité des raisonnements. Mais si les ennemis de la religion avoient eu seuls les avantages du style, ils n'en auroient que plus facilement répandu leurs erreurs. Les peres s'appliquerent donc à toutes les études des Grecs, & l'église eut des orateurs du premier ordre. Tel est l'esprit qui distingue ce siecle des deux précédents. Il nous reste à le parcourir.

Sous Sévere, une persécution excite le

Vers le commencement du troisieme siecle, il s'éleva une persécution plus cruelle que les précédentes, & à laquelle Sévére donna lieu,

en défendant de prêcher l'évangile. Elle excita le zele de Tertullien, qui s'étant déja diſtingué dans le ſiecle précédent, prit alors la défenſe de l'égliſe. Sa premiere profeſſion avoit été le barreau : il avoit fait une grande étude des différentes ſectes de la Grece ; & il joignoit l'éloquence à la philoſophie ; comme ſon apologie eſt la plus célébre & auſſi la plus complete, je vous ferai connoître une partie des raiſonnements qu'elle contient.

Zéle de Tertullien.

Il montre d'abord combien il eſt injuſte de punir les Chrétiens, uniquement par ce qu'ils s'avouent Chrétiens, & ſans examiner les crimes dont on les accuſe : il montre combien il eſt abſurde de les mettre à la queſtion, pour les forcer à déſavouer ce nom ſeul ; & de les abſoudre, lorſque les tourments leur ont arraché un menſonge. Il inſiſte ſur ce renverſement des loix : il fait voir que celles qu'on a portées contre les Chrétiens, doivent être abrogées, comme tant d'autres l'ont été, puiſqu'elles ſont injuſtes : & il releve, ſur-tout, la contradiction où tomboit Trajan, lorſqu'il défendoit de rechercher les Chrétiens, & qu'il ordonnoit de les punir, ſi on les trouvoit ; comme ſi le crime ne conſiſtoit qu'a ne pas ſavoir cacher ſon crime.

Objet de Tertullien dans ſon apologie.

Il vient enſuite aux calomnies : car on reprochoit des horreurs aux Chrétiens, entre-

autres, d'égorger des enfants, & de ſe nourrir de leur chair. Après avoir montré que ces abominations, ſans preuves, ſont contraires à l'eſprit de la religion & aux mœurs des fideles; il fait voir qu'elles n'appartiennent qu'au paganiſme, & que les Romains avoient eux-mêmes immolé des hommes à leurs dieux.

Il fait des recherches ſur ces dieux; & il trouve des hommes, qui ſont morts après avoir vécu dans le crime, qui protégent le vice, qui en donnent l'exemple, & qu'on tourne en ridicule ſur les théâtres, tant ils ſont mépriſables aux yeux même de payens.

A ce culte abſurde, il oppoſe celui des Chrétiens, dont on ſe faiſoit des idées fauſſes: car quelques uns leur attribuoient d'adorer le ſoleil, parce qu'ils prioient tournés vers l'Orient; d'autres, des croix; d'autres, une tête d'âne. Il montre donc que le Dieu des Chrétiens eſt unique, qu'il a créé le ciel & la terre; qu'il punira les méchants, qu'il récompenſera les bons; que ſes ouvrages prouvent ſon exiſtence; que nous ne pouvons l'ignorer; que la nature nous le révele. C'eſt lui, dit-il, que nous invoquons, lorſque nous nous écrions, *mon Dieu*, *plût à Dieu*, &c. expreſſions, qui ſont le témoignage d'une ame naturellement Chrétienne.

Dès le commencement, ajoute Tertullien, ce Dieu a envoyé des hommes dignes de le connoître. Il les a remplis de son esprit, il leur a manifesté l'avenir, & leurs prophéties se sont accomplies. Il démontre toutes ces choses par les faits & par l'autorité des livres de Moyse, & il vient ensuite au culte dû à Jésus-Christ.

Il remarque l'état déplorable où étoient alors les Juifs, auparavant le seul peuple agréable à Dieu: mais c'est un malheur, dont ils avoient été menacés. Il avoit été prédit que Dieu se choisiroit enfin des adorateurs parmi toutes les nations; qu'il enverroit son fils pour les éclairer, & qu'il leur accorderoit une grace abondante.

Ce fils, c'est la parole, la raison, la puissance. Vos sages, dit Tertullien, conviennent que *Logos*, c'est-a-dire, le Verbe, la parole semble être l'ouvrier de l'univers. Or, nous croyons encore que la propre substance de ce Verbe, de cette raison, par laquelle Dieu a tout fait, est l'esprit; que Dieu a proféré cet esprit; qu'en le proférant, il l'a engendré; & c'est pourquoi il est nommé fils de Dieu. Quand le soleil pousse un rayon, la substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le Verbe est esprit d'un esprit, Dieu de Dieu, comme une lumiere allumée d'une

autre lumiere. Ainſi ce qui procéde de Dieu eſt Dieu, fils de Dieu, & les deux ne ſont qu'un. Ce Verbe, comme il avoit été prédit, eſt deſcendu dans le ſein d'une Vierge; il s'eſt fait chair, & il eſt né Homme-Dieu. Voilà Jéſus Chriſt.

Il démontre que le Sauveur eſt ce Verbe Dieu, & par l'autorité des prophêtes, & par les miracles qu'il a faits, & par les ténébres qui ſe répandirent au moment de ſa mort. A ces preuves, il ajoute l'établiſſement miraculeux de l'égliſe, & le pouvoir que les Chrétiens avoient ſur les mauvais anges. Faites venir, dit-il, aux payens, devant vos tribunaux un poſſédé: ſi un Chrétien, pris au hazard, l'interroge; l'eſprit, qui ſe dit ailleurs un Dieu, avouera qu'il n'eſt qu'un démon. Il en eſt de même de ces dieux, que vous croyez inſpirer vos prêtres & vos prêtreſſes. Si en préſence d'un Chrétien, il ne s'avouent pas pour ce qu'ils ſont, repandez le ſang de ce Chrétien téméraire. Voilà cependant l'objet de votre culte. Chaque peuple, chaque province, chaque ville a de pareilles divinités. On peut tout adorer chez vous, hors le vrai Dieu; & il n'y a que les Chrétiens auxquels vous ne permettez point de culte particulier. A cette occaſion, Tertullien réfute l'erreur des payens, qui attribuoient à leurs dieux la grandeur de l'empire; il fait voir encore avec combien peu

e fondement on accuſoit les Chrétiens de ſa-
rilege & de leſe Majeſté, parce qu'ils n'ado-
oient pas de pareils dieux, & qu'ils ne leur of-
roient pas des ſacrifices pour l'empereur. Il
ourne en ridicule la piété des payens, qui
royoient honorer le prince & les divinités,
orſqu'ils ſe livroient à des déſordres de toute
ſpéce ; dreſſant des tables dans les rues, fai-
ant de la ville un cabaret, & courant par
roupes pour commettre des inſolences. A
ette conduite, il oppoſe la modeſtie des Chré-
iens, qui invoquent le ſeul vrai Dieu ; & qui
emandent pour l'empereur une longue vié,
n regne tranquille, un ſénat fidele, de braves
oldats, un peuple ſoumis, & tout ce qu'un
rince peut deſirer. Nous prions, dit-il, &
arce que l'écriture ſainte nous le commande,
& parce qu'étant perſuadés que le monde fi-
ira avec l'empire Romain, nous voudrions
etarder les maux dont nous ſommes me-
aacés ; nous le détruirions cet empire, ſi nous
oulions armer : car nous rempliſſons vos vil-
es, vos îles, vos châteaux, vos bourgades,
os champs, vos tributs, vos palais, le ſénat,
es troupes, tout, en un mot, excepté vos
emples. Et combien ne ſerions nous pas re-
outables, nous, qui affrontons la mort avec
ant de fermeté? mais notre loi nous ordonne
e ſouffrir.

On n'a donc rien à craindre des motifs qui nous uniſſent. Nous faiſons un corps, parce que nous avons la même religion, la même morale, la même eſpérance. Nous nous aſſemblons pour prier, & pour lire l'écriture ; nous nous exhortons, nous nous corrigeons, nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera : & tout eſt à craindre pour celui qui a mérité d'être privé de la participation aux choſes ſacrées. Ceux qui préſident à nos aſſemblées, ſont des viellards éprouvés. La vertu ſeule les éleve à cet honneur. Les choſes ſaintes ne ſe vendent pas ; & ſi nous avons une eſpece de treſor, c'eſt le fruit d'une contribution volontaire. Chacun apporte ce qu'il veut, quand il veut ; les biens ſont communs entre-nous, & nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes ; à ſecourir les fideles réfugués dans les îles, condamnés à travailler aux mines, ou enfermés dans les priſons pour avoir confeſſé Jeſus-Chriſt. Nous nous regardons comme freres ; nous faiſons en commun des repas de charité : nous prions avant de nous mettre à table, nous prions après ; & nous nous ſéparons ſans deſordre & avec modeſtie. Telles ſont nos aſſemblées. Cependant ſi le Tibre inonde & ſi le Nil n'inonde pas, on crie, *les Chretiens au lion.* On veut que nous ſoyons la cauſe de tous les

malheurs, comme si avant la venue de Jesus-Christ, il n'étoit pas arrivé de semblables calamités.

Que trouve-t-on en nous, si non des vertus supérieures à celles des plus sages philosophes? j'ajoute même, & plus de science à certains égards: car si Platon disoit, qu'il est difficile de trouver l'auteur de l'univers, & encore plus difficile d'en parler devant le peuple : parmi nous, le moindre artisan connoît Dieu, & le fait connoître. Mais quand nos opinions seroient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs; certainement elles ne nuisent à personne; & s'il les falloit punir, ce seroit par le ridicule, & non par le fer, le feu, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet contraire à celui qu'on attendoit. Le mépris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite, que dans les discours des philosophes; on est étonné de notre courage : on en veut pénétrer la cause, & bientôt on désire de souffrir comme nous. Ainsi le sang des Chrétiens devient une semence féconde.

Erreurs où tombe Tertullien.

On ne voit pas que cette apologie ait produit aucun effet. La persécution continua, & fut grande à Carthage même, où il paroît que Tertullien avoit écrit & publié son ouvrage. Ce qui est plus étonnant, c'est que quel-

ques années, après, cet écrivain embraſſa l'héréſie des Montaniſtes : croyant reconnoître le Paraclet dans un viſionnaire, & trouvant les nouvelles prophéties de Montan bien ſupérieures à celles de Jeſus-Chriſt. Tant qu'il défendit la vérité, il montra du génie : dès qu'il écrivit pour l'erreur, on ne vit plus en lui qu'un eſprit foible, faux & crédule. Son imagination bouillante ne lui permit jamais de revenir ſur ſes pas. Il tomba de précipice en précipice ; & finiſſant par ſe ſéparer des Montaniſtes, il devint le chef d'une ſecte nouvelle.

Dans les temps de paix les Chrétiens étoient perſécutés par les juriſconſultes.

Caracalla, Macrin & Héliogabale ne perſécuterent pas les Chrétiens : Alexandre Sévere leur fut même favorable, & mit Jeſus-Chriſt parmi les Dieux, auquel il rendoit un culte en particulier. Les fideles commencerent donc à reſpirer. Cependant la paix ne fut pas entiere, & il y eut encore quelques martyrs. C'eſt que l'égliſe avoit des ennemis déclarés dans les juriſconſultes, auxquels Alexandre avoit donné une grande part dans le gouvernement. Ces hommes, attachés aux anciennes loix, regardoient la religion chrétienne comme une nouveauté qui ne pouvoit cauſer que des troubles.

Zéle des Chrétiens & leurs écoles.

Le zele des prêtres & des évêques ne ſe ralentiſſoit point : ſoit dans la perſécution, ſoit dans la paix, ils travailloient avec la même ardeur à la converſion des payens ; il y avoit des écoles

écoles pour instruire ceux qui se préparoient au baptême ; & c'est par ce moyen que la doctrine se conservoit dans la plupart des églises. On écrivoit peu encore : l'instruction se faisoit par la parole & par l'exemple, & l'usage d'écrire ne s'introduisoit que dans les provinces, où les lettres étoient cultivées ; l'école chrétienne d'Egypte dut donc produire, & produisit en effet, les plus grands écrivains.

St. Clément d'Alexandrie prend la défense de la religion.

Un des plus illustres est St. Clément d'Alexandrie, qui appartient à la fin du second siécle, & qui avoit vécu jusqu'au regne d'Alexandre. Ecrivain élégant & d'une érudition immense, il combattit l'idolatrie, & montra l'excellence de la religion chrétienne. Il s'attachoit, sur-tout, à la morale ; & lorsqu'il parloit des mystères, il affectoit quelque confusion, afin de ne pas les découvrir à ceux qui n'étoient pas encore initiés. Cette conduite pouvoit avoir des inconvénients.

Source des erreurs où il est tombé.

St. Clément étoit né payen, & il avoit eu plusieurs maîtres ; un de Cele-syrie, un autre d'Egypte, un troisieme d'Assyrie & un quatrieme de Palestine, Hebreu d'origine. Ce dernier étoit Pantenus, Stoïcien converti, qui enseignoit dans l'école chrétienne d'Alexandrie. St. Clément se fixa en Egypte pour l'entendre, le préférant à tous les au-

tres ; & mérita dans la ſuite de lui ſuccéder.

Quand on conſidere tous ces différents maîtres, & les pays d'où ils étoient, on a lieu de craindre qu'il ne ſe ſoit pas aſſez tenu en garde contre les opinions, alors répandues en orient & en Egypte. En effet, on peut lui reprocher de s'abandonner trop aux allégories, & d'avoir, pour un Chrétien, fait trop de cas des ſectes de la Grece, bien loin de trouver du danger dans la philoſophie de ſon temps, il en recommande l'étude : auſſi le Sincrétiſme a-t-il été ſon écueil. Voulant, par exemple, concilier Moyſe & Platon, il fait dire à tous deux que le monde a été engendré de Dieu, comme le fils du pere ; quoique Moyſe enſeigne que la matiere a été créée, & que Platon prétende qu'elle eſt éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger. Il avoit, ſans doute, pris cette génération du monde dans les émanations, qui faiſoient alors partie du platoniſme. Il peignoit encore quelquefois le vrai Chrétien avec les mêmes couleurs que les Stoïciens peignoient leur ſage, voulant qu'il fût impaſſible, diſant que Jeſus-Chriſt avoit été inſenſible à la douleur & au plaiſir, & qu'il en avoit été de même des Apôtres, après la réſurrection du Sauveur. Je ne parle pas de ſon livre des inſtitutions, où le Platoniſme ſe mon-

tre ſenſiblement avec pluſieurs erreurs des Gnoſtiques. Il faut qu'il ait fait cet ouvrage dans un temps, où il étoit encore mal inſtruit ; car, dans tous les autres, il enſeigne une doctrine toute différente.

Origenes, célébre de bonne heure & perſécuté par Démétrius Evêque d'Alexandrie.

Lors de la perſécution de Sévére, pluſieurs s'enfuyoient d'Alexandrie, & St. Clément, qui fut de ce nombre, abandonna ſon école ; penſant avec raiſon que, ſi un Chrétien ne doit pas craindre la mort, il ne peut pas non plus s'y expoſer témérairement, ſans ſe rendre coupable. Origenes, l'un des ſes diſciples, lui ſuccéda, & commença d'enſeigner en 203, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Il tint cette école pluſieurs années, avec une grande réputation, non-ſeulement, dans l'égliſe, mais encore chez les payens. En 216, étant venu en Paleſtine, les évêques de cette province le chargerent d'expliquer publiquement l'écriture, & d'inſtruire le peuple en leur preſence ; & en 228, dans un ſecond voyage, ils l'ordonnerent prêtre. Démétrius, evêque d'Alexandrie, jaloux, peut-être, de l'honneur fait à Origenes, & ſur-tout, irrité d'une ordination faite ſans ſa participation, aſſembla un concile, dans lequel il lui fit défendre d'enſeigner à Alexandrie & même d'y demeurer. Origenes, s'étant retiré en Paleſtine, établit ſon école à Céſarée, où Démétrius le pourſuivit encore ; l'ayant fait excommunier dans un nouveau concile, &

ayant écrit à tous les évêques pour le faire rejeter de la communion de toutes les égliſes. Or, en pareil cas, une condamnation étoit reçue partout : car ceux qui ne connoiſſoient pas celui qu'on avoit condamné, le devoient ſuppoſer coupable ; & ceux qui le connoiſſoient, trouvoient moins d'inconvénients à conſentir à une excommunication même injuſte, qu'à violer l'ordre de la diſcipline. Origenes, excommunié, n'eut pour lui que les évêques de Paleſtine, & quelques autres qui conſervoient une eſtime ſinguliere pour ſa perſonne. Il continua d'enſeigner à Céſarée, fit quelques voyages, fut pris & perſécuté pour la foi ; & ayant recouvré ſa liberté, il mourut à Tyr, vers l'an 252. Il avoit fait un grand nombre de diſciplies, dont le plus illuſtre à été Gregoire Thaumaturge, évêque de Néoceſarée, également célébre par ſa piété & par ſes miracles. Il ſortit d'ailleurs de ſon école quantité de docteurs, d'évêques, de confeſſeurs & de martyrs. Elle fut toujours floriſſante. La perſécution même qu'il eſſuya, ne diminua pas le concours : non-ſeulement, les catholiques s'empreſſoient pour l'entendre ; mais encore les hérétiques & les payens mêmes. On le jugeoit capable d'enſeigner toutes les ſciences ; & il les avoit en effet toutes étudiées. Il vouloit les rapporter à la religion, attirer à l'égliſe les ſavants du ſiecle, & faire une moiſſon abondante des vérités répandues par-tout.

Il a formé un grand nombre de diſciples.

Cet Eclectiſme, qu'il profeſſoit & qu'il avoit appris d'Ammonius l'un de ſes maîtres, fut un écueil, contre lequel il échoua.

Il a fait quantité d'ouvrages.

Les anciens ne parlent qu'avec étonnement du nombre de ſes ouvrages, & de la facilité avec laquelle il travailloit. Il a, ſur tout, écrit ſur l'écriture ſainte, & il a combattu, avec ſuccès, toutes les héréſies, qui avoient paru juſqu'à lui; un de ſes derniers livres & le plus utile de ceux qui nous reſtent, eſt contre Celſe, philoſophe épicurien, qui avoit écrit contre la religion chrétienne. Origenes détruit parfaitement toutes les objections, & préſente avec une nouvelle force les preuves, que les autres apologiſtes avoient déja apportées. Je dois vous faire remarquer que Celſe reconnoiſſoit les miracles de Jeſus-Chriſt; & que, ne pouvant les nier, il n'avoit d'autre reſſource que de les attribuer à la magie.

Il eſt tombé dans des erreurs.

Les anciens peres ſont fort partagés ſur Origenes; les uns lui ayant reproché des erreurs dont les autres le diſculpent. Il eſt au moins certain qu'il paroît peu d'accord avec lui-même, & qu'il ſeroit bien difficile de déterminer ce qu'il penſoit. Si d'un côté il fait profeſſion de croire la doctrine de l'égliſe, de l'autre, il établit des principes philoſophiques, avec leſquels elle ne peut ſe concilier. Cette contradiction a pu avoir pour cauſes la promptitude avec laquel-

le il compoſoit ſes ouvrages, le plan qu'il s'étoit fait de trouver toujours dans l'écriture, des ſens cachés, ſon goût pour les allégories qu'il préféroit à la lettre, & le deſſein de puiſer dans les différentes ſectes tout ce qu'il croyoit pouvoir s'accorder avec les dogmes de la religion chrétienne. Etoit-il poſſible que toutes ces allégories, & tous ces principes philoſophiques, ſaiſis à la hâte, lui permiſſent de combiner toujours ce qu'il penſoit avec ce qu'il avoit penſé, & de former un ſyſtême bien ſuivi? Il devoit flotter entre les opinions les plus contraires, les adopter & les rejeter tour à-tour, parce que dans des circonſtances différentes ſon imagination étoit frappée différemment.

Il reconnoît, par exemple, avec l'égliſe l'éternité des peines & des récompenſes dans une autre vie; & cependant il dit, avec les platoniciens, qu'elles auront une fin. Cette erreur eſt une conſéquence du ſyſtême des émanations, ſuivant lequel tout étant ſorti de Dieu, tout y doit retourner, pour en reſſortir, & cela par une ſuite éternelle de révolutions. Auſſi croit-il qu'il y a eu pluſieurs mondes; qu'il y en aura pluſieurs encore; que les ames ont été envoyées dans les corps, comme dans une priſon; qu'elles paſſeront de corps en corps, qu'elles ſe purifieront; qu'elles deviendront anges; & que les diables mêmes ſeront un jour délivrés de leurs tourments. Il donne des ames aux aſtres: il con-

fie le ſoin des choſes inanimées aux anges, qu'il multiplie & qu'il répand au gré de ſon imagination. En un mot, il ſemble vouloir confondre le Platoniſme, & le Chriſtianiſme. Sa conduite eſt un exemple ſenſible de l'abus de l'Eclectiſme, elle fait voir combien il étoit dangereux de s'écarter de la ſimplicité des Apôtres, & de vouloir ſe concilier les philoſophes, en cherchant à parler & à penſer comme eux. Vous en ſeriez encore plus convaincu, ſi j'expoſois toutes les erreurs d'Origenes.

Perſécution ſous Maximin, aſſaſſin d'Alexandre ſévere.

En 235 Maximin, ayant fait aſſaſſiner Alexandre, fut reconnu empereur par l'armée; & bientôt, ſous prétexte d'une conſpiration, il fit mourir plus de quatre mille perſonnes, parmi leſquelles il ſe trouva pluſieurs Chrétiens; ce fut le commencement d'une perſécution. Cet empereur néanmoins n'ordonna de ſévir que contre les Chrétiens qui enſeignoient: mais c'étoit aſſez qu'il ſe déclarât ennemi de la religion, pour rallumer la haine des payens contre tous les fideles.

Les chrétiens avoient alors des égliſes publiques.

Il y eut alors des tremblements de terre, ſur-tout, dans la Cappadoce & dans le Pont, où des villes entieres furent abymées. Le peuple ne manqua pas, ſuivant ſa coutume, d'en rejeter la cauſe ſur les Chrétiens. La perſécution fut donc grande dans ces provinces, & pluſieurs égliſes furent brûlées. C'eſt la premiere fois qu'il eſt fait mention des égliſes des Chrétiens:

non qu'ils n'eussent auparavant des lieux consacrés à leurs assemblées, mais ils avoient été obligés de les tenir cachés. La paix dont ils avoient joui pendant vingt-quatre ans, c'est-à-dire, depuis la mort de Sévére, & la protection, sur-tout, d'Alexandre les avoient sans doute enhardis à élever de pareils édifices sous les yeux des infideles.

Leurs mœurs se corrompent, par ce qu'ils sont long-temps sans être persécutés.

La persécution finit avec Maximin. Elle n'avoit été qu'une interruption d'environ deux ans à la paix, qui dura ensuite jusqu'à la mort de Philippe, c'est-à-dire, jusqu'en 249: & comme elle n'a pas été générale, il se trouve que le calme a regné dans la plupart des églises pendant 38 ans. Une si grande tranquillité amena le relâchement dans les mœurs & dans la discipline. Il y avoit, à la vérité, plusieurs grands hommes, respectables & par leur science & par leur sainteté: mais la corruption gagnoit le cœur des fideles. Les calomnies, les haines, les divisions avoient pris la place de la charité chrétienne: la simplicité & l'humilité avoient disparu: on cherchoit la pompe, le luxe, les plaisirs: on amassoit des richesses par toutes sortes de moyens: ce n'étoit qu'artifices, infidélités & parjures. L'intégrité ne se trouvoit pas même dans les ministres de la religion. Les plus saints étoient mépriśés; & les autres, dédaignant les choses de leur ministère, se mêloient dans les affaires du siecle, abandonnoient leurs

diocèſes, alloient de provinces, en provinces s'enrichiſſoient par toutes ſortes de trafics, & ſouvent par des fraudes. Au lieu d'aſſiſter les pauvres, ils abuſoient de la ſimplicité des riches: ils les dépouilloient de leurs biens, & ils en fruſtroient les héritiers légitimes. De pareilles ames n'étoient pas faites pour réſiſter à la perſécution, & le moment approchoit où elles devoient ſuccomber.

Cruelle perſécution.

Décius, maître de l'empire, voulant défendre les anciennes ſuperſtitions, entreprit d'arrêter les progrès de la religion chrétienne, & publia un édit ſanglant, qu'il envoya à tous les gouverneurs. On s'arma de toutes parts, comme pour exterminer juſqu'au nom des Chrétiens. La priſon, le fer, le feu, les bêtes, les ſupplices de toute eſpece étoient employés. On eſſayoit, ſur-tout, de laſſer la patience des confeſſeurs par la longueur des tourments; & on offroit des récompenſes à ceux qui renieroient Jeſus-Chriſt, pour ſacrifier aux idoles.

Grand nombre de chrétiens ſuccombent.

Le déſordre fut grand dans l'égliſe; ſouvent les Chrétiens, épouvantés à la vue des ſupplices, n'attendoient pas d'être interrogés: ils couroient d'eux mêmes à la place publique, ſe préſentoient aux magiſtrats, & demandoient avec empreſſement de pouvoir prouver qu'ils renonçoient à Jeſus-Chriſt. Ceux qui étoient tombés, invitoient les autres à ſe précipiter avec eux, ou dénoncoient leurs parents & leurs amis;

les peres & les meres entraînoient leurs enfants aux pieds des idoles : & la lâcheté, autorisée par l'exemple, augmentoit tous les jours le nombre des apostats.

Il semble que la fuite étoit l'unique ressource pour conserver sa foi. La plupart des fideles n'étant pas assez forts pour une persécution si violente, les plus saints évêques leur conseilloient la retraite, & leur en donnoient l'exemple. Ainsi les Chrétiens, fuyant de toutes parts; abandonnoient leurs biens, leur patrie, & cherchoient un asyle au fond des deserts, chez les barbares, ou dans les pays où chacun croyoit n'être pas connu. Au reste, il y eut différents degrès de chûte. Les uns sacrifierent aux idoles: d'autres leur offrirent de l'encens: d'autres donnerent de l'argent aux magistrats, pour n'être pas inquiétés; & ils obtinrent des billets, par lesquels ils paroissoient avoir renoncé au Christianisme, quoi qu'ils n'en eussent rien fait. On nommoit ceux-cy *libellatiques*.

Beaucoup aussi souffrent le martyre.

Quelque grande que fût la multitude des apostats dans toute l'église, cette lâcheté cependant ne fut pas universelle. Il y eut par-tout beaucoup de fideles, qui confesserent Jesus-Christ avec courage, & qui subirent le Martyre. Enfin cette persécution cessa. Elle n'a duré que deux ans dans toute sa force, Décius n'ayant regné que trente mois.

La tranquillité ayant été rétablie, les apostats

demandoient à rentrer dans le sein de l'église, & cependant plusieurs ne vouloient pas se soumettre à la rigueur de la pénitence. C'est ce qui occasionna des troubles & des schismes.

La persécution ayant cessé, on demande si l'église pouvoit absoudre les apostats.

L'église étoit alors dans l'usage d'accorder le pardon à la priere des confesseurs, lorsque celui qui étoit tombé, se présentoit avec un billet d'indulgence, écrit de leur main. Or, cet usage dégénéra en abus par la facilité de quelques confesseurs, & la discipline étoit en danger. Cependant cet abus même eut en Afrique des partisans qui furent excommuniés par St. Cyprien évêque de Carthage.

Erreur de Novatien à ce sujet.

Il semble que dans les disputes on passe presque toujours d'une extrémité à l'autre. Ainsi Novatien, à Rome, soutint que l'église ne devoit jamais accorder de pardon à ceux qui étoient tombés dans l'apostasie; que même elle ne le pouvoit pas; qu'ils n'avoient point de salut à espérer; & que la pénitence, le martyre même leur seroit inutile. Il en disoit autant de tous les péches mortels, & il refusoit à l'église tout pouvoir de lier & de délier.

Novatien est le premier anti-pape.

Tout à la fois schismatique & hérétique, il eut l'ambition d'occuper le premier siege. Il accusa le pape St. Corneille d'avoir acheté un billet du magistrat pour se soustraire à la persécution, & d'avoir communiqué avec des évêques qui avoient sacrifié aux idoles. Sur ce fondement, il sépara plusieurs confesseurs & quan-

tité de fideles de la communion de Corneille ; & il se fit ordonner évêque de Rome. C'est le premier anti-pape.

Dans toutes les provinces on fut d'abord partagé entre ces deux papes ; plus la discipline étoit alors sévére, plus Novatien en imposoit par son faux zele ; & comme il trouva des esprits disposés en sa faveur, son héréſie se répandit beaucoup. Elle dura jusques dans le cinquieme siecle.

Il est condamné.

Cependant sa doctrine étoit évidemment contraire à la tradition. Il fut condamné dans deux conciles, l'un tenu à Rome, l'autre à Antioche. Bientôt ceux qu'il avoit séduits, ouvrirent les yeux. Il ne lui resta des sectateurs que dans quelques provinces.

Après quelques persécutions la paix est rétablie dans l'église.

L'église fut encore persécutée sous Gallus, & sous Valérien, quoique celui-ci eût été favorable aux Chrétiens les premieres années de son regne. Lorsqu'il fut pris par les Perses en 259, Gallien son fils, rétablit la paix ; & l'église en jouit jusqu'en 302, la dix-huitieme année de Dioclétien. Il est vrai que vers 274 Aurelien publia des édits contre les Chrétiens : mais ils produisirent peu d'effets, parce que ce prince fut assassiné l'année suivante. La persécution ne se fit presque sentir que dans les Gaules.

Dispute sur la validité du

Au commencement du regne de Valérien, il s'éleva une grande dispute, qui partagea toute

église. Il s'agissoit du baptême des hérétiques. baptême des hérétiques.
t. Cyprien soutenoit qu'il étoit nul, sur ce
rincipe que la grace ne se donne point & ne
e reçoit point hors de l'église catholique ; & il
n concluoit que les hérétiques, qui rentroient
ans l'église, devoient être baptisés, comme
'ils ne l'avoient pas été. Il entraîna dans son
entiment beaucoup d'évêques, & il fut appuyé
es décisions de plusieurs conciles.

La pape St. Etienne, au contraire, étoit pour
a validité du baptême des hérétiques. Il ju-
eoit que la grace dépendoit uniquement du
acrement, quelle que fût d'ailleurs la façon
le penser du ministre : & comme il se fondoit
ur la tradition, il accusoit St. Cyprien de vou-
oir innover,

On ne sait pas quelle fut alors la fin de cette
ontestation. Mais quelque temps après l'église
déclaré, qu'on ne devoit point renouveller le
aptême, donné en invoquant les trois person-
es divines, quoi qu'il eût été administré par
des hérétiques : cet usage étoit en effet le plus
universel.

On reproche à St. Etienne d'avoir mis de la
assion dans cette dispute, jusqu'à traiter dure-
ment ceux qui ne pensoient pas comme lui.
St. Cyprien se conduisit avec beaucoup de mo-
dération & de sagesse. Il avoit trop de vertu &
trop de zele, pour songer à faire un schisme ;
& s'il se trompa sur une question, qui paroiſ-

soit alors problématique, on ne peut lui reprocher d'ailleurs aucune des erreurs du second & du troisieme siecle. Il est le premier des auteurs ecclesiastiques, qui ait été véritablement éloquent. Le caractère de son esprit est la facilité, la fertilité, & la netteté; & il a été une des plus grandes lumieres de l'église. Il souffrit le martyre à Carthage, lors de la persécution de Valérien.

Manès.

C'est vers ce temps, ou peu après, que parut en Perse l'héresiarque Manès, dont la secte fit des progrès rapides: elle étoit déja fort répandue sur la fin du troisieme siecle. Ce Manès étoit un esclave qu'une femme avoit fait instruire dans les sciences des Perses, & auquel elle avoit laissé les écrits de Buddas, où il puisa sa doctrine; & c'est d'un nommé Seithien, Sarrazin, établi à Alexandrie, & fort instruit dans la philosophie égyptienne, que Buddas avoit lui-même emprunté ses principes. Vous voyez que si le Manichéisme nâquit en Perse, il tiroit cependant son origine d'Alexandrie.

Il établissoit deux principes.

Cette héresie étoit un ramas de ce que les Gnostiques & d'autres on dit de plus absurde; & elle admettoit une multitude d'esprits de toute espece. Ce qui lui appartient plus particuliérement, c'est de reconnoître, pour principes de tout, deux dieux éternels, indépendants, l'un bon, l'autre mauvais, & essentiel-

ement ennemis. De leur concours, ou plutôt de leurs combats, eſt ſorti le monde. Par-tout leurs ſubſtances ſe répandent & ſe mêlent, enſorte que chaque homme a deux ames, dont l'une eſt une parcelle du bon principe, & l'autre une parcelle du mauvais. C'eſt d'après ces abſurdités, que les Manichéens prétendoient rendre raiſon du bien & du mal. On s'eſt longtemps occupé de ce ſyſtême extravagant: il ne mérite cependant pas de nous arrêter. Vers l'an 290 Dioclétien ordonna que les chefs des Manichéens ſeroient brûlés avec leurs écrits; & que les autres, ſuivant leur condition, auroient la tête tranchée, ou ſeroient dépouillés de leurs biens & condamnés aux mines. Il paroît que les empereurs ſuivants, lors même qu'ils toléroient les hérétiques, ont tous traité les Manichéens avec la même rigueur.

Perſécution ſous Dioclétien.

La perſécution à laquelle Dioclétien fut porté par Galere, dura de puis 302, juſqu'en 310 que Galere lui-même rendit la paix à l'égliſe, dans une maladie, dont il mourut. Elle produiſit une quantite étonnante de martyrs, dans tout l'empire, excepté dans les Gaules qui en furent exemptes. Conſtance n'y fit mourir aucun Chrétien, & permit ſeulement d'abattre les égliſes.

Lâcheté de ceux qu'on nomma traditeurs.

La perſécution ne fut nulle part plus violente qu'en Afrique. Dioclétien avoit ordonné de faire mourir, ſans diſtinction, tous les Chré-

tiens qui perſiſteroient, & de brûler publiquement les livres de l'écriture. Il vouloit qu'on fit une recherche exacte de ces livres, & il y alloit de la vie des magiſtrats, s'ils étoient convaincus de négligence ou d'indulgence à cet égard. Cette recherche troubla, ſur-tout l'Afrique, où beaucoup de fideles aimerent mieux périr dans les tourmens que de livrer les ſaintes écritures. Mais après une longue paix, dont le relâchement eſt une ſuite ordinaire, on ne pouvoit pas ſe flatter que tous les Chrétiens auroient le même zele. Il y eut donc des ames aſſez lâches pour livrer les livres ſaints; & ce crime ne fut pas ſeulement celui de quelques laïques, ce fut encore celui de pluſieurs prêtres & de pluſieurs évêques. Les coupables furent nommés *Traditeurs*.

La paix donnée par Galere, ne dura que ſix mois; & dans cet intervalle, il ſe forma un ſchiſme.

Schiſme des donatiſtes.

Menſurius, évêque de Carthage, étant mort pendant la perſécution, Cécilien, élu par le ſuffrage du peuple & ordonné par un évêque voiſin, redemanda aux anciens des vaſes d'or & d'argent que ſon prédéceſſeur leur avoit confiés. Ceux-ci, ne voulant pas les rendre, formerent un parti auquel ſe joignirent Botrus & Celeuſius, irrités qu'un autre leur eût été préféré, & Lucilla femme riche & puiſſante.

A leur

A leur ſollicitation des évêques de Numidie vinrent à Carthage, au nombre environ de 70; & ſous prétexte que ç'eût été à eux d'ordonner l'évêque de cette ville, ils ſe déclarerent contre Cécilien. On ne ſait pas ſi cette raiſon avoit quelque fondement, parce que nous ignorons les uſages, qu'on ſuivoit en Afrique. Il eſt certain qu'ailleurs un métropolitain étoit ordonné par un évêque de ſa province: celui d'Ortie, par exemple, ordonnoit celui de Rome. Quoiqu'il en ſoit, ils condamnerent Cécilien, parce qu'il ne s'étoit pas préſenté à leur concile, parce qu'il avoit été ordonné par des traditeurs, & parce qu'étant diacre, il avoit empêché de porter de la nourriture aux martyrs qui étoient en priſon. Aucune de ces allégations n'étoit prouvée; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que la plupart de ces évêques étoient traditeurs eux-mêmes. Ils ordonnerent cependant un nommé Majorin, domeſtique de Lucilla, qui dans cette occaſion leur ouvrit ſa bourſe. Cécilien fut reconnu dans toutes les autres égliſes: mais ſes ennemis aimerent mieux ſe ſéparer de communion que de ſe déſiſter, & toute l'Afrique fut diviſée en deux partis. Telle fut l'origine de ces ſchiſmatiques, qui prirent le nom de Donatiſtes, de Donat un de leurs chefs.

Depuis Galere juſqu'en 325, que Conſtantin, ſeul maître de l'empire, fit triompher l'égliſe, il y eut encore trois perſécutions, dont

Commencement de l'Arianiſme.

la premiere fut ordonnée par Maximin, les deux autres par Licinius; & il nâquit une héréſie, qui devoit troubler la paix. C'eſt l'Arianiſme, ainſi nommé de l'héréſiarque Arius, qui ayant été condamné dans deux conciles, tenus à Alexandrie, ſe retira en Paleſtine, où il entraîna pluſieurs évêques dans ſon parti. Il nioit la divinité de Jeſus-Chriſt. Nous en parlerons.

# CHAPITRE IX.

## *De la discipline dans les trois premiers siecles.*

LA doctrine de l'église a été la même dans tous les temps & dans tous les lieux. La discipline au contraire, dans les trois premiers siecles, sans plan général & uniforme, a varié suivant les lieux, & quelquefois dans le même lieu d'un temps à un autre.

Pourquoi la discipline a varié dans les trois premiers siecles.

Le premier soin des Apôtres fut d'établir la doctrine. Il n'est pas à présumer qu'ils ayent négligé les cérémonies; mais ils s'y appliquerent moins, parce qu'elles sont en effet moins nécessaires. C'est sous leurs successeurs qu'on régla peu à peu celles qu'il falloit observer dans l'administration des sacrements, dans les assemblées, dans le gouvernement des églises, dans la forme des jugements ecclésiastiques, en un mot, dans tout ce qui concerne la discipline. Ces choses devoient souffrir quelques variétés, soit parce qu'elles ne sont pas toutes de nature à être les mêmes, en tout temps & en tout lieu;

soit parce que les évêques, toujours traversés, ne pouvoient pas agir avec assez de concert, pour adopter les mêmes usages. Chacun faisoit ce qu'il croyoit convenir aux circonstances, ou ce qu'elles lui permettoient. Mais quand sous la protection de Constantin, l'exercice de la religion fut libre dans tout l'empire; alors les évêques, assemblés sans obstacles, firent des réglements généraux, & la discipline fut bientôt la même dans toute l'église: voici quelle étoit à peu près celle des trois premiers siecles.

Usages généraux.

Les Chrétiens s'appelloient freres, dans les assemblées. Ils se donnoient le baiser de paix; & ils faisoient souvent le signe de la croix. Ils s'assembloient particulierement le dimanche: ils faisoient leurs prieres, étant tournés vers l'orient; ils les prononçoient d'une voix modérée, sans chanter: ils ne prioient point à genoux, le dimanche, ni depuis pâque jusqu'à la pentecôte. Ils faisoient des oblations pour les morts & célébroient le sacrifice de la messe en leur mémoire. Ils prioient les saints & les martyrs, persuadés qu'ils intercédoient auprès de Dieu pour les vivants.

Lieux où l'on s'assembloit.

Les lieux où l'on s'assembloit, étoient simples & sans ornements, plus ou moins secrets, suivant les conjonctures. On ne leur donnoit point le nom de temple. C'étoient des maisons, où l'on conservoit des reliques, ou des cimetie-

res dans lesquels reposoient les corps des martyrs.

Peu de cérémonies.

La table, sur laquelle on célébroit l'Eucharistie, étoit appellée quelquefois autel & quelquefois table. Il ne paroît pas que l'usage des croix & de l'encens fût fort commun : les lumieres n'étoient employées que pour éclairer les fideles, & elles ne faisoient pas encore partie des cérémonies.

Jours Solemnels.

On célébroit avec solemnité les fêtes de noël, de pâque & de la pentecôte. L'évêque, ou en son absence, le prêtre présidoit à l'assemblée. On y lisoit l'écriture, & souvent l'évêque prêchoit la parole de Dieu.

Comment les Gentils étoient reçus dans l'église.

Les Gentils, qui vouloient se convertir, n'étoient pas aussitôt admis parmi les Chrétiens; ils étoient d'abord faits cathécumenes, par l'imposition des mains de l'évêque ou du prêtre, qui les marquoit au front du signe de la croix. Un catéchiste les instruisoit d'ordinaire pendant deux ans ; temps qui se prolongeoit ou s'abrégeoit, suivant les progrès qu'on faisoit dans la doctrine, &, sur-tout, dans les mœurs.

On baptisoit, en plongeant trois fois dans l'eau, au nom de la trinité; & ce sacrement ne s'administroit solemnellement qu'aux fêtes, de pâque, & de la pentecote. On faisoit aux baptisés une onction d'huile, qu'on croyoit leur servir intérieurement : en quelques églises, on leur donnoit du lait & du miel à goûter. Enfin on

leur imposoit les mains, pour faire descendre sur eux la plénitude du St. Esprit; & on considéroit cette imposition, réservée ordinairement à l'évêque, comme un sacrement différent du baptême.

Pénitence publique.

On ne réitéroit, jamais le baptême, si ce n'est dans les églises, où l'on croyoit que celui des hérétiques étoit nul. Il falloit subir une pénitence publique, pour obtenir la rémission des crimes commis après avoir été baptisé. Le pénitent, privé de la communion, chassé des assemblées, étoit obligé de jeûner, de s'humilier, de se mortifier à la porte de l'église. Cette pénitence ne s'accordoit qu'une fois; & ceux qui retomboient, n'étoient jamais réconciliés à l'église & n'attendoient le pardon que de Dieu seul.

Elle étoit communément de plusieurs années: suivant que les églises étoient plus indulgentes ou plus sévères, elles en abrégeoient la durée ou l'étendoient. Il y en avoit, où ceux qui étoient tombés dans l'idolatrie, ou qui avoient commis un homicide, ne pouvoient jamais obtenir le pardon de ces crimes: mais elles se relâcherent dans la suite; & elles l'accorderent à la mort, ou après une longue pénitence. Cependant on étoit en général dans l'usage d'abréger les pénitences en faveur de ceux qui étoient recommandés par des confesseurs ou par des martyrs.

Ceux qui avoient ſubi une pénitence publique, n'étoient jamais admis dans le clergé. On ne ſoumetoit pas les clercs à cette pénitence, ſi ce n'eſt dans quelques égliſes; & ceux qui tomboient dans des crimes, étoient ſeulement privés pour toujours de leur miniſtère. Mais on avoit grand ſoin de ne choiſir pour miniſtres que des hommes, dont les mœurs fuſſent irréprochables; habillés, comme le reſte des fideles, ils ne devoient ſe diſtinguer que par la ſainteté de leur vie. On ne vouloit pas qu'ils ſe mêlaſſent des affaires temporelles: on leur défendoit tout gain ſordide: ils adminiſtroient les ſacrements, ſans rien exiger; le peuple les nourriſſoit volontairement. Si les prêtres étoient mariés avant leur ordination, il leur étoit permis de garder leur femmes: mais dès qu'une fois ils avoient été ordonnés, il ne leur étoit plus permis de ſe marier. On permettoit cependant le mariage aux diacres.

Ce que l'égliſe éxigeoit dans ſes miniſtres.

L'évêque étoit ordinairement élû par les ſuffrages du peuple, & ordonné par pluſieurs évêques, qui lui impoſoient les mains. C'étoit le chef de ſon clergé: rien ne ſe faiſoit ſans lui, ou du moins ſans les pouvoirs qu'il accordoit. Le baptême même lui étoit réſervé. Les diacres étoient les tréſoriers: ils diſtribuoient les oblations aux pauvres, &, en cas de néceſſité, ils pouvoient, dans quelques égliſes, impoſer les mains aux pénitents.

Subordination qui s'établit parmi eux.

On croyoit qu'il n'y avoit proprement qu'un épiſcopat, dont chaque évêque gouvernoit une partie. C'étoit une conſéquence que toutes les égliſes fuſſent dans l'obligation de ſe ſecourir mutuellement. Auſſi tous les évêques vivoient-ils dans une grande union. Il s'établit cependant une ſubordination entre eux: car ceux des grandes villes eurent des prérogatives dans les ordinations & dans les conciles, & celui de Rome fut conſidéré comme le premier de tous. On ne le jugeoit pourtant pas infaillible: la diſpute ſur le baptême des hérétiques en eſt la preuve. Le ſentiment de l'égliſe univerſelle étoit l'unique regle de la foi; & on croyoit qu'il n'y avoit point de ſalut pour ceux qui ne s'y ſoumettoient pas.

Uſage des excommunications.

On veilloit ſur les mœurs, & on excommunioit, non-ſeulement, les hérétiques, mais encore ceux qui troubloient la diſcipline, ou qui menoient une vie déréglée. Dès qu'un homme avoit été excommunié par ſon évêque, il étoit rare qu'il trouvât une égliſe qui le reçût à ſa communion.

La célébration de l'Euchariſtie.

Le ſacrifice des Chrétiens étoit la célébration de l'Euchariſtie. Il ſe faiſoit d'une maniere ſimple, & avec peu de cérémonies. La matiere en étoit un pain ordinaire & du vin mêlé d'eau. Les fideles l'apportoient: le prêtre ou l'évêque, qui préſidoit à l'aſſemblée, la conſacroit: les diacres la diſtribuoient: & on com-

nunioit ſous les deux eſpeces. Il ſemble qu'il y it eu des égliſes, où chacun s'approchoit de la able, & prenoit ſa portion de l'Euchariſtie. On a donnoit aux enfants ſous l'eſpece du vin. On a recevoit ſouvent, & ordinairement toutes les ois qu'on ſe trouvoit aux aſſemblées, quelque-ois le matin, & quelque fois au milieu du re-as. Mais parce qu'en approchant de ce ſacre-ment, on proteſtoit recevoir le corps & le ſang le Jeſus-Chriſt, on croyoit n'y pouvoir parti-ciper, qu'autant qu'on vivoit ſaintement, & on le recevoit avec le plus grand reſpect. Afin même de ne pas l'expoſer à être profané, on renoit la précaution de ſe cacher des cathécu-nenes & des infideles. C'étoit aſſez l'uſage de ne pas s'ouvrir à eux ſur les myſtères.

Les jeûnes des Chrétiens.

Le Chrétiens jeûnoient ordinairement les mercredi & vendredi, juſqu'à la neuvieme heure ſeulement: pluſieurs paſſoient même ces ours en prieres, ce qu'ils appelloient ſtation. ls jeûnoient encore & ſe mortifioient, ſur tout, dans les temps de calamités, & quand ils étoient en pénitence. Le jeûne le plus ſolemnel étoit avant pâque, plus ou moins long, ſuivant es différentes coutumes des égliſes. D'ailleurs es Chrétiens penſoient qu'il étoit défendu de eûner le dimanche, & depuis pâque juſqu'à la entecôte, ils ne mangeoient ni viandes étouf-fées, ni ſang, ni aucune des choſes qui avoient été offertes aux idoles. Ils condamnoient la cou-

tume où l'on étoit de brûler les morts, & ils les enlevéliſſoient.

Les opinions qu'on avoit ſur le mariage, portoient au célibat.

Le mariage ſe célébroit en préſence des prêtres. On jugeoit le célibat plus ſaint. C'eſt pourquoi quelques uns ont condamné les ſecondes noces. Il y a même eu des hérétiques qui regardoient le mariage comme un état criminel. Quelques égliſes permettoient de repudier ſa femme, & d'en épouſer une autre, pour cauſe d'adultère ſeulement.

Il y avoit quantité d'hommes & de femmes qui vivoient dans le célibat & dans l'auſtérité. Les opinions qu'on avoit ſur le mariage invitoient à ce genre de vie. Souvent les perſécutions mettoient dans la néceſſité de l'embraſſer; parce que les Chrétiens, forcés de fuir, n'avoient pas de retraite plus ſûre que les déſerts. L'Egypte offroit, ſur-tout, cette reſſource. Les eſprits n'étoient nulle part plus portés à une ſolitude auſtère : nous en avons déja vu des exemples. C'eſt auſſi là qu'on trouve les premiers hermites, & les commencements de l'ordre monaſtique.

Commencement de l'ordre monaſtique.

Sous la perſécution de Décius, une des plus cruelles, les Chrétiens d'Egypte s'enfuirent dans les déſerts. La faim, la ſoif, les maladies, les bêtes, les voleurs en firent périr un grand nombre; & pluſieurs, pris par les Sarrazins, tomberent en eſclavage. Un jeune homme de vingt trois ans, nommé Paul, échapa, entre

utres, à tous ces dangers, & se retira dans une averne où il vécut quatre-vingt dix ans. C'est e premier hermite dont l'histoire fasse mention. Cependant il y en avoit déja dès le temps de t. Marc, soit que des Therapeutes se fussent onvertis, soit que les Chrétiens eussent cherné la solitude, pour vivre plus saintement.

Si quelques uns, comme Paul, prirent d'abord ce genre de vie par nécessité, d'autres l'embrasserent par choix; & dans les temps de paix, s s'établissoient volontiers aux environs des ourgs. Le plus célébre de ces solitaires Egyptens, est St. Antoine, qui, à l'âge de vingt ans, e retira en 270 auprès de Coma, village où étoit né. Il demeura quinze ans dans cette retraite, visitant tous les hermites dont il entendoit parler, & s'éxerçant à toutes les vertus. Enfin son zele ardent lui fit chercher une plus rande solitude; il se retira dans un desert; & a réputation de sa sainteté lui ayant attiré des isciples, il fut le fondateur de plusieurs monasteres Chrétiens. Je dis *Chrétiens*; parce qu'il avoit long-temps que les Thérapeutes avoient es leurs: ils donnoient même ce nom à leurs celules. Quoiqu'il en soit, S. Antoine est regardé omme l'instituteur de la vie monastique. Les nonasteres se multiplierent beaucoup en Egypte, sur-tout, depuis la persécution de Dioclétien. 'est de ces moines, d'abord épars & solitaires, que se formeront dans la suite des communau-

autés, qui ſuivront une même regle, ſous la conduite d'un ſupérieur, nommé abbé ou archimandrite.

Les moines gardoient le célibat, vivoient dans l'obéiſſance & dans la pauvreté, faiſoient des jeûnes exceſſifs, pratiquoient les plus grandes auſtérités: en un mot, ils renonçoient entierement au monde, pour être uniquement à Jeſus-Chriſt. Tels ſont à peu près les uſages, qui ſe ſont établis dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe.

# CHAPITRE X.

## *Conclusion de ce livre.*

QUAND la religion chrétienne n'auroit point trouvé d'obstacles, ce seroit encore une chose merveilleuse, que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution seroit unique dans son espece. Que penserons-nous donc, tout se trouvant contraire à sa propagation, elle a eu à combattre les mœurs, les préjugés les superstitions des peuples? quel projet que celui des Apôtres! annoncer une réligion, qui se déclare l'ennemie de tous les cultes: l'annoncer, non-seulement, dans l'empire, la porter encore au de-là, & chez des nations dont ils ne savoient pas les langues. Ce projet pouvoit-il s'executer sans des secours extraordinaires? pouvoit-il seulement se former? considérons, sur-tout, qu'ils sortoient d'un peuple généralement mépriſé, qu'ils étoient mépriſés eux-mêmes: or, ce mépris n'étoit certainement pas le moindre obstacle. Comment donc ces ignorants réussissent-ils, tandis que tant d'imposteurs, qui paroissent

Les Apôtres étoient convaincus de la vérité de l'évangile qu'ils préchoient.

dans le même siecle échouent, & des imposteurs parmi lesquels on trouve des philosophes instruits & considérés, tels qu'Apollonius de Tyanes ? ont ils voulu eux-mêmes en imposer ? pourquoi donc combattent-ils tous les vices ? pourquoi enseignent-ils une morale si pure & si sainte ? le caractère de l'imposture est il de sacrifier tout intérêt humain, & de souffrir les tourments & la mort pour le mensonge ? reconnoissons donc que les Apôtres étoient convaincus, & voyons sur quel fondement.

L'accomplissement des anciennes prophéties, premier motif de leur conviction.

Il n'est pas douteux que les Juifs n'attendissent le Messie, dans le temps même de l'avénement de Jesus-Christ. Quantité de prophéties l'avoient annoncé ; & ce n'est point après coup qu'on les interpréta. L'espérance des Juifs, à cet égard, étoit si connue, que le bruit s'en étoit répandu jusques chez les payens *pluribus persuasio inerat*, dit Tacite, *antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret oriens, præfectique Judæa rerum potirentur.* Et Suetone : *percrebuerat oriente toto vetus & constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.* Voilà le Messie, d'après l'idée que la plupart des Juifs s'en formoient.

Or, les Apôtres avoient les prophéties, sous les yeux ; ils étoient témoins des actions de Jesus-Christ ; & ils l'ont reconnu pour le Messie

rédit. L'accompliſſement des prophéties a donc té le premier fondement de leur foi.

Les miracles de Jeſus-Chriſt, ſecond motif.

Lorſque deux diſciples de St Jean-Baptiſte inrent demander à Jeſus-Chriſt, s'il étoit le Meſſie, il répondit par des miracles. *Les aveugles voyent*, dit-il, *les boiteux marchent*, *les lépreux ſont guéris*, *les ſourds entendent*, *les morts reſſuſcitent.* Les miracles que les Apôtres oyoient, & dont les plus ſimples & les plus gnorants étoient à portée de ſe convaincre, nt été le ſecond fondement de leur foi.

L'accompliſſement des prophéties de Jeſus-Chriſt 3. motif.

Jeſus-Chriſt fit pluſieurs prédictions, dont es unes s'accomplirent pendant ſa vie, & d'aues après ſa mort. Il prédit la trahiſon de Judas, reniement de St. Pierre, & le lâche abandon- e tous ſes diſciples. Ce ſont les évangeliſtes mêmes qui ont publié ces circonſtances, aveu umiliant, que l'amour de la vérité pouvoit eul arracher.

Il falloit de nouveaux prodiges pour rallumer la foi des Apôtres & des diſciples. Le voile u temple ſe déchira : la terre trembla : elle ſe ouvrit de ténébres : Jeſus-Chriſt reſſuſcita le oiſieme jour : il apparut pluſieurs fois pennt quarante jours : il monta au ciel à la vue es Apôtres : & il leur envoya le St. Eſprit. Conaincus une ſeconde fois, ils ſe reprocherent ur lâcheté ; ils ſe rappellerent qu'elle avoit été rédite ; ils devinrent inébranlables.

Or, comment ces hommes si lâches sont-ils devenus si courageux ? c'est qu'ils ont été convaincus ; & ils l'ont été, parce qu'ils ont vu. Toutes les circonstances des apparitions de notre Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas cru légérement.

Si je ne parlois que des motifs que nous avons de croire, l'incrédule pourroit dire que les évangelistes ont inventé ces faits. Mais les Apôtres n'auroient pas pu croire sur des faits que les évangélistes auroient inventés depuis. S'ils ont cru, ils ont donc vu, & les faits n'ont pas été inventés. Or, il n'est pas douteux qu'ils n'ayent cru.

Jesus-Christ fit des prédictions qui s'accomplirent après sa mort. Il a prédit que ses disciples seroient conduits en présence des gouverneurs & des rois, à cause de lui, pour lui servir de témoignage devant eux & devant les nations. Il est vrai qu'il n'étoit pas impossible de prévoir qu'il s'éleveroit des ennemis contre une religion, qui vouloit s'établir sur les ruines de tous les cultes. Cependant avant qu'elle attirât l'attention des gouverneurs & des rois, il falloit qu'elle fît des progrès considérables : car les souverains ne s'en seroient pas occupés, si elle fût restée dans l'obscurité où elle étoit encore, lorsque Jesus-Christ faisoit cette prédiction. Or il n'étoit pas facile de prevoir ces progrès : quiconque ne fera attention qu'aux obstacles, con-

viendra

viendra qu'il eût été bien plus naturel de juger que la religion chrétienne seroit étouffée dès sa naissance. Cependant Jesus-Christ ne craint point d'en prédire la propagation ; assurant que son évangile seroit prêché par toute la terre, & que ses disciples instruiroient toutes les nations. Il montre bien quelle est sa confiance, lorsqu'il dit : *quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon pere qui est dans les cieux ; & quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon pere qui est dans les cieux.*

C'est, sur-tout, par les Apôtres que cette prédiction dévoit s'accomplir ; plus ils étoient ignorants, plus ils avoient de peine à le comprendre ; & si elle s'accomplissoit, c'étoit pour eux un nouveau motif de conviction.

Mais la prophétie sur la ruine de la ville & du temple de Jérusalem, & sur la dispersion des Juifs, est bien plus étonnante encore. Dans le temps où Jesus-Christ disoit qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre, cet événement ne paroissoit pas vraisemblable. Il ne le paroissoit pas même, lorsque Titus formoit le siege de Jérusalem : car rien n'étoit moins dans le caractère de ce prince. En effet, il prit des mesures pour sauver au moins le temple : ses efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les Apôtres & pour les disciples qui vivoient encore ! pour St. Jean, par exemple, & pour St. Si-

méon, qui vécurent jusqu'au second siecle. Celui-ci qui gouvernoit alors l'église de Jérusalem, se retira, lorsqu'il vit les aigles romaines; & il suivit en cela le conseil que Jesus-Christ avoit donné.

Comment les Apôtres convaincus ont donné de nouveaux motifs de conviction.

J'ai prouvé d'un côté, que les Apôtres étoient convaincus, & de l'autre qu'ils l'étoient avec fondement. Il faut donc croire, sur leur autorité, que la religion qu'ils ont prêchée, est toute divine; & quand il n'y auroit pas d'autres preuves pour nous, il ne resteroit pas de doute. Voyons cependant quels ont été les motifs de ceux qui ont cru, sans avoir été témoins des miracles de Jesus-Christ.

Quand les Apôtres & les disciples n'auroient fait qu'attester ce qu'ils avoient vu, l'assurer au milieu des tourments, le confirmer en mourant, & se trouver heureux de mourir pour l'évangile, cette raison eût été suffisante pour déterminer tout esprit sage: car une pareille conduite ne pourroit pas s'allier avec le mensonge. Mais par ce moyen la foi se seroit répandue trop lentement. Les Apôtres prouverent donc les miracles de Jesus-christ, en faisant des miracles eux-mêmes; en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paralytiques, des boiteux, en chassant les démons, en ressuscitant des morts, en faisant des prédictions. Ils firent plus, ils communiquerent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles celui qui dut, sur-tout, accélérer la conver-

sion des Gentils, c'est le don des langues : car, par ce moyen l'évangile se portoit facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier siécle de l'église; des miracles par tout, &, par tout aussi, des témoins qui les attestoient.

Cependant le plus grand nombre de ceux qui se convertissoient, n'étoit encore, comme je l'ai dit, que des hommes du peuple; & j'ai dit *le plus grand nombre*, parce que dès lors, il y en eut plusieurs, qui ne doivent pas être mis dans cette classe. Tels sont Joseph d'Arimathie, du grand sanhédrin des Juifs; Nicodéme, un des principaux parmi les Pharisiens; Denis de l'Aréopage, & Flavius Clement, sénateur, consul & parent de l'empereur. Mais c'est, surtout, dans le second siecle qu'il faut rechercher les motifs de conversion des savants & des gens du monde, parce que c'est alors qu'ils sont venus en foule dans l'église.

Motifs de conviction pour les hommes éclairés qui se sont convertis dans le second siecle.

Ce siecle a été un des plus éclairés. On s'occupoit des arts & des sciences, on cherchoit la vérité avec ardeur; & on ne peut pas présumer que les gens du monde & les savants, qui se convertirent, ayent embrassé sans examen une doctrine, qui les exposoit à la haine, au mépris, aux tourments, à la mort. Si vous demandez pourquoi tous ne se convertirent pas, je vous répondrai qu'on étoit en général, ou trop prévenu, ou trop occupé d'autres soins, pour apporter à cet examen toute l'attention nécessaire.

Les plus ſages furent d'abord frappés de la patience courageuſe des martyrs. Ils en voyoient des exemples dans toutes les provinces: ces exemples ſe renouvelloient ſans ceſſe; & ils n'imaginoient pas, comme Pline, que ce pût être l'effet d'une obſtination aveugle. Ils jugeoient, au contraire, qu'une conviction, éclairée pouvoit ſeule inſpirer dans tout l'empire, le même courage aux Chrétiens qui s'y répandoient. Il ſemble même que ce n'eût pas été aſſez pour les martyrs d'être convaincus: car, ſi l'on conſidere la longueur & la cruauté des tortures employées pour les faire ſuccomber, on conviendra que leur foi avoit beſoin d'être ſoutenue par des ſecours extraordinaires, & que leur conſtance peut être miſe au nombre des miracles.

Après avoir été frappé du courage des Chrétiens, il étoit naturel d'en conſidérer les mœurs. Or, on trouvoit un renoncement aux plaiſirs, aux richeſſes, à la pompe, en un mot, à tout ce qui excite la cupidité. On trouvoit des ames pures, qui ſe défendoient juſqu'à la penſée d'un crime. On trouvoit une charité ſans bornes; & on reconnoiſſoit qu'un payen baptiſé devenoit un nouvel homme, qu'il étoit comme régénéré, comme né une ſeconde fois dans un état plus ſaint.

Quelle étoit donc la doctrine qui inſpiroit tant de courage & tant de vertus? Ici, l'examen

devenoit un nouveau triomphe pour la religion chrétienne. Supérieure par sa théologie & sa morale à tout ce que les plus grands philosophes avoient enseigné, elle élevoit l'ignorant à la connoissance de son Créateur, & elle le rempliſſoit des maximes les plus pures.

Ces considérations suffisoient, sans doute, pour entraîner les Gentils, qui examinoient sans prévention. Cependant ils pouvoient encore demander aux Chrétiens: mais pourquoi courir à la mort? pourquoi vous obstiner à combattre les cultes établis? vous est-il donc nécessaire de les détruire, pour exercer toutes vos vertus? A ces questions les Chrétiens répondoient par les miracles de Jesus-Christ, par ceux des Apôtres, par ceux des hommes apostoliques, & par les prophéties.

Ces réponses étoient les mêmes par tout où il y avoit des Chrétiens. Par-tout, on atteſtoit les mêmes miracles ou de semblables: par tout on professoit la même doctrine & avec le même courage. Ajoutons à cet accord, qui ne peut se trouver avec l'imposture, que les évangiles avoient été écrits avant la ruine de Jérusalem, & que les livres de l'ancien testament ne pouvoient être suspects, puis qu'ils étoient conservés par les Juifs, ennemis de la réligion Chrétienne. Voilà par quels motifs des savants se convertirent en grand nombre dans le second siecle. En effet, c'étoit assez qu'il existât encore plu-

sieurs témoins des miracles faits dans le premier, & que d'ailleurs les prophéties fussent absolument accomplies.

Les œuvres de Jesus-Christ, disoit Quadrat, dans l'apologie qu'il osa présenter à l'empereur Adrien, ont toujours été vues & connues, parce qu'elles étoient réelles. Elles n'ont certainement point été douteuses aux malades guéris & aux morts ressuscités. Or, ceux-ci ont été vus, non-seulement, dans le temps de leur résurrection & de leur guérison, mais long-temps après: non seulement, dans le temps que notre Seigneur demeuroit sur la terre; ils ont encore survécu de beaucoup à son ascension, & quelques uns vivoient même de nos jours.

Si Quadrat parloit ainsi dans ce morceau, le seul qui nous reste de son apologie, vous pouvez juger combien il trouvoit de témoins éxistants des miracles des Apôtres, & de ceux des hommes apostoliques. Il est un des premiers exemples des savants convertis. La religion, répandue par-tout, étoit déja suffisamment prouvée, & les miracles devenoient tous les jours moins nécessaires. Aussi paroissent-ils avoir été plus rares dans le second siecle que dans le premier, & plus rares encore dans le troisieme. Cependant ils ne cesserent pas entierement. Après avoir donc été converti sur le témoignage des autres, on se confirmoit dans la foi par les miracles, dont on étoit témoin soi-même: car ils,

ont été encore fréquents, tant qu'il y a eu des hommes apoſtoliques, c'eſt-à-dire, pendant le cours du ſecond ſiecle.

Motifs de converſion dans le troiſieme ſiecle.

Si nous paſſons au troiſieme, les preuves de la religion acquerront une nouvelle force par les nouveaux miracles, quelques rares qu'on les ſuppoſe. D'ailleurs, nous verrons la tradition, conſerver dans toutes les égliſes ceux qui ſe ſont faits auparavant: nous verrons la cendre des martyrs les atteſter par-tout; & les ennemis mêmes du Chriſtianiſme en reconnoître la vérité. Ni Celſe, ni Porphyre ne les ont révoqués en doute.

Je me ſuis borné à mettre ſous vos yeux les motifs qui ont convaincu les payens dans les trois premiers ſiecles, parce que ſi la religion étoit démontrée alors, elle l'eſt encore aujourd'hui, & elle le ſera dans tous les temps. Cette matiere mériteroit, ſans doute, de plus grands éclaiciſſements, & j'y ſuppléerai dans nos converſations. Mais je ne devois pas tranſcrire tout ce que d'autres ont dit avant moi; & j'aurai aſſez fait pour le préſent, ſi l'ordre que j'ai ſuivi, peut vous guider dans les lectures que vous devez faire.

# LIVRE SEIZIEME.

## CHAPITRE PREMIER.

### *La conduite de Conſtantin par rapport à l'égliſe.*

Il ſuffit de conſidérer Conſtantin ſous deux points de vue.

Je ne ſuivrai point l'ordre des temps, parce que je veux abréger, & que d'ailleurs je crois plus inſtructif pour vous de conſidérer d'abord Conſtantin par rapport à l'égliſe, & enſuite par rapport à l'état. Il faut pour cela reprendre les choſes à l'année 312, époque de ſa converſion.

Conſtantin fait triompher la religion.

Après la défaite, & la mort de Maxence, le premier ſoin de Conſtantin fut de faire triompher la croix, & de manifeſter par des monuments qu'il devoit la victoire à Jeſus-Chriſt. Il fit bâtir des égliſes, accorda des privileges aux eccleſiaſtiques de Rome, montra beaucoup de

respect pour les ministres, de la religion, & abolit le supplice de la croix.

Il reconnut la protection divine dans la défaite de Licinius; & voulant réparer les maux, que la persécution avoit faits en orient, il ordonna de restituer aux églises & aux catholiques les biens qu'on leur avoit enlevés, de rendre la liberté à ceux qui avoient été condamnés, pour la foi, à l'exil, aux mines, ou à la prison, & de rétablir dans les emplois ceux qui en avoient possedé.

Il répare les maux que la persécution avoit faits.

C'est la même conduite qu'il avoit déja tenue avec les églises, qui s'étoient trouvées dans le même cas que celles d'orient: telles étoient sur-tout, celles d'Afrique. Il voulut même que les ecclesiastiques fussent exempts de toute espece de charges, & que les terres de l'église ne fussent sujettes à aucune imposition. Son dessein étoit, sur-tout, que les ministres de la religion ne fussent pas détournés du service des autels, persuadé qu'ils contribueroient plus à la prospérité de l'état par des prieres, que par des fonctions civiles. C'est pourquoi il les exempta des offices municipaux, offices honorables, mais qui obligeoient à des soins & à des dépenses. Ceux qui les exerçoient, étoient entre autres choses, chargés de lever les impositions, dans le district de leur cité & d'en faire les deniers bons.

Il accorde des exemptions au clergé.

Inconvéniens de ces exemptions.

Il étoit ſage de ne pas donner ces offices au clergé : mais les autres exemptions qu'on lui accordoit, devenoient préjudiciables au reſte des citoyens, ſur qui toutes les charges retomboient. Elles nuiſoient encore au clergé même, parce que c'étoit lui faire oublier ſa premiere deſtination, pour lui donner l'amour des richeſſes; & on remarqua bientôt qu'il ſe rempliſſoit de quantité de gens riches, qui n'y entroient que pour être plus riches encore, en jouiſſant des exemptions.

En voulant remedier à ces inconvéniens Conſtantin en occaſionne d'autres.

Quand on ne conſidére que le zele de Conſtantin, on peut l'excuſer de n'avoir pas vu que ces exemptions étoient contraires au vrai bien du clergé : mais il auroit dû prévoir qu'elles le feroient au bien de l'état. Il s'en apperçut enfin ; cependant il ne les révoqua pas. En conſidérant que c'étoit aux riches à porter les charges, il ordonna qu'on ne recevroit dans le clergé que des perſonnes qui auroient peu de bien. Ainſi, d'un côté, il combloit l'égliſe de faveurs, de l'autre, il en bleſſoit la liberté, & la privoit de tout bon ſujet, qui ſeroit riche. En croyant donc remédier à un inconvénient, il en produiſoit un autre : telles ſont les ſuites d'une fauſſe démarche. Malheureuſement les princes ont ſouvent tort, & ce qui eſt plus malheureux, c'eſt qu'ils ſont rarement capables de s'en appercevoir; ou que s'ils s'en apperçoivent, ils ne croyent pas de leur dignité de l'avouer. Ils tombent donc de fautes en fautes.

Il consacre le dimanche à la priere.

Conſtantin, voulant que le dimanche fût onſacré à la priere, défendit toute occupation our ce jour là; & il ſe conduiſit d'autant plus agement, qu'il fit une exception en faveur les travaux de l'agriculture. Les ſoldats chréiens paſſoient le dimanche à l'égliſe; les aures étoient conduits dans une plaine, où on eur faiſoit réciter une priere au vrai Dieu.

Il autoriſe le célibat en croyant faire reſpecter la virginité.

Les empereurs avoient employé les peines & les récompenſes, pour engager les citoyens à ſe marier, & à donner des enfants à l'état. Quelques uns croyent que Conſtantin laiſſa ubſiſter les récompenſes: il eſt au moins certain qu'il ſupprima les peines, & qu'il abrogea en partie la loi *papia*. Son motif étoit d'entrer dans l'eſprit de l'égliſe, & de faire reſpecter la virginité, que l'évangile honore comme une vertu. Cependant abroger la loi *papia*, c'étoit autoriſer le célibat, & il y a une grande différence entre le célibat & la virginité. D'ailleurs, Conſtantin auroit dû craindre d'entretenir dans l'erreur les hérétiques, qui jugeoient le mariage criminel. Enfin les payens, qui étoient encore en grand nombre, pouvoient ſe prévaloir de la loi de cet empereur: ce qui étoit nuiſible à l'état, ſans être utile à la religion. Il eſt vrai, que, ſuivant la remarque de St. Ambroiſe, les pays où il y avoit le plus de vierges, étoient auſſi les plus peuplés: mais ſi cela eſt, cer-

tainement ce n'étoit pas, parce qu'il y avoit plus de vierges.

Il permet de faire les affranchissements dans les églises.

Les affranchissements se faisoient devant les premiers magistrats; & il y falloit tant de formalités, qu'il étoit quelquefois bien difficile à un maître de donner la liberté à son esclave. Constantin leva toutes ces difficultés, en permettant d'affranchir dans l'église; & en déclarant que l'attestation des évêques ou des prêtres suffisoit pour faire un citoyen Romain.

Il permet de laisser aux églises telle part de son bien qu'on jugera à propos.

Il convenoit d'assurer à chaque église de quoi entretenir son clergé. Mais il faut qu'un prince sache toujours ce qu'il donne; car il ne devroit jamais donner ni trop ni trop peu: si cette reflexion est juste, vous ne trouverez pas assez de sagesse dans la loi par laquelle Constantin permit à chacun, de laisser par testament à l'église, telle part de son bien qu'il jugeroit à propos; vous aurez de la peine à concilier cette loi avec celle qui ne permettoit l'état ecclesiastique qu'à ceux qui avoient peu de bien; & vous voyez qu'ouvrant la porte à l'avidité & à la séduction, elle ruinera bien des familles.

Il confie l'administration de la justice aux évêques.

Il permit par une loi à tous ceux qui auroient des procès, de recuser les juges civils, pour appeller au jugement des évêques: ordonnant que les sentences rendues dans un tribunal ecclésiastique, seroient considérées, comme s'il

les avoit rendues lui-même ; & enjoignant aux gouverneurs de les faire executer. (*)

Jusqu'alors les évêques avoient été en possession d'être les arbitres des procès qui s'elevoient parmi les Chrétiens. Cet usage auroit pu s'abolir peu à peu, parce que les raisons, qui l'avoient introduit, ne subsistoient plus. Il n'y avoit pas même d'inconvénient à le conserver ; & il étoit juste de permettre aux parties de préférer des arbitres à des juges. C'est à quoi Constantin, ce me semble, auroit dû se borner.

En effet, étoit-il raisonnable de confier l'administration de la justice au clergé? il y avoit, à la vérité, dans ce corps quantité d'évêques remplis de sainteté & de lumieres. Cependant on peut présumer qu'en général leurs connoissances se bornoient aux choses de la religion ; & que la jurisprudence, qui étoit un chaos pour les meilleurs jurisconsultes, étoit un plus grand chaos pour eux. On ne peut donc pas supposer, qu'ils soient devenus des juges éclairés par la seule force d'une loi, qui les déclaroit juges. On dira, sans doute, que Constantin a voulu montrer son respect pour l'eglise : je réponds qu'il en pouvoit donner toute autre preuve. Il

(*) Il y a des critiques qui pensent que cette loi est supposée : mais elle sera bientôt portée par un des successeurs de Constantin, Honorius.

n'étoit pas ſage d'anéantir les tribunaux civils, dont les magiſtrats ſont au moins cenſés avoir appris leur métier, pour confier l'adminiſtration de la juſtice à des juges, qu'on doit préſumer n'avoir pas étudié les loix. Ajoutons que cette prérogative pouvoit rendre le clergé trop puiſſant.

La ſuite de l'hiſtoire vous fera connoître les abus de ces exemptions & de ces privileges accordés inconſidérément. Je vous prie ſeulement, de remarquer que le clergé n'en jouiſſoit pas avant Conſtantin : c'eſt une choſe que la plupart des princes ignorent, & que le clergé oublie volontiers.

Moyens de Conſtantin pour abolir le culte des Idoles.

Conſtantin ne ceſſoit de s'élever contre l'aveuglement des payens, & d'exhorter tout les peuples à ſe convertir. Cependant ſa conduite à cet égard a été différente ſuivant les temps; lorſqu'il n'étoit pas encore ſeul maître de l'empire, il a permis de ſacrifier aux idoles, dans les temples & en public. Il étoit alors ſi éloigné de perſécuter les idolâtres, qu'il invitoit les Chrétiens à n'employer que la douceur, la perſuaſion & l'exemple. Dans la ſuite, il uſa de violence. Il y eut des temples qu'on ferma; d'autres qu'on découvrit, afin qu'ils tombaſſent en ruine, d'autres qu'on abattit. On les dépouilloit de toutes leurs richeſſes : on enlevoit les ſtatues auxquelles l'art donnoit du prix; on briſoit toutes les autres.

Cette conduite étoit tout-à-fait contraire l'eſprit de la religion : car la violence ne fait ue des hypocrites & des ſacrileges, & cepen- nt la perſuaſion fait ſeule les Chrétiens. ne falloit donc rien négliger pour éclairer les euples ; il ne falloit pas ſe laſſer de les exhor- r. Comment des Chrétiens pouvoient-ils x-mêmes employer des perſécutions, dont avoient éprouvé & démontré tant de fois njuſtice ?

Sa conduite avec les Donatiſtes.

Conſtantin voyant avec douleur les divi- ons, qui troubloient l'égliſe, entreprit de ncilier les eſprits & de rapprocher les partis ntraires; mais il eût été à ſouhaiter qu'il ſe t conduit avec autant de prudence que de le.

Comme il avoit ordonné aux proconſuls Afrique, de rechercher ceux qui troubloient ns cette province, la paix de l'égliſe catho- que, les Donatiſtes, qui craignirent qu'on ſévît contre eux, ſe hâterent de lui deman- er des juges, & lui adreſſerent un mémoire cet effet ; la choſe n'étoit pas ſans difficulté; r à quel titre l'empereur pouvoit-il nommer s juges dans une affaire eccléſiaſtique, lui, r-tout, qui n'étoit encore ni baptiſé ni mê- e catéchumene? il eſt vrai; qu'il ne s'agiſ- it pas du dogme, mais ſeulement des accu- tions faites contre Cécilien ; & que, par onſéquent, cette affaire étoit de nature à pou-

voir être jugée par des laiques. Cependant Con
tantin avoit un prétexte pour ne s'en poi
mêler, & il l'auroit dû saisir : car dans ces sortes d
disputes, les princes ne font souvent qu'irriter l
partis, & leurs fausses démarches sont toujou
dangereuses. Les Donatistes étoient déja con
damnés, puisque Cécilien avoit pour lui tou
les évêques catholiques ; cependant l'empereu
convoque lui-même à Rome un concile, d
nomme pour juges le pape Miltiade, tro
évêques des Gaules & quelques uns d'Italie.

Les Donatistes furent condamnés & ne
soumirent pas. C'étoit le cas de regarder cet
affaire comme décidée ; puisqu'on pouvoit fac
lement prévoir que ceux qui avoient été rebe
les à un premier concile, le feroient encore
un second. L'empereur néanmoins eut
foiblesse d'en accorder un nouveau aux plai
tes importunes des Donatistes. Il le fit ten
à Arles ; & il reconnut bientôt ce qu'il n'avo
pas prévu, c'est-à-dire, l'obstination des schi
matiques.

Ils appellerent du concile à lui-même ;
en fut irrité : il regarda cette démarche comm
une impiété de leur part. Quoi, disoit-il, c
*est dans l'usage d'appeller d'une moindre autor
té à une plus grande, & ces méchants appelle
du ciel à la terre, de Jesus-Christ à un homm*
Il rejeta donc leur appel avec horreur, & vo
lant punir tous ces rebelles, il ordonna de l
l

lui amener. Ils vinrent, & contre l'attente de tout le monde, il reçut leur appel, & les jugea.

Sa décision fut conforme à celle des deux conciles, & les Donatistes, bien loin de se rendre, l'accusèrent de s'être laissé prévenir. Alors il en condamna à mort & au bannissement : il leur ôta les basiliques, & les lieux où ils s'assembloient : il confisqua même les biens de plusieurs : & ils firent plus de progrès que jamais. Lorsqu'ils furent tombés dans de nouvelles erreurs, & que devenus plus audacieux, ils se croyoient tout permis, Constantin saisit ce moment pour prendre avec eux une conduite modérée ; rappellant les exilés, exhortant les catholiques, à les vaincre par la douceur, & disant qu'il falloit laisser à Dieu le soin de les punir. Telle fut la conduite de cet empereur, & quelques années après il y eut en Afrique une si grande quantité de Donatistes, qu'on y trouvoit à peine des catholiques.

Faux jugement de Constantin sur la doctrine d'Arius.

En 324, Constantin, maître de tout l'empire par la défaite de Licinius, fit quelque séjour à Nicomédie, qui étoit en orient la résidence ordinaire des empereurs ; il y apprit la division que les Ariens causoient en Egypte ; & il écrivit à l'évêque Alexandre & au prêtre Arius pour les porter à la paix. Comme il n'étoit instruit de ces disputes, que par un partisan d'Arius, Eusebe, évêque de Nicomédie,

il les traitoit de queſtions frivoles & de vaines ſubtilités, qui ne faiſoient rien au fond de la religion. Il en jugeoit mal, puis qu'il s'agiſſoit de ſavoir ſi Jeſus-Chriſt eſt Dieu ou créature. C'eſt ainſi qu'un prince eſt expoſé à ſe tromper, quand il en croit le premier qui lui parle.

Concile de Nicée.

Sa lettre n'ayant produit aucun effet, il réſolut d'aſſembler un concile compoſé des évêques d'orient & d'occident. Il le convoqua lui-même, en 325 à Nicée ville de Bithynie. Ce concile eſt le premier qu'on a nommé œcuménique, pour marquer qu'il y avoit des évêques de toutes les parties de la terre, c'eſt-à-dire, dans le langage du temps, de toutes les parties de l'empire Romain. Arius fut condamné; mais les peres s'étant ſervis du mot *conſubſtantiel*, pour exprimer avec préciſion que le fils eſt de même ſubſtance que le pere; ce mot, par ce qu'il étoit nouveau, & qu'on ne le trouvoit point dans l'écriture, ſervit de prétexte aux Ariens pour ne pas ſe ſoumettre au dogme; il fut d'ailleurs généralement adopté, & tous les évêques ſignerent la formule de foi, à l'exception de deux; ce même concile ordonna qu'on célébreroit la pâque le dimanche, & fit encore pluſieurs réglements ſur la diſcipline.

Conduite de Conſtantin

Conſtantin bannit Arius, &, trois mois après, il relégua dans les Gaules, Euſebe de Nicomédie & Théognis de Nicée, par ce qu'ils

favoriſoient l'Arianiſme. Il ordonna aux fidè- avec les Ariens
les de ces deux égliſes, de choiſir d'autres évê-
ques. Il écrivit à ce ſujet une lettre, dans
laquelle, après quelques diſcours obſcurs ſur
la divinité du Verbe, il accuſoit Euſebe de l'a-
voir ſurpris, d'avoir abuſé de ſa confiance,
& même d'avoir été complice des cruautés de
Licinius. Cependant il le rappella, ainſi que
Théognis, au bout de trois ans; & il fut aſſez
foible pour rendre ſa confiance à l'un & à l'au-
tre. Ces deux hommes ayant autant de crédit qu'ils en avoient eu auparavant, rentrerent dans leurs évêchés, & en chaſſerent ceux qui y avoient été mis en leur place.

Il ne manquoit plus que de rappeller Arius: Conſtantin le rappella. Il le fit venir à ſa cour, l'interrogea, le trouva orthodoxe, & jugea qu'il pouvoit être admis à la communion de l'égliſe.

Dès que les Ariens furent protégés, ils Sa conduite avec les catholiques.
tinrent auſſi des conciles; & ce fut le tour des évêques catholiques d'être dépoſés & bannis; c'eſt ce qui arriva à St. Euſtache, évêque d'Antioche, à St. Athanaſe, évêque d'Alexandrie & à pluſieurs autres.

Le même ſort attendoit St. Alexandre, évêque de Conſtantinople: Conſtantin le fit venir, lui ordonna de recevoir Arius à ſa communion, rejeta avec colere les excuſes que ce Saint voulut alléguer, & tout ſe diſpoſoit

pour faire violence à cet évêque, lorſque Arius mourut ſubitement.

Cette conduite de l'empereur étoit d'autant plus extraordinaire, que quelque temps auparavant, il avoit entrepris de refuter lui-même l'héréſie d'Arius; nous avons encore la lettre qu'il écrivit à ce ſujet. Elle eſt longue; il y parle du ton d'un déclamateur emporté; il dit des injures, il raille, il tourne en ridicule l'extérieur d'Arius, & il tâche quelquefois de raiſonner. Peut-être cependant doit-on ſeulement lui reprocher d'avoir adopté cette lettre: il y a tout lieu de préſumer qu'il ne l'a pas faite, quoiqu'il eût la vanité de ſe croire théologien, & de prononcer publiquement de longs diſcours ſur la religion. Il eût mieux fait de la proteger avec plus de jugement. Je ne crains pas de dire, qu'il a fait plus de mal à l'égliſe, qu'aucun des empereurs, qui l'ont perſécutée.

# CHAPITRE II.

## *La conduite de Conſtantin par rapport à l'empire.*

APRÈS la défaite de Maxence, Conſtantin fut reçu à Rome, comme un libérateur ; il ſe montra libéral & généreux. Entre pluſieurs loix, qui en ſont la preuve, il en fit une qui ordonnoit de prendre, ſur le tréſor public ou ſur ſon domaine, de quoi nourrir les enfants, lorſque les peres ſeroient trop pauvres pour les entretenir. Il s'appliqua, ſur-tout, pendant trois ans à rétablir l'ordre.

Rome croit trouver un libérateur dans Conſtantin.

Mais il ne ſavoit pas que la généroſité doit s'étendre juſques ſur ſes ennemis : car il fit livrer aux bêtes un grand nombre de priſonniers qu'il avoit faits ſur les Francs ; il avoit déja donné un ſpectacle de cette eſpece avant ſa converſion : ſi pour lors cette cruauté faiſoit déja horreur, que dirons nous de la retrouver encore en lui, lorſqu'il eſt Chrétien ? La politique même ne ſauroit excuſer cette barbarie ; elle la condamne, au contraire. Si les enne-

mis ſont foibles, ce moyen eſt inutile; & s'ils ſont puiſſants, il ne les contient pas: il leur fait prendre, au contraire, des meſures pour uſer un jour de repréſailles; pendant ce regne, les Goths & les Sarmates furent défaits pluſieurs fois; & on abolit les tributs, que les autres empereurs avoient payés à ces barbares.

Conſtantin veut tout changer.

Il n'appartient pas à tous les princes de faire de grands changements; tandis que les plus ſages ne s'y hazardent qu'avec beaucoup de circonſpection, d'autres oſent exécuter tous les projets qu'ils imaginent; comme ſi changer, c'étoit toujours réformer. Conſidérons Conſtantin dans les changements qu'il a faits.

Il ôte le commandement aux préfets du prétoire.

Auſſi-tôt qu'il fut maître de Rome, il caſſa les gardes prétoriennes. Au lieu de deux préfets, il en fit quatre, auxquels il ôta tout commandement ſur les troupes: il ne leur laiſſa que les fonctions civiles.

Quelle avoit été la puiſſance des préfets du prétoire.

Vous avez vu quelle étoit la puiſſance des gardes prétoriennes, & vous jugez quelle étoit celle des chefs qui les commandoient; il eſt vrai que les préfets cédoient le pas aux conſuls, parce que le gouvernement conſervoit la forme, au moins extérieure, de la république: mais par l'autorité, qu'ils acquirent inſenſiblement, ils devinrent les ſeconds après les empereurs; auſſi déſignoit-on leur puiſſance par ces mots, *imperium ſecundum*, *imperium ſine purpura*, & d'autres ſemblables; ils

étoient auprès du prince, ce qu'étoit auprès du dictateur le général de la cavalerie.

Leur autorité s'étendoit dans tout l'empire: leurs édits avoient force de loix dans toutes les provinces: c'eſt par eux que les ordres du prince paſſoient aux magiſtrats: ils s'étoient arrogés de choiſir, de rejeter les juges, de les punir: on appelloit à eux des jugements des autres: ils jugeoient en dernier reſſort: ils pouvoient infliger toutes ſortes de peines: ils avoient droit de vie & de mort: en un mot, ils préſidoient à tout, & paroiſſoient les dépoſitaires de toute l'autorité; le ſymbole de leur puiſſance étoit un glaive, que l'empereur mettoit lui-même entre leurs mains; vous vous rappellez les paroles de Trajan: *recevez ce glaive: ſi je gouverne bien, ſervez vous-en pour ma défenſe; & ſi je gouverne mal, ſervez vous-en contre moi.*

Pour aſſurer leur deſpotiſme les empereurs s'étoient donnés des maîtres dans leurs préfets.

Les empereurs n'ont élevé leurs préfets que pour abaiſſer les magiſtrats de la république; jugeant qu'ils ſeroient bien plus maîtres, lorſque l'autorité ſeroit dans des hommes à eux; mais telle eſt la nature des moyens, qui tendent au deſpotiſme; c'eſt qu'ils tendent à renverſer le deſpote même. La vie des empereurs fut entre les mains de leurs préfets: elle eût été mieux entre celles du peuple, s'ils euſſent toujours été capables de bien gouverner. Il eſt beau de voir Trajan livrer le glaive à ſes préfets, pour s'en ſervir contre lui: mais s'il

ne les eût pas trouvés en poſſeſſion de cette puiſſance, il ne la leur eût pas donnée, il eût mieux aimé confier ſa vie aux magiſtrats de la république.

Cependant il ne falloit pas caſſer les gardes prétoriennes.

Le confiance de Trajan eſt celle d'un homme que la ſupériorité des talents met au deſſus des dangers. Quel qu'ait été Conſtantin, il n'a pas eu la même confiance; & pour ſe défendre contre une autorité qu'il redoutoit, il n'a ſu que l'abolir: il eût été plus grand de ſavoir la régler.

C'eſt envain que pour l'excuſer, on exagéreroit les déſordres cauſés par les gardes prétoriennes. Ces déſordres ne ſont point arrivés ſous les princes faits pour être reſpectés; ou ils n'ont été qu'une ſuite du gouvernement des mauvais princes, qui avoient précédé. Pertinax n'auroit pas été égorgé, ſi Commode n'avoit pas regné avant lui. C'eſt toujours la faute du général, quand la diſcipline n'eſt pas dans les troupes; & certainement l'habileté n'eſt pas à les caſſer, mais à s'en faire obéir.

Conſéquences qui en devoient réſulter.

Cependant, comme le remarque Mr. de Monteſquieu, la vie des empereurs fut plus aſſurée; ils purent mourir dans leur lit; mais cette ſécurité enfantera la molleſſe. Les princes ſe montreront moins aux gens de guerre; ils ſeront plus oiſifs, plus ignorants, plus livrés à leur domeſtiques, plus attachés à leur palais, plus ſéparés de l'empire. Les valets

les femmes, les hypocrites les gouverneront. Ils flatteront leurs paſſions, ils les dégoûteront de leurs devoirs, ils ne les occuperont que d'amuſements frivoles, ils épuiſeront tout ce que l'art imagine pour chaſſer l'ennui, qu'ils ne chaſſeront pas, & ils leurs diront ſans ceſſe : *commandez, vous êtes maîtres.*

Les plus honnêtes gens n'auront plus d'accès à la cour : les plus ſages repréſentations paroîtront des crimes : les meilleurs miniſtres & les meilleurs capitaines ſeront à la diſcrétion des intriguants, qui ne peuvent ni ſervir l'état, ni ſouffrir qu'on le ſerve. Malheur aux ames honnêtes qui ſurprendront le prince, pour l'engager dans des entrepriſes utiles à l'empire ; ſi ces entrepriſes exigent des ſoins de ſa part, ou des fonds qu'il deſtinoit à ſes plaiſirs. En effet, il ne manquera pas de s'en plaindre à ſes favoris. Forcé de faire le bien, il en rejetera la faute ſur ceux qui le lui auront conſeillé, & il s'en repentira à temps. On verra des diſgraces : toute la cour applaudira ; *il faut amuſer le prince*, ce ſera la maxime favorite, la maxime à laquelle on croira devoir ſacrifier le ſalut des peuples ; & cependant on ne l'amuſera pas.

Le miniſtère, les armées, les provinces offriront des changements continuels, par ce que l'intrigue diſpoſera de tout. Ce ſera le régne de la flatterie, de l'hypocriſie, de l'ar-

tifice en un mot. La tyrannie n'agira plus avec audace : elle ſe montrera avec les vices des ames foibles : elle ſera ſourde, elle minera l'empire inſenſiblement, elle le détruira.

Voilà, Monſeigneur, ce qui doit arriver, parce que Conſtantin à caſſé les gardes prétoriennes ; c'eſt en partie les obſervations de Mr. de Monteſquieu ; je me ſerois borné à copier, ſi mon deſſein n'étoit pas de vous faire lire ſon ouvrage.

Conſtantin partage l'empire en quatre gouvernements & croit aſſurer ſa puiſſance.

Avant Conſtantin, l'autorité des deux préfets du prétoire s'étendoit indiſtinctement ſur toutes les provinces. Cet empereur, qui l'avoit affoiblie, en leur ôtant tout commandement ſur les troupes, l'affoiblit encore, en faiſant quatre préfets au lieu de deux, & en leur donnant des départements ſéparés. L'empire fut partagé en quatre grands gouvernements, celui, d'Orient, celui d'Illyrie, celui d'Italie, & celui des Gaules. Vous trouverez ailleurs les provinces que chaque gouvernement renfermoit.

Vous vous ſouvenez du partage fait par Auguſte. Il a ſubſiſté juſqu'à Dioclétien, époque où les deux Auguſtes & les deux Céſars partagerent l'empire entre eux, ſans avoir égard aux provinces qui appartenoient au ſénat. Conſtantin ne les rendit pas, par ce qu'il n'aimoit pas qu'il y eût une autre puiſſance que la ſienne : d'ailleurs il étoit occupé du

projet d'avilir le ſénat. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurele n'auroient pas penſé comme lui.

Il croit encores'aſſurer, en créant des grands avec des titres ſans autorité.

Juſqu'a lors les dignités avoient toujours été des charges; & cela étoit raiſonnable, parce que les honneurs devroient toujours être joints aux ſervices. Lorſque les plus grands titres n'exigent rien, on les donne à ceux qui ne méritent rien. Dès-lors l'émulation s'éteint, & les dignités s'aviliſſent. Qu'eſt-ce en effet, qu'un grand, qui n'a que des titres, & qui d'ailleurs ne peut rien par lui-même?

Il ſemble que Conſtantin n'eût voulu donner que des dignités ſans pouvoirs, ſoit qu'il craignît de partager ſa puiſſance, ſoit qu'il aimât à ſe voir entouré de grands inutiles. C'eſt dans cette vue qu'il créa des Patrices. Eſpece bien nouvelle dans l'empire; puis qu'ils étoient ſans fonctions, & que cependant ils avoient le rang au deſſus des préfets du prétoire.

On nommoit *comites*, d'où nous avons fait le mot *comte*, les ſénateurs qui formoient le conſeil des empereurs, & qui les accompagnoient, quelque part qu'ils allaſſent. Cet emploi étoit conſidéré avec fondement. Conſtantin imagina de donner la conſidération, en accordant le titre, ſans accorder l'emploi; & on eut des comtes, comme nous en avons encore.

Il créa le titre de *de nobiliſſime* pour deux de ſes freres; voulant vraiſemblablement les conſoler de les avoir tenus long-temps loin des affaires, loin même de la cour, & comme en exil. Les vains titres ſe ſont multipliés à meſure qu'on eſt devenu plus barbare.

C'eſt auſſi par cette raiſon qu'il porte le ſiége de l'empire à Conſtantinople.

Depuis ſeize ans, Conſtantin étoit maître de Rome; il n'y avoit fait aucun ſéjour conſidérable. On peut conjecturer qu'il n'aimoit pas à ſe trouver dans une ville, qui avoit été le centre de la liberté, dans laquelle au moins on ſe ſouvenoit d'avoir été libre, & où l'empereur, ſi l'on en jugeoit par des reſtes des anciens uſages, ne paroiſſoit que le dépoſitaire des pouvoirs que le ſénat lui confioit.

Mais ce n'étoit pas aſſez pour lui de s'abſenter ſouvent. Jaloux du pouvoir arbitraire, il déſiroit de ruiner tout-à-fait une puiſſance, qui, quelque foible qu'elle fût déja, lui donnoit encore de l'ombrage. Le moyen le plus prompt étoit d'établir ailleurs le ſiege de l'empire; la paix, dont on jouiſſoit, étoit une circonſtance favorable à l'exécution de ce projet, & il fonda Conſtantinople. Tel eſt vraiſemblablement le motif de cette entrepriſe; à quoi on peut ajouter la petite vanité de donner ſon nom à une nouvelle ville.

Il eſt vrai, cependant, qu'il a publié dans une loi, qu'en cette occaſion, Dieu l'avoit éclairé, & lui avoit ordonné de bâtir à Byſance.

Mais cette révélation eſt au moins l'ouvrage d'une imagination crédule : car la ſuite de l'hiſtoire vous fera voir, que cette ſeconde capitale n'a pas été moins funeſte à l'égliſe qu'à l'empire.

L'empereur y fit bâtir des palais, des fontaines, des cirques, des places, des égliſes & des édifices de toute eſpece. Il dépouilla les autres villes & Rome même pour l'enrichir : il y tranſporta tout ce qui avoit orné les temples des idoles; ce qui étonna davantage, c'eſt la promptitude avec laquelle tant de bâtiments furent achevés. On revint cependant de cette ſurpriſe, lorſque leur peu de durée fit connoître qu'ils avoient été faits avec peu de ſolidité; & on blâme Conſtantin de les avoir trop précipités. Il étoit ſi impatient dans ces occaſions, que, lorſqu'il avoit commandé un édifice, il vouloit preſqu'auſſitôt apprendre, qu'il étoit achevé. Cette impatience eſt l'effet d'une vanité peu raiſonnable.

Il ne négligea rien pour peupler la nouvelle ville aux depens de toutes les autres. Les bléds d'Egypte y furent portés : Rome en fut privée, & ce fut une néceſſité de l'abandonner. Les plus riches citoyens paſſerent à Conſtantinople avec leurs biens & leurs eſclaves, c'eſt-à-dire, avec la plus grande partie du peuple; & l'Italie reſta preſque déſerte.

Cette ville jouit de tous les privileges dont Rome jouiſſoit. Le peuple y fut diviſé par tribus. Elle eut un ſénat & deux proconſuls. En un mot, ces deux villes ſe gouvernerent ſur le même plan: l'une fût la capitale de l'Orient; & l'autre, de l'Occident.

Il ſemble que, pour les rendre égales, Conſtantin ait cru devoir tranſporter à Conſtantinople juſqu'aux abus de Rome. Il y établit ſans néceſſité des diſtributions de bléds, d'huile, &c. Il ne vit pas que cet uſage étoit à Rome un inconvénient, que les circonſtances avoient introduit, & qu'elles n'avoient pas permis de corriger.

Mort de Conſtantin. 337

Conſtantin mourut avec le ſurnom de grand, dans la ſoixante-quatrieme année de ſon âge & dans la trente unieme de ſon regne. Il avoit reçu le baptême quelque temps auparavant.

Si nous n'avions pas des faits, il ne nous ſeroit pas poſſible de nous faire une idée de cet empereur: car les écrivains en portent des jugements bien différents, ſuivant qu'ils le trouvent favorable ou contraire à la religion où à la ſecte qu'ils ſuivoient. Mais ſes panegyriſtes mêmes l'accuſent d'avoir donné ſa confiance avec trop de facilité, & de n'avoir pas eu la force de punir ceux qui en abuſoient, ce qui a produit bien des déſordres. Cependant il lui arrivoit quelquefois de punir trop légé-

ement. Je n'en donnerai qu'un exemple. auſta, ſa ſeconde femme, jalouſe de voir au-eſſus de ſes enfants Criſpus, né d'un premier t, calomnia ce prince, & l'accuſa de rebel-on & d'autres crimes. Conſtantin, ſans xaminer, condamna ſon fils à mort; & ayant econnu quelque temps après ſon innocence, fit mourir, avec la même précipitation, auſta & avec elles un grand nombre de per-onnes, innocentes & coupables. Sa piété qui ſoutint toujours, occaſionna même de grands aux; parce qu'il n'eut pas aſſez de diſcerne-ent pour ſe garantir des hypocrites, qu'elle ttiroit auprès de lui.

# CHAPITRE III.

## *De l'état de l'empire vers les temps de Conſtantin.*

Epuiſement de l'empire lors de la fondation de Conſtantinople.

IL ſeroit difficicile de ſe faire une idée de l'épuiſement de l'empire. Depuis long-temps les provinces ſe ruinoient par les incurſions des barbares, ou par des guerres civiles; les ſuccès les plus brillants étoient des victoires funeſtes: les pertes ſe renouvelloient ſans ceſſe & ne ſe réparoient jamais.

La miſere étoit générale; & cependant les impôts ſe multiplioient à meſure que les peuples s'appauvriſſoient. L'empire ne pouvoit ſe ſoutenir, & les efforts qu'on faiſoit pour l'étayer, l'affoibliſſoient de plus en plus. C'eſt ce temps d'épuiſement, que Conſtantin choiſit pour bâtir Conſtantinople, c'eſt à dire, une ville qu'il voulut tout-à-coup égaler à Rome. Falloit il donc, pour ſatisfaire ſon ambition ou ſa vanité, ſe jeter dans des dépenſes immenſes, qui lui faiſoient une néceſſité de fouler encore les peuples? n'avoit-il pas aſſez d

le charges, & lui restoit-il tant de ressources ?

Il fit plus : il porta le luxe dans sa nouvelle capitale. Il regarda la magnificence comme un attribut de sa grandeur. Son front étoit ceint d'un diadême : son habit étoit chargé de perles, sa suite étoit nombreuse : il n'eût pas cru ses fils dignes de lui, s'il ne leur eût pas donné un attirail, qu'il jugeoit dû à leur naissance, & qu'il disoit propre à leur élever l'ame. En un mot, il se fit grand par tout ce qui l'entouroit ; & il parut grand, par ce que le vulgaire croit que les princes, sont ce qu'ils affectent de paroître. Il est vrai qu'on pourroit faire en partie ces reproches à quelques-uns de ses prédécesseurs, mais Constantin devoit moins rechercher le luxe que l'abolir : il l'augmenta cependant.

Accroissement du luxe.

Les vains titres, dont il introduisit l'usage, ajouterent encore à ce désordre : car les grands auroient paru moins que rien, s'ils avoient été sans extérieur comme sans emplois ; & ils n'étoient dans le vrai qu'une partie du luxe de la cour de Constantin.

D'autres maux naissoient de la différence des religions & de la multitude des sectes. Elles se persécutoient mutuellement, & elles armoient les princes contre les sujets : comme si pour établir le culte, il falloit détruire les peuples. Les hypocrites remplirent la cour :

Haine mutuelle des sectes, qui arment tour-à-tour le souverain contre les sujets.

de faux Chrétiens flatterent les vices du ſouverain : l'auſterité des préceptes diſparut : la morale de l'évangile fut proſtituée : & l'empereur ſe perſuada que l'unique choſe neceſſaire à ſon ſalut étoit de protéger la ſecte qu'il avoit embraſſée & de perſécuter toutes les autres.

Quels étoient anciennement les droits du ſénat.

Juſqu'à Conſtantin, l'Italie avoit été comme la maitreſſe de l'empire. Dans les guerres civiles mêmes, on paroiſſoit moins prendre les armes pour la dominer, que pour lui ſoumettre toutes les autres provinces. C'eſt pourquoi on la laiſſoit toujours au ſénat, & c'étoit en apparence lui laiſſer tout. En effet, il ſembloit que les empereurs ne commandoient dans les autres parties de l'empire, que comme miniſtres ou généraux de ce corps. Dans les partages que firent les triumvirs Antoine, Auguſte & Lepidus, aucun d'eux ne s'attribua l'Italie. Cette politique, qui ſubſiſta juſqu'à Dioclétien, étoit un aveu, que la ſouveraineté réſidoit de droit dans la nation ſeule ; & que les empereurs n'exerçoient la puiſſance qu'en vertu des titres qu'ils recevoient du ſénat, comme aujourd'hui les miniſtres l'exercent ſous les rois.

Il eſt vrai que le ſénat, forcé de céder à la force, étoit rarement maître du choix : mais enfin les généraux n'ont jamais cru que les ſoldats euſſent le droit de conférer l'empire ; & quoique à la tête des armées qui les avoient

élus, ils demandoient encore au ſénat les magiſtratures & les titres, qui donnoient l'exercice de la puiſſance. Une obſervation confirme encore les droits dont ce corps jouiſſoit, c'eſt qu'il ne communiquoit pas toujours les pouvoirs dans la même étendue. Il permettoit, par exemple, à chaque empereur de propoſer des affaires dans chaque ſéance; mais il en fixoit le nombre à une, à deux, à trois, à quatre, & juſqu'à cinq, & les pouvoirs des empereurs, à cet egard, n'ont pas toujours été les mêmes.

A quoi ſe bornoient ceux de l'empereur.

L'empereur n'étoit proprement qu'un membre du ſénat: il ne paroiſſoit dans les ſéances, que comme le premier entre ſes égaux. Le droit d'y préſider n'étoit pas attaché à ſa perſonne: il ne préſidoit que lorſqu'il étoit conſul annuel. Alors il propoſoit les affaires: il recueilloit les voix: & il exerçoit toutes les fonctions du conſulat. Mais ſon collegue les exerçoit alternativement, & avec la même autorité.

Lorſqu'il étoit conſul déſigné, il n'avoit que le droit d'opiner, comme tout autre ſénateur l'auroit eu; & le rang où il devoit opiner, lorſqu'il n'étoit pas en charge, ne paroît pas avoir été déterminé; on ſait, ſeulement, que ſa voix n'étoit comptée que pour une, & qu'elle n'a jamais été prépondérante. Il ne faut donc pas ſe repréſenter l'empereur, au

milieu du sénat, comme un souverain qui, dans son conseil, sans avoir égard au nombre des suffrages, prend de lui seul le parti qu'il juge à propos. C'est le sénat qui décidoit; & les décrets étoient en son nom, & jamais au nom du prince. Il est seulement vrai, que l'empereur, en vertu de sa puissance tribunicienne, pouvoir arrêter les délibérations.

Les bons empereurs ont reconnu des bornes à leur puissance.

Telle est l'idée que les bons princes se faisoient de leur autorité, & telle est celle que nous devons nous en faire nous mêmes: il seroit peu raisonnable de chercher les droits de la puissance impériale dans les abus que les tyrans en ont fait. Il ne faut donc pas regarder, comme des séditieux, les sénateurs qui s'élevent contre ces monstres. Puisque la souveraineté vient d'eux, ils ont droit de juger ceux à qui ils en ont confié l'exercice; & lorsque, tous en corps, ils condamnent Néron, ce ne sont pas des rebelles, ce sont des souverains qui jugent leur ministre.

La flatterie même, contenue par l'opinion publique, a été forcée à respecter ces bornes.

Aussi à quelque excès que la flatterie ait été portée sous les mauvais princes, on n'a jamais osé leur dire, qu'ils étoient la source de toute autorité, & que le sénat n'avoit que les pouvoirs qu'ils vouloient bien lui communiquer. Cette proposition, contraire aux opinions reçues, eût été trop contredite par la forme même de l'administration. Seulement il y a eu un temps où l'on a dit aux successeurs

de Conſtantin, & peut être à Conſtantin lui-même, que toute la puiſſance du peuple avoit été transférée aux empereurs, & réunie en leur perſonne ſeule. Si cette propoſition étoit alors vraie, elle confirmoit les droits du peuple, & montroit les uſurpations faites ſur lui.

J'ai cru, Monſeigneur, devoir choiſir le regne de Conſtantin, pour vous donner une idée plus préciſe des droits du ſénat & de ceux de l'empereur. Ces réfléxions ſe ſeroient moins fixées dans votre eſprit, ſi je vous les avois fait faire plutôt; & j'ai jugé que le temps où l'ancien gouvernement finit & où le nouveau commence, eſt la circonſtance la plus favorable pour vous faire comprendre l'un & l'autre. Voyons comment le ſénat a peu-à-peu perdu, je ne dis pas ſes droits, mais ſa puiſſance.

Comment le ſénat perd ſes droits.

Gallien lui porta le premier coup par la loi, qui défendoit aux ſénateurs le ſervice militaire, & qui les bornoit aux fonctions civiles. C'étoit les déſarmer tout-à-fait, & achever de ruiner le peu de conſidération, qu'ils conſervoient encore dans l'eſprit des ſoldats.

Le ſénat étant avili, il ne fut pas difficile aux empereurs de ſe ſaiſir de toutes les provinces, en y comprenant même l'Italie. Dioclétien, Maximien, Galere & Conſtance n'eurent donc aucun égard au partage qui avoit été fait, & qu'on avoit reſpecté juſqu'alors. Au-

paravant les tyrans avoient abusé de leur pouvoir en insensés; mais les abus pouvoient au moins être corrigés par leurs successeurs. Le plan réfléchi de Dioclétien ne laissoit pas la même espérance, & c'étoit le commencement du despotisme. Sa conduite est donc une usurpation manifeste. Une chose seule pourroit l'excuser, c'est qu'il n'usurpa que pour défendre l'empire, & qu'il l'a gouverné avec gloire pendant vingt-ans.

Mais rien n'excuse Constantin, qui a mis le sceau à l'usurpation, en transportant le siege à Constantinople. L'Italie dépeuplée se ruina de plus en plus, parce que toutes les richesses passerent en Orient, & que cependant les empereurs continuerent d'exiger de cette province les mêmes impôts, ne comptant que ce qu'elle avoit toujours payé, & ne considérant pas la misere, où ils l'avoient réduite. C'est alors que Rome perdit tout son éclat; & les droits du sénat ne parurent plus que de vieilles prétentions, que les courtisans traitoient de chimeres. On cessa de le consulter, & s'il continua de conférer les magistratures aux empereurs, ceux-ci dédaignerent de prendre des titres, qui faisoient voir d'où leur puissance émanoit. Afin même d'effacer jusqu'aux plus légeres traces du gouvernement républicain, Constantin enleva du Labarum les quatres lettres initiales, qui désignoient le sé-

nat & le peuple Romain. Il prit, à la vérité, pour prétexte d'y mettre le monogramme de Jesus-Christ : mais son respect pour la religion n'excluoit certainement pas celui qu'il devoit à un corps de qui il tenoit toute sa puissance. Au contraire, la religion étoit un motif de plus pour ne pas usurper, pour craindre même une autorité sans bornes, & pour reconnoître les droits du sénat.

Combien les droits du sénat de Constantinople étoient différents.

Le siege de l'empereur pouvoit changer de lieu : le siege de l'empire ne le pouvoit pas. Celui-ci restoit de droit, là où étoit la souveraineté, c'est-à-dire, dans le sénat ; & celui là devoit être par tout où la présence de l'empereur, comme général, étoit nécessaire ; par conséquent, il y a toujours eu une différence essentielle entre les deux capitales & les deux sénats.

Le sénat de Constantinople tenoit tous ses pouvoirs des empereurs, & les empereurs tenoient les leurs du sénat de Rome. Quand Constantin eût pu les rendre parfaitement égaux, en les faisant participer aux mêmes droits, il ne l'eût pas fait : car il se fût donné deux maîtres.

Le sénat de Constantinople n'avoit donc qu'un pouvoir emprunté. On n'y trouvoit point cette majesté, dont il restoit au moins l'ombre dans le sénat de Rome, & qui auroit pu reprendre une partie de son éclat, si le prin-

ce n'eût pas préféré le deſpotiſme au pouvoir légitime.

Cependant la préſence de l'empereur & quantité de privileges donnoient au ſénat de Conſtantinople une eſpece de grandeur qui l'égaloit en apparence au ſénat de Rome ; la flatterie affecta de ne point voir de différence entre l'un & l'autre ; ſoit parce qu'elle vouloit élever l'ouvrage de Conſtantin, ſoit par ce qu'en ſuppoſant les deux ſénats égaux, elle ôtoit les droits de ſouveraineté à celui de Rome, ſans les donner à celui de Conſtantinople l'ignorance adopta le langage de la flatterie. Tout fut confondu, & cette confuſion ſe voit encore dans les hiſtoriens. On oublia donc tout-à-fait les uſurpations, qui avoient été faites. Le deſpotiſme fit des progrès : il paſſa en habitude. Il ſe conſerva ſous les meilleurs princes. Ce gouvernement, mauvais par lui-même, l'étoit, ſur-tout, pour un empire épuiſé. Si Conſtantin a cru ne pas uſurper, s'il n'a pas vu l'injuſtice de ce deſpotiſme, s'il n'en a pas prévu les abus, il faut convenir qu'il a manqué de lumieres.

Cette confuſion permit à Conſtantin de regarder l'empire comme ſon patrimoine.

Il y avoit déja eu pluſieurs empereurs à la fois. Mais l'empire, qui n'avoit pas été diviſé ſous Marc-Aurele & ſous Dioclétien, le fut réellement, lorſque Galere & Conſtance devinrent Auguſtes. Conſtantin auroit prévenu les maux, dont il avoit été témoin, s'il

n'eût donné qu'un ſeul maître à l'empire. Il aima mieux le partager entre ſes enfants, & il en diſpoſa comme de ſon patrimoine. Vous verrez naître de-là des guerres civiles & la ruine entiere de ſa famille. Voilà les fruits du deſpotiſme.

# CHAPITRE IV.

*Digreſſion ſur les grands empires & ſur les peuples qui environnoient l'empire Romain après la mort de Conſtantin.*

J'AI remarqué, Monſeigneur, qu'il faut ſouvent recommencer : je vais donc encore revenir ſur mes pas.

Pourquoi il importe de conſidérer la chûte des empires, qui ſe ſont précipités les uns ſur les autres.

Il y a eu de grandes révolutions, dont j'ai à peine parlé, & qu'il ne faut cependant pas ignorer tout-à-fait. Vous demanderez, peut-être, pourquoi j'ai ſi peu ſuivi l'ordre des temps; & vous ſerez étonné que je me ſois mis dans la néceſſité de ſuſpendre, en quelque ſorte, le cours de l'empire Romain, pour vous ramener à des événements que j'aurois pu vous expliquer plutôt. Mais, Monſeigneur, comme on ne s'inſtruit que par des comparaiſons, je crois qu'il faut ſouvent rapprocher les choſes les plus éloignées. Voilà pourquoi j'ai jugé que l'époque, où l'empire Romain menace ruine, eſt le moment favorable pour vous fai-

re conſidérer les grands empires, qui ont été & qui ne ſont plus. Lorſque vous les verrez paſſer rapidement, vos yeux s'accoutumeront à voir leur chûte; votre imagination n'en ſera plus étonnée; vous concevrez qu'ils tombent plus facilement qu'ils ne s'élevent, vous apprécierez enfin la grandeur des ſouverains, & vous reconnoîtrez qu'elle ne ſe meſure pas par le nombre des provinces. Vous vous garantirez, en un mot, des fauſſes idées, qui éblouiſſent le vulgaire; & qui, confondant la puiſſance avec l'étendue de la domination, ne permettent pas d'imaginer ce qu'on a vu ſi ſouvent, je veux dire, la chûte des grands empires. Alors, revenant ſur vous-même, vous vous trouverez heureux de n'avoir que de petits états. Vous ſentirez que, moins à craindre à vos voiſins, vous ſerez moins expoſé à leurs injuſtices, & que vous pourrez être tout entier au bonheur de vos ſujets. La conſidération que vous acquerrez, ſera votre puiſſance: ce ſera une barriere, qu'aucun ennemi n'oſera franchir. Car, quel ſouverain, pour une auſſi petite & auſſi facile conquête que celle de Parme, voudroit s'attirer le reproche odieux d'avoir enlevé le meilleur des princes au peuple dont il feroit le bonheur? L'ambition n'eſt pas aveugle à ce point. Les monarques les plus puiſſants, retenus aujourd'hui par la conſidération de l'eſtime publique, n'oſent pas

toujours tout ce qu'ils peuvent. Mais, Monſeigneur, ſi vous êtes ſans vertus, on envahira vos états; & perſonne ne ſongera, qu'on vous a fait une injuſtice.

Fauſſes idées que les Romains ſe faiſoient de leur empire.

Les Romains ſe croyoient les maîtres du monde : cependant leur empire, trop grand en lui-même pour ſe ſoutenir, étoit bien petit par rapport aux vaſtes régions qui l'environnoient. Condamnés à ne découvrir que les lieux, où ils portoient les armes, ils comptoient pour rien tout ce qui étoit au de-là. Ils ne connoiſſoient pas les peuples, qui les devoient conquérir; & ils s'imaginoient que leur empire ne finiroit qu'avec le monde, jugeant de ſa durée auſſi fauſſement que de ſon étendue. Vous n'êtes pas dans les mêmes préjugés: mais comme il importe de vous faire connoître les cauſes extérieures, qui vont achever la ruine des Romains; c'eſt le moment de vous donner quelque idée de ces nations, qu'ils appelloient barbares : je crois même que le tableau que j'en vais faire ſera plus intéreſſant aujourd'hui pour vous, que ſi je m'étois hâté de le mettre plutôt ſous vos yeux.

Les anciens empires ne ſont connus que par des traditions vagues.

L'empire d'Aſſyrie, le plus ancien que nous connoiſſions, a été encore un des plus étendus. Il étoit borné à l'occident par la mer Méditerranée; à l'orient par l'Indus; au midi par l'Arabie, le golphe perſique & la mer Erythréene;

u nord par le Pont-Euxin, la mer Caſpienne & ne chaîne de montagnes qui s'étend depuis la ner Caſpienne juſqu'au nord du fleuve Hernandus. C'eſt ce qu'on voit par une inſcription qui avoit été faite pour conſerver le ſouvenir des onquêtes de Sémiramis.

Au de-là, entre l'Indus & le Gange, eſt l'Inde roprement dite ; & plus à l'orient, eſt la Chie. Il paroît que, plus de deux mille ans avant eſus-Chriſt, des colonies avoient déja pénétré ans ces deux contrées de l'Aſie. Si même ous en croyons Cteſias, Sémiramis échoua ontre un roi de l'Inde, auquel il donne ne armée plus grande que celle qu'il a donnée cette reine. Mais nous ne connoiſſons les aniens peuples, que par des traditions vagues. Il n eſt de même des Egyptiens, dont on prétend que le royaume étoit déja floriſſant dans les emps les plus reculés. Il en eſt de même de empire des Titans, qui, ſi nous en croyons les traditions grecques, régnoient ſur une grande partie de l'Europe. Si les anciens écrivains voient moins ignoré les autres parties de la terre, ils y auroient trouvé des traditions, & ils auroient, ſans doute, créé des empires. Leur ilence nous permet au moins de conjecturer qu'elles étoient ou déſertes ou barbares.

Il faut cependant remarquer, que les anciennes traditions ne ſe trouvent que dans une égion, qui s'étend de l'occident de l'Europe à

l'orient de l'Asie, avec plus ou moins de lat
geur : car cette observation paroît prouver qu
ce climât est le plus favorable à la populatio
& aux progrès de l'esprit humain, dont le
commencements ont été par-tout des fables
La vérité ne se montra que chez un seul peu
ple, & il fallut que Dieu la conservât lui
même.

Quelle idée on peut se faire de l'ancien empire d'Assyrie.

L'empire d'Alexandre & celui des Romain
s'étant formés de plusieurs royaumes, nous ju
geons qu'il en a été de même de celui d'Assyri
& nous imaginons une multitude de royaum
qui existoient auparavant, ce qui suppose
bien des révolutions & bien des siecles. C'e
que nous employons toujours les mots de *ro
yaume & d'empire*, quoique les choses, qu
nous exprimons par ces mots, doivent avo
été bien différentes, suivant les temps & le
lieux. Il est certain que, du temps d'Abraham
l'agriculture n'étoit pas si généralement répa
due en Asie, qu'il n'y eût encore des troupes
pasteurs, qui erroient de province en provinc
Or, sur de pareils peuples, il n'est pas possib
d'avoir la même domination, que sur d
hommes, qui labourent chacun leur champ
qui cultivent les arts dans les villes. Toutes l
fois au moins qu'ils pourront s'éloigner, ce q
doit arriver souvent, il leur sera facile de co
server leur liberté. Ils fuiront jusqu'à ce qu'i
soyent arrêtés par des mers, des fleuves, d

montagnes ; & forcés de fuir encore pour ſe onſerver libres, ils franchiront même ces bſtacles. En effet, telles ont été les bornes e l'empire d'Aſſyrie.

Les rois d'Aſſyrie avoient donc pour ſujets es troupes fixées, qui cultivoient la terre, & es troupes errantes de paſteurs. Qu'on ſe repré- ente à peu près la puiſſance qu'ils avoient ſur es premieres par celle dont jouiſſent nos ſou- erains, nous ne pouvons pas ſuppoſer qu'ils yent eu la même puiſſance ſur les autres. Pour ſſujettir également toutes ces troupes errantes, faudroit qu'ils euſſent été toujours par-tout vec des forces ſupérieures. Cela ne ſe pouvoit as. Ils étoient donc expoſés à perdre leur do- ination ſur une province, tandis qu'ils l'éten- oient ſur une nouvelle. En conſéquence, je ne repréſente Ninus comme un chef, qui por- la terreur devant lui, & qui ne ſauroit aſſurer outes ſes conquêtes. On ſubit le joug par-tout ù il paſſe : desqu'il a paſſé, on le ſecoue ; u, ſi on héſite encore, c'eſt qu'on appréhen- e qu'il ne revienne. Ainſi il eſt plutôt craint, u'il n'eſt obéi. Une raiſon cependant pouvoit ontribuer à ſa puiſſance, c'eſt que ſous ſa pro- ection les troupes foibles étoient à l'abri de oute inſulte.

Je crois même que lorſque nous parlons des nciens peuples, nous attachons des idées fauſſes

aux mots *guerres* & *conquêtes*, comme aux mots *empire* & *royaume*. Car il me ſemble qu'il a fallu bien des ſiecles, avant qu'on imaginât de ſubjuguer de grandes provinces & de lever de grandes armées. En effet, les anciennes traditions ne font pas de Bacchus un conquérant ſemblable à ceux qui ont paru depuis lorſqu'elles le font marcher à la conquête des Indes, ayant pour ſoldats des femmes pêle-mêle, avec des hommes, & pour armes des thyrſes & des tambours. Voilà, je penſe, les premiers conquérants. C'étoient des chefs, qui marchant à la tête d'une peuplade, avec plus de bruit & avec plus de ſpectacle, étonnoient plus qu'ils n'effrayoient. S'ils ont paru acquérir quelqu'autorité ſur d'autres peuplades, c'eſt qu'au lieu de les fuir, on venoit à eux par curioſité, & qu'on les ſuivoit enſuite pour apprendre d'eux les commodités de la vie. Je ne vois pas que dans ces temps où une partie des peuples erroient encore, les hommes ayent eu beſoin de s'exterminer. Alors on devoit penſer que les troupes ſont naturellement indépendantes; & ce préjugé les invitoit plutôt à ſe donner mutuellement des ſecours, qu'à imaginer ce que nous appellons *empire* & *domination*. Je crois donc que la bienfaiſance a été la premiere arme de ces hommes que l'on dit avoir été conquérants. Quoiqu'il en ſoit, un empire tel que celui de Ninus ſe détruit par lui-même, & s'il ſurvient

ſurvient un prince pacifique, il ſe reſſerrera dans des bornes bien étroites: c'eſt ce qui dut arriver ſous Ninias, quoique les hiſtoriens ne le remarquent pas.

De celui de Séſoſtris.

Environ ſeize ſiecles avant Jeſus-Chriſt, Séſoſtris, après s'être fait craindre dans la Libye, dans l'Ethiopie, dans l'Arabie, ſe fit craindre encore juſqu'au Gange, juſqu'au Tanaïs, juſqu'au Danube; & les hiſtoriens ont l'exactitude de remarquer que le défaut de vivres l'arrêta dans la Thrace. Je ſuis étonné, qu'ayant ſu s'en pourvoir dans tant de pays, il n'ait pas ſu s'en pourvoir dans celui-là; ou qu'en ayant manqué en Thrace, il n'en ait pas manqué ailleurs. On donna le nom de conquête à cette courſe rapide; & l'empire égyptien qui finiſſoit d'un côté, lorſqu'il commençoit d'un autre, paſſa, comme une ombre, ſur la ſurface que Séſoſtris avoit parcourue. Vous voyez que ce conquérant confirme l'idée que je me ſuis faite des empires de ces ſiecles reculés. Il paroît que le ſeul fruit qu'il retira de ſon expédition, fut de tranſporter en Egypte beaucoup de richeſſes & beaucoup de priſonniers. Voilà donc ce qu'on appelloit alors conquérir: il s'agiſſoit moins d'acquérir de nouvelles provinces que d'augmenter les richeſſes & la population des anciennes; & les malheurs de la guerre ne tomboient que ſur les nations étrangeres. Aujourd'hui, nous nous faiſons des idées bien diffé-

rentes, & bien moins raisonnables. Car vous verrez qu'on appellera conquérants des princes qui ruineront leurs états pour acquérir quelques places, qu'ils rendront même à la paix; en sorte qu'ils paroîtront avoir pris les armes, pour dévaster leurs provinces.

La course conquérante de Sésostris affoiblit, sans doute, la monarchie des Assyriens, & fut favorable aux peuples, qui voulurent secouer le joug. C'est alors que se formerent plusieurs royaumes, tels que ceux de Phrygie, de Lydie & de Troye. Il faut même que la Palestine se soit soustraite alors ou quelque temps après, à la domination des Assyriens, puisqu'ils ne s'opposerent point aux Hébreux qui s'y établirent, vers 1440 avant Jesus-Christ.

Commencement des Parthes.

La domination des rois d'Assyrie a dû faire souvent échapper les troupes errantes par les passages, que les gorges des montagnes du nord offroient à la liberté. Elles refluerent donc de ce côté, mais avec le regret de quitter des campagnes plus fertiles, & n'attendant que le moment où elles pourroient y revenir. Elles communiquerent vraisemblablement à d'autres le desir de les suivre: elles reparurent, lorsque Sésostris eut passé; & c'est alors qu'elles s'établirent, sous le nom de Parthes, aux environs de la mer Caspienne.

Cette irruption des peuples du nord étant la plus ancienne, dont l'histoire ait conservé le

souvenir, il est à propos de faire, à cette occasion, quelques observations sur ces peuples, afin de n'être plus obligé d'y revenir.

Le Nord & le midi occupés par des nations bien différentes.

Les anciens confondoient, sous le nom de Scythes, toutes les nations du nord de l'Asie, peut être parce que c'étoit là le nom de quelqu'une des plus voisines & des plus connues.

Il est certain que les peuples d'Asie, qui se sont policés les premiers, habitoient au midi du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, & des montagnes, qui partagent ce continent d'occident en orient. Au nord de cette barriere, tous les peuples étoient chasseurs, pêcheurs, &, sur-tout, pasteurs. C'étoient des hordes qui, errant de contrée en contrée, se poussoient les unes les autres, se divisoient, se mêloient, & se confondoient continuellement. Attirés vers les campagnes les plus fertiles, ces barbares ont souvent fait des irruptions dans le midi de l'Asie. Ils ont soumis plusieurs fois la Chine, subjugué les Indes, la Perse, la Syrie, parcouru l'Europe & achevé la ruine de l'empire Romain.

Flux & reflux de ces nations.

Mais ces grandes révolutions ont été précédées de beaucoup d'autres. Tantôt les nations policées ont été forcées d'abandonner des terres aux barbares, & d'autres fois elles les ont repoussées, & elles ont établi des colonies dans les pays qu'elles leur avoient enlevés. Vous con-

cevez que par les établiſſements que ces peuples faiſoient tour-à-tour les uns chez les autres, la barbarie, qui ſe répandoit au midi, arrêtoit ſouvent le progrès des arts; & que les loix, qui ſe portoient au nord, poliçoient inſenſiblement de nouvelles nations.

Combien toutes ces nations ſe confondoient.

Il y a eu bien des migrations, &, par conſéquent bien des mêlanges, avant que les hommes ayent ſu ſe fixer. On voit encore des traces de ces migrations dans le midi de l'Aſie au temps d'Abraham, puiſqu'il y avoit alors des troupes errantes de paſteurs: quant aux peuples du nord, ils ne connoiſſoient que la vie errante; & les troupes y étoient plus barbares, parce qu'elles n'erroient pas parmi des nations policées.

De cette maniere de vivre, il réſulte une confuſion, qui ne permet pas de remonter à l'origine des anciens peuples: il ſeroit, ſurtout, impoſſible de déterminer quelles ſont les familles, qui ſe ſont établies les premieres au nord de l'Aſie. Tous ces barbares ont été ignorés, tant qu'ils ne ſont pas ſortis des lieux où ils ſe ſont multipliés; & lorſqu'ils ſe ſont fait connoître par des irruptions, leurs différentes troupes s'étoient, ſans doute, déja mêlées de bien des manieres, & avoient changé de nom bien des fois. Tantôt on aura déſigné les troupes qu'on ne connoiſſoit pas, par le nom de celle qu'on aura connue la premiere; tel eſt celui de

Scythes. D'autres fois par un nom plus relatif à leur origine; tel eſt celui de Nomades. Car ce dernier ſignifie des peuples, qui changent continuellement de lieux, pour chercher de nouveaux pâturages.

Il paroît que les Chinois ont été plus à portée de connoître quelques unes de ces nations barbares. Mr. de Guignes, qui en a cherché l'origine dans leurs écrivains, croit que les Huns qui étoient au nord de la Chine, ſont une des plus anciennes, & que c'eſt d'eux que ſont ſortis les Turcs, les Tartares, les Mogols & d'autres peuples, dont nous aurons occaſion de parler. On voit dans l'hiſtoire qu'il en donne, des guerres, des conquêtes, des royaumes, des empires & des révolutions fréquentes, qui n'ont pas permis aux Chinois de démêler tous ces peuples barbares, quelque critique qu'on leur ſuppoſe : encore cette hiſtoire ne remonte-t-elle pas bien haut. Ces recherches d'ailleurs ſeroient peu inſtructives pour nous, & demanderoient plus d'érudition que nous n'en avons l'un & l'autre. Bornons nous à ce qu'on ſait de la maniere de vivre de ces peuples.

Des peuples du Nord de l'Aſie & de leur genre de vie.

Le nord du Pont-Euxin, de la mer Caſpienne, de l'Oxus, de l'Inde & de la Chine, eſt aujourd'hui habité par des nations, que nous confondons ſous le nom de Tartares. On nomme Khans les chefs qui les conduiſent, & dont l'autorité dépend, ſans doute, beaucoup plus

de leur habileté que d'aucune regle fixe. Il n'eſt donc pas poſſible de rien déterminer à cet égard.

Ce vaſte pays eſt coupé par des déſerts, des fleuves, des montagnes ; & les peuples, toujours diviſés, y ſont continuellement en guerre les uns avec les autres. Ce ſont là des obſtacles, qui ne permettent pas au commerce de s'introduire parmi eux & d'adoucir leurs mœurs. Ceux qui habitent ſur les frontieres des nations policées, ſont un peu moins barbares. Tantôt ils ſe font craindre, tantot ils dépendent : mais l'autorité, qu'on a ſur eux, eſt fort bornée, & on eſt forcé de les ménager.

Le genre de vie, qu'ils ont embraſſé, eſt conforme à la nature des lieux : ils errent, avec leurs troupeaux, dans les campagnes, qui, étant arroſées par de grands fleuves & par quantité de rivieres, leur offrent des pâturages abondants : toujours en guerre, ils ſont ſoldats autant que paſteurs, parce qu'ils ne ſont maîtres nulle part, qu'autant qu'ils ſont les plus forts. C'eſt ainſi qu'une troupe, venant à ſe faire craindre dans une certaine étendue de pays, en force pluſieurs autres à reconnoître ſa ſupériorité; & qu'un Khan ſe fait un empire, qui peut être puiſſant pour un temps, mais qui ne peut pas être durable.

Ils ſont tous cavaliers, ſoit parce que le pays abonde en chevaux, ſoit parce qu'ils ſont dans

la néceſſité de faire ſouvent de grandes courſes. Ils ont des chars, qui ſont comme des maiſons ambulantes, avec leſquelles ils tranſportent leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages, & dans leſquelles ils ſe retirent. Il y en a qui enſemencent des terres, & cependant ils ne ſe fixent pas; parce que les beſtiaux faiſant encore la principale partie de leur ſubſiſtance, ils ſont forcés de quitter une contrée, auſſitôt qu'ils en ont conſommé les pâturages. D'autres ſe ſont établis à demeure : mais ils n'en ſont guere moins barbares. Leurs cabanes reſſemblent plus à des tentes qu'à des maiſons; & préférant le butin à l'agriculture, ils ſont continuellement des incurſions chez leurs voiſins, & ne ſont contenus que par la crainte.

Tels ſont encore aujourd'hui les Tartares; & vous pouvez juger quelle a été la barbarie des Huns & des Scythes. En effet, on retrouve à peu près les mêmes uſages & les mêmes mœurs chez les uns & chez les autres; ſoit parce qu'ils ont tous une origine commune; ſoit plutôt parce qu'ils ont habité ſucceſſivement les mêmes pays, ou des pays ſemblables. Car les hommes ſe font des beſoins ſuivant les lieux, & ils choiſiſſent un genre de vie d'après leurs beſoins. Ils pourront donc avoir des mœurs différentes, quoique l'origine ſoit la même; & avoir les mêmes mœurs, quoique l'origine ſoit différente.

Pourquoi ils ont fait & pourront faire encore, de grandes revolutions dans les pays policés.

Or, si nous considérons que cette partie de l'Asie, coupée par des pays stériles & par des montagnes, est séparée des nations policées par des barrieres que les arts peuvent difficilement franchir, nous jugerons que les hommes y doivent contracter naturellement un caractère féroce. Si d'ailleurs nous y trouvons des pâturages abondants, nous ne serons pas étonnés, que les habitants y cherchent leur subsistance dans des troupeaux, auxquels ils donnent tous leurs soins. Ils seront tous soldats, parce que la vie errante est un état de guerre; & ils mettront toute leur force dans la cavalerie, parce que les vastes déserts qu'ils ont à traverser, leur font une nécessité d'être presque toujours à cheval. La guerre deviendra donc leur principale occupation; ce sera l'étude favorite de la jeunesse, le seul moyen d'acquérir de l'estime, & souvent l'unique moyen de subsister. Il n'est pas étonnant que de pareils peuples ayent fait de grandes révolutions, lorsqu'ils ont reflué sur l'Asie & sur l'Europe; c'est-à-dire, sur des nations pour qui la guerre est toujours un fléau, & qui se ruinent, même avec des succès soutenus. Pourquoi n'en feroient-ils pas encore?

Il est vrai que s'ils faisoient des irruptions pour s'établir dans les provinces qu'occupent aujourd'hui les nations policées, ils échoueroient d'abord contre deux écueils: l'art de la guerre & les

places fortes. Mais des barbares, accoutumés à une vie errante, ne penſent pas à ſe fixer. Ils ſont incapables des ſoins que demande un établiſſement; ils craindroient de les prendre; ils n'ont beſoin que de butin. Ils ſe borneroient donc à faire des courſes dans les pays fertiles dont ils ſeroient voiſins: ils en feroient juſqu'aux portes mêmes des places fortifiées. Il eſt vrai qu'ils ſeroient ſouvent exterminés: mais les victoires ſeroient ruineuſes pour des nations chez qui l'argent eſt le ſeul nerf de la guerre; pour des nations que le luxe amollit, où le gouvernement, toujours plus vicieux, offre toujours moins de reſſources; qui ne connoiſſant ni leurs intérêts ni leur foibleſſe, ſe détruiſent mutuellement par des entrepriſes ſans objet & ſans ſuccès, & qui, après bien des revers, doivent enfin ſe trouver ſans fortifications & ſans ſoldats.

Cependant les hordes continuent leurs irruptions, ſoit parce qu'elles ſont attirées par le butin, ſoit parce que la trop grande population des pays qu'elles habitent, les met dans la néceſſité de refluer. Alors les peuples policés commencent à leur céder des terres: ils s'allient de quelques uns pour ſe défendre contre d'autres. Bientôt c'eſt leur unique reſſource dans les guerres qu'ils ſe font: ils n'ont plus d'autres forces; & il vient un temps où les barbares rempliſſant les armées, les campagnes, les villes,

s'apperçoivent qu'ils ſont les maîtres. Voilà à peu près comment ils envahiront les provinces de l'empire Romain.

Invaſions des Scythes, lorſque les Médes ſecouoient le joug des Aſſyriens.

Six cents trente & quelques années avant J. C., les Scythes ſe répandirent dans l'Aſie, la ravagerent pendant 28 ans, pénétrerent dans la Judée, s'avancerent juſques ſur les frontieres d'Egypte, & forcerent Pſammétichus à ſe racheter du pillage: les circonſtances étoient favorables à leur invaſion: car les Aſſyriens, fort affoiblis, étoient en guerre avec les Médes qui s'étoient révoltés. Cependant, par les ſoins que ces deux peuples donnerent à la défenſe de leurs provinces, une partie des barbares fut repouſſée dans la Scythie occidentale ſur les bords du Tanaïs.

L'empire des Aſſyriens détruit par les Médes & les Babyloniens,

Bientôt après Cyaxare, roi des Médes & petit fils de Déjocès, fit alliance avec Nabopolaſſar roi de Babylone & pere de Nabuchodonoſor. Ils aſſiegerent Ninive, la prirent, la raſerent & partagerent entre eux l'empire d'Aſſyrie.

Qui ſuccombent ſous les Perſes.

Le royaume des Médes & celui des Babyloniens furent détruits par Cyrus, qui fonda la monarchie des Perſes, 560 avant Jeſus Chriſt, & qui ſubjugua les Lydiens, les Hyrcaniens, les Syriens, les Aſſyriens, les Saques, (*) les

(*) Les Perſes donnoient le nom de *Saques* aux peuples que les Grecs nommoient *Scythes*, & que nous nommons

Arabes, les Bactriens, les Indiens, les Cappadociens, les Phrygiens, les Cariens, les Ciliciens & beaucoup d'autres nations.

Empire d'Alexandre, auquel plusieurs monarchies succedent.

Vous savez avec quelle facilité cette vaste monarchie fut renversée par Alexandre, & ce que devint l'empire de Macédoine après la mort de ce conquérant. Vous avez vu Séleucus regner avec gloire dans la Syrie. Mais ce royaume s'affoiblit bientôt. Vers la 60 année de l'ere des Séléucides, sous Antiochus II, surnommé Dieu, Arsace souleva les Parthes, & jeta les fondements d'une nouvelle monarchie. Théodote, à son exemple, prit le titre de roi de la Bactriane, dont il étoit gouverneur; & les principaux peuples de l'orient s'étant soulevés les uns après les autres, Antiochus perdit toutes les provinces situées au de-là de l'Euphrate.

Empire des Parthes, qui se rendent redoutables aux Romains.

Comme il y avoit toujours eu de grands empires en Asie, il étoit difficile que tous ces nouveaux souverains fussent capables de se renfermer chacun dans les bornes de leurs états. L'ambition fut donc une source de guerres. Mais

*Tartares.* Mais les Saques, proprement dits, habitoient sur les bords du Jaxartes, au pié du mont Imaüs. Il paroît qu'avant Cyrus, une de leurs colonies s'étoit établie au midi de la Babylonie; & que depuis ils envahirent la Bactriane, une partie de l'Arménie, & qu'ils se répandirent jusques dans la Cappadoce. Mais nous sommes bien loin de connoître toutes les invasions des peuples du nord.

les Arſacides furent les plus habiles ou les plus heureux ; de ſorte que Mithridate, cinquieme roi des Parthes, étendit ſa domination ſur tous les pays qui ſont entre le mont Caucaſe, l'Euphrate & le Gange. Ayant borné ſes conquêtes à ces barrieres que la nature ſembloit lui preſcrire, il fit regner la paix & l'abondance, & il montra des vertus qui le firent regretter de ſes ſujets.

Phraate I, ſon fils, vainqueur du roi de Syrie, eut la guerre avec les Scythes qu'il avoit appellés à ſon ſecours, & perdit la bataille & la vie. Les Scythes ravagerent ſes états, & Artabane, ſon oncle & ſon ſucceſſeur, qui marcha contre eux, reçut une bleſſure dont il mourut.

Enfin ſous Pacore II, fils d'Artabane, les Parthes & les Romains commencerent à s'obſerver. Ce roi envoya même des ambaſſadeurs à Sylla pour s'allier de la république, & depuis il renouvella cette alliance avec Lucullus. Deux peuples auſſi belliqueux ne pouvoient être long-temps alliés, puis qu'ils étoient voiſins. La guerre s'éleva ſouvent entre eux ; les bornes des deux empires varierent, & ils s'affoiblirent mutuellement, ſans pouvoir ſe détruire. Cependant les Parthes furent toujours redoutables aux Romains.

Les vaſtes monarchies ſont foibles en elles-mêmes, lors même qu'elles paroiſſent plus

puiſſantes au déhors; & cette foibleſſe eſt l'effet des vices du gouvernement, & quelquefois des guerres dont les ſouverains s'applaudiſſent. Elles s'épuiſent par leurs ſuccès.

217 Nouvel empire des Perſes ſur les ruines de celui des Parthes.

Artabane avoit vaincu les Romains, & l'empereur Macrin avoit été forcé d'acheter la paix. Il ſembloit donc que les Parthes & leur roi n'avoient rien à craindre. Cependant Artabane, contraint de marcher bientôt contre les Perſes qui s'étoient révoltés, tombe entre les mains des rebelles, eſt mis à mort, & ſon armée eſt entiérement défaite. Les Parthes reſtent aſſujettis; un nouvel empire des Perſes recommence, & cette révolution eſt l'ouvrage d'un ſoldat de fortune. L'épuiſement, où les guerres précédentes avoient mis la monarchie des Parthes, fut pour lui une circonſtance favorable. Il prit le nom d'Artaxerce. 226

Il étoit à peine ſur le trône, qu'entreprenant d'étendre ſa domination ſur toutes les provinces, qui avoient appartenu aux Perſes, il ordonna aux gouverneurs Romains d'évacuer la Syrie & l'Aſie mineure; ce qui fut le ſujet de la guerre, quil eut avec Alexandre Sévere. Pluſieurs de ſes ſucceſſeurs eurent les mêmes prétentions, & Sapor II. ſe diſpoſoit à les faire valoir, lorſque Conſtantin mourut.

Combien les peuples de

Vous avez vu en Europe des peuples jaloux de leur liberté, & toujours difficiles à vaincre:

l'Europe ſont différents des peuples de l'Aſie.

tels ont été les Grecs, les Italiens, les Eſpagnols, les Germains, les Gaulois & les Bretons. Vous remarquerez encore que vous n'y avez vu pendant long-temps que de petits états, & que vous n'y comptez que deux vaſtes monarchies : l'une formée lentement par un peuple libre, & l'autre dont les conquêtes n'ont été rapides, que lorſqu'elles ſe ſont faites hors de l'Europe. En Aſie, au contraire, le deſpotiſme regne : les peuples y ſont dans une eſpece d'eſclavage : les révolutions fréquentes s'y font preſque ſans obſtacles, & il s'y forme toujours de vaſtes monarchies. Si vous êtes curieux de connoître la raiſon de cette différence, elle vous ſera facile à trouver : il ſuffira preſque de jeter les yeux ſur la carte.

Nations Barbares ou peu policées de l'Aſie.

En conſidérant le nord de l'Aſie, vous avez compris pourquoi les peuples y ont toujours été barbares, & le ſont encore. Vous comprendrez qu'il en doit être de même de l'Arabie, preſqu'île formée par le golphe Perſique & par la mer rouge. Comme on y trouve de grands déſerts, des montagnes & des pâturages, les peuples, qui l'habitent, au lieu de ſe fixer, erreront par troupes, & ſeront paſteurs & brigands. C'eſt ce qu'ont été les Arabes & ce qu'ils ſont aujourd'hui. Je remarquerai ſeulement qu'ils ſont moins à craindre que les Tartares, parce que le climât n'eſt pas propre à produire d'auſſi bons ſoldats.

Il y a encore de grands déſerts dans la Syrie, dans le cœur & au midi de la Perſe. Or, ce ſont là autant de retraites pour les brigands, qui veulent ſe ſouſtraire à toute domination. Il ne faudroit pas s'étonner, ſi un de leurs chefs faiſoit quelque révolution en Perſe ou en Turquie.

Des Tartares, qui ſe ſont établis depuis ſix à ſept ſiecles au midi de la mer Caſpienne & dans les montagnes d'Arménie, prouvent combien les peuples du nord de l'Aſie ſont difficiles à policer. Ils vivent à peu près, comme ils vivoient ſur les bords de l'Oxus & du Jaxartes, d'où ils ſont venus. Il eſt vrai que ceux qui ſont au midi de la mer Caſpienne, cultivent la terre; mais comme leur principale richeſſe eſt dans leurs troupeaux, ils paſſent l'été ſous des tentes, changent continuellement de lieu, & ne ſe retirent dans leurs villages, que lorſque l'hiver les y contraint. Les autres, plus barbares, ne connoiſſant pas l'agriculture, ſubſiſtent uniquement de leurs troupeaux. Ils campent toujours, ſe répandant l'hiver, dans les campagnes arroſées pas l'Euphrate, & ſe retirant l'été dans les vallons que forment les montatagnes d'Arménie. Ces peuples ſe nomment Turcomans.

Nations policées, dès les ſiecles les plus reculés.

Comme il y a des parties de l'Aſie, où les hommes ont toujours été barbares; il y en a d'autres, où ils paroiſſent déja policés dans les

siecles les plus voisins du déluge ; & ce sont l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, les Indes & la Chine. On y trouve des pays riches, où l'agriculture a du être connue de bonne heure ; parce que les productions naturelles, qui ne pouvoient manquer de s'observer, indiquoient les moyens de rendre les terres encore plus fertiles. Or, de l'agriculture naissent successivement la police, l'abondance, la douceur des mœurs, les arts, le luxe & la mollesse. L'histoire des Assyriens prouve combien ce progrès est rapide.

Cette différence entre les nations de l'Asie est la cause de révolutions fréquentes.

De pareilles nations sont aisées à conquérir. Par conséquent, s'il s'en trouve une moins amollie que les autres, elle en subjuguera facilement plusieurs. Il ne faut que lui supposer un chef ambitieux, qui, pour son siecle, ne soit pas sans talents. Mais le vainqueur, s'amollissant à son tour, offrira bientôt une conquête facile. Ainsi les Assyriens ont été subjugués par les Médes, les Médes par les Perses, les Perses par les Macédoniens, les Macédoniens par les Parthes, les Parthes par les Perses ; & de pareilles révolutions ne pouvoient manquer d'être fréquentes, puisqu'il y avoit toujours en Asie des nations nées pour la servitude, & des peuples nés pour l'indépendance.

De l'étendue des monarchies de l'Asie

Ces monarchies ont été nécessairement vastes, parce que les nations étant peu capables de résister, les mers, les déserts & les montagnes sont

ſont les ſeules barrieres qui pouvoient arrêter le vainqueur.

Du deſpotiſme de ces monarchies.

Le gouvernement en a été deſpotique tout auſſi néceſſairement; car d'un côté, les peuples vaincus étoient trop foibles pour ne ſe donner qu'à certaines conditions; de l'autre, le peuple conquérant, aimant à ſe croire ſeul libre, croyoit ajouter à ſa gloire, en les aſſujettiſſant davantage; & le monarque, profitant de cette diſpoſition des eſprits, étendoit inſenſiblement ſur les vainqueurs le pouvoir abſolu qu'ils lui avoient laiſſé prendre ſur les vaincus.

Vous concevez donc pourquoi les monarchies dans l'Aſie doivent être vaſtes, deſpotiques & ſujettes à de grandes révolutions. Aucune de celles que vous connoiſſez, n'eût été capable de réſiſter à des voiſins tels que les Gaulois & les Germains. Que deviendra donc l'empire, dont Artaxerce a été le fondateur, ſi les barbares, qui ſont aux frontieres, font jamais une irruption dans la Perſe? mais paſſons en Europe, & ſuivons les peuplades, qui s'y ſont tranſportées de proche en proche.

Par où les peuplades ont paſſé d'Aſie en Europe.

Elles ont eu deux chemins, l'un par l'Helleſpont, l'autre par les pays qui ſont au nord de la mer Caſpienne & du Pont-Euxin. Peu auront pris le premier, parce que la partie la plus étroite de l'Helleſpont aura été long-temps un obſtacle inſurmontable, & parce qu'il n'eſt pas

naturel que les peuples de l'Asie mineure ayent quitté des établissements assurés, pour se hazarder dans des pays qu'ils ne connoissoient pas. Quelques avanturiers auront les premiers tenté ce passage, & se seront répandus le long des côtes de la Thrace & de la Grece.

Genre de vie des premiers habitants de l'Europe.

Ils ont trouvé dans ces contrées des montagnes, & des bois; des plaines plus petites que celles de l'Asie, & quelques unes sujettes à des inondations qui ne permettoient pas de s'y fixer. Enfin les pâturages étoient rares. Les habitants n'ont donc pas eu la ressource d'y nourrir des troupeaux. Réduits à n'être que chasseurs & pêcheurs, ils auront vécu en petites troupes, & auront été plus barbares encore que les Scythes.

Les plus grandes migrations se seront faites par le nord, où les peuples, chassés par d'autres, trouvoient toujours des terres devant eux. Ils se seront répandus entre le Tanaïs & le Boristhene, de-là jusqu'au Danube, & ainsi de suite, avançant toujours au midi tant qu'ils ne trouvoient pas d'obstacles, & ne se rejetant au nord que lorsqu'ils y étoient forcés.

Comme ces peuples étoient pasteurs en Scythie, ils l'auront été dans les nouvelles contrées, par-tout où ils auront trouvé des pâturages abondants. Ils y auront encore apporté l'amour de l'indépendance; & ils auront eu pour préjugé,

qu'il eſt moins glorieux de labourer la terre, que d'être libre & de vivre de butin.

Pourquoi les parties occidentales de l'Europe ſe civiliſent les premieres.

L'Europe, beaucoup moins grande que l'Aſie, en diffère encore par la forme & par le ſol. Les parties occidentales paroiſſent comme reſſerrées par les mers. Pluſieurs ſont même des preſqu'îles. On n'y trouve pas des plaines immenſes, dont la ſtérilité fait des déſerts. Elles ſont toutes propres à la culture. Enfin, elles ſont ſéparées par des barrieres difficiles à franchir.

Par conſéquent, à meſure qu'elles ſe peupleront davantage, il ſera moins facile d'y mener une vie errante. Il arrivera enfin qu'il n'y aura plus de terres, qui puiſſent être au premier occupant. Chaque peuple ſera entouré d'autres peuples. Aucun n'aura la liberté de changer de lieu pour ſubſiſter. Ce ſera donc une néceſſité de s'appliquer à l'agriculture.

Il s'y forme des cités.

Ces nations ſe fixent donc peu à peu. Les guerres étendent ou reſſerrent leurs frontieres : les rivieres & les montagnes en marquent les limites, & l'Europe ſe diviſe en pluſieurs cités. Vous ſavez que le mot cité comprend tous les citoyens qui vivent ſous les mêmes loix & ſous les mêmes magiſtrats.

Eſprit de ces cités.

Ces cités étant voiſines, elles apprennent à s'obſerver. Elles s'occupent des moyens de ſe défendre : elles cherchent l'occaſion d'empiéter les unes ſur les autres : elles contractent des al-

liances : elles s'appliquent à chercher le gouvernement, qui leur convient davantage : & elles se policent mutuellement. C'est ainsi que les mêmes hordes, qui erroient en Scythie dans des pâturages, séparées par de vastes déserts, deviennent des corps de citoyens, lorsqu'en Europe elles sont resserrées dans des pays fertiles.

Cependant elles conserveront toujours des restes de leur premier caractère. Si elles s'adonnent à l'agriculture, ce ne sera qu'autant qu'elles y seront forcées par le besoin. Elles ne cultiveront qu'une partie de leurs terres, si elles ne sentent pas la nécessité de les cultiver toutes. Il n'y aura pour elles de gloire que dans les armes. Elles aimeront à vivre de butin : elles seront toujours portées à faire de nouveaux établissements : & elles feront des irruptions fréquentes.

Tous ces peuples auront donc en Europe le même amour pour la liberté, qu'ils avoient dans le nord de l'Asie ; & comme ils auront de plus une patrie à défendre, ils y seront encore meilleurs soldats.

Usages des Germains pour maintenir l'égalité.

Tous les législateurs ont senti que l'égalité seule peut conserver la liberté, & prévenir le luxe & les abus qui en naissent. Cependant dès que les citoyens ont des champs en propre, l'inégalité ne peut manquer de s'introduire. Les

riches ſeront jaloux de jouir des avantages qu'ils ont ſur les pauvres : l'interêt particulier ſera préféré au bien public : bientôt le luxe & la miſere rendront les citoyens peu propres ou peu intéreſſés à défendre l'état.

Pour prévenir ces inconvénients, les Germains imaginerent d'exercer l'agriculture, ſans donner des champs en propriété. Dans cette vue, les magiſtrats faiſoient tous les ans une nouvelle diſtribution des terres. Par là, celui qui une année, avoit cultivé un champ, en cultivoit un autre l'année ſuivante. Il ne s'attachoit donc à aucun ; & cependant tous les citoyens enſemble s'intéreſſoient également aux terres, qui appartenoient à la cité. Ce moyen, qui n'eſt praticable que dans de petits états, fait voir combien les Germains s'étudioient à maintenir l'égalité & la liberté.

Les Grecs cultivent les arts, & n'en ſont pas moins jaloux de leur liberté.

Pendant que la Germanie, les Gaules, l'Eſpagne & l'Italie ſe peuploient, & qu'il s'y formoit un grand nombre de petites cités ; les Grecs commençoient à cultiver les arts, qui leur avoient été apportés par des colonies étrangeres. Dès qu'ils les connurent, ils en ſentirent d'autant plus l'utilité, qu'ils habitoient des contrées peu fertiles. Mais, nés libres, ils continuerent d'être jaloux de leur liberté ; & en prenant des mœurs plus douces, ils ne prirent pas des chaînes, comme les peuples du midi de

l'Asie. C'est cet amour de la liberté, concilié avec les arts, qui les rendit si long-temps invincibles. Ils l'avoient puisé dans le premier état où ils avoient vécu, & ils le conservoient, parce que les barrieres, que la nature & les circonstances avoient mises entre eux, ne laissoient à aucun peuple le pouvoir de subjuguer les autres, & donnoient à tous les mêmes droits à l'indépendance.

Chez quelles nations se trouve davantage l'amour de la liberté.

A peine remarquons nous des traces de l'amour de la liberté dans les monarchies de l'Asie, parce qu'elles sont déja policées, lorsque l'histoire nous les fait connoître. C'est parmi les hordes errantes que cet amour se trouve dans toute sa force : il s'affoiblit, aussitôt qu'elles se fixent; & il est éteint, lorsque les arts de luxe ont amolli les mœurs. Vous avez déja vu, qu'à mesure que nous nous sommes policés au midi, nous avons été moins libres; & vous verrez dans la suite que la liberté nous sera apportée par les nations du nord, parce qu'elles seront moins policées que nous. Il est impossible de concilier, sur tout, dans de grands états, le progrès des arts & l'amour de la liberté.

Effet de cet amour.

Mais cet amour de la liberté ne produit chez des barbares qu'un courage aveugle & téméraire; au lieu que chez des peuples, qui cultivent les arts sans en connoître encore les abus, il ajoute continuellement des ressources au cou-

rage. Les Scythes ne se defendent que par les montagnes & les déserts, qui permettent rarement de pénétrer jusqu'à eux; & ils ne peuvent vaincre que des nations amollies. Les Européens au contraire, se défendent moins par la nature des lieux, que par la forme du gouvernement, & par une valeur plus éclairée. Voilà pourquoi ils ont été si difficiles à subjuguer.

Pendant long-temps, les Romains ont été aussi barbares que les autres peuples d'Italie; & d'abord ils l'ont même été plus que les Toscans. Dans la suite, leur empire a frayé le chemin aux arts: les nations vaincues se sont éclairées: la lumiere a pénétré plus ou moins au de-là même des provinces romaines.

Les arts, passant d'une nation à l'autre les amolissent successivement.

Telle devoit être la route des arts: d'Asie en Grece, de Grece en Italie, d'Italie dans les Gaules, en Espagne, &c. Ils ne pouvoient se répandre de proche en proche, qu'en s'établissant chez des peuples fixés & policés jusqu'à un certain point. Il n'étoit pas possible que des hordes errantes les apportassent en Europe à travers les déserts de la Scythie.

Mais les arts arrivoient avec les abus qu'ils entraînent. Les peuples s'accoutumoient tout à la fois au joug & à la molleſſe; leur courage s'énervoit; ils connoissoient moins la liberté & l'usage des armes. Les Gaulois, par exemple, n'étoient plus, au temps de Constantin,

ces mêmes Gaulois qui avoient fait trembler Rome.

Les Germains ne s'amollissent pas.

Comme les arts suivoient la route des armes des Romains, ils n'avoient pas pu s'établir, où les Romains ne s'étoient pas établis eux-mêmes. C'est pourquoi les Germains conservoient leurs anciennes mœurs: ils n'avoient pas dégénéré comme les Gaulois, parce qu'ils n'avoient pas été conquis. Car la Germanie supérieure & la Germanie inférieure, où les Romains ont été maîtres, n'étoient qu'un démembrement de la Belgique, auquel Auguste avoit donné lui-même le nom de Germanie, parce que les habitants en étoient Germains d'origine. La Germanie, proprement dite, étoit au de-là du Rhin, bornée au midi par le Danube, à l'orient par la Vistule, & au nord par la mer. C'est un pays que les Romains ont ravagé; mais ils n'y ont jamais fait d'établissement considérable & solide.

Je ne m'arrêterai pas sur les Germains, quoiqu'il soit important de les étudier, pour vous préparer aux révolutions, que l'histoire va mettre sous vos yeux. Je compte que vous serez en état de lire Tacite; & vous jugerez que je fais bien de ne pas écrire, quand je puis vous donner un pareil maître. Pour le présent, un seul passage de cet historien vous fera connoître combien ces peuples étoient redoutables.

L'an de Rome, dit-il, 640, sous le consulat de Cécilius Métellus & de Papirius Carbo, le bruit de l'armement des Cimbres se fit entendre pour la premiere fois. Deux cents dix années se sont écoulées depuis jusqu'au deuxieme consulat de l'empereur Trajan; & les Germains sont si difficiles à dompter, que ce long intervalle n'a été pour eux & pour nous qu'une alternative de revers. Les Samnites, les Carthaginois, les Espagnols, les Gaulois, les Parthes mêmes, ne nous ont pas donné de si fréquentes alarmes. Car les Germains défendent tout autrement leur liberté, que les Arsacides leur empire. ... Par la défaite de Carbo, de Cassius, d'Aurelius Scaurus, de Servilius Cepio, de C. Manlius, ils ont enlevé cinq armées consulaires à la république; & depuis, à l'empereur Auguste, Varus avec trois légions. Ce ne fut pas sans de grandes pertes que Marius les vainquit en Italie, Jules-César dans les Gaules, Drusus, Tibere & Germanicus dans leur pays ... Pendant nos guerres civiles, ils ont chassé nos légions des quartiers d'hiver, & ont osé entreprendre la conquête des Gaules. Nous les avons repoussés: mais dans les derniers temps, nous avons plutôt triomphé d'eux que nous ne les avons vaincus.

Les Germains au temps de Tacite.

Depuis Tacite, la Germanie a montré aux Romains de nouveaux peuples, & de nouveaux ennemis, ou plutôt des nations germa-

Depuis Tacite les nations germaniques

*Ils se font connoître sous de nouveaux noms.*

niques avec des noms auparavant inconnus : car les Allemands, les Goths, les Francs, &c. étoient Germains ; des savants ont tenté de découvrir la premiere origine de ces peuples : quelques uns même sont remontés de génération en génération jusqu'à Noé. Pour nous, nous remarquerons seulement, que les Allemands, les Goths, les Francs & d'autres sont sortis de la Germanie. Je joins en note une réflexion de Mr. Freret. (a)

---

(*) Les plus grandes difficultés, qui arrêtent les critiques, lorsqu'ils traitent des migrations des anciens peuples, viennent de ce qu'ils n'ont pas fait assez de réflexion aux ligues dans lesquelles plusieurs peuples différents prenoient un nom commun, qui faisoit disparoître les noms particuliers. Lorsque la ligue venoit à se détruire, le nom général cessoit d'être employé ; & les différents peuples paroissoient sous des noms particuliers, ou prenoient celui de la nouvelle ligue, lorsqu'il s'en formoit une. C'étoit cependant toujours la même nation, qui occupoit le même pays C'est ainsi que les noms des Marcomans & des Quades s'éteignirent, lorsqu'ils entrerent dans la ligue des Goths ; & que ceux des Gépides, des Vandales & des Lombards commencerent à devenir célébres, lorsque la ligue des Goths, ayant été détruite par l'invasion des Huns, les peuples qui en avoient fait partie formerent des cités particulieres, & se firent connoître sous leurs propres noms. Ces Gépides resterent dans la Hongrie au nord du Danube, & aux environs du Sirmium & de Belgrade ; au temps de l'invasion des Avares, ou de la seconde colonie des Huns, ils se retirerent dans la Transylvanie où ils sont encore aujourd'hui. L'extinction d'un ancien nom n'est point une marque de la destruction du peuple qui le portoit ; elle montre seulement, qu'il a été forcé de se joindre avec un autre peuple plus puissant, & de faire partie d'une nouvelle cité. Par une raison semblable, de ce qu'on trouve un nouveau nom de peuple dans l'histoire d'un pays, il ne faut pas conclure qu'une nouvelle nation est venue l'habiter, à

Le réſultat de ce que j'ai dit dans ce chapitre, c'eſt que pendant que l'empire Romain & celui des Perſes ſe craignent réciproquement, & qu'ils ont l'ambition de ſe détruire, ſans en avoir la force ; les peuples barbares, qui les environnent, ſe préparent à les envahir, & les envahiront. Ces révolutions font un tableau, dont je dois vous montrer les principales parties : car mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans les détails dont les hiſtoires particulieres vous inſtruiront.

Au temps de Conſtantin, deux vaſtes empires, qui ſe craignoient & qui devoient être envahis par des nations barbares qu'ils ne craignoient pas.

Vous prévoyez que la barbarie va peu à-peu couvrir la ſurface de la terre : mais les lettres renaîtront en Europe, & ſe répandront chez les principales Nations, où elles feront des progrès ſurprenants. Quant à l'Aſie, elle reſtera dans l'ignorance, ou ne fera que de vains éfforts pour en ſortir. Vous en ſentirez la raiſon, lorſque vous connoîtrez les peuples qui l'auront ſubjuguée.

---

moins qu'on n'en ait des preuves ; car il a pu ſe faire que ce ſoit ſeulement le nom d'une nouvelle ligue qui s'étoit formée dans le pays.

# CHAPITRE V.

## *Depuis la mort de Conſtantin juſqu'à celle de Jovien.*

Les diſpoſitions de Conſtantin occaſionnent le maſſacre d'une partie de ſa famille.

LA proſpérité & les revers d'un état durent encore après le ſouverain qui le gouverne. Aurelien n'étoit plus, & l'empire, ſans troubles quoique ſans chef, ſe ſoutint par l'ordre qu'il avoit établi. Probus le défendit avec gloire, tant qu'il vécut; & continua de le défendre en quelque ſorte après ſa mort, parce qu'il laiſſa pour généraux des hommes de mérite, qu'il ſut diſcerner, & qu'il ne craignit pas d'employer. Conſtantin hâta la décadence de l'empire.

Il laiſſoit dans l'égliſe des diviſions, qu'il avoit fomentées: & il en ſema encore dans l'empire par la maniere dont il en diſpoſa.

A Conſtantin, l'aîné de ſes fils, il donna les Gaules, l'Eſpagne & la grande Bretagne; à Conſtance, le ſecond, l'Aſie, la Syrie & l'Egypte; & à Conſtant, le dernier, l'Illyrie, l'Italie & l'Afrique. Il fit encore un partage

à deux de ſes neveux : Delmace eut la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe, & Annibalien eut l'Arménie mineure, le Pont & la Cappadoce.

Si Conſtantin ſe flatta que ſa volonté ſeroit reſpectée après ſa mort, il ſe trompa ; & c'eſt une erreur où tombent les ſouverains, qui aiment à régner avec faſte. Accoutumés à voir tout plier devant eux, ils s'imaginent qu'on pliera encore devant leur ombre. Mais le partage de Conſtantin étoit trop extraordinaire, pour être généralement approuvé. On demandoit de quel droit il diſpoſoit ainſi de l'empire. On prévoyoit des guerres civiles ; & tant de ſouverains, nés dans la pourpre, n'étoient certainement pas d'un heureux préſage. Il ſuffiſoit de ſe rappeller Commode, qui ſeul juſqu'alors étoit né d'un pere déja empereur.

Le ſénat eût été en droit de rejeter tous ces princes, & de choiſir un Auguſte dans une autre famille : le droit cede à la force, & les trois fils de Conſtantin furent reconnus & proclamés. Les deux neveux, comme plus foibles, périrent : les ſoldats leur ôterent la vie. Ils égorgerent encore deux freres de Conſtantin, Jule-Conſtance & Annibalien, & cinq autres de ſes neveux dont on ignore les noms. Gallus, âgé d'environ douze ans, fut ménagé,

par ce qu'il ne paroiſſoit pas devoir vivre ; & Julien, âgé de ſix, dut ſon ſalut à Marc, évêque d'Aréthuſe, qui le déroba aux aſſaſſins. Ils étoient, l'un & l'autre, fils de Jule-Conſtance, mais de deux lits différents. On n'attribue ces maſſacres qu'à Conſtance ſeul. Il eſt au moins certain qu'il ne s'y eſt pas oppoſé; & il eſt très vraiſemblable qu'il a contribué à la fureur des ſoldats ; il y gagna la Thrace & les états d'Annibalien. Conſtant acquit la Macédoine & l'Achaïe ; & Conſtantin conſerva des prétentions ſur l'Italie & ſur l'Afrique. Les trois freres s'étoient aſſemblés en Pannonie pour faire eux-mêmes ce partage, ſur lequel il reſte d'ailleurs beaucoup d'obſcurité.

Ses trois fils méritent peu d'être connus

Les écrivains de ce temps, ſacrifiant chacun la vérité aux intérêts de ſa ſecte ou de ſa religion, paroiſſent n'avoir voulu faire que des panégyriques ou des ſatyres. Les uns ne voyent que des vertus, ou les autres ne voyent que des vices; & comme ils ont ſouvent altéré juſqu'aux faits, il eſt bien difficile d'aſſeoir un jugement ; on voit ſeulement que les princes, qu'ils louent ou qu'ils blâment, méritent peu d'être connus.

On dit cependant que les enfants de Conſtantin avoient eu la meilleure éducation, qu'on puiſſe donner à des princes. Peut-être le croyoit-on, parce qu'ils avoient eu un grand

nombre de maîtres. Ce nombre néanmoins en devoit faire juger différemment. J'avoue d'ailleurs que je ne conçois pas comment, au milieu de la cour de Conſtantin, des princes pouvoient être bien élevés.

Guerre de Conſtance avec la Perſe.

Conſtance, attaqué par Sapor, roi de Perſe, ne reçut aucun ſecours de ſes freres. Cette guerre, ruineuſe pour les deux peuples, dura autant que ſon regne & au de-là. Elle fut ſeulement ſuſpendue de temps en temps, parce que Sapor avoit à ſe défendre contre les barbares du nord. Quoiqu'on en connoiſſe peu les détails, on voit que Conſtance ſe fit mépriſer, & que Sapor acquit peu de gloire.

Défaite & mort de Conſtantin, ſon frere. 340

Il y avoit environ deux ans & demi que Conſtantin étoit Auguſte, lorſqu'il arma contre Conſtant, paſſa les Alpes, tomba dans une embuſcade, fut défait, & perdit la vie; Conſtant ſe trouva maître de tout l'occident.

Conſtantin n'eſt connu que par ſon panégyriſte. Jamais les panégyriſtes n'ont été ſi communs que ſous ces derniers regnes; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque les empereurs ſe piquoient d'être théologiens. Car dans ce ſiecle où les différentes ſectes avoient chacune intérêt de ménag r les ſouverains qui les protégeoient, des princes théologiens ne pouvoient manquer de panégyriſtes.

Pourquoi Conſtance eſt

Les ſources où ces docteurs puiſoient, n'étoient pas toujours bien pures. Souvent, en

favorable aux Ariens.

croyant prendre un parti avec connoiſſance, ils ne faiſoient que ſuivre les impreſſions de quelque hypocrite, ou les ſcrupules de quelque dévote. Il y avoit alors à Conſtantinople un prêtre Arien, qui s'étant introduit auprès de Conſtantia, ſœur de Conſtantin le grand, gagna peu-à-peu la confiance de cette princeſſe, & lui perſuada que la condamnation d'Arius étoit une injuſtice criante. Conſtantia, au lit de la mort, communiqua ſes ſcrupules à ſon frere, en lui recommandant le prêtre par qui elle croyoit avoir été éclairée. Auſſitôt le grand Conſtantin ſe crut éclairé lui-même, & quoiqu'il eût en horreur de ſe donner pour juge en matiere de religion, il ne balança, pas entre l'autorité du concile de Nicée & les ſcrupules d'une femme, trompée par un prêtre. Ce fut alors qu'il rappella d'exil Arius, & qu'il perſécuta les catholiques.

Le prêtre arien conſerva ſur l'eſprit de Conſtantin le même crédit qu'il avoit eu ſur celui de Conſtantia. Il fut même le dépoſitaire du teſtament de cet empereur, avec ordre de ne le remettre qu'entre les mains de Conſtance. Cette confiance lui ayant donné beaucoup de conſidération, il entraîna, dans ſon parti, tous ceux qui gouvernoient le prince, c'eſt-à-dire, les femmes & les eunuques. Vous voyez que Conſtantin le grand, pour avoir par-

tage

tagé les foibleſſes de ſa ſœur, ſera la premiere cauſe des progrès de l'Arianiſme.

Conſtance favoriſa donc les Ariens ; mais Conſtant prit, avec zele, la défenſe des catholiques, & menaça de rétablir par les armes les évêques dépoſés : c'eût été la premiere guerre de religion. L'égliſe cependant qui ne fait pas les évêques par les armes, n'autoriſoit pas à les rétablir par cette voie. Quoiqu'il en ſoit, la crainte eut plus de pouvoir ſur l'ame de Conſtance, que la religion, & même que les intrigues de la cour. Il conſentit donc au rappel de St. Athanaſe & des autres évêques exilés.

Conſtant protége les catholiques.

Conſtant néanmoins n'étoit pas à redouter. Il y avoit à peine deux ans qu'il avoit effrayé ſon frere, lorſque Magnence fut proclamé Auguſte dans la ville d'Autun. A cette nouvelle, généralement abandonné, il prit la fuite, & perdit la vie dans les Pyrénées, lorſqu'il étoit ſur le point de paſſer en Eſpagne. Il étoit âgé de trente ans, & en avoit regné douze.

Magnence lui ôte l'empire & la vie. 350

On doit, ſans doute, des éloges à la protection qu'il a donnée à l'égliſe. Cependant s'il a penſé, comme bien des princes, que cette protection tient lieu de toute vertu, il ne mérite certainement pas le titre de bienheureux que des Peres lui ont donné. On ſait qu'il préféroit ſes plaiſirs à ſes devoirs, ce qui

seul suffit pour déshonorer un prince. Ainsi, sans se donner la peine de démêler ce qu'il étoit, c'est assez de considérer la maniere dont il a perdu l'empire & la vie, pour juger combien il étoit haï & mépriſé.

Magnence, né au de-là du Rhin, avoit été fait captif & transporté dans les Gaules. Avec beaucoup de vices, peu de talents, point de vertus, il s'éleva par la faveur de Constantin le grand. Son regne, qui fut court, dévoila son avarice & sa cruauté!

Constantine, sœur de Constance, donne la pourpre à Vétranion.

Maître des Gaules & de l'Espagne par la mort de Constant, il le fut bien-tôt de l'Italie, de la Sicile & de l'Afrique. L'Illyrie cependant se déclara pour Vétranion, qui commandoit l'infanterie dans la Pannonie. On dit même que ce fut Constantine, sœur de Constance, qui revêtit ce général de la pourpre, afin de l'opposer à Magnence. On ajoute qu'elle croyoit avoir le droit de faire un empereur, parce que Constantin, son pere, lui avoit donné à elle même le diadême & le titre d'Auguste. Cette prétention de la part d'une femme, paroît fort singuliere, quand on se rappelle les siecles précédents. Il falloit, en effet, que les enfants de Constantin eussent des idées bien étranges. Vous voyez avec quelle facilité le despotisme fait disparoître les droits des peuples.

Vétranion, né dans les pays incultes de la haute Mœsie, étoit un vieux soldat, si ignorant qu'il ne sentit le besoin d'apprendre à lire, que lorsqu'il fut empereur. Quoique grossier, il ne manquoit ni de probité ni d'expérience. Il étoit même généralement aimé. Il écrivoit à Constance qu'il ne se regardoit que comme son lieutenant, & qu'il n'avoit pris la pourpre, que pour arrêter les progrès de Magnence; il étoit bien simple, s'il croyoit que Constance voulût, pour lieutenant, un second empereur.

Népotien prend la pourpre, & périt.

Sur ces entrefaites, Népotien, proclamé Auguste par une troupe de bandits ramassés de toutes parts, se rendit maître de Rome, & livra cette ville au pillage. Il prit alors le nom de Constantin. Quelques jours après, vaincu par Marcellin, général de Magnence, il le perdit avec la vie. Fils d'Eutropie, sœur de Constance, il avoit échappé, on ne sait comment, au massacre de sa famille.

Conduite de Magnence.

Magnence, qui avoit proscrit tous ceux qu'il soupçonnoit avoir été attachés à Constant, fit de nouvelles proscriptions après la victoire de Marcellin. Il ordonna, sous peine de mort, à tous les Romains d'apporter au trésor la valeur de la moitié de leur bien, & il offrit des récompenses aux esclaves qui dénonceroient leurs maîtres. On lui prodigua cependant les titres de libérateur de l'empire, de réparateur

de la liberté, de conservateur de la république. Plus la servitude est grande, plus elle cherche de nouveaux moyens pour flatter le despote; & ils sont quelquefois si grossiers, qu'on les prendroit pour une satyre. Magnence, se préparant à la guerre, appella les barbares d'au de-là du Rhin, auxquels il offrit l'empire à piller.

Constance se prépare à la guerre.

Constance étoit alors en Asie, où la guerre avec les Perses l'avoit retenu. Heureusement pour lui, Sapor se retira, ne sachant ou ne pouvant pas profiter d'une circonstance qui lui étoit si favorable.

Il se prépara donc à passer en occident. En dix mois, dit Justin, il équipa une flotte plus considérable, que celle que Xerxès avoit équipée en dix années. Il exhorta les idolâtres qui étoient dans ses troupes, à se convertir: il permit de se retirer à ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême; quoiqu'il ne voulût combattre qu'avec des soldats chrétiens, il ne s'étoit pas lui-même fait baptiser encore.

Il arrive dans la Thrace & entre dans l'Illyrie.

Il venoit d'arriver dans la Thrace, lorsque Vétranion & Magnence, qui se préparoient à réunir leurs forces, lui firent des propositions de paix qui l'ébranlerent. Il paroissoit disposé à les accepter, quand son pere, qui lui apparut en songe, lui promit la victoire & le rassura. Ayant donc continué de marcher, il passa le pas de Sucques, défilé étroit qui est entre les

monts Hémus & Rhodope, & par lequel la Thrace communique avec l'Illyrie.

Vétranion, qui n'étoit pas arrivé à temps pour défendre ce paſſage, fut obligé d'entrer en négociation. Mais pendant qu'il traitoit, on débaucha ſes troupes, & il tomba entre les mains de l'empereur, qui le relégua à Pruſe en Bithynie. Heureux d'être redevenu particulier, il ne concevoit pas pourquoi Conſtance ne partageoit pas un bonheur qu'il ſavoit procurer aux autres.

Vétranion eſt réléguá en Bithynie.

Magnence traverſa les Alpes juliennes, & Conſtance s'occupoit d'un concile, qu'il faiſoit tenir à à Sirmich. Cependant les deux armées arriverent dans la haute Pannonie. Après avoir eu tour-à tour des avantages l'une ſur l'autre, elles engagerent une action générale dans les campagnes de Murſe ſur la Drave. On prétend que plus de cinquante mille hommes y périrent.

Magnence perd deux batailles & ſe tue.

Conſtance, loin du danger, étoit dans une égliſe, lorſque Valens, évêque de Murſe & Arien, qui avoit pris ſes meſures pour être des premiers inſtruit de l'événement, s'écria tout à coup, que l'ennemi étoit en fuite, & qu'un ange venoit de lui en apporter la nouvelle. L'empereur conçut la plus grande idée de la ſainteté de cet évêque, & crut lui devoir la victoire.

Magnence ſe retira en Italie. Forcé de reculer encore, il ſe réfugia dans les Gaules;

353.

il perdit une seconde bataille dans les Alpes cottiennes ; & il s'enfuit à Lyon, où voyant ses soldats prêts à le livrer, il se donna la mort. Il a regné trois ans & demi.

Constance donne sa confiance aux délateurs.

Naturellement soupçonneux & sanguinaire, Constance le devint encore davantage, lorsqu'il fut seul maître de l'empire ; & sa puissance ne parut s'accroître, que pour donner à ses vices un plus libre cours. Jaloux de proscrire tous ceux qui avoient suivi le parti de son ennemi, il répandit ses délateurs dans tout l'empire. Un d'eux, Paul, surnommé *la chaîne*, parce qu'il tramoit mieux qu'un autre des accusations, parcouroit les provinces, & entroit d'autant plus dans la confiance de l'empereur, qu'il enveloppoit, dans ses calomnies, un plus grand nombre d'innocents. Cependant, parce qu'une vengeance soutenue demande une fermeté que Constance n'avoit pas, il pardonnoit quelque fois aux plus coupables ; & parce que la flatterie saisissoit cette occasion d'applaudir à sa clémence, il croyoit avoir acquis le droit de ne plus pardonner. En général, c'étoit assez d'être accusé, pour être puni.

Il est le jouet de ceux qui l'entourent.

Le caractère soupçonneux de ce prince le rendit le jouet de tous ceux qui l'entouroient. En feignant de trembler pour ses jours, on exagéroit les moindres fautes, on envenimoit les actions les plus indifférentes, on diminuoit, on tournoit en ridicule les succès des uns, on supposoit une ambition criminelle aux autres, &

on lui reprochoit continuellement à lui-même de n'être pas assez en garde, ou d'être trop indulgent. Mais afin que vous puissiez mieux juger des intrigues qui faisoient agir Constance, il faut vous faire connoître ce que c'étoit que sa maison & sa cour.

Multitude de ses valets.

Il semble que, depuis Constantin, les empereurs ne se crussent grands, que par la multitude des valets qui rempliſſoient le palais. Or, parce que, sous les princes foibles, les valets ont toujours du crédit, on rechercha l'honneur de l'être, au point qu'on l'acheta; & il arriva, qu'au lieu d'en régler le nombre sur les besoins du service, on en reçut autant qu'il s'en présenta avec de l'argent ou avec de la protection. Il y avoit, dans la maison de Constance, mille officiers de cuisine, autant de barbiers, beaucoup plus d'échansons, & les eunuques étoient en si grand nombre qu'on ne les comptoit pas.

Leur avidité.

Ces ames intéressées n'avoient donné que pour reprendre avec usure. Souvent le concours leur avoit fait acheter cher un emploi qui rapportoit peu; pour se dédommager, ils prirent, lorsqu'ils eurent occasion de prendre; & dès-qu'ils eurent pris une fois, ils se crurent autorisés à reprendre, toutes les fois que les mêmes occasions se présentoient. Ils se firent donc un droit de chaque abus qu'on toléra. Enhardis par des protecteurs qui ne leur man-

quoient jamais, ils eurent continuellement de nouvelles prétentions ; & ils les firent si bien valoir, que les plus gros gages n'étoient rien, comparés à ce qu'ils appelloient les profits de leur place. Un barbier, par exemple, avoit par jour vingt rations de pain, de quoi nourrir vingt chevaux, une grosse pension & des gratifications fréquentes. On a jugé qu'il en coûtoit plus pour les domestiques du palais, que pour la subsistance des armées, & ce n'est pas une exagération.

Les grands avoient la même avidité.

Les mêmes abus regnoient parmi ceux qui occupoient les grandes charges : ils avoient aussi leurs profits. Ces valets, qu'on prenoit pour les grands seigneurs de l'état, ne permettoient à leurs inférieurs de se faire des droits, que parce qu'ils vouloient s'en faire eux-mêmes, & ils s'en faisoient d'énormes. On n'imagine donc pas ce que coûtoit la maison du prince.

Les eunuques commencent, sous Constance, à s'élever aux grandes charges.

Quand le souverain est vain, foible, ignorant, les derniers de ses valets sont ceux qui lui plaisent davantage, parce qu'il n'est jamais plus à son aise qu'avec eux. Aussi les eunuques, qui, jusqu'alors avoient été la partie la plus vile de la maison des empereurs, commencerent, sous Constance, à s'élever aux premiers emplois. Un d'eux, nommé Eusebe, Arien, faux, avare, cruel, étoit son grand chambellan, & gouvernoit l'empire. Je remarquerai en-

core que les femmes avoient beaucoup de crédit dans sa cour, & qu'elles prenoient toujours quelque part au gouvernement.

L'intrigue faisoit tout.

Des milliers de valets désœuvrés, des favoris sans vertus, des ministres sans talents, des femmes qui affichoient la coquetterie, l'esprit ou la dévotion, voilà donc ce qui entouroit l'empereur. L'argent étoit l'unique mobile de ces ames qui ne s'occupoient qu'à tramer des intrigues. Tout se vendoit, les plus grandes charges & les plus bas emplois; on s'enrichissoit à force de bassesses, on se ruinoit à force de dissipations. On s'élevoit rapidement, on tomboit plus rapidement encore; & l'état étoit gouverné par le même esprit, qui faisoit & défaisoit les fortunes des particuliers : les entreprises du gouvernement n'étoient souvent que l'effet d'une intrigue de cour.

Gravité ridicule de Constance.

Constance, au milieu de cette foule qui le poussoit en sens contraires, ne jouoit le souverain, qu'en affectant une gravité ridicule. En public, immobile comme une statue, il n'osoit, ni tourner la tete, ni faire un geste, ni se moucher, ni cracher. C'est ainsi qu'il croyoit conserver toute sa dignité.

Gallus, gouverneur de l'orient.

Telle étoit la cour de Constantinople; il y en avoit une autre en orient, où Gallus, neveu de Constantin le grand, avoit été envoyé lors de la guerre de Magnence.

Ce prince, à qui Constance avoit donné le

titre de Céſar & une de ſes ſœurs, cette même Conſtantine dont nous avons parlé, ſe regardoit comme l'héritier de l'empire, & gouvernoit en maître abſolu. On voyoit dans ſa cour les mêmes abus que dans celle de ſon beaufrere. La flatterie, ſur-tout, s'y montroit s'il eſt poſſible, avec plus d'impudence encore. Comme il forçoit les ſophiſtes à faire ſon panégyrique & à le prononcer devant lui, la manie de le louer devint ſi contagieuſe, que quoiqu'il fût Arien, les écrivains catholiques lui prodiguoient des éloges. Il eſt vrai qu'il paroiſſoit avoir quelque zele pour le Chriſtianiſme : mais il étoit gouverné par Aëtius, ſon théologien, homme ſans principes & ſans mœurs qui, après avoir fait toutes ſortes de métiers, s'étoit arrêté à celui d'hypocrite, comme le plus lucratif dans ſon ſiecle, & qui étoit en horreur aux Ariens, quoiqu'il profeſſât l'Arianiſme.

Conſtantine, haute & ambitieuſe, entretenoit la confiance de ſon mari, lui donnoit des conſeils pernicieux, & l'enhardiſſoit au crime. Ce n'étoit pas aſſez pour Gallus de répandre des délateurs dans les provinces qu'il gouvernoit : il ſe déguiſoit pour découvrir lui-même ceux qui parloient mal de lui. Je ne parlerai pas de ſes cruautés : je me laſſe d'entrer dans de pareils détails ; & je vous cacherois volontiers les vices des mauvais princes, ſi c'étoit aſſez de vous les cacher pour vous en garantir.

Gallus, ainſi que Julien, avoit d'abord été la victime des défiances de Conſtance, qui les avoit fait conduire l'un & l'autre au château de Macelle, près de Céſarée en Cappadoce. Là, ces deux princes, toujours obſervés comme des priſonniers, & privés de tout commerce avec les perſonnes qui pouvoient leur être attachées, furent d'ailleurs entretenus avec magnificence. On les élevoit dans la réligion chrétienne, ou, pour parler avec plus de préciſion, dans l'Arianiſme. On les ordonna même *lecteurs*, & ils en firent les fonctions : mais les exercices pieux, auxquels on les forçoit ne leur donnoient que du dégoût pour la vraie piété. Cette contrainte irritoit, ſur-tout, Gallus, qui étoit dans un âge, où les paſſions font deſirer la liberté. Il ne ſoupiroit donc qu'après le moment, qu'il ne ſentiroit plus le poids des chaînes ; & quand il eut été fait Céſar, il ne connut plus de frein.

Education de Gallus & de Julien.

Il gouvernoit l'orient depuis près de quatre ans, lorſque l'empereur, qui prit de l'ombrage, lui ôta, ſous différents prétextes, une partie des troupes, & l'invita, par des lettres d'amitié, à venir à Milan, afin de traiter enſemble des affaires de l'empire. Gallus héſita. Cependant, ſoit qu'il oſât ſe flatter, ſoit qu'il ne lui fût pas poſſible de déſobéir, il partit d'Antioche : ce fut ſa perte. Conſtance le fit mourir dans une ville de Dalmatie, où il l'avoit fait conduire.

Mort de Gallus. 354

Silvain, forcé à se soulever, périt par la trahison d'Ursicin.

Silvain, fils d'un Franc qui avoit servi sous Constantin, commandoit alors dans les Gaules. Ce général, qui avoit donné des preuves de capacité & de fidélité, excita la jalousie des courtisans, qui l'accuserent de penser à l'empire. Forcé d'y penser en effet, ou d'être condamné sans avoir été entendu, il se fit proclamer.

Ursicin, qui avoit commandé la cavalerie en orient, & qui, sous de fausses accusations, venoit d'être rappellé avec Gallus, étoit à Milan, où les courtisans, qui lui faisoient un crime de sa réputation, tentoient de le perdre; il eût été, sans doute, immolé à leur jalousie, si la révolte de Silvain ne l'eût pas rendu nécessaire. Il fut donc envoyé dans les Gaules. Cependant il ne réussit que par une trahison. Il fit assassiner Silvain.

Les Gaules ouvertes aux barbares.

Constance, à qui les moindres talents faisoient ombrage, retira les troupes qu'il avoit dans les Gaules, & ne laissa à Ursicin que le titre de général. Les Francs néanmoins, les Allemands & les Saxons avoient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Maîtres d'une grande étendue de pays, ils portoient encore le ravage au de-là. Plusieurs villes de l'intérieur étoient abandonnées, & il y en avoit d'autres, dont les habitants n'osoient semer que dans l'enceinte des murs. Eusébie, femme de l'empereur, saisit cette occasion pour

lui persuader d'envoyer, dans les Gaules, Julien avec le titre de César.

Constance donne à Julien le commandement des Gaules.

Agé de vingt quatre ans, Julien ne paroissoit pas devoir être suspect. Jusqu'alors, il n'avoit eu que la passion des lettres, recherchant les sophistes de réputation, & allant à toutes les écoles qui avoient de la célébrité. Appellé à la cour, il y parut avec la barbe & le manteau de philosophe. On en plaisanta, & on plaisanta encore davantage, quand on le vit avec tout l'attirail de sa nouvelle dignité; son embarras fit juger aux courtisans, qu'il seroit, à la tête d'une armée, plus ridicule que redoutable. Ils se trompèrent. Il est vrai que Julien n'avoit jamais vu la guerre, mais il en avoit fait une étude; & les courtisans ne l'étudient pas, même lorsqu'ils la voyent. Il lui étoit néanmoins difficile de réussir, parce qu'il ne pouvoit qu'être traversé par ceux dont on l'avoit entouré: c'étoient des espions qui devoient l'observer, & des capitaines qui devoient moins lui obéir que le conduire lui-même. En un mot, on vouloit que les troupes ne vissent en lui qu'un fantôme, choisi seulement pour représenter l'empereur.

Il entretient les disputes de religion.

Constance, qui se piquoit d'être théologien, lisoit ou feignoit de lire tout ce qu'on écrivoit sur la religion. C'étoit un malheur pour l'état, comme pour l'église: car par la confiance avec laquelle il jugeoit de ce qu'il

n'entendoit pas, il ne produiſoit que des ſcandales & des troubles. Sa cour ſuivoit ſon exemple; le mot *conſubſtantiel* étoit le ſujet de toutes les converſations : les eunuques, les femmes, les gardes, les valets, tout le monde enfin diſſertoit ſur le dogme. Les Ariens entretenoient cette manie par des brigues qui tendoient à ruiner les catholiques. Mais à force de diſputer, ils ne s'entendirent plus eux-mêmes: ils ſe diviſerent & formerent pluſieurs ſectes.

Les conciles leur devenant auſſi néceſſaires pour ſe concilier, que pour porter de nouveaux coups aux catholiques, Conſtance leur en accorda autant qu'ils en demanderent. Il en fit tenir un ſi grand nombre qu'il ruina les voitures publiques. Dans ces voyages, les évêques étoient défrayés, & les voitures, qu'on avoit établies pour le ſervice de l'état, n'y pouvoient plus ſuffire.

Il fait un formulaire. 355

Cependant l'Arianiſme, qui avoit infecté tout l'orient, commençoit à peine à ſe répandre dans les provinces occidentales, lorſque l'empereur fit tenir à Milan un nouveau concile, la même année que Julien partit pour les Gaules. Il y vint. Il déclara qu'il vouloit rétablir la paix de l'égliſe : il aſſura que Dieu lui en avoit révélé les moyens : il rappella les ſuccès dont le ciel l'avoit comblé, & les regardant comme un gage ſûr de ſes lumieres & de ſa foi, il propoſa lui-

même un formulaire, rempli des erreurs de l'Arianiſme. Les évêques catholiques, qui étoient en plus grand nombre dans ce concile, l'ayant rejeté, il les menaça de l'exil, & l'effet ſuivit les menaces.

Il perſécute pour le faire recevoir aux catholiques.

La perſécution fut générale. Les Ariens employerent les intrigues, les calomnies, les ſéductions, la violence; & l'empereur ordonna aux magiſtrats de toutes les provinces de bannir tous les évêques, qui refuſeroient de ſigner ſon formulaire. Les Ariens, qu'on établiſſoit dans les ſieges vacants, faiſoient naître de nouveaux déſordres: car lorſque les peuples, qui n'en vouloient pas, ſe ſoulevoient, ce qui arrivoit ſouvent, il falloit égorger une partie des brebis pour donner des paſteurs à l'autre.

On employoit, auprès des catholiques exilés, les careſſes, les promeſſes; & lorſqu'on ne pouvoit pas les ſéduire, on leur faiſoit ſouffrir les plus cruels traitements. Pluſieurs ſuccomberent; l'égliſe gémit, ſur-tout, de la chûte d'Oſius, évêque de Cordoue, & de celle du pape Libere. Tous deux juſqu'alors avoient ſoutenu la foi avec beaucoup de courage: le premier, âgé de cent ans, avoit été l'ame de pluſieurs conciles.

Les violences, dont on uſoit, dit Mr. de Tillemont, pouvoient faire des hypocrites qui, par lâcheté, déguiſoient leurs ſentiments pour plaire aux puiſſances du ſiecle: mais elles

étoient auſſi peu capables de convaincre les eſprits, que de gagner les cœurs. Car on ne perſuade point, quand on fait retentir par-tout les menaces du prince; & on ne laiſſe point lieu à la raiſon, lorſque le refus eſt ſuivi du banniſſement & de la mort. Telles ont été les maximes des Chrétiens, tant qu'ils ont été perſécutés; & il ſeroit bien à ſouhaiter qu'ils ne les euſſent jamais oubliées, lorſqu'ils ont été dans le cas de pouvoir perſécuter eux-mêmes. (*)

Comme la vraie religion n'a pas d'autres armes que la perſuaſion, elle ne doit pas avoir d'autres boucliers que la douceur & la patience. Souffrir & prier pour ſes perſécuteurs, voilà l'eſprit de l'évangile. Ce fut auſſi en général la conduite des catholiques. Mais quelques uns oublierent ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes & à l'égliſe. Ils ſe permirent les invectives les plus fortes dans une cauſe qui pouvoit ſe défendre par la raiſon ſeule; & ils

(*) Dieu, diſoit St. Hilaire à l'occaſion des perſécutions de Conſtance, nous a enſeigné à le connoître. Il ne nous y a pas contraints. Il a donné de l'autorité à ſes préceptes, en nous faiſant admirer ſes opérations divines. Il ne veut point d'un conſentement forcé. Si l'on employoit la violence pour établir la vraie foi, les évêques s'éleveroient contre cet abus, & ils s'écrieroient: Dieu, eſt le Dieu de tous les hommes; il n'a pas beſoin d'une obéiſſance ſans liberté; il ne reçoit pas une profeſſion que le cœur déſavoue; il n'agit pas de le tromper, mais de le ſervir.

paru

parurent autoriſer les violences du tyran qu'ils irritoient.

Cependant les catholiques lui ont donné des louanges.

Les catholiques ont néanmoins donné quelquefois des louanges à Conſtance; c'eſt qu'il a accordé de nouvelles exemptions au clergé, & qu'il a ſévi contre l'idolatrie. Il fit fermer des temples, il en fit abattre pluſieurs, il condamna au dernier ſupplice ceux qui ſacrifieroient aux idoles. Cependant la crainte de cauſer des ſoulévements fut cauſe qu'on n'exécuta pas toujours ſes ordres. Il y avoit des villes, où l'on profeſſoit publiquement l'idolatrie : l'empereur en étoit témoin lui-même dans Antioche, où il faiſoit ſouvent ſon ſéjour; & il ne ceſſa pas d'élever aux emplois des payens déclarés. Si un prince Chrétien ne doit pas employer contre l'idolatrie les mêmes armes, que les idolâtres avoient employées contre l'égliſe; il doit encore moins, en contradiction avec lui-même, condamner à mort les payens & les tolérer tout-à-la fois. Avant de publier des loix, il faut être ſûr de pouvoir les faire obſerver.

Les Ariens le mépriſoient & lui réſiſtoient ouvertement.

Cette conduite peu conſéquente rendoit l'empereur ſi mépriſable aux yeux des Ariens mêmes, qu'ils oſoient ſouvent lui réſiſter en face. Il propoſoit un jour des réglements eccleſiaſtiques, & quelques évêques applaudiſſoient déja, lorſque Léonce évêque de Tripoli en Lydie, l'interrompit tout à coup. *Je m'étonne*, lui dit il, *que chargé des affaires de l'état, vous vous ingeriez encore*

*faire des réglements, sur des objets, qui sont uniquement de notre compétence.*

Insolence d'un évêque Arien.

Une autrefois que les évêques d'un concile s'empressoient de faire la cour à l'impératrice Eusébie, ce même Léonce fut le seul qui s'en dispensa. Eusébie lui en fit faire des reproches, l'invita à la venir voir, offrit de le combler de présents, & promit de lui bâtir une basilique. *Dites à l'impératrice*, répondit-il, *qu'en exécutant ce qu'elle promet, elle ne feroit rien pour moi: ses bienfaits tourneroient à l'avantage de son ame. Si elle veut une visite de ma part, qu'elle la reçoive avec les égards dûs aux évêques. Quand j'entrerai, qu'elle se leve aussitôt, qu'elle vienne au devant de moi, qu'elle s'incline profondément pour recevoir ma bénédiction; & lorsque je me serai assis, elle se tiendra debout dans une contenance modeste, jusqu'à ce que je lui aie fait signe de s'asseoir. A ces conditions, je l'irai voir: autrement elle n'est ni assez puissante, ni assez riche pour me faire trahir la majesté du caractère épiscopal.*

Elle est aprouvée par Constance.

L'impératrice porta ses plaintes à Constance, qui bien loin d'oser blâmer Léonce, donna le nom de liberté apostolique à l'orgueil de cet évêque. Les Ariens ne lui avoient pas appris que le véritable esprit apostolique est éloigné de la vanité comme de la flatterie. Aussi étoient-ils avec lui insolents & flatteurs tout à la fois.

Toujours mobile au gré des eunuques, des femmes & des évêques de sa cour, il changeoit d'opinion, suivant que les différents partis Ariens prévaloient tour-à-tour par leurs intrigues. Il persécutoit la secte qu'il avoit favorisée, & bientôt après il la favorisoit, pour persécuter celle qu'il avoit fait triompher. Les sectes s'excommunioient réciproquement: aucune ne cherchoit la vérité: toutes briguoient la faveur: elles ne tendoient qu'à se détruire.

Ce prince changeoit continuellement de sectes.

Ces divisions déterminerent l'empereur à convoquer un concile général. Nicomédie avoit été choisie, lorsque cette ville fut détruite par un tremblement de terre, qui s'étendit dans l'Asie, dans le Pont, dans la Macédoine, & qui ébranla cent cinquante villes & plusieurs montagnes. Les fléaux de cette espece furent fréquents sous ce regne.

Grand tremblement de terre. 358

Alors les Ariens, qui n'ignoroient pas que, si toute l'église se réunissoit, ils ne feroient pas le plus grand nombre, proposerent de tenir deux conciles, l'un en orient, l'autre en occident, persuadés qu'il leur seroit facile de prévaloir dans l'un des deux. On choisit Rimini & Séleucie, capitale de l'Isaurie. Les ordres de l'empereur étoient qu'après les séances, les conciles lui enverroient chacun dix députés pour lui rendre compte des décrets; & en attendant leurs décisions, il fit lui-même un formulai-

Conciles de Séleucie & de Rimini. 359

re avec huit évêques, qu'il avoit assemblés à Sirmich.

Les évêques catholiques signent une profession Arienne.

Le concile de Rimini, composé de quatre cents évêques dont quatre-vingt seulement étoient Ariens, confirma la foi de Nicée, & fit partir ses députés, dix jeunes évêques sans expérience, qui, intimidés ou séduits, signerent le contraire des décisions qu'ils avoient apportées. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que le concile, qui les désapprouva, succomba lui-même, bientôt après. Soit foiblesse, soit surprise, tous les peres sans exception signerent une profession de foi, qui cachoit l'Arianisme sous des expressions équivoques. *Le monde chrétien*, dit à cette occasion St. Jérome, *fut étonné de se voir Arien.*

Les évêques catholiques étoient simples & peu exercés aux subtilités. Il n'en étoit pas de même des Ariens, qui avoient fréquenté les écoles trop célébres de l'orient. Les artifices de ceux-ci tromperent les plus zélés pour la foi, tandis que les autres, intimidés par les menaces de Constance, se crurent heureux d'avoir trouvé un moyen de conciliation.

Ils reviennent de la surprise qu'on leur a faite.

Les Ariens triompherent : mais leur triomphe ouvrit les yeux aux catholiques. Ils reconnurent leur faute, ils la désavouerent; & l'erreur se dissipa d'autant plus rapidement, qu'elle n'avoit pas été volontaire.

Quant aux évêques de Séleucie, ils ne purent s'accorder. Les Ariens & les demi-Ariens se séparerent, firent deux professions différentes, & s'anathématiserent mutuellement. Pour les rapprocher malgré-eux, Constance fit signer la formule arienne de Rimini aux députés des deux partis, & il envoya des ordres dans toutes les provinces pour forcer les évêques à la recevoir. Ce fut le sujet d'une nouvelle persécution. Telles étoient les occupations de ce prince, pendant que Sapor menaçoit l'empire, & que Julien le défendoit contre les barbares.

Les Ariens ne peuvent s'accorder.

Le jeune César, par les victoires & par la sagesse de son gouvernement, avoit rétabli la sureté & l'abondance dans les Gaules. Les ennemis, en fuite au de-là du Rhin, n'étoient plus pour lui qu'une occasion d'élever de nouveaux trophées ; chaque campagne avoit ajouté à sa réputation. Enfin respecté des soldats, chéri des peuples, il étoit devenu, pour achever son éloge, l'objet de la jalousie de Constance & des railleries des courtisans. Ils l'appelloient *Victorin*, froide allusion à un tyran, qui, du temps de Gallien, avoit usurpé, dans les Gaules, le titre d'Auguste. L'empereur, par une contradiction bien digne de lui, applaudissoit au mépris que sa cour affectoit pour Julien, & s'approprioit en même temps tous les succès de ce Général. Il ne le nommoit seulement pas, lorsqu'il en publioit les victoires ; mais il se

Succès de Julien.

représentoit lui-même, rangeant les troupes, combattant aux premiers rangs, donnant tous les ordres, renversant les ennemis. Il parloit, en un mot, comme s'il eût été à la tête de l'armée, & que Julien eût présidé à un concile.

Il est proclamé Auguste.

Les préparatifs, qu'il faisoit contre les Perses, furent un prétexte qu'il saisit, pour enlever à Julien l'élite des troupes. Il ne daigna pas seulement adresser ses ordres à ce général : il ne lui écrivit que pour lui dire qu'il eût à ne pas s'opposer à ses volontés. Julien ne s'y opposa pas: ce furent les soldats, qui refusèrent d'obéir, & malgré toutes ses résistances, ils le proclamerent Auguste à Paris.

Constance meurt, & Julien est reconnu.

Il passa les Alpes, après avoir repoussé les Allemands qui s'étoient jetés sur les Gaules, à la sollicitation de l'empereur. L'Italie, l'Illyrie, la Macédoine, la Grece se déclarerent aussitôt pour lui; & il n'eut pas besoin de combattre, Constance, qui étoit parti d'Antioche, étant mort sur ces entrefaites, en Cilicie, dans sa quarante cinquieme année. Reconnu dans tout l'empire, Julien continua sa marche, & fut reçu à Constantinople au milieu des acclamations.

Sa vie mérite d'être étudiée.

La vie de Julien mérite d'être etudiée Monseigneur. Elle vous apprendra combien il est dangereux pour les princes de se prévenir & de s'aveugler; & vous verrez qu'ils font alors d'autant plus de maux, qu'ils veulent davantage le

bien, & qu'ils ont plus de talents pour le produire. Je ne ferai pas néanmoins l'hiſtoire de ce regne. La vie de Julien écrite par Mr. l'Abbé de la Bletterie m'en diſpenſe, & je vous la ferai lire.

Je remarquerai, ſeulement, que ſon éducation fut la principale cauſe de ſes erreurs. Séduit par des ſophiſtes, il ſe prévint contre l'égliſe, parce qu'il jugea de tous les Chrétiens par la ſecte des Ariens, dans laquelle il avoit été élevé. Il vit les travers de Conſtance, il vit les maux que les héréſies avoient produits, & confondant le menſonge & la vérité, il ne penſa plus qu'à détruire la religion chrétienne. Il ſe rendit odieux: il mérita, ſur-tout, d'être plaint.

Cauſe de ſes erreurs.

Pendant un an & huit mois que dura ſon regne, il s'occupa des moyens d'abolir le Chriſtianiſme. Il employa à cet effet la politique, & il fit plus de mal à l'égliſe, que s'il l'eût perſécutée ouvertement. La guerre qu'il fit aux Perſes mit fin à ce projet. Il fut bleſſé dans un combat qu'il livra au de-là du Tigre; & il mourut, âgé de trente-deux ans. En lui finit la maiſon de Conſtance Chlore, ſi floriſſante ſous Conſtantin.

Sa mort. 363

Jovien, qui lui ſuccéda, fit une paix honteuſe, repaſſa le Tigre, & perdit dans ſa retraite une partie de ſes troupes. Quoique jeune encore, & qu'il eût des défauts, il avoit des ver-

Court regne de Jovien.

tus que l'âge auroit pu mûrir : mais il n'a regné que ſept à huit mois. Arrivé à Antioche, il donna des preuves de ſageſſe par la conduite qu'il tint pour rétablir la paix dans l'égliſe. Il mourut en Galatie, lorſqu'il alloit à Conſ-
364 tantinople. Mr. l'Abbé de la Bletterie a encore écrit ſa vie.

Barbares, qui ont attaqué l'empire, pendant le regne de Conſtance.

Pendant le regne de Conſtance, les Francs, les Allemands, les Saxons & les Perſes ne furent pas les ſeuls ennemis de l'empire : les Romains eurent encore à ſe défendre contre les Quades, les Sarmates & d'autres peuples du nord. Les Iſaures, qui ſe retiroient dans les rochers du mont Taurus, firent de grands ravages en Aſie ; & les Sarraſins, dont les Romains n'avoient appris le nom que du temps de Marc-Aurele, pillerent plus d'une fois la Méſopotamie. Tant que ces barbares ne forment point d'établiſſements, ils ne méritent pas de nous arrêter.

# LIVRE DIX-SEPTIEME.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.*

De tous les maux qui préparoient la ruine de l'empire Romain, les disputes sur la religion n'étoient pas les moindres : c'étoit la source d'une guerre intestine, qui devoit durer plus que cet empire. L'erreur s'armoit, parce qu'elle n'avoit que la violence pour se propager ou pour se défendre ; & quelquefois la vérité s'armoit encore, parce qu'en matiere de religion, le zele ne se contient pas toujours dans de justes bornes. Ces différents partis cherchoient à se rendre les princes favorables : trouvant tour-à-tour des protecteurs, ils devenoient tour-à

Combien les disputes de religion étoient funestes à l'empire

tour plus puiſſants ; & les deſordres croiſſoient d'un regne à l'autre.

Vous avez vu juſqu'où ils étoient montés. Il étoit temps de protéger l'égliſe, ſans lever le glaive ſur ſes ennemis, & de reconnoître que la perſécution qui ne ſuffit pas pour convaincre, ne ſuffit pas pour convertir. On venoit de voir les temples ſe remplir, auſſitôt que Julien les avoit ouverts & ce prince apoſta avoit démaſqué les faux Chrétiens, que la perſécution avoit faits.

Tolérance dont Jovien forma le projet.

Jovien avoit été confeſſeur. On ne pouvoit donc pas douter de ſon zele : mais il étoit convaincu, comme le dit Mr. l'Abbé de la Bletterie, que la foi ſe perſuade & ne ſe commande pas. En quoi, remarque ce même écrivain, il penſoit comme St Athanaſe : on peut ajouter, comme tous les peres de l'égliſe, pendant plus de trois ſiecles.

Cet empereur forma donc le projet d'une tolérance, qui, ménageant les préjugés, ramena peu à peu tous les peuples à la vraie religion. Mais cette tolérance n'ôtoit rien à la protection qu'il devoit à l'égliſe. Vous avez vu qu'il l'a protégée de tout ſon pouvoir.

C'eſt aux circonſtances à déterminer ce que la tolérance exige des ſouverains.

Le terme où cette tolérance doit s'arrêter eſt bien difficile à déterminer : car elle eſt entre deux extrémités, la perſécution & l'indifférence. C'eſt aux circonſtances où ſe trouve un empire, à marquer au prince, ce qu'il peut permettre, ce qu'il peut défendre, & l'u-

ſage qu'il doit faire de ſon autorité. Je ne vois pas qu'il y ait des regles aſſez générales à cet égard ; c'eſt un écueil où les meilleurs princes peuvent échouer. Tantôt, pour être tolérants, ils paroîtront indifférents ; & d'autres fois pour ne pas être indifférents, ils deviendront ; perſécuteurs. Une ſituation ſi délicate, demandoit dans ceux qui parvenoient à l'empire, plus de lumieres que les temps ne le permettoient. Ce n'étoit pas ici un cas, où ils puſſent ſe conduire ſans dangers, par les conſeils des autres. Car ceux qui les entouroient, avoient intérêt de leur perſuader, ou l'indifférence ſous le nom de tolérance, ou la perſécution ſous le nom de zele. Comment éviter également ces deux écueils? Je voudrois que Jovien eût vécu plus long-temps ; quelle qu'eût été ſa conduite, il nous inſtruiroit au moins par ſes fautes.

Nous ne pouvons pas nous en inſtruire en obſervant la conduite des premiers empereurs chrétiens.

Bien plus : il eſt encore fort difficile de nous inſtruire parfaitement, en obſervant la maniere dont les premiers empereurs ſe ſont conduits : pour en juger ſurement, il faudroit connoître toutes les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Si Conſtantin, par exemple, n'eût démoli que les temples, où le culte étoit contraire aux bonnes mœurs ; s'il n'eût fait taire que les oracles, où la fourberie étoit manifeſte ; enfin, s'il n'eût défendu que les enchantements, la magie & toutes les pratiques groſſieres, qui étoient plutôt l'abus que l'eſſence de la reli-

gion payenne, on ne pourroit que le louer. Les idolâtres les plus raisonnables n'auroient osé le désapprouver: il n'eût même fait que ce que les souverains pontifes avoient droit de faire; & cependant il se préparoit à pouvoir un jour entreprendre davantage. Il ne lui falloit donc que de l'adresse pour obtenir par douceur & peu à peu, ce qu'il ne pouvoit emporter de force & tout à coup. Mais jaloux, comme il l'étoit de son autorité, pouvoit il user de ces ménagements.

Nous voyons donc ce qu'il pouvoit absolument faire. S'il lui a été permis de passer quelquefois les bornes que je viens de preserire, il est aumoins évident qu'il a été trop loin, puisqu'il a porté des loix qu'il n'a pu faire exécuter. Lorsque ses fils défendirent généralement à tout le monde de sacrifier, ils déclarerent qu'ils ne faisoient qu'ordonner l'exécution des loix que leur pere avoit faites. Cependant Constance fut témoin qu'on ne les observoit pas, & il fut obligé de le souffrir. Tous ces empereurs s'étoient donc trop hâtés de porter ces loix.

Si d'un côté nous remarquons l'abus que Constantin a fait de son autorité, de l'autre nous connoissons l'usage qu'il en pouvoit faire, sans être taxé d'imprudence. Cependant nous ne saurions apprécier exactement tout ce qu'il y a de bien & de mal dans sa conduite, parce que les circonstances des temps où il a regné, ne nous

ſont pas aſſez connues. Nous ſerons dans le même cas par rapport aux regnes ſuivants.

Valentinien eſt élevé à l'empire.

Quelques jours après la mort de Jovien, l'armée élut empereur Valentinien, fils de Gratien, qui de ſimple ſoldat étoit devenu comte d'Afrique. L'empire trouvoit dans ce prince un catholique qui avoit été confeſſeur ſous Julien.

La tolérance le rend ſuſpect d'indifférence.

Protecteur de ſa communion, Valentinien laiſſa aux hérétiques & aux payens une entiere liberté de conſcience. Il défendit ſeulement, comme ſources de deſordres, les pratiques magiques & les ſacrifices nocturnes. Il ſe fit, ſur-tout, une loi de ne ſe porter jamais pour juge en matiere de religion, & de conſerver aux évêques ſeuls le droit d'en décider. Il pouvoit avoir pris ce parti à l'exemple de Jovien, & plus encore à la vue des maux que Conſtance avoit cauſés.

Malgré les preuves qu'il avoit données de ſa foi ſous Julien, ſa tolérance le rendit ſuſpect d'indifférence. Il ſemble néanmoins que Conſtantin & Conſtance auroient dû faire remarquer combien les princes intolérants ſont dangereux pour l'égliſe ainſi que pour l'état. Que les ſouverains gouvernent leurs peuples avec juſtice, qu'ils leur donnent l'exemple de la piété, qu'ils faſſent enfin chérir la religion qu'ils profeſſent, & ils auront rarement beſoin d'employer l'autorité. Voilà, ſur-tout, la pro-

tection qu'ils doivent à l'égliſe. Mais ſi livrés au vice, ils perſécutent pour faire croire ce qu'ils ne pratiquent pas, quel fruit attendent-ils de leur prétendu zele? Que l'on compare les progrès des Ariens avec ceux des autres hérétiques dans les ſiecles précédents, & on ſera convaincu que les héréſies n'ont jamais été plus funeſtes, que depuis que l'autorité s'eſt mêlée des diſputes de religion.

Son caractère.

Valentinien avoit des qualités qui le rendoient digne du trône. Il aimoit la vérité, il ſoulageoit les peuples, il donnoit les emplois au mérite: mais parce qu'il comptoit trop ſur ſes lumieres, il en étoit plus facile à tromper, & on le trompa.

Il prend pour collegue Valens ſon frere.

Il ſongeoit à prendre un collegue, & c'étoit même le vœu de l'armée. *Si vous préférez l'état*, lui dit un de ſes généraux, *vous choiſirez: ſi vous préférez votre famille, vous avez un frere.* Valentinien préféra ſa famille, & s'aſſocia Valens, ſon frere, homme peu inſtruit, ſans expérience dans la guerre & protecteur des Ariens. Il lui céda l'orient, c'eſt-à-dire, la Thrace, l'Aſie & l'Egypte, & il ſe réſerva l'occident. Il ſemble qu'il ne vouloit qu'aſſurer l'empire dans ſa famille: car trois ans après, au ſortir d'une maladie, il déclara Auguſte Gratien ſon fils, âgé de huit ans.

Procope aſpi-

Valens, dès la ſeconde année de ſon regne, devenu ſi odieux qu'on le comparoit à Tibere,

se vit menacé de perdre l'empire. Un parent de Julien, Procope, profita de cette disposition des esprits, fut proclamé Auguste par quelques cohortes, & se fit reconnoître à Constantinople, pendant que Valens étoit en Galatie. Il ne regna qu'un an. Peu digne de commander lui-même, il fut trahi par ses généraux, & livré à Valens qui lui ôta la vie.

re à l'empire & périt.

Les barbares, que Julien avoit contenus, recommençoient leurs hostilités. Les Gaules étoient exposées aux courses des Francs, des Allemands & d'autres peuples de Germanie. Les Saxons venoient par mer porter la désolation sur les côtes. Les Sarmates & les Quades pilloient la Pannonie. Les Pictes & les Ecossois ravageoient la Bretagne. Les Austuriens & d'autres nations Maures ne causoient pas de moindres désordres en Afrique. Enfin l'orient avoit pour ennemis les Goths, les Isaures, les Perses, les Sarrasins & les Blemmies qui se jetoient souvent sur l'Egypte.

Les barbares tombent de toutes parts sur l'empire.

L'occident fut défendu par les victoires de Valentinien, & par celles de deux de ses généraux, Jovien & Théodose. Cependant ce regne est l'époque, où les Romains, devenus perfides, commettent ouvertement les trahisons les plus noires. Ils égorgent les Saxons qui se retiroient sur la foi d'un traité. Ils font assassiner Vithicabe, roi des Allemands, Gabinius, roi

Trahisons des Romains.

des Quades, & Para, roi d'Arménie. Rome idolâtre avoit eu des Fabricius : pourquoi faut-il que les trahisons deviennent si frequentes sous des princes Chrétiens. Valentinien, sans doute, quoique confesseur, n'étoit pas assez instruit de ses devoirs. On ne voit pas qu'il ait fait aucune recherche sur les trahisons de ses généraux ; & il paroît avoir trempé lui-même dans la mort de Vithicabe.

Schisme à Rome. 366

C'est encore à ce regne qu'on voit commencer, dans l'église, des troubles qui se renouvelleront dans la suite, & qui produiront de grands maux. Le siege de Rome étoit déja devenu l'objet de l'ambition, parce que les pontifes avoient mille moyens de s'enrichir, & qu'ils pouvoient vivre dans l'opulence & dans le luxe. Damase, successeur du pape Libere, avoit été élu canoniquement ; & cependant Ursin, diacre de l'église romaine, forma un parti, & se fit élire. Ce fut le sujet d'une guerre. L'antipape soutint une siege, dans une basilique. Il fallut que Prétextat, préfet de Rome, payen célebre par sa sagesse & par son équité, armât pour chasser les schismatiques, & ce schisme dura plusieurs années.

Mort de Valentinien. Les Huns & les Alains. 375

Valentinien mourut en Illyrie dans la douzieme année de son regne & dans la cinquante-cinquieme de son âge, l'an 375, époque où les Huns commencerent à pénétrer en

en Europe. (*) Les hordes de ces barbares, les plus puiſſantes de toutes celles qui erroient dans le nord, toujours armées les unes contre les autres, avoient cauſé pluſieurs révolutions; & celles qui avoient été vaincues, forcées de céder, s'étoient retirées ſur les bords de la mer Caſpienne & du Pont-Euxin, & tomberent ſur les Alains qui habitoient ces contrées. Ces deux peuples, après une guerre longue & ſanglante, ſe réunirent, & paſſerent enſemble le Palus méotide.

Les Goths.

Les Goths s'étendoient alors depuis le Tanaïs juſqu'au Danube, & leur roi Ermanéric ſe faiſoit redouter juſqu'à la mer Baltique, & paroiſſoit avoir conquis toute la Germanie. Cette nation étoit formée de pluſieurs peuples, auxquels une peuplade, originaire de Scandinavie, paroît avoir donné ſon nom. On diſtinguoit en général, les Oſtrogots qui habitoient l'orient, & les Viſigots qui habitoient l'occident. On met parmi les nations Gothiques, les Gépides, les Hérules, & les Vandales: quelques uns ajoutent les Lombards & les Alains. Mais la plupart de ces origines ſont peu certaines. Je remarquerai qu'il n'eſt pas poſſible que la Scandinavie ait produit tous les peuples qu'on en fait ſortir.

(*) Il faut conſulter ſur les Huns les mémoires de Mr. de Guignes.

Les Goths s'établissent dans la Thrace.

Les Goths succomberent sous les efforts des Huns. Ils abandonnerent leur pays au vainqueur; & s'étant reculés jusques sur les bords du Danube, deux cents mille demanderent à Valens la permission de s'établir dans la Thrace, & offrirent de servir dans les armées romaines. Leur proposition fut acceptée, à condition néanmoins qu'ils n'entreroient dans les terres de l'empire, qu'après avoir quitté les armes: condition qui fut mal observée, parce que les officiers de l'empereur furent plus occupés à les dépouiller qu'à les désarmer. D'autres Goths firent encore la même demande, & furent refusés; parce qu'il parut dangereux de recevoir un si grand nombre de barbares. Ils passerent malgré les Romains.

Valens, par avarice, s'expose à manquer de soldats.

Valens comptant que les Goths lui fourniroient désormais assez de soldats, licencia une partie des anciennes troupes, & exempta de la milice les citoyens Romains. Son avarice lui fit voir un avantage à imposer une somme sur chaque village pour chaque soldat dont il l'exemptoit. Il ne vit pas qu'il surchargeoit les peuples déja trop foulés, & qu'il ruinoit les armées.

Soulévement des Goths.

Cependant la Thrace, ne pouvant suffire à la subsistance des ses anciens habitants & des nouveaux peuples qui l'inondoient, éprouva une grande famine, dont les Goths, sur-tout ressentirent les effets. Maxime & Lupicinus

qui commandoient dans cette province, ne penſerent point à les ſoulager : au contraire, ils les irriterent par des injuſtices & par des trahiſons. Forcés à prendre les armes, les Goths invitent les Alains & les Huns à venir à leur ſecours. Ces peuples ſe joignent à eux, & toute la Thrace eſt expoſée au pillage des barbares.

Valens perd la bataille & la vie. 378

Valens, qui étoit à Antioche, ſe preſſa de faire la paix avec les Perſes, & vint combattre les Goths, près d'Andrinople, avec une armée levée à la hâte. Il perdit la bataille & la vie ; les deux tiers de ſes troupes reſterent ſur la place. Il a regné quinze ans.

En Occident Gratien avoit, pour collegue, ſon frere Valentinien II.

Gratien, depuis la mort de ſon pere, regnoit en occident, avec ſon frere Valentinien que l'armée lui avoit donné pour collegue, & qu'il chériſſoit comme ſon fils. Il n'avoit que ſeize ans, lorſque ſon pere mourut, & ſon frere en avoit quatre.

Sa foibleſſe le rend incapable de ſoins & lui fait commettre des injuſtices.

La jeuneſſe de Gratien & la foibleſſe de ſon caractère rendoient preſque inutiles les qualités eſtimables qu'on remarquoit en lui ; quoiqu'élevé dans la piété & dans le goût des lettres par le poëte Auſone, il ne fut jamais capable de s'appliquer aux affaires du gouvernement, & on abuſa de ſa facilité.

Il y avoit eu bien des abus ſous le dernier regne. On lui perſuada d'en punir les auteurs, parce qu'on vouloit perdre Théodoſe ; & ce

général, qui avoit servi l'état avec autant de fidélité que de talents, fut exécuté à Carthage. Son fils, disgracié, se retira en Espagne sa patrie: il portoit le même nom. Un prince sage doit moins penser à punir les abus qui se sont commis avant lui, qu'à prévenir ceux qui pourroient se commettre. Les recherches qu'il fait sur le regne qui a précédé, font toujours périr des innocents.

Défaite des Allemands.

Gratien marchoit contre les Goths. Valens, qui craignoit de partager avec lui l'honneur de la victoire, n'ayant pas voulu l'attendre, il tourna ses forces contre les Allemands qui s'étoient jetés dans les Gaules. Il les joignit près de Colmar, les défit & les poursuivit au de-là du Rhin. Ils perdirent plus de trente mille hommes. Gratien se distingua par son courage.

Gratien reconnoissant qu'il ne peut défendre l'empire, s'associe Théodose.

379

Après la mort de Valens, ce prince, âgé de vingt ans & n'ayant qu'un enfant pour collegue, commandoit depuis l'Euphrate jusqu'aux îles Britanniques, & depuis la Numidie jusqu'au Danube. Cependant l'empire avoit toujours ses anciens ennemis. Les Huns venoient d'en augmenter le nombre. Les Goths, vainqueurs, ravageoient la Thrace: ils avoient forcé le pas de Sucques: ils se répandoient dans l'Illyrie, dans la Macédoine, dans la Grece. Sur leurs traces, se poussoient, comme des flots, les Sarmates, les Quades, les Alains,

les Huns, les Vandales, les Marcomans. Ces barbares n'avoient plus qu'à franchir les Alpes juliennes, pour porter la désolation dans toute l'Italie.

Le jeune Théodose, relégué en Espagne, paroissoit l'unique ressource de l'empire. On ne présumoit pas néanmoins que Gratien l'employât, parce que les princes pardonnent rarement à ceux qu'ils ont offensés. On se trompa. Théodose fut rappellé, eut le commandement des armées, & défit les Goths & les Sarmates qui s'étoient rassemblés sur le Danube. L'année suivante, Gratien le prit pour collegue, & lui céda l'orient.

# CHAPITRE II.

## *Théodose.*

Les Goths obtiennent des terres.

APRÈS avoir été vaincus par Théodose, les Goths n'avoient plus de retraite, puisque leur ancien pays étoit occupé par les Huns. Il falloit, par conséquent, les exterminer, ou leur céder des terres. Il eût été cruel & dangereux de les réduire au désespoir, & d'ailleurs la Thrace avoit besoin d'être repeuplée. On leur abandonna donc une partie de cette province, on leur donna les droits de cité, on les exempta de tout impôt, & on en fit des soldats pour la défense de l'empire.

Ils servent dans les armées sous des chefs de leur nation.

Les circonstances, qui sont quelquefois plus fortes que toute autre considération, paroissoient demander qu'on prît ce parti. Cependant cette faveur accordée aux Goths, pouvoit armer d'autres barbares, dans l'espérance d'obtenir la même grace, & il eût été plus prudent de les distribuer dans différentes provinces. Vraisemblablement ils ne voulurent pas se séparer, parce qu'ils se seroient li-

vrés à la discrétion des Romains, dont la mauvaise foi leur étoit connue. Ils obtinrent même de ne servir dans les armées, que sous des chefs de leur nation. Il en naîtra bien des troubles.

On auroit tort néanmoins de faire des reproches à Théodose. Quand le désordre est à un certain point, on ne peut pas tout à la fois corriger le présent & pourvoir à l'avenir. Il paroît que ce prince fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un courage éclairé. L'empire eût succombé sans lui : il en a retardé la chûte.

Maux de l'église.

Les maux de l'église, de nature à n'attendre des remedes que du temps, étoient grands, sur-tout, dans les provinces orientales, où Valens, persécuteur des catholiques, avoit été favorable à toutes les sectes & même à l'idolatrie. Les Ariens, maîtres dans la plupart des grandes villes, s'arrogeoient une espece de domination : d'autres hérétiques, & il y en avoit de bien des especes, briguoient la faveur de la multitude, & semoient la division parmi les peuples. Enfin l'idolatrie avoit encore des temples célébres.

La modération de Théodose est blâmée.

Trop de sévérité pouvoit causer des troubles. Théodose le jugea, & se conduisit d'abord avec réserve. Mais sa douceur ne fut pas approuvée par tous les catholiques. Les plus

ardens se plaignoient, qu'il voulût attirer les ames à la vérité par la persuasion, au lieu de les forcer, par la terreur, à quitter extérieurement leur héréſie; comme si quitter extérieurement l'héréſie, c'étoit devenir catholique. Ils ne savoient, si cette conduite de l'empereur étoit de sa part, défaut de zele, timidité ou prudence. C'est ainsi qu'en parloit, remarque Tillemont, St. Grégoire de Naziance, quoiqu'un des plus modérés; & cela n'est pas étonnant, puisque ce saint blâmoit Constance d'avoir laissé la vie à Julien.

Situation embarrassante de ce prince.

Il seroit difficile de représenter combien la situation de Théodose étoit embarrassante. Tout lui tendoit des pieges, le zele des catholiques, comme le fanatisme des hérétiques. Si ceux-ci vouloient le tromper, ceux-là s'aveugloient quelquefois eux-mêmes. St. Grégoire de Naziance en est une preuve. *Il y a eu des temps*, dit-il, aux payens, *que nous avons eu l'autorité, mais qu'avons nous fait à ceux de votre religion qui approche de ce que vous avez fait souffrir aux Chrétiens? vous avons nous ôté votre liberté? avons nous excité contre vous une populace en fureur? avons nous établi des gouverneurs pour vous condamner au supplice? avons nous attenté à la vie de quelqu'un? avons nous même éloigné personne des magistratures? en un mot, avons nous fait contre vous aucune des choses que vous nous avez fait souffrir, ou dont vous nous avez*

*menacés?* Je ne conçois pas, dit du Pin, comment St. Grégoire peut accorder toutes ces maximes avec ce qu'il vient de dire, que Conſtance avoit très mal fait de laiſſer l'empire & la vie à Julien. On ne conçoit pas non plus comment il faiſoit toutes ces queſtions avec tant de confiance, lui qui blâmoit la modération de Théodoſe. Avoit-il oublié la loi qui condamnoit au dernier ſupplice, ceux qui ſacrifieroient aux idoles? & ignoroit-il ce qui s'étoit paſſé ſous Conſtance & ſous Conſtantin? Par ce diſcours de St. Grégoire, on peut juger du langage que tenoient, aux empereurs, les catholiques que le zele aveugloit.

Loix qu'il fait contre les hérétiques.

Théodoſe ne tarda pas à porter des loix contre les hérétiques. La premiere eſt de la ſeconde année de ſon regne, l'an 380. Elle ordonne, à tous les peuples de ſon obéiſſance, de ſuivre la foi du concile de Nicée; déclarant que ceux qui n'obéiront pas, ſeront traités comme infâmes, & ſubiront les peines qui leur ſeront infligées par la juſtice divine & par l'autorité impériale.

Une autre loi, portée l'année ſuivante, défend à ceux qui ne ſuivent pas la foi du concile de Nicée, de tenir des aſſemblées dans les villes, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Elle ordonne que toutes les égliſes de l'empire ſoient remiſes aux évêques catholiques; &

qu'on chaſſe des villes tous les hérétiques qui feront quelque réſiſtance.

Les Ariens qu'on entreprit de chaſſer, exciterent des ſéditions parmi le peuple. Cependant cette même loi fut renouvellée quelques mois après, avec deux nouvelles clauſes : une défenſe aux Ariens de bâtir des égliſes, ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes, & une déclaration que tous les lieux, où ils auroient fait quelque fonction, ſeroient acquis au fiſc. Enfin, par une loi de 388, Théodoſe défend aux hérétiques de demeurer dans les villes, & ordonne de les chaſſer dans les déſerts.

Loix contre les idolâtres.

L'idolatrie, relevée par Julien, avoit pris ſous Valens de nouvelles forces. Théodoſe tenta de la détruire par des loix. En 381, il défendit les ſacrifices, ſous peine de proſcription, ſoit dans les temples, ſoit ailleurs. En 385, il menaça des plus grands ſupplices ceux qui chercheroient l'avenir dans les entrailles des victimes. En 392, il publia une loi qui défendoit toute immolation, ſous peine de mort; & tous les autres actes d'idolatrie ſous peine de confiſcation des lieux où ils auroient été faits. Enfin, il ordonna de fermer, ou même de démolir les temples; & Cinege, un des préfets du prétoire, fut entre autres chargé de cette commiſſion.

Défauts des

De pareils ordres ne pouvoient pas être exécutés, ſans quelque réſiſtance de la part

des payens. Alexandrie fut, pendant plusieurs jours, le Théâtre d'une guerre qui coûta la vie à beaucoup de Chrétiens, & le sang coula dans plusieurs provinces.

Lois de Théodose.

Il faut, dit on, qu'il n'y ait qu'une religion dans l'état. Il le faudroit, sans doute : rien ne seroit plus à desirer. Mais quand il y en a plusieurs, est-ce une raison de chasser une grande partie des sujets, parce qu'ils ne pensent pas comme le prince, de les égorger ou d'en faire des hypocrites & des sacrileges ? car enfin, c'est tout ce que peut la violence. Elle démolit les temples, elle ôte les églises : l'hérésie & l'idolatrie restent. Si les loix de Théodose eussent été exécutées, on eût peuplé les déserts & dépeuplé bien des villes.

Au reste, on se feroit une fausse idée de la conduite de cet empereur, si on en jugeoit par les loix qu'il a portées. *Il espéroit*, dit Tillemont, *que sans qu'il fût besoin de punir, la foi orthodoxe se répandroit assez d'elle-même, quand l'église auroit la liberté entiere de prêcher la verité. Il avoit, sans doute, plus de compassion que d'indignation pour ceux qui aimoient leur aveuglement ; & il pouvoit juger que moins les hérétiques seroient persécutés, plus ils se diviseroient & se persécuteroient eux-mêmes, ce qui ne manqua pas d'arriver. Les loix mêmes*, ajoute cet écrivain, *dont il ne pressoit pas l'exécu-*

*tion, les retenoient dans la crainte ; parce que l'égliſe pouvoit s'en ſervir, & s'en ſervoit effectivement, lorſqu'elle le jugeoit néceſſaire pour arrêter leur audace.*

Les premiers empereurs Chrétiens s'imaginerent qu'il ſuffiroit de menacer, pour ramener à l'égliſe les hérétiques & les idolâtres, & ils porterent des loix ſanglantes. Ils ſe tromperent l'événement le prouva : mais ils ne voulurent pas avouer qu'ils s'étoient trompés. Ils continuerent donc de porter les mêmes loix, & cependant ils n'en preſſoient pas l'exécution, parce qu'ils voyoient l'impoſſibilité où ils etoient de les faire exécuter. Cette contradiction ſauvoit la dignité du prince.

Cette conduite des empereurs accoutuma peu-à-peu à penſer que les peines, portées par les loix, n'étoient que comminatoires, & il en réſulta deux inconvénients. D'un côté, ces loix ne pouvoient être un frein pour les peuples, qui s'accoutumoient à regarder, comme de ſimples formules, les peines dont elles menaçoient ; de l'autre, l'exécution de ces loix devenoit une choſe arbitraire, qu'on abandonnoit au fanatiſme, au faux zele & aux intérêts particuliers de tous ceux qui avoient quelque autorité dans les provinces : car ſi les empereurs ne la preſſoient pas, il eſt certain qu'ils ne l'empêchoient pas. Les loix mêmes de Théodoſe permettoient les voies de fait contre les

hérétiques ; elles armoient donc, les uns contre les autres, tous les citoyens qui voudroient ſe ſervir du prétexte de la religion. Depuis Conſtantin, il y a bien peu de ſageſſe dans la légiſlation ; & il y en aura encore moins, parce que l'ignorance ſe répand tous les jours davantage.

Concile œcuménique de Conſtantinople. 381

Les déſordres, au commencement du regne de Théodoſe, n'étoient pas les mêmes dans toute l'égliſe. En occident, s'il s'élevoit quelques troubles, elle jouiſſoit en général de la paix. En orient, au contraire, déchirée par une multitude de ſectes, elle étoit encore troublée par les diviſions même des catholiques. Un concile paroiſſoit l'unique moyen de rétablir l'union : on le crut au moins, & Théodoſe en convoqua un à Conſtantinople, où cent cinquante évêques de ſes provinces ſe raſſemblerent ; l'occident n'y prit point de part. St. Mélece, évêque d'Antioche, y préſida.

Le concile commença par dépoſer Maxime le cynique, qui s'étoit établi ſur le ſiege de Conſtantinople, & dont l'ordination étoit nulle ; cette place fut donnée à St. Grégoire de Naziance.

Sur ces entrefaites, St. Mélece étant mort, il s'éleva dans le concile, des diſſentions au ſujet de l'élection à l'évêché d'Antioche. Les eſprits

s'échaufferent : on se souleva contre St. Grégoire, dont l'avis n'étoit pas celui du grand nombre ; & on parla de le déposer, sous prétexte que son intronisation étoit contraire aux canons. Ce saint aima mieux se démettre, que d'être l'occasion d'un schisme.

Il étoit beau de renoncer à un siege qui étoit le second de l'église, & qui paroissoit le disputer au premier ; il eût été plus beau de le quitter sans regret, & on est fâché de voir St. Grégoire se plaindre durement des évêques qui l'avoient forcé à cette démarche. Il les représente comme des gens ignorants & grossiers, comme des superbes & des ambitieux, comme des avares qui ne songent qu'à amasser par toutes sortes de voies, comme des hypocrites qui sous l'apparence des vertus, cachent de grands déréglements. C'est, dit il, une assemblée d'oisons & de grues, qui se battent & se déchirent sans discrétion ; une troupe de geais, un essain de guêpes qui sautent au visage ; il paroît en effet, que les peres de ce concile montrerent beaucoup de passion, & que St. Grégoire avoit raison d'en être scandalisé.

Après avoir fait des réglements sur la discipline & sur la juridiction des églises, le concile fit des canons sur le dogme. Les Macédoniens, qui nioient la divinité du St. Esprit & les Apollinaristes qui avoient différente

erreurs sur l'incarnation, furent anathématisés, ainsi que les Ariens; & comme il importoit de s'expliquer, sur la divinité du St. Esprit, avec plus de précision qu'on n'avoit fait jusqu'alors, on ajouta au symbole de Nicée, que le St. Esprit procéde du Pere. On ajoutera dans la suite *& du fils*, ce qui sera le sujet d'une longue dissention.

Ce concile, le second œcuménique, n'a été reconnu, en occident, que long-temps après, & quoique reçu en orient, sans obstacles de la part des évêques catholiques, il ne fit pas cesser les disputes. A Constantinople, sur-tout, elles dégénéroient en manie, on dogmatisoit dans les places publiques; comme à la cour, & il n'y avoit point d'artisan, qui ne se donnât pour théologien. *Si vous voulez changer une piece de monnoie*, dit St. Grégoire de Nysse, *on vous fait de grands discours sur la différence du fils engendré & du pere non engendré: si vous demandez combien vaut le pain, on vous répond que le pere est plus grand, & que le fils lui est soumis: & si vous demandez quand le bain sera chaud, on vous assure bien sérieusement que le fils a été créé.*

Théodose invita les chefs des différentes sectes à conférer ensemble, & il les rassembla à Constantinople. Il se flattoit qu'ils s'expliqueroient, qu'ils s'entendroient, & qu'ils se rapprocheroient; il se trompa; la dispute les aigrit.

Théodose fait conférer ensemble les chefs de secte, & la dispute les aigrit.

383 aigrit, & ils en devinrent plus opiniâtres; c'eſt ce qu'on devoit attendre des paſſions, de la mauvaiſe foi & du fanatiſme qui diviſoient les partis.

Il eſt pardonnable de ſe tromper, quand on fait le premier une tentative; on peut donc excuſer Théodoſe. Mais cette faute ſera ſouvent répétée. On diroit que les ſouverains ſont condamnés à ne pas s'inſtruire par l'expérience.

Gratien, devenu odieux, perd l'empire & la vie.

383 En occident, Gratien publioit les loix de Théodoſe, & quelquefois il en preſſoit l'exécution. Il fit abattre dans le ſénat l'autel de la victoire, monument auquel la ſuperſtition attachoit le ſort de l'empire: il confiſqua les revenus des pontifes: il ſupprima les privileges des prêtres payens & des veſtales: & il refuſa le titre de ſouverain pontife que les empereurs, même chrétiens, avoient porté juſqu'alors; ce refus, qui parut aux catholiques un acte de piété, offenſa les Romains qui le regarderent comme une marque de mépris.

Pendant qu'il aliénoit ſes ſujets, il attiroit à la cour les barbares, dont les hommages flattoient ſa vanité: il ruinoit ſon épargne par des profuſions, & il négligeoit tous les ſoins du gouvernement. Sa conduite lui fit perdre l'eſtime des troupes & l'amour des peuples.

Maxime, qui avoit été valet dans la maiſon de Théodoſe, & qui pour lors commandoit

doit en Bretagne, profita de ce mécontentement, se fit proclamer Auguste & passa dans les Gaules. Gratien marche contre lui : mais son armée l'abandonne : les villes même s'opposent à sa fuite ; elles lui ferment les portes ; & lorsqu'il croit échapper à la faveur d'un déguisement, il est arrêté, & perd la vie.

Maxime, qui a fait périr Gratien, arme contre Valentinien, & a la tête tranchée. 387

Valentinien II, alors âgé de douze ans, reconnut Maxime, qui promit de ne pas passer les Alpes, & Théodose dissimula. Les Huns & les Perses, qui étoient entrés dans la Mesopotamie, lui faisoient une nécessité de porter ses forces en orient, & ne lui permettoient pas de s'engager dans une guerre civile. Il parut donc aussi reconnoître Maxime ; il songea néanmoins à le repousser, s'il formoit quelque nouvelle entreprise, & il saisit la premiere occasion de faire la paix avec la Perse.

Quelques années après, Valentinien n'eut que le temps de s'enfuir, & de se jeter entre les bras de Théodose, qui arma & qui vainquit Maxime. Cet usurpateur eut la tête tranchée ; d'ailleurs on ne fit aucune recherche de ceux qui avoient suivi son parti. Théodose publia même une amnistie pour les rassurer ; & il rétablit Valentinien dans l'empire d'occident.

L'armée de Théodose étoit presque toute composée des barbares.

Son armée étoit presque toute composée de Huns, d'Alains & de Goths, c'est qu'il eût eu peu de troupes, s'il n'eût pas soudoyé des barbares. Il étoit même nécessaire de s'en

fée de barbares.

ſervir, parce qu'incapables de goûter la paix, ils auroient attaqué l'empire, s'ils ne l'avoient pas défendu. Cependant cette politique avoit l'inconvénient de leur apprendre l'art de la guerre, & de leur faire appercevoir toute la foibleſſe des Romains.

St. Ambroiſe empêche de punir les incendiaires d'une ſynagogue.

Théodoſe, qui s'arrêta quelques années en Italie, étoit à Milan, lorſqu'il apprit que des Chrétiens avoient brûlé une ſynagogue, à Callinique en Méſopotamie; il ordonna de punir les incendiaires, & de réparer les dommages faits aux Juifs. Cet ordre, quoique juſte, fut un ſujet de ſcandale pour St. Ambroiſe, évêque de Milan; il écrivit à l'empereur, que l'évêque de Callinique ſeroit prévaricateur, s'il lui obéiſſoit: il lui repréſenta que les Juifs avoient ſouvent brûlé des égliſes, ſans qu'on les eût punis, ni condamnés à les rétablir: & il ajouta qu'il étoit indigne d'un prince chrétien de prendre le parti d'une ſynagogue contre l'égliſe. Sa lettre, comme le remarque du Pin, tenoit plus de la déclamation que du raiſonnement; & cependant il menaçoit l'empereur de le priver de la communion, s'il ne révoquoit ſes ordres. Théodoſe les révoqua; il eut lieu de s'en repentir: car les Chrétiens, impunis, ſe porterent dans la ſuite à de tels excès, qu'il fut obligé de ſévir, & de porter une loi pour réprimer leurs violences.

Il me ſemble que, ſans manquer au reſ-

pect qu'on doit au zele de St. Ambroiſe, on peut dire que les noms de juifs & de chrétiens lui ont fait prendre pour une affaire de religion une affaire de pure police; qu'il a eu tort, par conſéquent, de ſe porter pour juge de la conduite de l'empereur, & encore plus de le menacer d'excommunication.

Conduite de Théodoſe avec les idolâtres, pendant ſon ſéjour en Italie.

Pendant le ſéjour que Théodoſe fit en Italie, il prit en quelque ſorte ſous ſa tutele le jeune Valentinien, & il gouverna l'occident. C'eſt alors, ſur-tout, qu'il parut ſe flatter de pouvoir porter les derniers coups à l'idolatrie: c'eſt alors auſſi que ſes loix occaſionnerent plus de ſoulevements. Il vint à Rome, où quoique ferme dans ſes principes, il parut ſe conduire avec plus de modération. Il exhorta les ſénateurs à embraſſer la religion chrétienne: il n'accorda rien à leurs inſtances pour le maintien de l'ancien culte: au contraire, il ſupprima les fonds deſtinés pour les ſacrifices. Mais il témoigna de la conſidération aux payens qui avoient ſervi l'état, & il donna des dignités à pluſieurs.

Pénitence publique de Théodoſe. 390

Il ne manquoit plus au zele de Théodoſe que d'édifier l'égliſe par une pénitence publique.

Comme on préparoit des jeux à Théſſalonique, le peuple de cette ville demanda un cocher du cirque qui avoit été mis en priſon, ſe ſouleva contre le commandant qui le lui refuſoit, l'aſſomma, & pluſieurs autres perſon-

nes périrent encore dans cette sédition. L'empereur, qui avoit d'abord ordonné de punir les coupables, se laissa presqu'aussitôt fléchir aux prieres de St. Ambroise & promit de pardonner; cependant on lui représenta que l'impunité est, en pareil cas, d'une extrême conséquence; & on ne manqua pas de raisons d'état assez apparentes, dit Tillemont, pour le lui persuader. *Assez apparentes* me paroît étrange; sans doute, cet ecrivain parle ainsi, parce qu'il ne conçoit pas que les meilleures raisons puissent balancer l'autorité d'un saint; mais St. Ambroise, aujourd'hui exempt d'erreur dans le ciel, n'approuve certainement pas ceux qui pensent qu'il a été infaillible sur la terre.

Théodose devoit donc sévir; mais ceux qu'il chargea des ses ordres, abuserent étrangement de sa confiance. Ce prince avoit fait grace à plusieurs personnes qui avoient conspiré contre lui, & avoit fait grace à la ville d'Antioche où il y avoit eu une sédition violente. Est-il vraisemblable que ses ordres ayent été d'assembler au cirque le peuple de Thessalonique, de l'envelopper de soldats, & d'égorger indistinctement tout ce qui s'offriroit? C'est néanmoins ce qui fut exécuté.

Un prince répond de ceux à qui il confie ses ordres; Théodose étoit donc coupable. St. Ambroise eut le courage de lui reprocher son crime. Cependant il sortit de Milan, parce que, dit

Tillemont, *l'empereur trouvant mauvais qu'il fût les réſolutions de ſon conſeil, il étoit de la prudence qu'il s'éloignât de la cour, pour ne point apprendre des choſes qu'il ne pourroit ni dire de peur d'expoſer ſes amis, ni taire parce qu'un évêque ne peut taire la vérité ſans bleſſer ſa conſcience.* J'avoue qu'il y a, dans la conduite de l'évêque de Milan, des choſes que j'ai de la peine à comprendre. Car de quel droit avoit-il des eſpions dans le conſeil du prince? & comment allioit-il, avec la religion, avec la probité, les trahiſons qu'il faiſoit commettre à ſes amis? Quoiqu'il en ſoit, l'empereur reconnut ſon crime, & ſe ſoumit à la pénitence publique, alors le ſeul moyen de ſe reconcilier à l'égliſe. Il ne fut abſous qu'après huit mois d'humiliation. Telle étoit encore dans ce ſiecle la diſcipline; elle ſe relâchera dans la ſuite. Cependant les évêques continueront de fulminer des excommunications contre les ſouverains, vous verrez les abus qui en naîtront. Théodoſe, pendant ſa pénitence, ſe dépouilla des ornements impériaux; un jour viendra où l'excommunication dépouillera les princes de toute autorité.

Puiſſance des moines.

Sous ce regne, les moines commençoient à devenir puiſſants; répandus dans les villes, non-ſeulement, ils faiſoient une guerre ouverte aux payens, ils s'ingéroient encore dans toutes les affaires; ils ſuſcitoient des diſputes; ils

commettoient des violences, & ils excitoient des séditions parmi le peuple. Théodose publia une loi, qui leur enjoignoit de se retirer dans les déserts, conformément à l'esprit de leur état. Quelques années après, ils eurent, assez de crédit auprès de lui pour la lui faire révoquer; & depuis cette époque, leur puissance s'est toujours accrue.

Valentinien II perd l'empire & la vie. 392

Après un séjour de trois ans en Italie, Théodose repassa en orient, &, l'année suivante, Valentinien eut le sort de son frere. Un de ses généraux, le comte Arbogaste, Franc d'origine, le fit assassiner, & revêtit de la pourpre Eugene, qui avoit enseigné la rhétorique, & qui étoit secretaire de Valentinien. Il comptoit gouverner sous le nom de cet empereur.

Eugene, qui a usurpé l'empire a la tête tranchée. 394

Pour se faire un parti, Eugene rouvrit les temples des idoles, où la foule se précipita. Théodose, à qui il avoit envoyé une députation, dissimuloit, & faisoit ses préparatifs. Deux ans après, vainqueur près d'Aquilée, il fit trancher la tête à Eugene, Arbogaste se tua, & il n'y eut plus de sang versé. Il survécut peu à sa victoire. Il mourut au commencement de l'année suivante, la cinquantieme de son âge & la seizieme de son regne.

Mort de Théodose. 395

On lui a donné le surnom de grand. Il seroit difficile de l'apprécier. Dans ce siecle, l'ignorance commençoit à tout confondre; & l'esprit, qui dominoit, n'étoit qu'un ramas d'i-

dées contradictoires. C'étoit l'effet des disputes qui s'élevoient entre les sectes, & de la conduite inconsidérée des princes qui les avoient fomentées. Théodose ne paroît pas avoir eu assez de lumieres pour se conduire à travers ce chaos.

# CHAPITRE III.

## *Depuis la mort de Théodoſe juſqu'à la priſe de Rome par Alaric.*

Théodoſe avoit partagé l'empire entre ſes deux fils, Arcadius & Honorius.

395

THÉODOSE, le dernier prince qui ait été maître des deux empires, laiſſa deux fils, Arcadius âgé de dix-ſept ans, & Honorius âgé de dix. Le premier regna, ſuivant ſes diſpoſitions, en orient; le ſecond, en occident.

Foibleſſe de ces deux princes.

Voilà donc deux enfants qui vont gouverner, & leur enfance durera. Toujours foibles, il ne ſeront capables, ni d'acquérir des lumieres, ni d'agir par eux mêmes. Ils ſeront l'un & l'autre le jouet des intrigues de leur cour, & cependant ils regneront dans les temps les plus difficiles.

Etat de l'empire.

Les diviſions inteſtines renouvelloient ſans ceſſe les plaies qu'elles avoient faites, & une légiſlation abſurde les envenimoit. Les barbares menaçoient de toutes parts, & l'empire n'avoit pour ſe défendre que d'autres barbares, qui l'avoient défendu ſous Théodoſe. C'étoient des Goths, qui étoient commandés par

des chefs habiles, & qui voyoient la foibleſſe du gouvernement. Les ennemis étoient donc au dedans & au dehors.

Théodoſe avoit donné, pour miniſtre, à l'âîné de ſes fils, Rufin, Gaulois qui s'étoit élevé à la préfecture d'orient par une ſuite de perfidies. Cet homme d'ailleurs n'avoit aucun talent.

Rufin, miniſtre d'Arcadius.

Stilicon, Vandale d'origine, gouvernoit l'occident ſous Honorius. Général habile, il ne manquoit pas de lumieres pour l'adminiſtration: mais il n'étoit ni moins injuſte, ni moins ambitieux que Rufin.

Stilicon, miniſtre d'Honorius.

Sous ces deux miniſtres, également avides, tout fut vénal, & les emplois ſe multiplierent au gré de leur avidité. Ils n'ont remédié à aucun abus. Il paroît plutôt que, voulant ſe rendre néceſſaires, ils n'ont penſé qu'à faire durer les troubles. Leur méſintelligence ſuffiſoit pour les entretenir, & pour en produire de nouveaux.

Ces deux miniſtres ont entretenu les troubles.

Rufin craignoit l'ambition de Stilicon qui ſe portoit pour tuteur des deux princes; & il avoit un autre rival dans Eutrope, eunuque qui prenoit de l'aſcendant ſur Arcadius, & qui devoit bientôt gouverner. Cet homme, pour qui tout moyen étoit bon, oſoit aſpirer aux premieres dignités, abuſoit inſolemment de la foibleſſe de ſon maître, & avoit la rapacité des gens de ſon eſpece.

L'eunuque Eutrope.

Irruption des barbares dans l'empire d'orient.

Les Huns ravageoient l'Asie, & les Goths de Thrace se répandoient dans toutes les provinces situées entre la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils se présenterent aux portes de Constantinople, & ils se jeterent sur la Grece. Alaric, leur chef, avoit servi sous Théodose contre Eugene. Il se montrera bientôt en Italie. On veut que Rufin, pour ruiner Stilicon, ait imaginé d'appeller ces barbares dans les provinces qu'il gouvernoit lui-même. Cette conduite eût été bien mal adroite. Il est plus naturel de penser que ces peuples n'inondoient l'orient, que parce que Théodose n'étoit plus.

Stilicon, traversé par Rufin, est forcé de faire retraite devant Alaric.

Stilicon, dont la prudence & le courage avoient mis les provinces occidentales à l'abri des insultes des barbares, marcha contre Alaric avec une armée composée des troupes de Théodose & de celles d'Eugene, & joignit les Goths dans la Thessalie. Il se disposoit à les attaquer, lorsqu'un ordre d'Arcadius lui enleva une partie de ses forces. Rufin avoit engagé son maître à rappeller l'armée de Théodose. Stilicon la renvoya, & chargea du soin de le venger, Gaïnas, capitaine Goth qui la conduisit à Constantinople ; trop foible alors pour hasarder une bataille, il se retira.

Gaïnas le venge. Mort de Rufin.

Arcadius vint au devant de l'armée. Rufin l'accompagnoit. Il comptoit sur les intelligences qu'il avoit ménagées parmi les trou-

pes; & ce jour là même, il se flattoit de partager l'empire avec son maître. Mais au signal que donna Gaïnas, des soldats se jeterent sur lui & le tuerent aux pieds de l'empereur.

Eutrope le remplaça & en eut la dépouille. Ce nouveau ministre, qui n'ignoroit pas combien il étoit haï & mépriſé, fit une loi qui condamnoit à mort, tous ceux qui conspireroient contre un des conseillers du prince, ou qui en auroient formé le dessein; & on ne vit plus que des délations & des proscriptions. Cependant le ministre donnoit des fêtes à son maître.

Eutrope lui succede.

Alaric, qui avoit conduit les Goths jusques dans le Peloponese, leur livra la Grece. Ils ruinerent, sur-tout, les temples des idoles; & ce qui avoit échappé aux loix des empereurs, ne put échapper à leurs armes. Ce sont les barbares qui acheveront la ruine de l'idolatrie.

Les Goths ravagent la Grece. 396

Corinthe se défendoit encore, lorsque Stilicon marcha une seconde fois contre les Goths. Il eut des avantages dont il ne profita pas. Les uns le blâment, d'autres le justifient. Il est certain qu'Eutrope le traversa. Il le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans le Peloponese; la cour de Constantinople fit même alliance avec Alaric, & lui donna le commandement dans la Grece

Stilicon marche contre eux; il est traversé par Eutrope.

& dans l'Illyrie orientale. Ces deux provinces faiſoient partie de l'empire d'orient, depuis le partage que Gratien avoit fait avec Théodoſe.

Eutrope excite des ſoulevements en occident.

Toujours jaloux de Stilicon, Eutrope tenta de le faire aſſaſſiner. Il ſollicita les généraux d'Honorius à ſe ſoulever; & il réuſſit à faire prendre les armes à Gildon, qui commandoit en Afrique, & à qui ſa révolte coûta la vie.

Il eſt fait conſul. 399

Il gouvernoit l'orient, & ſon ambition n'étoit pas ſatisfaite. Il vouloit réunir en lui les titres à la puiſſance. Il ne voyoit pas qu'il les aviliroit ſans ſe décorer; & ſon maître, trop foible, le fit conſul. L'orient en fut indigné, & l'occident refuſa de le reconnoître; pour avoir voulu trop s'élever, Eutrope hâta ſa perte.

Trame de Gaïnas contre Eutrope.

Un Goth qui commandoit en Phrygie, le comte Tribigilde, ſe ſouleve; & Gaïnas, qu'on ne ſavoit pas être d'intelligence avec lui, eſt chargé de le réduire. Celui-ci part. Arrivé en Phrygie, il exagere les forces du rebelle, il en fait craindre les progrès, & il conſeille de traiter avec lui; ajoutant que Tribigilde n'a pris les armes, que pour ſe ſoutenir contre Eutrope, & qu'il eſt prêt à les quitter, ſi on veut lui ſacrifier cet eunuque.

Eutrope a la tête tranchée.

Eudoxie, femme d'Arcadius, jalouſe de gouverner, & d'ailleurs irritée contre Eutrope

qui avoit menacé de la chaſſer du palais, ſe joignit à ſes ennemis, & obtint de l'empereur un ordre de l'arrêter. Cet eunuque eut la tête tranchée, l'année même de ſon conſulat. Il fit voir combien les favoris les plus puiſſants doivent peu compter ſur un prince foible.

Gaïnas ſe révolte.

Eudoxie prit les rênes du gouvernement, & on put tout ſe permettre, ſous cette femme, gouvernée elle-même par des eunuques. En effet, Gaïnas, qui ſe révolte, force l'empereur à lui livrer les victimes qu'il demande: il le force à venir à Chalcédoine pour traiter avec lui: il le force à lui conſerver le titre de général; il obtient même les ornements du conſulat, & il entre dans Conſtantinople, comme en triomphe.

Il perd la vie dans un combat contre les Huns.

Dans ce ſiecle, il ſemble qu'il n'y avoit plus que le zele de la religion qui pût donner du courage. Les Goths étoient Ariens, & ils n'avoient point d'égliſe. Gaïnas en demande une. St. Jean Chriſoſtome, évêque de Conſtantinople, la refuſe, également inflexible aux menaces de Gaïnas & aux inſtances de l'empereur. On prend les armes. Les Goths ſont maſſacrés, & leur chef forcé à ſe retirer au de là du Danube, y trouve les Huns, qui étoient toujours les ennemis des Goths, & perd la vie en combattant contre eux.

L'orient n'offre que des troubles.

L'orient, jusqu'à la mort d'Arcadius, n'offre plus que des troubles, produits d'un côté par le zele & de l'autre par la persécution. St. Jean Chrisostome vouloit réformer les mœurs, & Eudoxie persécutoit ce saint évêque, le plus vertueux & le plus éloquent de son siecle.

Alaric en Italie. 401

Pendant que ces désordres se passoient en orient, l'occident étoit plus que jamais exposé aux irruptions des barbares. Alaric, souverain en quelque sorte dans l'Illyrie où il commandoit, & proclamé roi par ses troupes, ravageoit les provinces qu'arrose le Pô, & menaçoit Rome. On n'avoit point d'armée à lui opposer. Stilicon entame une négociation, fait ses préparatifs, & tombe tout à coup sur les Goths. La bataille fut sanglante & indécise. Mais les enfants d'Alaric ayant été faits prisonniers, il fut obligé d'accepter la paix aux conditions qu'on lui offrit, & il se retira.

Honorius établit son siege à Ravenne.

Maximien avoit établi son siege à Milan, afin d'être plus à portée de défendre les frontieres. Honorius, qu'Alaric venoit d'effrayer, établit le sien à Ravenne, afin d'être plus à portée de s'enfuir ; il pouvoit de-là passer en Epire. La lâcheté de ce prince livroit donc l'Italie aux barbares.

Défaite de Radagaise. 405

Aussi les Goths reparurent bientôt; plus de deux cents mille hommes, conduits par Radagaise, se jettent sur cette province, pénetren

jusqu'en Toscane, & mettent le siege devant Florence. Radagaise étoit idolâtre, & il en paroissoit plus formidable aux payens, qui croyoient que la protection de ses dieux lui assuroit le succès de son entreprise. Leur aveuglement étoit même si grand, qu'ils se réjouissoient de cette invasion. Ils se flattoient que le moment étoit arrivé, où ils alloient relever les temples, & rétablir l'ancien culte.

Les barbares, ignorants dans l'art militaire, n'étoient propres qu'à ravager un pays ouvert; & s'ils tentoient une entreprise avec courage, ordinairement ils l'executoient avec peu de précaution. Stilicon leve à la hâte une armée, composée principalement de Huns, d'Alains & de Goths, surprend Radagaise & le défait entiérement. Ce chef, qui fut pris, perdit la vie. On fit une quantité étonnante de prisonniers; & ceux qui échapperent au fer du vainqueur, se disperserent dans les montagnes, où ils périrent presque tous. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat éleva un arc de triomphe qui fut le dernier.

Cette victoire en effet, étoit le dernier effort d'un empire qui ne pouvoit plus se soutenir. Honorius va perdre toutes les provinces transalpines.

Un déluge de barbares inonde tout à coup les Gaules, & se répand sans obstacle jusqu'aux

Invasion des barbares dans

les Gaules. 406

Pyrénées. Ce ſont des Vandales, des Sueves, des Alains, des Huns, des Sarmates; & bientôt après, les Francs & les Bourguignons ſuivent le chemin qui leur eſt ouvert.

Conſtantin maître des Gaules & de l'Eſpagne, & reconnu par Honorius. 407

Les troupes romaines, qui étoient en Bretagne, ne pouvoient plus attendre de ſecours, & cependant elles étoient expoſées aux invaſions des Pictes & des Ecoſſois, peuples féroces qui habitoient le nord de l'île. Elles ſongerent à leur défenſe. Après avoir nommé Auguſte Marc qu'elles tuerent, & Gratien qu'elles tuerent encore, leur choix s'arrêta ſur un ſoldat, qui prit le nom de Conſtantin. Ce nouvel Auguſte paſſa dans les Gaules dont il s'aſſura. Son fils Conſtant, qui de moine venoit d'être fait Céſar, lui ſoumit l'Eſpagne; & Honorius fut forcé de le reconnoître.

Alaric menace l'Italie.

Alaric menaçoit alors l'Italie, il paroît qu'il avoit fait des préparatifs pour une entrepriſe à laquelle Stilicon l'avoit invité, & qu'on avoit été obligé d'abandonner; & il demandoit en dédommagement une ſomme qu'on ne pouvoit pas lui donner, & qu'on lui promit.

Mort d'Arcadius, & de Stilicon. 408

Sur ces entrefaites, on apprit la mort d'Arcadius, qui laiſſoit l'empire à Théodoſe ſon fils, enfant de ſept ans; on prétend que Stilicon ſongeoit à la tutele de ce jeune prince, lorſqu'il périt par la perfidie d'Olimpius dont il avoit fait la fortune.

Olim-

Olimpius l'accuſoit d'aſpirer à l'empire, & d'avoir appellé les barbares dans les Gaules. Cependant le foible Honorius balançoit à lui livrer ſa victime. Alors, profitant de l'abſence de Stilicon, il ſouleve l'armée contre les amis de ce miniſtre, & il les fait égorger. L'empereur ne balance plus: il auroit trop craint le reſſentiment de ſon général. Il le fit donc arrêter, & on lui trancha la tête.

L'empire perdoit un défenſeur. Cependant cette révolution lui enlevoit des ſoldats, & les armoit contre lui. Trente mille barbares, qui avoient ſervi ſous Stilicon, & dont les femmes & les enfants avoient été maſſacrés dans le ſoulevement, ſe réfugierent auprès d'Alaric, lui offrirent leurs ſervices, & lui demanderent vengeance.

Trente mille barbares, qui avoient ſervi dans les armées Romaines, paſſent dans le camp d'Alaric.

Le roi Goth traverſe l'Italie ſans obſtacle, & vient juſqu'à Rome qu'il aſſiége. Olimpius, qui s'étoit ſaiſi du miniſtère, n'avoit pris aucune meſure pour l'arrêter: il étoit même hors d'état de donner aucun ſecours aux Romains; & il venoit de répondre avec un mépris outrageant, lorſqu'Alaric avoit fait demander la ſomme qu'on lui devoit.

Rome aſſiégée par Alaric. 408

Rome, bientôt réduite à la derniere extrémité, n'eut pas aſſez d'or pour ſe racheter. Elle livra ce qu'il y avoit de plus précieux dans les temples des idoles; & parce que cela ne ſuffiſoit pas, elle s'engagea par un traité

Elle capitule.

que l'empereur ratifia, & donna, pour ôtages, les enfants des principaux citoyens. Alaric se retira dans la Toscane, où il attendit l'exécution du traité.

Alaric reprend les armes. 409

On lui manqua de parole, & il reprit les armes. Son armée étoit grossie des troupes d'Ataulfe, son beau frere, & de quarante mille esclaves qui s'étoient enfuis de Rome.

Honorius fait des loix pour & contre les hérétiques & les payens.

Olimpius venoit d'être disgracié, & avoit eu, pour successeur, Jovius, préfet du prétoire, un traître sans talents. Sous le premier de ces ministres, Honorius avoit porté des loix sanglantes contre les hérétiques & contre les payens : sous le second, il leur accorda, aux uns & aux autres, une entiere liberté de conscience.

Alario donne & ôte tour à tour la pourpre à Attale.

Pendant que, remué uniquement par les intrigues de sa cour, il ne fait que des démarches ou fausses ou contradictoires, Alaric force les Romains à le reconnoître ; & leur donne, pour empereur, Attale, préfet de la ville, fantôme qu'il revêt & qu'il dépouille tour-à tour de la pourpre, suivant ses intérêts.

Les Vandales s'établissent en Espagne.

Sous prétexte de secourir Honorius, Constantin se proposoit la conquête de l'Italie, lorsque Géronce, qui commandoit pour lui en Espagne, se souleva : ce fut à cette occasion que les Vandales, les Sueves & les Alains pas-

ſerent les Pyrénées. Ils profiterent de cette guerre civile pour s'établir en Eſpagne. Ils mirent d'abord tout à feu & à ſang. Devenus plus humains, lorſqu'il furent poſſeſſeurs tranquilles, ils gouvernerent les peuples avec douceur ; mais cette révolution fit aux égliſes de cette province une plaie qui ſaigna longtemps : elle répandit l'Arianiſme, elle corrompit la diſcipline, & elle fit oublier toutes les loix eccleſiaſtiques.

Les Armoriques ſecouent le joug des Romains.

Les barbares continuoient toujours de ravager les Gaules, & Conſtantin, qui portoit ſon ambition au de-là, n'y avoit pas encore aſſuré ſa puiſſance Chaque peuple étoit obligé de penſer à ſa ſureté. C'eſt dans cette conjoncture, que les Armoriques, qui habitoient les côtes entre la Seine & la Loire, ſecouerent le joug des Romains, & commencerent à ſe gouverner en république. Honorius venoit alors de renoncer à toute ſouveraineté ſur la Bretagne, & les peuples de cette île recouvroient leur liberté.

Rome eſt priſe par Alaric. Mort de ce conquerant. 410

Alaric traitoit avec la cour de Ravenne, lorſque Sarus, capitaine Goth qui étoit au ſervice d'Honorius, l'attaqua bruſquement. Cette trahiſon le ramena ſous les murs de Rome, & il livra cette ville au pillage. Cependant, parce qu'il profeſſoit l'Arianiſme, il ordonna de reſpecter les lieux ſaints : il défendit, ſur-tout, de faire aucune inſulte à ceux

qui se réfugieroient dans les églises de St. Pierre & de St Paul. Ces asyles sauverent un grand nombre de citoyens : mais le fer & le feu firent encore de grands ravages. Ce conquérant mourut la même année, lorsqu'il méditoit la conquête de l'Afrique.

# CHAPITRE IV.

## *Jusqu'à la mort d'Honorius.*

Les dernieres années d'Honorius n'offrent plus que des troubles, qui se passoient principalement dans les Gaules. Nous les allons parcourir.

Constantin avoit franchi les Alpes, dans le dessein de se rendre maître de l'Italie; il comptoit sur Allobic, général d'Honorius. La mort de ce traître le força bientôt à se retirer.

Constantin assiégé dans Arles. Honorius le fait mourir. 411

Il venoit lui-même de perdre tout à fait l'Espagne, & il alloit perdre l'empire. Géronce, qui poursuivoit Constant, le surprit à Vienne, & lui fit trancher la tête. Il vint ensuite assiéger Arles, où Constantin s'étoit renfermé, & il donna la pourpre à Maxime.

Constantius, général d'Honorius, & le seul que ce prince n'eût pas choisi parmi les barbares, jugea cette conjoncture favorable pour recouvrer les Gaules. Il avoit servi sous Théodose, & il montroit des talents.

A peine eut-il passé les Alpes, que Géronce, abandonné de ses troupes, fut contraint de s'enfuir en Espagne où il périt. Maxime, qui l'y suivit bientôt après, eut le même sort; & Arles ouvrit ses portes. Les habitants obtinrent une capitulation avantageuse, & Constantius promit la vie à Constantin, qui fut ordonné prêtre. Mais Honorius le fit mourir, lui & son fils Julien. Alors Jovin, à la tête d'un corps de barbares, venoit de se faire proclamer Auguste dans la Gaule ultérieure.

Ataulfe dans les Gaules. 412

Ataulfe envoya la tête de ce rebelle à l'empereur, ce qui fait juger qu'il avoit un traité d'alliance avec Honorius. Cette alliance ne dura pas, & il l'avoit prévu, sans doute: car il traînoit toujours après lui Attale, comme un épouvantail dont il pouvoit se servir. En effet, il lui rendit la pourpre, il ravagea les Gaules, & il en conquit une partie. Il épousa néanmoins une sœur d'Honorius, Placidie qu'Alaric avoit faite prisonniere à Rome. Au reste, lorsqu'on le voit reparoître à la tête des Goths, on ne sait pas ce qu'il avoit fait depuis la mort de son beau-frere.

Les Bourguignons s'établissent dans les Gaules. 413

On rapporte à ce temps le premier établissement des Bourguignons dans les Gaules, où ils avoient fait plusieurs irruptions; ils se fixerent dans la premiere Germanie, pays dont l'Alsace n'est aujourd'hui qu'une partie. Ils embrasserent la foi catholique, gouvernerent

avec douceur les peuples conquis, & commencerent à s'appliquer à l'agriculture & aux arts méchaniques.

Cependant Conſtantius recouvre une partie des Gaules. Les Goths, qu'il a vaincus, lui abandonnent cette province, & ſe retirent en Eſpagne, où Ataulfe eſt tué; il a pour ſucceſſeur Sigéric, ſon ennemi, qui fait égorger tous ſes enfants, & qui lui-même eſt aſſaſſiné après avoir régné ſept jours. Vallia, que les Goths choiſiſſent alors pour chef, fait la paix avec Honorius : il lui rend Placidie, & il ſe charge de la guerre contre les Vandales.

Révolutions parmi les Goths. 415

Les courſes des Goths qui, malgré leurs victoires, ne peuvent ſe fixer, prouvent combien ce peuple étoit encore barbare, & incapable d'être gouverné par des loix. Il n'y avoit que le temps qui pût enfin le dégoûter d'etre par tout en guerre, & de ne trouver la paix nulle part. Vallia avança ce moment. Après de grands avantages qu'il remporta ſur les Vandales, il obtint de Conſtantius la ſeconde Aquitaine où il s'établit. Cette province s'étendoit depuis Toulouſe qui en devint la capitale, juſqu'à l'océan. Elle comprenoit le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gaſcogne.

Ils s'établiſſent dans la ſeconde Aquitaine. 419

Il y avoit dix ans que Conſtantius gouvernoit & défendoit l'empire, lorſqu'Honorius le prit pour collegue. Il mourut quelques mois

Mort de Conſtantius. 420

après. Il avoit épousé Placidie, & il laissoit d'elle deux enfants, Valentinien & Honorius.

Mort d'Honorius. 423

Placidie, chassée d'Italie par son frere, se retire avec ses deux fils à la cour de Constantinople, & Honorius meurt la même année. Ce prince a regné vingt neuf ans.

# CHAPITRE V.

*Jusqu'aux temps où Attila commence à menacer l'empire.*

L'EMPIRE de Constantinople offre peu d'événements, depuis la mort d'Arcadius jusqu'à celle d'Honorius. Il fut d'abord gouverné par Anthémius, préfet du prétoire, ministre éclairé, sage & vertueux, qui réprima les abus & qui fit respecter la puissance de son maître.

Anthémius gouverne l'empire d'orient.

Il commençoit à rétablir l'ordre & la tranquillité dans les provinces, lorsque Pulchérie, sœur de Théodose, obtint le titre d'Auguste, parut à la tête des affaires, & prit son frere, en quelque sorte, sous sa tutele. Elle se chargea, sur tout, de son éducation.

Pulchérie se saisit des rênes du gouvernement.

Cette princesse, plus âgée que Théodose de deux ans, en avoit quinze; & quoiqu'elle gouvernât l'état, on ne dit point par qui elle étoit gouvernée. On lui donne des talents au dessus de son âge, au dessus de son sexe. On ne parle plus d'Anthémius. Il faudroit

cependant, pour l'honneur de Pulchérie, qu'on nous eût appris la mort de ce miniſtre; quoiqu'il en ſoit, le regne de Théodoſe prouvera que cette princeſſe a eu peu de talents ou peu d'influence.

Goût de Théodoſe le jeune pour les ſciences.

Théodoſe avoit de la douceur, de la piété, du goût pour les arts & pour les ſciences, & même aſſez d'intelligence pour y faire quelques progrès. Curieux de s'inſtruire, il donnoit beaucoup de temps à l'étude : il paroiſſoit ne vouloir rien ignorer de ce qu'il eſt poſſible de ſavoir. Avec ces qualités qui ſe montroient en lui dès ſon enfance, il ſe conduira néanmoins comme un prince foiblé & ignorant.

Sa curioſité ne pouvoit ni ſe fixer, ni ſe régler.

Il y a deux ſortes de curioſité. L'une nous fait dédaigner tout ce qui nous eſt étranger, pour nous porter aux choſes qu'il eſt de notre devoir de connoître. Elle ne ſe laſſe point : elle ne quitte pas un objet, qu'elle ne l'ait approfondi : & ſi elle trouve des obſtacles, elle n'en fait que plus d'efforts. Cette curioſité, qui eſt le caractère des ames fortes, peut ſeule donner des connoiſſances vraies, ſolides & utiles.

Il y a une autre curioſité, qui ſe trouve quelquefois dans une ame lâche, lente & pareſſeuſe; tout la dégoûte; elle ne s'entretient qu'en changeant d'objet continuellement & ſans diſcernement. Elle effleure tout : elle ne

saisit rien : si elle s'arrête quelquefois, c'est sur des choses frivoles, qui ne demandent aucun effort de la part de l'esprit. Alors elle se laisse tomber avec tout le poids de son inertie, elle s'appesantit, & elle fatigue, par des questions puériles, ceux à qui elle croit demander des lumieres.

Il se croyoit instruit dans tous les genres.

Telle étoit la curiosité de Théodose; ceux qui font son éloge, le disent instruit dans tous les arts & dans toutes les sciences. Il étoit peintre, il étoit sculpteur, il avoit étudié la botanique, il savoit la médecine, il se piquoit de se connoître en pierres précieuses, il se croyoit théologien.

Il s'appliquoit sur tout à la théologie; mais sans succès.

Il étoit cependant peu instruit en tous genres, si nous en jugeons par ses connoissances en théologie. Il avoit fait sa principale étude de cette science, & on admiroit, sur-tout, dans cette partie, les progrès de son esprit.

Sa piété dégénéroit en foiblesse, parce que c'étoit la piété d'une ame foible. Il prioit sans cesse, il visitoit continuellement les églises, il les enrichissoit, il faisoit un monastere de son palais. Il savoit l'Écriture par cœur. Il en avoit recherché & lu tous les commentaires. Il n'ignoroit aucune des questions qui troubloient l'église. Il connoissoit parfaitement toutes les pratiques religieuses. Enfin il entretenoit, dit-on, les évêques, comme s'il eût vieilli dans

le ſacerdoce. Voilà ce qu'on louoit en lui. Un fait ſuffira pour nous faire juger de ſes lumieres.

Fait qui le prouve.

Un moine, à qui il avoit refuſé une grace, eut l'inſolence de lui dire, qu'il le retranchoit de la communion des fideles. A ce mot, l'empereur crut voir tomber ſur lui tous les foudres de l'egliſe. Non-ſeulement, il eut la ſimplicité de ſe croire excommunié, il crut encore devoir s'abſtenir de toute nourriture, juſqu'à ce que l'excommunication eût été levée par celui même qui l'avoit portée. Envain un évêque, en qui il avoit confiance, l'aſſura que tout le monde n'avoit pas le droit de ſéparer ainſi de l'égliſe; il ne put être raſſuré, que lorſque le moine même lui eut donné l'abſolution. S'il y a ſouvent des princes auſſi ignorants que celui-là, le ſacerdoce n'aura pas de peine à uſurper l'empire. Auſſi l'uſurpera-t-il.

Sa piété étoit celle d'un moine.

Théodoſe, dit Tillemont, avoit tout ce qu'il falloit pour devenir ſaint dans une vie particuliere; &, ſelon l'expreſſion de St. Auguſtin, il pouvoit être déifié en demeurant dans la ſolitude. Il avoit donc de la piété: mais ſa piété étoit celle d'un moine, & cependant il avoit d'autres devoirs à remplir. Conſidérons-le comme ſouverain.

Son inaptie dans les affaires.

Autant ſa curioſité pareſſeuſe le portoit ſur mille choſes inutiles, autant elle l'éloignoit des affaires de l'empire. Incapable d'application, il

laiſſoit faire, il approuvoit ſans examiner, il ſignoit ſans lire. Il avoit plus de vingt ans, lorſqu'on lui fit ſigner un acte, par lequel il abandonnoit ſa femme pour être eſclave. Pulchérie lui avoit elle-même tendu ce piege. Il parut honteux de ſa négligence, & il ne ſe corrigea pas. Il eut trouvé trop de fatigue à veiller ſur la conduite de ſes miniſtres : il avoit plutôt fait d'abandonner ſa confiance à qui la vouloit, & de laiſſer faire.

Il abandonne ſa confiance aux eunuques

De tous ceux qui entourent un prince foible, les valets ſont le plus à portée de ſe ſaiſir de cette confiance, qu'il veut dépoſer quelque part. Les eunuques gouvernerent donc ſous Théodoſe. Ils l'occuperent de jeux, & ils prirent pour eux les affaires. Aulieu de commander, il obéiſſoit : mais il ſe trouvoit ſoulagé.

Injuſtices ſous ſon regne

Il falloit donc obéir aux eunuques, ou être traité comme rebelle au ſouverain, & ce fut une ſource d'injuſtices & d'atrocités. St. Iſidore, qui vivoit ſous ce regne, dit qu'on donnoit des héritiers à des hommes encore vivants; qu'aux uns on enlevoit leurs enfants, à d'autres leurs femmes, & qu'il y avoit peu de citoyens riches, à qui on ne ravît les biens.

Ses miniſtres achetoient

Parce que l'empereur manquoit de courage, les miniſtres acheterent la paix. Auſſitôt les barbares en firent commerce; & comme ils

continuellement la paix.

étoient toujours en armes, elle étoit encore à vendre après qu'on l'avoit rachetée. Ce commerce devint ruineux pour l'empire. Les trésors qu'on livroit si souvent, en échange d'une paix qu'on montroit sans la donner, mirent dans la nécessité de surcharger les peuples; & il arriva que l'excés des impôts, joint aux injustices les plus criantes, chassoit de l'empire les meilleurs citoyens. On préféroit d'aller vivre parmi les barbares.

Ils se portoient pour juges en matiere de foi.

C'est, sur-tout, par son zele pour la religion, que Théodose paroît avoir mérité des éloges. Ce zele néanmoins n'a pas toujours été favorable à la vérité. Il se porta pour juge dans les questions qui diviserent l'église: ou plutôt il en fit juges ses eunuques. Ce n'est pas qu'il voulût s'arroger sur les évêques le droit d'en décider: mais, comme je l'ai dit, les eunuques étoient plus près de lui pour se saisir de sa confiance.

Les bienfaits de Théodose ont été funestes à l'église.

Il contribua encore, par une piété peu éclairée, aux déréglements des ecclésiastiques. C'est ce que remarque Tillemont d'après St. Isidore. *La piété des princes religieux a fait voir ou même a causé l'irréligion des évêques*, dit ce saint. *Les honneurs extrêmes, qu'ils leur ont rendus, ont affoibli la piété de ceux qui recevoient ces honneurs; & les grandes libéralités, qu'ils leur ont faites, leur ont donné occasion de vivre dans les délices & dans les excès du luxe.*

Cette piété, dont parle St. Isidore, ne contribuoit pas seulement à corrompre la discipline ecclesiastique; elle entretenoit encore le fanatisme des idolâtres & des hérétiques qu'elle faisoit persécuter. Théodose renouvella les loix, portées contre eux par ses prédécesseurs, & donna lieu aux plus grands désordres. Les villes furent exposées aux irruptions des moines, qui, se croyant, par état, les executeurs de ces loix séveres, sortoient en force de leurs deserts, tomboient sur les hérétiques, sur les idolâtres, sur les Juifs, soulevoient les peuples, insultoient les magistrats, & commettoient toutes sortes de violences. L'Egypte, où ils étoient en grand nombre, & dont le peuple avoit toujours le même fanatisme, a été plus d'une fois le théâtre de leur séditions sanglantes. En 415, les Juifs furent chassés d'Alexandrie. On pilla leurs biens: on en massacra plusieurs; & Hipatie, parce qu'elle étoit payenne, fut mise en pieces par le peuple. C'étoit la fille du géometre Théon. Elle donnoit elle même des leçons de philosophie. On faisoit cas de ses connoissances, & on respectoit ses mœurs. Il est fâcheux que le zele, quelquefois trop impétueux, de St. Cyrille, alors évêque d'Alexandrie, paroisse avoir contribué à ces malheurs. Théodose ne les punit pas. On n'en sera pas étonné.

Les loix en faveur de la religion occasionnent de grandes violences.

En Perse, vers le même temps, le zele insonsidéré d'un évêque, fut la cause d'une vio-

Persécution contre les

Chrétiens & guerre occasionnée par le zele inconsidéré d'un évêque.

lente persécution contre les Chrétiens. On pretend qu'Isdegerde, roi de Perse, avoit conçu le dessein d'embrasser le Christianisme, lorsque l'évêque Abdas brûla un temple du pays. Cette violence le fit changer de résolution, & il devint persécuteur. La persécution, qui dura jusques sous Varane son fils, forçoit les Chrétiens à se réfugier sur les terres de l'empire. Varane les fit redemander : Théodose les refusa, & ce fut le sujet d'une guerre. La paix se fit l'année suivante, en 422.

Jean proclamé Auguste après la mort d'Honorius. 423

A la mort d'Honorius, Théodose eût tenté de réunir les deux empires sous sa domination, si cette entreprise ne l'eût pas engagé dans une guerre. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius, avoit été proclamé Auguste, & il comptoit sur une armée de Huns, qu'Aëtius, son général, devoit lui amener.

Théodose envoie Valentinien III. en Italie.

Théodose, se bornant donc à l'orient, reconnut Valentinien III. pour empereur, & l'envoya en Italie avec Placidie sa mere. Il lui donna une armée commandée par Ardabure.

Valentinien est reconnu en occident.

Jean étoit déja décapité, lorsqu'Aëtius arrivoit à son secours avec un corps de Huns. Ce général, qu'il importoit de gagner, passa au service de Valentinien qui fut généralement reconnu ; & Placidie gouverna sous le nom de son fils, enfant de six ans. Il semble que l'empire fût condamné à n'avoir plus de chef.

Valen-

Valentinien devoit principalement l'empire au courage & à la fidélité de Boniface qui commandoit en Afrique. Aëtius, jaloux des droits que ce général avoit à la faveur, tenta de le rendre ſuſpect à Placidie, & il y réuſſit. En même temps, il écrivit à Boniface, qu'on l'accuſoit d'une conſpiration, & il lui conſeilla de veiller à ſa ſûreté.

Placidie, trompée par Aëtius, force Boniface à la révolte.

Boniface, qui comptoit ſur l'amitié d'Aëtius, ne douta point que ſa perte ne fût arrêtée. Appellé à la cour, il refuſa de s'y rendre, & il diſpoſa tout pour ſe défendre dans ſon gouvernement. Placidie, que cette conduite confirmoit dans ſes ſoupçons, crut voir dans Aëtius un ſujet fidéle, & arma contre Boniface.

Celui-ci, trop foible pour réſiſter aux troupes de Valentinien, appelle les Vandales, établis dans la Bœtique depuis quelques années, & il leur fournit des vaiſſeaux, pour paſſer le détroit. En moins de deux ans, Genſeric, leur roi, capitaine hardi, prudent, habile, ſur-tout, à ſemer la diviſion parmi ſes ennemis, ſe rendit maître de toute l'Afrique, à l'exception de Carthage, Hippone, & Cirte : révolution, qui ne fut pas moins funeſte à l'égliſe qu'à l'empire.

Boniface livre l'Afrique aux Vandales. 427

Placidie ayant enfin reconnu qu'Aëtius l'avoit trompée, rendit ſa confiance à Boniface, qui tenta vainement de chaſſer les Vandales. Il perdit encore Hippone, & il fut battu.

Rentré en grace, il défait Aëtius.

A qui on a ôté le commandement, & il meurt de ses blessures. 431

A son retour, Valentinien lui donna le commandement des armées, & l'ôta, ou voulut l'ôter à son rival. Mais Aëtius, qui étoit dans les Gaules à la tête des troupes, le conserva. Il faisoit alors la guerre aux Francs, qui s'établissoient dans la Belgique; & il paroît qu'il leur céda, par un traité, les terres qu'ils avoient conquises.

Pour lui ôter le commandement, il falloit le vaincre. Boniface le vainquit. Cette victoire priva l'empire de deux grands généraux. Boniface mourut de ses blessures quelques jours après; & Aëtius se retira chez les Huns, dans la Pannonie, où il leva une nouvelle armée.

Aëtius se fait craindre, & reprend le commandement des armées.

Avec le secours de ces barbares, il devenoit formidable. Placidie traite avec lui : elle lui rend le commandement des armées: elle y ajoute le titre de Patrice; & ce fut encore un bonheur pour l'empire qu'Aëtius voulût le servir.

Etat de l'empire d'occident.

Telle étoit la foiblesse du gouvernement : il ne pouvoit punir un rébelle: il se voyoit contraint à le rechercher par des graces. Il autorisoit donc à tout oser; & on peut juger des abus qui s'introduisoient dans ces temps de révolutions, où l'avarice, le fanatisme & la férocité confondoient tous les droits. Exactions de la part des magistrats, soulévements de la part des peuples : voilà le tableau qu'offroient les provinces. Dans cet état déplorable, elles se ré-

jouiſſoient en quelque ſorte des invaſions des barbares, qui n'ayant pas encore appris les vices des Romains, leur faiſoient eſpérer un gouvernement moins odieux.

Provinces qu'il a perdues.

La plus grande partie des Gaules avoit été abandonnée aux Francs, aux Goths & aux Bourguignons. Valentinien conſervoit peu de choſe en Eſpagne, où les Sueves s'étoient emparés de la Bœtique, abandonnée par les Vandales. Il ne lui reſtoit en Afrique que Cirte & Carthage; & l'Illyrie occidentale étoit moins à lui, qu'aux barbares qui la vouloient ravager.

L'intolérance armoit tous les peuples.

Par-tout où les barbares s'établiſſoient, ils portoient l'Arianiſme ou l'idolâtrie; & ils s'armoient contre les catholiques qu'un zele inconſidéré armoit contre eux. Il ſembloit qu'une perſécution générale dût achever d'exterminer les peuples. Cétoit l'effet de l'intolérance des empereurs. Leurs loix étoient priſes à la lettre, dans ces temps où les barbares, qui conſervoient leur férocité juſques dans le ſein du Chriſtianiſme, ne cherchoient que des prétextes pour s'égorger. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Exemple de cette intolérance.

Sous le regne de Théodoſe le grand, Ithace, évêque en Eſpagne, ſuſcita une violente perſécution contre les Priſcillianiſtes, hérétiques, auxquels on reprochoit les erreurs des Gnoſtiques & des Manichéens. On leur enlevoit leurs

églises, on les chassoit des villes, on les dépouilloit de leurs biens, on les faisoit mourir dans les supplices. Ce fanatique, à la vérité, fut condamné dans plusieurs conciles. On fit schisme avec lui; & on voit, parmi ceux qui s'élevoient contre ses violences, St. Martin, St. Ambroise & le pape Sirice. Il ne faisoit néanmoins qu'exécuter à la lettre les loix des empereurs.

Les Priscillianistes s'armerent à leur tour contre les Ithaciens, lors de l'invasion des Vandales. Ils recouvrerent leurs églises pendant les desordres qu'occasionna cette révolution, & les évêques catholiques n'eurent plus la liberté de communiquer entre eux. C'est alors que l'Espagne fut réduite à l'état le plus déplorable. La discipline se perdit, la foi s'altéra, les opinions se mêlerent comme les peuples, on ne sut plus ce qu'on devoit croire, & cependant on s'égorgeoit toujours.

Etat de l'empire d'orient.

L'empire d'orient étoit entier ou à peu près. Il comprenoit l'Illyrie orientale, la Thrace, le Pont, l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Les barbares n'avoient pu s'y établir nulle part, & il jouissoit de la paix qu'il avoit faite avec la Perse : mais l'église étoit troublée.

Hérésie de Nestorius.

La nature humaine & la nature divine ne sont en Jesus-Christ qu'une seule personne. Les Apollinaristes, pour expliquer ce mystère, imaginerent que le Verbe est l'unique ame de Je-

ſus-Chriſt. En combattant cette héréſie, on tomba dans une autre. On ne vit dans le Sauveur qu'une ame humaine: on nia que les deux natures fuſſent unies de maniere à ne former qu'une ſeule perſonne; & on dit que le Verbe habite dans l'homme comme dans un temple. Il s'enſuivoit de-là, qu'un Dieu n'eſt pas né, n'a pas ſouffert, n'eſt pas mort pour nous.

Caractère de cet Héréſiarque.

Neſtorius, évêque de Conſtantinople, fut l'auteur de cette héréſie. Vain, préſomptueux & violent, il ſe fit connoître dès le jour de ſon intronisation, lorſque prêchant devant l'empereur, il lui adreſſa ces paroles: *faites que la foi orthodoxe regne ſeule ſur la terre, & je vous ferai regner avec Dieu dans le ciel; aidez moi à exterminer les hérétiques, & j'exterminerai les Perſes avec vous.* Il ne lui manquoit plus que de dire: *penſez comme moi, ou je vous exterminerai vous même.* D'autres le diront.

Ses perſécutions.

Il ne tenoit pas à ce fanatique que le ſang ne coulât de toutes parts. Il perſécuta les hérétiques à l'abri d'une loi qu'il obtint de Théodoſe, & dans laquelle ſont nommés les Eunomiens, les Valentiniens, les Montaniſtes, les Meſſaliens, les Marcionites, les Photiniens, les Paulianiſtes, les Donatiſtes, les Audiens, les Manichéens, les Ariens, les Macédoniens, les Apollinariſtes, les Novatiens, les Sabbatiens, les Priſcillianiſtes, les Phrygiens, les Borboriens, les Euchites ou

enthousiastes, les Hidroparastates, les Ascodrugites, les Marcellins. Il n'y est point fait mention des Pélagiens, parce que Nestorius leur étoit favorable. Il importe peu de connoître les erreurs de tous ces hérétiques : il suffit, seulement, de considérer leur nombre, & on jugera des troubles que la persécution devoit produire. Elle commença à Constantinople contre les Ariens. En cinq jours, Nestorius les réduisit à un tel désespoir, qu'ils brûlerent eux mêmes leur église. Il fut surnommé l'incendiaire. L'incendie consuma plusieurs maisons.

Un concile de Constantinople lui est favorable.

Cet hérésiarque persécuteur souleva bientôt toute l'église. S. Cyrille, évêque d'Alexandrie, le combattit avec force. Nestorius lui répondit par des accusations calomnieuses; & il le fit condamner dans un concile, qui se tint à Constantinople. Vous jugez qu'étant à la cour, il eut pour lui les eunuques, &, par conséquent, Théodose.

Un synode de Rome lui est contraire.

Cependant un synode de Rome le condamnoit, & le pape Celestin avoit chargé St. Cyrille d'exécuter, en son nom, la sentence portée contre cet hérésiarque. Un concile général parut alors nécessaire. Tous les évêques en désiroient la convocation, & Nestorius la demandoit lui-même : il comptoit sur son crédit à la cour. Ce concile, convoqué par l'empereur, s'ouvrit à Ephese, le jour de la pentecôte de l'année suivante.

Il ne vint à ce concile aucun évêque ni d'Afrique, ni d'Espagne, ni des Gaules. Il n'y avoit plus dans ces provinces de voitures publiques : & d'ailleurs, les chemins, infestés de gens armés, ne permettoient pas de s'engager dans de longs voyages.

Un concile d'Ephese, tenu à ce sujet. 431

Les évêques d'Egypte & ceux de l'Asie mineure, arrivés les premiers, condamnerent & déposerent Nestorius, le jour marqué pour l'ouverture du concile, & sans attendre les autres évêques. Les députés du pape, qui survinrent après le jugement, approuverent tout ce qui avoit été fait. Mais cette précipitation ayant offensé les évêques d'orient, qui avoient Jean d'Antioche à leur tête, ils firent schisme, & ils déposerent, dans leur synode, St. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Ephese.

Les deux partis sollicitoient à la cour. Théodose, mal instruit, comme à son ordinaire, crut faire sagement d'approuver tout à la fois la déposition de Nestorius, celle de St. Cyrille & celle de Memnon. C'est ainsi que se portant pour juge entre les deux partis, il les condamnoit & les approuvoit en même temps l'un & l'autre. A la fin, néanmoins, Nestorius, malgré ses intrigues, resta seul déposé. L'empereur rétablit St. Cyrille & Memnon sur leurs sieges; & Jean d'Antioche abandonna l'héresiarque. Mais l'héresie ne fut pas éteinte.

Conduite de Théodose entre les deux partis.

Hérésie d'Eutychès.

En voulant prouver contre Nestorius que les deux natures en Jesus Christ font une seule personne, St. Cyrille se servit quelquefois d'expressions, qui paroissoient confondre les deux natures en une : tant il est difficile à ceux qui combattent une erreur, d'éviter jusqu'à l'apparence d'une erreur contraire.

Eutychès prit à la lettre les expressions de St. Cyrille. En convenant, qu'avant l'incarnation, la nature divine & la nature humaine étoient distinctes, il avança que, par l'incarnation, elles s'étoient confondues ; & que comme en Jesus-Christ il n'y a qu'une seule personne, il n'y a aussi qu'une seule nature.

Eutychès étoit un moine de Constantinople, qui avoit la protection de Chrysaphius, eunuque tout puissant à la cour. Théodose se déclara pour lui. Il eut, pour sectaires, tous les moines d'Egypte; & il fut, sur-tout, soutenu par Dioscore, successeur de St. Cyrille. Cette hérésie n'éclata que quelques années après celle de Nestorius. Je les rapproche, parce que je préfére l'ordre des choses à celui des temps.

Les Eutychéens accusoient les Catholiques d'être Nestoriens, & les Catholiques accusoient les Eutychéens, d'être Apollinaristes. De-là, naquirent de longues dissentions & de grands troubles. Observons la conduite de l'empereur : c'est à quoi nous devons nous borner.

Eutychès ayant été condamné à Conſtantinople, dans un concile auquel préſidoit St. Flavien, évêque de cette ville, Chryſaphius, l'ennemi de Flavien, ſe plaignit à Théodoſe de cette condamnation; il la lui repréſenta comme une injuſtice criante, & il l'aſſura que tous les peres du concile étoient autant de Neſtoriens. Auſſitôt l'empereur fait venir l'évêque de Conſtantinople : il en exige une profeſſion de foi; & il convoque un concile à Ephéſe pour le juger. Il ne parloit que d'extirper les reſtes du Neſtorianiſme, & il devenoit le fauteur d'une nouvelle héréſie.

Théodoſe en devient le fauteur.

L'intrigue fit Dioſcore préſident du concile, & lui donna main-forte. Proclus, qui commandoit en Aſie, eut ordre de marcher à Ephéſe avec des troupes. Cette précaution ne fut pas inutile. Les ſoldats parurent, lorſque Dioſcore les demanda, & il fallut céder à la force. Ce conciliabule déclara Eutychès orthodoxe: il dépoſa St. Flavien; & l'empereur exila les évêques qui ne voulurent pas ſouſcrire à ces iniquités. On tenta vainement de lui deſſiller les yeux. Tant qu'il vécut, Dioſcore jouit de ſa victoire pour troubler l'orient; & ce n'eſt qu'après la mort de Théodoſe, qu'Eutychès a été condamné dans le concile de Chalcédoine. Son héréſie dure encore aujourd'hui.

Dans le temps que l'héréſie de Neſtorius troubloit l'orient, Attila & Bléda, chefs des Huns,

Traité honteux avec A-

tila & Bléda chefs des Huns.
433

ménaçoient l'empire ; & Théodoſe achetoit la paix. Il s'engagea à ne donner aucun ſecours aux ennemis des Huns, à rendre tous les transfuges qui s'étoient retirés ſur les terres de l'empire, & à payer tous les ans un tribut de ſept cents livres peſant d'or. Après avoir fait ce traité, les Huns tournerent leurs armes contre les nations ſeptentrionales. Nous les reverrons bientôt.

# CHAPITRE VI.

## *Jusqu'à la mort d'Attila.*

Nous avons vu des hérésies en orient. En occident où l'on étoit plus barbare, on subtilisoit moins ; & nous n'y verrons que des guerres. Guerres en occident. 435

Pour obtenir la paix de Genseric, Valentinien lui avoit abandonné une partie de l'Afrique, & il lui restoit assez d'ennemis. Il étoit alors en guerre avec Théodoric, roi des Goths établis dans l'Aquitaine ; avec les Bourguignons, auxquels Aëtius fut même obligé de céder de nouvelles terres ; & avec les Sueves, qui étoient maîtres de la plus grande partie de l'Espagne. Pendant que ces guerres occupoient les troupes, le gouvernement, tous les jours plus foible, livroit les côtes aux pirateries des barbares ; & l'intérieur des provinces, aux troupes de brigands qui les ravageoient.

Dans ce désordre, il sembloit que, pour assurer ses biens & sa liberté, chacun eût recouvré le droit de sa propre défense, & que ce fût une nécessité de piller, pour n'être pas pillé soi- Les Bagaudes.

même. Tout le monde arma. Les payſans, raſſemblés par troupes, ſous le nom de Bagaudes, ſe ſouleverent, principalement dans les Gaules; & ils commirent toutes ſortes de violences, pour ſe ſouſtraire aux vexations des riches & aux rapines des magiſtrats.

Genſeric arme contre Valentinien III, 439

Ces troubles ouvroient l'empire aux ennemis. Genſeric en profita. Il rompit la paix, prit Carthage, & fit une deſcente en Sicile. Aëtius étoit alors occupé dans les Gaules, & Littorius, autre général de l'empereur, avoit été défait & pris par Théodoric. Valentinien permit à ſes ſujets de s'armer pour leur défenſe, & leur donna tout ce qu'ils pourroient prendre ſur les Vandales. Il ne faiſoit que montrer ſa foibleſſe.

Et Théodoſe arme ſans ſuccès contre les Vandales. 441

L'orient arma. L'eunuque Chryſaphius, qui ſe propoſoit la conquête de l'Afrique, épuiſa l'empire pour équiper plus de mille vaiſſeaux. La flotte aborde en Sicile. Elle eſt à charge, ſans être utile. Genſeric amuſe les généraux par de feintes négociations. L'armée dépérit; & Théodoſe eſt bientôt obligé de la rappeller, pour défendre ſes provinces, attaquées par les Perſes, les Sarraſins, les Iſaures & les Huns. Genſeric alors fit la paix, & reſta maître de toute l'Afrique.

Attila & Bléda attaquent l'orient. 442

Attila & Bléda, après avoir répandu la terreur, dans la Tartarie, juſqu'à la Chine, étoient revenus en Europe. Ils menaçoient l'Illyrie, & ils offroient de vendre encore la paix à Théodoſe.

Pour cette fois, le conseil de l'empereur osa montrer de la fermeté. Ce fut la ruine de l'Illyrie, de la Mœsie & de la Thrace; & il fallut finir par acheter la paix. Elle coûta six mille livres pesant d'or, & deux mille qu'on s'engageoit à payer chaque année.

Fierté d'Attila, humiliation de Théose.

En faisant ces traités honteux, les empereurs vouloient ne donner, aux rois barbares, que le titre de généraux de l'empire, & ils appelloient gages, les tributs qu'ils étoient forcés de payer. Attila ne rejetoit ni n'acceptoit ce titre. Ce n'est pas pour des choses d'étiquette qu'un barbare fait la guerre. Mais il prétendoit avoir, parmi ses esclaves, des rois qui valoient les généraux des empereurs & les empereurs mêmes. *Mon maître & le vôtre*, disoient à Théodose les ambassadeurs de ce conquérant; & Théodose faisoit de magnifiques présents à ces ambassadeurs. Lors qu'Attila vouloit enrichir quelques uns de ses esclaves, il les envoyoit en ambassade à Constantinople.

Empire d'Attila.

Attila fit mourir son frere, & regna seul sur les Huns. Il avoit subjugué toutes les nations de la Germanie & de la Scythie, & on prétend qu'il étendit son empire jusqu'à l'océan oriental. C'est-à-dire, que la terreur de son nom se répandit dans le nord de l'Europe & de l'Asie, & pénétra bien au de-là des lieux, où il porta ses armes. Les hordes, qui erroient dans la Tartarie, ont pu reconnoître sa domination, soit

par crainte, soit pour se rendre elles-mêmes plus redoutables, mais il ne regnoit pas sur elles, comme on regne sur des peuples policés. L'opinion faisoit sa puissance, plutôt que la force ; & quoiqu'il fît trembler les Romains, son vaste empire devoit tomber avec plus de rapidité qu'il ne s'étoit élevé.

Théodose veut faire assassiner Attila 449

On n'en jugeoit pas ainsi à Constantinople. Théodose, qui désespéroit de vaincre Attila, tenta de le faire assassiner. Ce fut Chrysaphius, son ministre, qui lui en donna le conseil ; & ce lâche eunuque l'assura du succès de cette perfidie. Mais tout fut découvert au roi des Huns, qui demanda que Chrysaphius lui fût livré, & qui traita Théodose comme un esclave perfide envers son maître L'empereur fut obligé de prodiguer ses trésors pour conserver son ministre.

Mort de ce Prince. 450

Pendant qu'il ruinoit ainsi l'empire, c'est alors que, fauteur de l'hérésie d'Eutychès il troubloit l'église. Il mourut l'année suivante dans la quarante-troisieme année de son regne.

Demandes d'Attila à Valentinien.

Il y avoit plusieurs années qu'Honoria, sœur de Valentinien, princesse que son frere avoit chassée du palais à cause de ses débauches, invitoit Attila à porter les armes en Italie, & lui offroit sa main. Le roi des Huns n'avoit paru faire aucune attention aux sollicitations de cette femme, lorsqu'après la mort de Théodose, il la demanda en mariage à Valentinien, avec la moitié de l'empire. Il supposoit, sans doute,

qu'elle y avoit des droits. On lui répondit qu'elle n'en avoit point.

Marcien, vieux ſoldat qui avoit ſuccédé à Théodoſe, refuſoit de payer le tribut. Il répondoit qu'il n'avoit que du fer pour les ennemis. L'orient, ſous ce nouveau prince, paroiſſoit donc pouvoir ſe défendre. L'occident offroit une conquête plus facile. C'eſt ce que Genſeric repréſentoit au roi des Huns, & il l'invitoit à conquérir les Gaules. Il vouloit, ſurtout, l'armer contre Théodoric, dont il étoit l'ennemi.

Aëtius défait Attila. 451

Attila s'engage dans cette guerre. Pour en aſſurer le ſuccès, il négocie tout à la fois avec Théodoric & avec Valentinien: il feint de rechercher également l'alliance de l'un & de l'autre: & il tente de perſuader aux Romains qu'il arme contre les Goths, & aux Goths qu'il arme contre les Romains: prêt à tomber ſur celui des deux peuples qui ſe laiſſera ſurprendre. Il ne trompa perſonne: Aëtius ouvrit les yeux à Théodoric.

Sa promptitude parut d'abord le ſervir mieux que ſa politique. A la tête de cinq cents mille hommes, il avoit déja ravagé preſque toute la partie des Gaules, qu'arroſent le Rhin, la Moſelle, la Marne & la Seine, & il aſſiégeoit Orléans, lorſqu'Aëtius arrivoit à Arles, où il n'avoit encore raſſemblé que peu de troupes. Le roi des Viſigots, Mérouée, roi des Francs, les

Bourguignons, & d'autres peuples viennent groſſir l'armée de ce général. Il fait une marche forcée. Il ſurprend les Huns, il en fait un grand carnage, il les pourſuit juſques dans la Champagne, où il remporte une victoire complette. Plus de cent ſoixante mille hommes reſterent ſur le champ de bataille. Théodoric fut du nombre des morts.

Attila en Italie. 452

Le nord ne produiſoit que des ſoldats. Quelle que fût donc la perte d'Attila, il lui étoit facile de la réparer; & dès l'année ſuivante, il porta l'effroi en Italie. Il prit d'aſſaut Aquilée qu'il ruina entierement : il dévaſta la Vénétie & la Ligurie; & il parut menacer Rome. C'eſt à cette occaſion que les habitants de la Vénétie cherchant un aſyle dans les îles du Golfe, jeterent les fondemenrs de la république de Veniſe.

Attila, malgré ſes ſuccès, ne ſavoit encore s'il devoit marcher à Rome. Il avoit à défendre ſes états contre l'empereur d'orient, qui lui déclaroit la guerre : ſon armée dépériſſoit par les maladies : & Aëtius, à qui Marcien avoit envoyé des ſecours, venoit de remporter quelques avantages. Il craignoit, ſans doute, ce général. Telle étoit ſa poſition, lorſque le pape St. Léon, envoyé par Valentinien, vint lui demander la paix; il l'accorda. Mais les Romains ſe ſoumirent à un tribut. Il mourut l'année ſuivante.

Sa mort. 453

L'empi-

L'empire d'Attila finit avec lui. Ses fils l'affoiblirent, parce qu'ils le partagerent, & plus encore parce qu'ils ne succéderent pas à la réputation de leur pere. Les peuples, auparavant soumis, secouerent le joug. Les Huns, presque toujours vaincus, se disperserent. Une partie se retira vers le Pont-Euxin, un grand nombre se confondit avec les autres barbares, quelques uns se donnerent aux empereurs d'orient. Enfin, quinze ou vingt ans après la mort d'Attila, cette nation fut comme éteinte. Son nom ne reparoît plus dans l'histoire.

Son empire finit avec lui.

Le grand talent d'Attila étoit, sans doute, de subjuguer les imaginations foibles. Fier, intrépide, hardi dans ses projets, il paroissoit inspiré du dieu des combats. On croyoit même qu'il combattoit avec une épée que ce dieu lui avoit donnée, & on lui rendoit une espece de culte. Les rois, qu'il traînoit à sa suite, attendoient ses ordres sans oser l'envisager, & tous ses soldats trembloient devant lui. Cependant il n'est pas sur qu'il ait été un grand capitaine. Il ne paroît pas avoir eu d'autres idées de conquêtes, que celles que se font tous les barbares. C'étoit assez pour lui de piller, de ravager, de se faire redouter. Il n'imagina jamais de former aucun établissement solide. Sa domination passagere fut l'effet de la foiblesse de ses ennemis, plutôt que de ses talents militaires.

Ce qu'on doit penser de ce barbare.

Sans foi avec les peuples auxquels il faiſoit la guerre, il ſe piquoit de rendre juſtice à ceux qui lui étoient ſoumis. Il ne ſouffroit pas qu'on les opprimât, & il puniſſoit les violences qui leur étoient faites. Avec un extérieur ſimple, il affectoit de ſe mettre au deſſus des rois par ſon mépris pour le faſte. C'eſt ſur une chaiſe de bois que les ambaſſadeurs de Théodoſe le trouverent aſſis; & dans le repas qu'il leur donna, il les fit ſervir en vaiſſelle d'or & d'argent, pendant qu'on le ſervoit lui-même en vaiſſelle de bois. On auroit dit qu'en dépouillant les Romains, il vouloit plutôt les appauvrir que s'enrichir lui-même. En effet, on ne voit pas le beſoin que les Huns pouvoient avoir d'or & d'argent; & on auroit jugé, à leur genre de vie, qu'ils devoient au moins être exempts d'avarice. Mais la contagion des vices eſt ſi rapide, que les barbares devenoient avides des richeſſes, avant d'en connoître l'uſage.

# CHAPITRE VII.

## *Jusqu'à la ruine de l'empire d'occident.*

APRES la mort de Théodose le jeune, il semble que l'orient devoit appartenir à Valentinien : car les deux empires se réunissoient, lorsque l'un des deux empereurs ne laissoit, après lui, personne avec le titre de César ou d'Auguste. Heureusement pour l'orient, il eût été impossible à Valentinien de faire valoir ses prétentions. Il n'y songea même pas, & on disposa de cet empire sans le consulter.

Droits de Valentinien III à l'empire d'orient.

Je fonde uniquement ses droits sur ce qu'il étoit empereur d'occident, & non sur ce qu'il avoit épousé Eudoxie, fille de Théodose. Car l'empire ne se régloit pas comme les autres successions : une fille n'en héritoit pas, &, par conséquent, elle ne pouvoit pas le porter à son mari.

Pulchérie vivoit encore. Il est évident que le nom d'Auguste n'étoit en elle qu'une dignité sans pouvoir, & non un titre qui donnât des

Pulchérie dispose de l'empire en

faveur de Marcien. 450

droits : mais alors on ne faiſoit pas ces diſtinctions. Il ſemble qu'elle ait cru que l'empire ne lui appartenoit pas, puiſqu'elle n'oſa pas s'en ſaiſir ; & il ſemble auſſi qu'elle ait cru qu'il lui appartenoit, puiſqu'elle en diſpoſa. Elle s'imagina, parce qu'elle étoit Auguſte, que celui qu'elle épouſeroit ſeroit Auguſte comme elle ; & quoique ſon entrepriſe fût ſans exemple, elle ne trouva point de contradiction. Elle épouſa donc Marcien & elle lui donna l'empire. Elle y mit ſeulement pour condition, qu'il reſpecteroit ſa virginité. Elle avoit cinquante-deux ans, & Marcien en avoit cinquante-huit. C'étoit un ſoldat de fortune, qui avoit été attaché au général Aſpar, fils d'Ardabure.

Concile de Chalcédoine. 451

Dès la ſeconde année de ce regne, on tint à Chalcédoine le quatrieme concile œcuménique où l'empereur & l'impératrice aſſiſterent, & montrerent leur zele pour la foi catholique. Ce concile condamna l'héréſie d'Eutychès, fit pluſieurs canons ſur la diſcipline, & donna le ſecond rang au ſiege de Conſtantinople, quoique juſqu'alors Alexandrie & Antioche euſſent eu la prééminence. Le pape St. Léon refuſa ſon conſentement à ce dernier décret. C'eſt depuis ce concile, qu'on a donné le titre de patriarche aux évêques de Rome, de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem.

Conduite moderée de Marcien.

Sous les empereurs, les perſécutions venoient ſouvent à la ſuite des déciſions d'un con-

cile. Marcien fut plus ſage. *Il appuya de toute ſon autorité & par un grand nombre d'édits*, dit Tillemont, *les décrets du concile de Chalcédoine. Mais ce fut ſans y mêler aucune violence, qui pût rendre la vérité odieuſe. Car il n'ordonna jamais qu'on forçât perſonne à avouer & à ſigner quoique ce fût malgré lui, ne voulant point faire entrer les hommes dans le chemin de la vérité par des menaces & des violences.*

Je rapporte les expreſſions de Tillemont, parce que s'il loue la modération de Marcien, il a plus applaudi encore aux loix violentes de Théodoſe le grand. Ceux qui, comme lui, font des compilations, ſont expoſés à ſe contredire, parce qu'ils penſent d'ordinaire d'après différents écrivains, & rarement d'après eux-mêmes. (*)

Le regne de Marcien a été tranquille.

Quoique Marcien fût monté ſur le trône dans des temps orageux, ſon regne fut tranquille. Les barbares, après la mort d'Attila, furent trop occupés de leurs diſſentions, pour former des entrepriſes ſur les provinces romaines. Les Perſes ne purent rompre la paix, parce qu'ils étoient eux-mêmes attaqués par les Huns, qu'on nommoit Cidarites. Les Sarraſins, les

(*) Je ne prétens pas diminuer le mérite de l'ouvrage de ce ſavant. Au contraire, je déclare que j'y ai puiſé le fond de tout ce que je dis ſur l'hiſtoire eccleſiaſtique des premiers ſiecles.

Blemmies & d'autres peuples du midi, firent, à la vérité, des invasions: mais ils furent bientôt repoussés & contenus.

Mort de Marcien. 457

Marcien donna l'exemple de l'économie, ce qui suffisoit pour réprimer bien des abus, au moins à la cour : il en réprima par sa vigilance dans les provinces. Il avoit peu de lumieres, mais il fut juste. Il mourut dans la septieme année de son regne.

Mort de Valentinien, à qui Maxime succede.

Deux ans auparavant, Valentinien avoit été assassiné, lorsqu'il venoit lui-même de poignarder Aëtius, que l'eunuque Héraclius lui avoit rendu suspect. Ce prince lâche, qui vivoit dans la débauche, avoit deshonoré la femme de Maxime, personnage puissant qui, pour assurer sa vengeance, trama la perte d'Aëtius & se saisit de l'empire.

Loi de Valentinien favorable au S. siege.

Sous le regne de Valentinien, le pape St. Léon obtint une loi qui soumettoit à la juridiction du saint siege tous les évêques de l'empire. Elle leur défendoit de rien innover sans y être autorisés par le pape, & elle leur ordonnoit de comparoître à son tribunal, toutes les fois qu'ils seroient cités. Cette prérogative faisoit du pape un monarque qui pouvoit abuser de sa puissance, & il en naîtra bien des abus.

Abrogation d'une loi qui faisoit les évêques juges en

En vertu d'une loi d'Honorius, les évêques étoient devenus juges sans appel en matiere civile, & tout plaideur étoit autorisé à porter sa cause devant eux. Environ quarante ans après,

Valentinien abrogea cette loi. On en voyoit déja les inconvénients. matiere civile.

Maxime ne regna que trois mois. Il fut massacré, à Rome, par le peuple, à l'approche de Genserie, qu'Eudoxie, veuve de Valentinien, avoit appellé. Le roi des Vandales pilla cette ville pendant quatorze jours. Il emmena avec lui un grand nombre de captifs, entre autres Eudoxie & ses deux filles, & il refusa ces princesses à Marcien. Maxime est égorgé & Rome est pillée par Genserie.

Un Gaulois, général de Maxime, Avitus se saisit de l'empire, & après avoir regné un peu plus d'un an, il tombe entre les mains de Ricimer, qui s'étoit soulevé, & qui le fait sacrer évêque de Plaisance. Nous avons déja vu Constantin dans les Gaules être ordonné prêtre, lorsqu'il fut fait prisonnier par Constantius. Ce sont là les moyens que les barbares imaginoient pour rendre un homme incapable de l'empire. Dans la suite, ils feront moines les princes qu'ils déposeront. Avitus, qui lui succede, est déposé & on lui donne l'évêché de Plaisance.

Le général Ricimer, Sueve d'origine, n'osant ou ne pouvant prendre la pourpre, vouloit au moins en disposer, & il laissa l'empire sans chef pendant dix mois. Interregne en occident.

En orient, on voyoit à peu près les mêmes scenes. Le général Aspar y disposoit du trône & n'y pouvoit monter. Il le donna, après la mort de Marcien, à Léon qu'il comptoit gouverner, Léon en orient. Majorien en occident. 457

lorſque Ricimer le donnoit à Majorien qu'il comptoit gouverner également.

Majorien avoit ſervi ſous Aëtius. Il paroiſſoit capable de retarder la chûte de l'empire. Il s'occupa des moyens de rétablir l'ordre & de ſoulager les peuples. Il vainquit les Vandales qui avoient fait une deſcente dans la Campanie; & il força Théodoric II, roi des Goths, à quitter les armes.

Majorien eſt aſſaſſiné. Sévérus lui ſuccede, 461

Ricimer ne vouloit pas d'un prince qui gouvernoit par lui même. Il le fit aſſaſſiner, & lui donna, pour ſucceſſeur, Libius Sévérus qui fut tel qu'il le vouloit. Egidius, tout à la fois général des armées romaines dans les Gaules & chef des Francs qui avoient chaſſé Childéric fils de Mérovée & pere de Clovis, prit inutilement les armes pour venger la mort de Majorien.

Léon n'a que des vices.

Aſpar n'étoit pas auſſi maître en orient, que Ricimer en occident. Mais Léon n'avoit que des vices. Son avidité inſatiable ruinoit les provinces, & armoit ſon bras contre les citoyens dont il vouloit la dépouille. Les Grecs néanmoins lui ont donné le ſurnom de grand, parce qu'il parut vouloir protéger la réligion. Ils le louoient, ſur-tout, de préférer les affaires de l'égliſe à celles de l'état. Il me ſemble pourtant que dans un temps où tout préparoit la ruine de l'empire, il étoit de l'intérêt de la religion même, qu'un ſouverain ne donnât pas moins

de soins aux affaires de l'état, qu'à celles de l'église.

Anthémius, petit fils de ce sage ministre qui avoit gouverné sous Théodose le jeune, commandoit les troupes, & venoit de se distinguer dans une guerre contre les Goths de Pannonie, lorsque, par la mort de Sévere, l'empire d'occident se trouva sans chef, & que Ricimer, qui n'osoit prendre aucun titre, gouvernoit en tyran depuis plusieurs mois. Léon donna, pour empereur, ce général aux Romains qui lui avoient envoyé une députation à cet effet; & Ricimer, forcé d'y consentir, rechercha l'alliance d'Anthémius qui lui donna sa fille en mariage.

Anthémius, après un interregne, succede à Severe. 467

Alors l'empereur d'orient crut devoir prendre la défense de l'empire d'occident, & il déclara la guerre aux Vandales. Il en donna la conduite à trois généraux, Basiliſque son beau frere, Héraclius & Marcellin. Ce dernier eut ordre d'attaquer la Sardaigne, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine. Héraclius ayant ramassé les troupes de l'Egypte, de la Thébaïde & de la Cyrenaïque, fondit tout à coup par mer sur la Tripolitaine, battit les Vandales, prit Tripoli, & marcha par terre à Carthage. Basiliſque parut alors avec une flotte formidable, & la perte de Genseric paroissoit assurée. Mais le Vandale feignit de vouloir traiter de la paix: il obtint une suspension d'armes; & pendant qu'on négocioit, il surprit la flotte & la brûla.

Léon arme sans succès contre Genseric. 468

Ainſi finit cette entrepriſe. Baſiliſque, accuſé d'avoir trahi l'état, fut exilé.

Il fait aſſaſſiner Aſpar. 471

En recevant l'empire, Léon avoit promis de déclarer Céſar un des fils d'Aſpar, & il n'en avoit rien fait. Aſpar néanmoins ſembloit devoir être ménagé. Il avoit un corps de troupes à lui, & pluſieurs généraux lui étoient attachés. Pour ſe faire un appui contre ce ſujet trop puiſſant, l'empereur rechercha l'alliance des Iſaures, peuple brigand qui avoit ſouvent ravagé l'Aſie; & il appella un de leurs chefs à ſa cour, Zénon, homme ſans vertus, ſans talents, qu'il prit pour gendre, qu'il fit conſul, & auquel il donna le commandement des armées. Alors la jalouſie d'Aſpar ayant éclaté, Léon, qui feint de vouloir l'appaiſer, tient enfin la parole qu'il lui avoit donnée. Mais bientôt après il le fait aſſaſſiner avec ſes deux fils, Ardabure, & Patricius. Celui-ci néanmoins ne fut que bleſſé.

Ricimer arme contre Anthémius.

En apprenant la mort d'Aſpar, Ricimer crut voir le ſort qui le menaçoit. Il leva l'étendard de la révolte, & il vint aſſiéger Rome où Anthémius s'étoit renfermé.

Mort d'Anthémius, d'Olibrius qui lui ſuccede & de Ricimer. 472

Léon envoie Olibrius au ſecours de l'empereur d'occident. Ce traître ſe réunit à Ricimer: il ſe fait proclamer Auguſte: Rome eſt priſe, livrée au pillage; & Anthémius eſt égorgé. Ricimer mourut de maladie quelques jours après, & Olibrius ne regna pas trois mois.

Glicerius prit la pourpre, & ne la porta qu'un an La cour de Conſtantinople ne le reconnut pas; & Julius Nepos, envoyé par Léon, & proclamé à Ravenne, le ſurprit, le força d'abdiquer, & le fit ordonner évêque de Salone en Dalmatie.

Glicerius prend la pourpre & la perd. Julius Népos.

Sur ces entrefaites, Léon étoit mort, & avoit laiſſé l'empire à ſon petit fils, Léon fils de Zenon.

Mort de Léon 474

Sous ce regne, il y eut un grand chambellan qui ſe fit moine, & qui continua néanmoins d'être grand chambellan & d'en faire les fonctions. Il y eut auſſi un moine conſul, qu'on reconduiſoit ſolemnellement à ſon monaſtère, où il reprenoit ſon habit de moine. Ces choſes ſont d'autant plus étranges, que Léon avoit fait une loi qui défendoit aux moines de ſortir de leurs couvents & de ſe répandre dans les villes. On voit combien les barbares brouilloient toutes les idées.

Un moine chambellan, & un moine conſul.

Sous le jeune Léon, âgé de cinq ans, Zénon eut la régence, & ſe trouva maître de l'empire, quelques mois après, par la mort de ſon fils. Il le perdit l'année ſuivante, & s'enfuit en Iſaurie. Ce prince, auſſi odieux que mépriſable, fut dépoſé par les ſoldats.

Léon II. Zénon & Baſiliſcus.

Baſiliſque, qui avoit été exilé ſous Léon I, fut alors proclamé. Il donna les titres de Céſar & d'Auguſte à ſon fils Marc. Il ſouleva les Catholiques, parce qu'il ſe déclara pour l'héréſie

d'Eutychès ; & il fit un grand carnage des Isaures, qui étoient à Constantinople. Zénon, à qui cette conduite forma un parti, recouvra l'empire, deux ans après s'être enfui. Il relégua Basiliſque en Cappadoce, où il le laiſſa mourir de faim, & Marc fut fait lecteur dans une égliſe. Pendant ces troubles, l'empire d'occident finiſſoit.

Népos eſt chaſſé. Augustule lui ſuccede. 475

Népos n'avoit regné qu'un an. Oreſte, ſon général, auparavant ſecrétaire d'Attila, l'avoit chaſſé, & avoit donné l'empire à ſon propre fils, Romulus Auguſtus, qu'on nommoit Auguſtule, à cauſe de ſa jeuneſſe, ou par mépris.

Odoacre regne en Italie avec le titre de roi. 476

Pour faire ceſſer ces révolutions, les barbares, qui rempliſſoient l'empire, & qui, par conſéquent, en étoient les maîtres, n'avoient qu'a déclarer qu'ils ne vouloient plus d'empereur. C'eſt ce qui arriva. Odoacre aſſiégea Pavie, où Oreſte s'étoit renfermé, prit cette ville d'aſſaut, fit trancher la tête à ce général, laiſſa vivre Auguſtule, qu'il ne craignoit pas, ſubjugua l'Italie, & regna avec le titre de roi. C'eſt ainſi que finit l'empire d'occident, dans la cinq cents ſeptieme année depuis la bataille d'Actium, & dans la douze cents vingt-neuvieme depuis la fondation de Rome.

# CHAPITRE VIII.

## *Conclusion de l'histoire romaine.*

DANS cette conclusion, je me propose, Monseigneur, de faire un tableau des différentes formes que les circonstances ont fait prendre au gouvernement. Nous mettrons ces choses dans un nouveau jour, en les renfermant dans un espace plus resserré.

Objet de cette conclusion.

Les Romains n'ont jamais eu la liberté de se faire des loix. Ils se sont élevés, & ils sont tombés par la force des circonstances. Leur situation ne leur permettoit pas de subsister par le commerce; les arts étoient peu connus en Italie; & d'ailleurs un ramas de pâtres & de vagabonds étoit peu fait pour les cultiver. Il fallut enlever des femmes & envahir des terres; & pour défendre ce qu'ils avoient pillé, ils furent dans la nécessité de piller encore. Sous Romulus, ils étoient donc, & ils ne pouvoient être que brigands.

Les Romains brigands sous Romulus.

Ainsi Rome naissante devoit périr ou s'agrandir: telle étoit sa constitution. Elle parut d'abord en changer sous Numa. Les victoires, qui ren-

Sous Numa, sans cesser d'être moins

brigands, ils deviennent plus superstitieux.

doient les Romains redoutables, furent des circonstances favorables aux vues pacifiques de ce prince. On dit qu'il adoucit, par ses loix, les mœurs du peuple; & ce sera avec raison, s'il est vrai que les mœurs puissent devenir plus douces, lorsque l'esprit ne s'éclaire pas sur les devoirs de l'humanité. Pour rendre les Romains fideles à leurs engagements, il fit une divinité de la foi; il en fit une autre d'une pierre, pour empêcher chaque citoyen d'usurper sur les champs de ses voisins. En un mot, il ne les contint que par la crainte de quelque dieu, & il ne leur donna aucune idée de justice. Ou plutôt il ne les contint pas: car on ne voit pas que les Romains ayent été fideles à leurs engagements, ni qu'ils ayent cessé d'usurper les uns sur les autres. Ils continuerent donc d'être brigands, & ils furent seulement plus superstitieux.

Numa ne leur parle pas d'une autre vie.

Numa ne leur parla pas d'une autre vie. Il ne se mit pas en peine de leur expliquer ce qu'ils devoient craindre, s'ils déplaisoient aux dieux. Il étoit bien sûr que ces imaginations grossieres craindroient quelque chose, & c'étoit assez.

Ses dieux sont l'ouvrage de l'ignorance la plus grossiere.

Il laissa les dieux auxquels on croyoit, & il en imagina d'autres auxquels on ne pouvoit manquer de croire. Il ne raisonna, ni sur leur nature, ni sur leur origine. Il ne les représenta pas jaloux de fouiller dans le cœur, pour punir

jusqu'aux pensées. Ils paroissoient, ainsi que le législateur, ne juger que des actions extérieures.

La réligion toute en cérémonies.

Toute la religion ne consistoit qu'en cérémonies. On étoit fort exact à n'y rien changer. Elles se faisoient avec magnificence, & la plus grande partie du culte rendu aux dieux étoit des fêtes pour le peuple L'appareil des cérémonies remuoit l'imagination : l'exactitude à les observer les faisoit respecter; & les spectacles, qui les accompagnoient, attiroient le concours de tous les citoyens. Voilà comment les Romains se préparoient à ne s'occuper que de jeux, lorsque la guerre, qui se feroit au loin, ne laisseroit dans Rome qu'une populace désœuvrée.

Dogme qui s'introduit.

L'unique dogme qui se soit introduit parmi eux, c'est que les dieux s'intéressoient à l'agrandissement de Rome. Il en résultoit deux choses : l'une, que le seul moyen de leur plaire étoit de servir la patrie; & l'autre, que l'utilité de la république étoit la seule regle de conduite. Par là, tout tendoit à l'agrandissement des Romains, & l'on peut ajouter que tous les moyens d'y contribuer devoient paroître également légitimes. Avec cette façon de penser, ils commettoient des injustices, sans se croire injustes, & la superstition sembloit faire une vertu de leur férocité même.

Effets de la superstition sur les Romains.

Cette religion les a bien servis, précisément parce qu'elle n'a pas adouci leurs mœurs. Elle leur a laissé leur premier caractère : ils étoient brigands par état, elle les fit brigands par superstition. Il ne s'agissoit pas de s'assurer de la justice d'une entreprise : il suffisoit de consulter les augures, dont l'interêt public étoit toujours l'interprête, & le soldat ne doutoit pas qu'il n'obéît aux dieux.

Elle ne les portoit pas à la paix.

Dès que les Romains n'étoient pas capables d'être conduits par la lumiere, Numa eût mal fait de raisonner avec eux : il ne pouvoit employer que la superstition. Mais ses institutions ne corrigeoient pas le caractère du peuple: elles le dirigeoient seulement vers le bien public; & ce bien public n'étoit & ne pouvoit être qu'un brigandage. Tout citoyen religieux fut donc un soldat qui se croyoit tout permis avec les ennemis, c'est-à-dire, avec les peuples voisins. Si Numa, comme on le dit, & comme en effet, il le paroît, a cru faire des Romains un peuple pacifique, il s'est prodigieusement trompé.

Pourquoi les mêmes superstitions ont eu plus d'influence à Rome qu'en Etrurie.

Quand je rapporte des institutions à Romulus & à Numa, ce n'est pas que je veuille assurer qu'ils en sont les auteurs. Mais la tradition, qui les leur attribue, prouve qu'elles sont anciennes, Plusieurs même remontent plus haut que la fondation de Rome, en quelque temps qu'on la suppose. Avant Romulus, la

la religion des peuples d'Italie avoit, pour base, toutes les superstitions des augures. C'étoit une conséquence que chacun d'eux crût être l'objet des dieux qu'il consultoit. Or, les Romains ayant été, par les circonstances, plus soldats que les autres, ont eu plus de succès, &, par conséquent, plus d'occasions de se persuader que les dieux protégeoient particuliérement leur ville. Voilà pourquoi, cette religion a eu plus d'influence à Rome, qu'en Etrurie, d'où les Romains l'avoient tirée.

Le gouvernement, d'abord mixte, devint despotique sous Tarquin le superbe; & les rois ayant été chassés, la république commença. Mais si les Romains étoient capables de faire une révolution subite, ils ne savoient pas prendre, avec la même promptitude, les mesures convenables à la position où ils se trouvoient. Une idée vague de liberté faisoit desirer à tous de ne pas obéir; & pour ne pas obéir, tous auroient voulu commander. De là, naissoit une inquiétude qui devoit les agiter sans interruption, & qui ne pouvoit s'éteindre que lorsqu'ils porteroient des fers. N'ayant point eu de législateurs, ils ont été réduits à suivre les anciens usages, ou à ne faire des réglements qu'après coup, & d'ordinaire avec peu de prevoyance. Toujours forcés par les conjonctures, toujours remués au gré

Les Romains n'ont jamais pu avoir une idée de la vraie liberté.

des diſſentions, il ne leur a pas même été poſſible de ſe faire une idée exacte de la liberté qu'ils cherchoient.

Après l'expulſion des Tarquins, les patriciens ſont ſeuls ſouverains.

Après l'expulſion des Tarquins, le gouvernement de Servius Tullius ſe conſerva ſous les conſuls, & ce fut une ſource de diſſentions, parce que les riches ou les patriciens ſe trouverent ſeuls ſouverains.

Je dis, *les riches ou les patriciens*, & en effet, ce devoit être la même choſe: car d'un côté, les Romains ne pouvoient s'enrichir que par des conquêtes; & de l'autre, les patriciens ont toujours eu, ſous les rois mêmes, la plus grande part des terres conquiſes. Auſſi les hiſtoriens remarquent-ils que, lorſqu'on établit les conſuls, toute l'autorité ſe trouva entre les mains des patriciens, & cependant les réglements de Servius Tullius la donnoient aux riches.

Auparavant les plébéiens avoient une autorité que les uſages limitoient.

Avant Servius Tullius, & lorſque les aſſemblées ſe tenoient par curies, les plébéiens avoient la principale autorité; parce qu'ils étoient en plus grand nombre, & que le plus grand nombre faiſoit les loix. Ils étoient ſouverains dans les comices: car leur volonté avoit ſon effet, ſans le conſentement, comme avec le conſentement des patriciens.

Mais les ſouverains avoient un frein dans les uſages établis. Ils ne pouvoient pas, ou du moins ils n'imaginoient pas pouvoir con-

fier le gouvernement à des magiſtrats, pris indifféremment dans l'un ou l'autre des deux ordres. Ils les choiſiſſoient toujours parmi les patriciens.

Autorité que le ſacerdoce donne aux patriciens.

Ceux-ci, d'ailleurs, étoient ſeuls en poſſeſſion du ſacerdoce. Maîtres des augures, ils les trouvoient favorables ou contraires, ſuivant qu'une entrepriſe leur étoit favorable ou contraire à eux-mêmes, & ils avoient tiré ce parti de la religion, qu'elle ſembloit n'être faite que pour eux, & qu'elle les mettoit infiniment au deſſus des plébéiens. Le ſacerdoce leur confirma de plus en plus ces avantages, lorſqu'après l'établiſſement du conſulat, les comices par centuries réunirent en leur perſonne la ſouveraineté aux diſtinctions.

Après l'établiſſement du conſulat, le gouvernement eſt une ariſtocratie héréditaire & tyrannique.

Alors le gouvernement fut une ariſtocratie héréditaire. La ſouveraineté retenue, comme de droit, par les patriciens, paſſa des peres aux fils, & les familles plébéiennes ne purent plus y avoir aucune part.

Cette ariſtocratie crut ne pouvoir ſe maintenir que par la tyrannie. On jugea que plus les plébéiens ſeroient miſérables, plus ils ſeroient dans la dépendance, & tout contribuoit à les rendre miſerables. Car la guerre, qui étoit à Rome le ſeul moyen de s'enrichir, n'enrichiſſoit que les patriciens, qui ſe ſaiſiſſoient de toutes les terres conquiſes, ou qui les ac-

quéroient bientôt par des uſures, s'ils avoient été obligés d'en céder.

A la vérité, les magiſtratures paſſerent dans les familles plébéiennes: mais cette révolution ne fut favorable qu'au plus petit nombre. Auſſitôt qu'un plébéien avoit part à la ſouveraineté, il prenoit la façon de penſer des patriciens; & la multitude, qui l'avoit élevé, trompée dans ſon attente, reſtoit dans la ſujétion & dans la miſere. Voilà pourquoi Rome, devenue la capitale d'un vaſte empire, renferma un peuple pauvre, oiſif & inutile.

Le tribunat devoit, tôt ou tard, ruiner cette puiſſance.

Lorſque le peuple ſe fut retiré ſur le mont ſacré, les patriciens, trop avares pour abandonner des richeſſes acquiſes par des uſurpations ou par des uſures, aimerent mieux lui donner des protecteurs pour l'avenir, que de lui faire juſtice ſur le paſſé. On créa donc les tribuns; & parce qu'on ne leur accorda que le droit de s'oppoſer à ce qu'ils jugeroient contraire aux intérêts des plébéiens, on ne prévit pas combien ils ſeroient redoutables. Ils ne tarderent pas néanmoins à donner des preuves de leur puiſſance, puiſque, trois ans après, ils bannirent Coriolan. Comme le titre de protecteurs du peuple emportoit le droit de réprimer toute vexation, il n'étoit pas naturel qu'ils s'en tinſſent ſcrupuleuſement à prononcer leur *veto*. Ils devoient porter continuellement de nou-

veaux coups à la puiſſance des patriciens, & la ruiner par conſéquent, tôt ou tard.

Pour bannir Coriolan, les tribuns avoient pris ſur eux de convoquer le peuple par tribus; & c'eſt l'époque, où ils furent véritablement magiſtrats. Car à la tête de ces comices qu'ils aſſembloient ſans conſulter les augures, & d'où ils excluoient les patriciens, ils pouvoient déja balancer la puiſſance des conſuls. Alors commença la démocratie, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il y eut alors deux républiques dans Rome, l'une compoſée des patriciens, & l'autre des plébéiens. C'étoient deux ſouverains, qui, toujours diviſés dans la paix, ne pouvoient ſe réunir que contre un ennemi commun.

Peu après l'établiſſement du tribunat, il y eut deux républiques dans Rome.

La loi agraire, propoſée par S. P. Caſſius, l'an de Rome 267, fut une ſource intariſſable de diſſentions, parce que cette loi ne pouvoit jamais s'exécuter. Auſſi ce ne fut qu'un appas que les tribuns préſenterent au peuple, pour ſe faire un appui contre les patriciens, & pour s'élever aux dignités.

La loi agraire ne ſervit qu'à l'élévation des tribuns.

Ce qui leur fut, ſur-tout, favorable, c'eſt qu'on changea la forme des comices par centuries, pour leur faire prendre en partie celle des comices par tribus. Il n'eſt pas poſſible, à la vérité, ni de marquer le temps où ſe fit ce changement, ni d'expliquer exactement en quoi il conſiſtoit. Mais il eſt certain que le droit

Les changements faits dans la forme des comices par centuries, leur furent ſur-tout favorables.

de prérogative fut transporté aux comices par centuries. Or, par là, celle qui renfermoit le plus de plébéiens, pouvoit voter la premiere; & cela suffisoit pour faire passer, au moins quelquefois, toute l'autorité dans le second ordre. Car le suffrage de la prérogative entraînoit d'ordinaire tous les autres; le sort, qui l'avoit déclarée, faisant présumer que les dieux manifestoient par elle leur volonté.

Comment les patriciens & les plébéiens cessant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat & le peuple.

Alors, dans les comices par centuries, les patriciens & les plébéiens luttoient, pour ainsi dire, & empiétoient, tour-à-tour, les uns sur les autres. Les patriciens pouvoient diviser le peuple, parce qu'ils entraînoient de leur côté une partie de leurs clients; & le peuple pouvoit aussi diviser les patriciens, parce qu'il y en avoit toujours qui prenoient ses intérêts, soit par justice, soit par ambition. Ainsi les deux souverains, qui partageoient la république, étoient toujours dans une espece de guerre, & avoient toujours aussi des intelligences, réciproquement l'un chez l'autre.

Dans cette confusion, les patriciens & les plébéiens cesserent peu-à-peu de faire des corps distincts. On ne remarqua plus que le sénat & le peuple, & ce furent alors ces deux ordres qui se disputerent la souveraineté. Le sénat attiroit dans son parti les plus riches citoyens: mais le plus grand nombre, les plus ambitieux, sur-tout, étoient dans le parti contraire.

Une choſe ſoutint l'autorité du ſénat ſur ſon penchant : c'eſt le reſpect du peuple pour ce corps ; reſpect dont il s'étoit fait une ſi grande habitude, qu'il fut long-temps avant d'oſer tout ce qu'il pouvoit. Auſſi y eut-il un intervalle, où le ſénat & le peuple, les comices par centuries & les comices par tribus, les tribuns & les conſuls maintenoient dans la république un équilibre preſque parfait. Cet intervalle fut court, parce que l'équilibre ne tenoit qu'à l'opinion. On n'y étoit parvenu que par les diſſentions qui avoient élevé les plébéiens : il ne pouvoit manquer de ſe détruire, lorſque, par de nouvelles diſſentions, les plébéiens s'éleveroient encore.

Pendant un temps, l'autorité du ſénat ſe maintint par le reſpect que le peuple avoit pour ce corps.

Ces diſſentions furent infiniment avantageuſes, parce qu'elles entretinrent l'émulation, & firent naître les talents à l'envi dans les deux ordres : les uns ne voulant pas perdre les magiſtratures, & les autres les voulant obtenir. C'eſt une fermentation qui produiſit continuellement d'excellents citoyens, & qui rendit les Romains toujours plus redoutables.

Effets avantageux des diſſentions.

Les effets les plus funeſtes naiſſent des mêmes cauſes, comme les plus avantageux : il ſuffit ſeulement que les circonſtances viennent à changer. Les diſſentions ne furent point ſanglantes, tant que le ſénat put ſuſpendre les entrepriſes des tribuns, en leur cédant de nou-

veaux honneurs. C'eſt ce qu'on remarque pendant plus de deux ſiecles. Les grandes & longues guerres qui ſurvinrent enſuite, permirent à la république d'être aſſez tranquille au dedans. Après la ruine de Numance, les troubles recommencerent.

Comment les diſſentions dégénerent en factions & produiſent l'anarchie.

Les tribuns s'étoient ouvert & frayé un chemin aux dignités : ils n'avoient plus rien à déſirer à cet égard. Leur inquiétude déſormais ne pouvoit donc avoir pour cauſe, que l'ambition de devenir les tyrans de la patrie, ou le deſſein de ſoulager les pauvres, en réduiſant les riches dans les bornes preſcrites par les loix agraires. Il eſt évident que ces deux projets devoient également diviſer les citoyens en différents partis, & les armer, ſoit pour conſerver leurs biens, ſoit pour défendre leur liberté. Ce n'étoit plus le temps de ces diſſentions, que le ſénat appaiſoit par le ſacrifice de quelques magiſtratures. Les factions commençoient, & le ſang devoit couler. Le ſénat arma le premier, & dès qu'il eut donné l'exemple de la violence, les tribuns, à la tête du peuple, ne furent plus que des factieux. Alors le gouvernement ne fut ni ariſtocratique, ni démocratique : ce fut une anarchie.

Cette anarchie prépare les citoyens à plier ſous le

Dans ce déſordre, les eſprits ſe diſpoſent peu-à peu à plier ſous le joug d'un maître; on commence à dire que la république a beſoin d'un chef; & les citoyens courageux luttent

vainement pour défendre la liberté expirante; en croyant ſauver la république, ils la plongent dans de nouveaux malheurs. Cependant les factions, qui ſe formoient dans Rome, ne pouvoient produire que des tyrans paſſagers : c'eſt la grandeur de l'empire qui devoit enfin aſſujettir les Romains pour toujours.

joug d'un maître.

En effet, la grandeur de l'empire occaſionnoit dans les comices un déſordre favorable aux citoyens qui aſpiroient à la tyrannie. C'eſt ce qu'il faut expliquer.

Combien les déſordres, qui s'introduiſent dans les comices, deviennent favorables aux citoyens ambitieux.

Au commencement de la république, les tribus & les centuries pouvoient s'aſſembler facilement, parce que le territoire de Rome étoit fort borné. Mais lorſqu'après la priſe de Veïes, les tribus ſe multiplierent, & que pluſieurs ſe trouverent éloignées de Rome, il ne fut plus ſi facile à tous les citoyens de ſe trouver aux comices. On a lieu de préſumer, que, parmi ceux qui n'étoient pas à portée de s'y rendre, pluſieurs n'y venoient qu'autant qu'ils y étoient appellés par des intérêts particuliers; & que, par conſéquent, ils ne conſervoient pas le même amour de la patrie, ou que même ils s'accoutumoient inſenſiblement à la façon de penſer des peuples dont ils étoient voiſins.

Cet inconvénient fut encore plus ſenſible, lorſqu'on eut donné le droit de cité à tous les peuples d'Italie. Tant de citoyens ne pou-

voient se rassembler à Rome, & cependant il n'y en venoit que trop encore. Comme ils y arrivoient avec des vues différentes, ils se divisoient, ils formoient des partis, & la république étoit sacrifiée.

Pour diminuer l'influence des nouveaux citoyens, qui, par leur nombre, se seroient rendus maîtres des comices, le censeur les accumuloit dans un petit nombre de tribus, & il avoit encore la précaution de les inscrire dans les tribus, dont ils étoient le plus éloignés. C'étoient ordinairement les tribus de la ville, ou quelques unes des tribus rustiques de Servius Tullius.

Alors les anciens citoyens, ne voulant pas être confondus avec les nouveaux dans les mêmes tribus, desirerent de passer dans les tribus consulaires; & l'usage s'introduisit de les répartir dans différentes tribus, sans avoir égard aux lieux qu'ils habitoient.

Si les tribus avoient continué d'être, comme sous Servius Tullius, une division purement locale, le grand nombre des citoyens qui pouvoient venir aux comices, n'auroit pas permis de s'assurer de la tribu à laquelle chacun d'eux appartenoit. La chose étoit encore moins praticable, depuis que les tribus étoient devenues une division politique: car il auroit fallu prendre un à un tous les citoyens qui se présentoient, & consulter les regîtres. Or, c'est

une précaution qu'on ne prenoit pas, & qu'on ne pouvoit pas prendre, sur-tout, dans les derniers temps de la république, où les comices, convoqués à la hâte, se formoient tumultuairement. Ces assemblées n'étoient donc qu'une multitude confuse de gens qui se distribuoient comme ils le jugeoient à propos, & de la maniere la plus conforme à leurs vues. Voilà pourquoi on voyoit des plébiscites que le peuple ne savoit pas avoir faits. Tels sont les désordres qui se trouvoient dans les comices depuis que la république avoit trop multiplié le nombre de ses citoyens.

Il est facile de juger comment, au milieu de ces désordres, les ambitieux gagnoient les uns, intimidoient les autres, & séduisoient la multitude. Mais c'étoit toujours à recommencer, parce qu'après avoir exercé les magistratures, on redevenoit simple particulier, & qu'il falloit briguer de nouveau pour les obtenir une seconde fois. Le temps n'étoit pas encore arrivé, où l'on se serviroit du peuple pour avoir des légions, & des légions pour soumettre le peuple.

Sylla est l'époque où les ambitieux aspirent à la tyrannie.

Il a été un temps où les généraux ne pouvoient pas abuser de leur puissance, parce que les soldats, auxquels ils commandoient, étoient autant de citoyens jaloux de leur liberté, ou dumoins, à qui le nom de Tyran étoit odieux. On ne pouvoit donc pas crain-

dre, qu'alors les légions s'armaſſent pour leur chef contre la république; elles ſe ſeroient, au contraire, ſoulevées contre lui, pour peu qu'elles l'euſſent ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie. Il n'y auroit eu, par conſéquent, que de la témérité dans un pareil projet, & cette ſeule conſidération en écartoit juſqu'à l'idée.

Cependant la république auroit pu être ruinée plutôt qu'elle ne l'a été. Elle ſe ſoutint, moins par ſa propre conſtitution, que par la force des préjugés. Il y a, dans l'eſprit de chaque peuple, une certaine allure, que tout le monde ſuit long-temps, avant que perſonne penſe à porter la vue au de-là. Or, parce que les Romains s'étoient fait une habitude de regarder les magiſtratures comme le comble de l'ambition, il arriva que ceux qui les avoient obtenues, n'imaginoient rien de mieux que de les obtenir encore. Le corps des citoyens penſoit ainſi, par haine pour la tyrannie, & cette façon de penſer ſe communiquoit par imitation à chaque particulier. Marius n'eût deſiré que d'être toujours conſul, & Sylla ſe vit maître de Rome, ſans en avoir formé le projet.

Ce fut alors que les ambitieux ouvrirent les yeux, & que les généraux, déja ſouverains dans leurs gouvernements, découvrirent que les légions étoient à eux, & qu'ils pouvoient commander dans Rome. Voilà les

circonſtances où Céſar, qui, un ſiecle plutôt, eût été bon républicain, projeta de donner des fers à ſa patrie. C'eſt la tyrannie de Sylla qui lui en fit naître le deſſein, & il en forma le plan avant même d'avoir paſſé par aucune magiſtrature. Il réuſſit, & peut être n'eût il pas été aſſaſſiné, ſi, content de la puiſſance, il n'eût pas ambitionné de dompter juſqu'à l'imagination des Romains, en s'obſtinant pour de vains titres.

Circonſtances qui achevent la ruine de la république.

Enfin toutes les circonſtances ſe réuniſſent pour la ruine de la république, & Auguſte regne. La fin tragique de Céſar fut une leçon pour ce tyran, qui eût continué d'être cruel, s'il n'eût pas craint pour ſa vie. Il parut peu redoutable, & ce fut la cauſe de ſes ſuccès. Il dut l'empire à la trop grande confiance du ſénat, au deſeſpoir précipité de Caſſius & de Brutus, & aux extravagances d'Antoine. Il y a des hommes qui naiſſent bien à propos. Auguſte, dans tout autre temps, eût été honteuſement chaſſé de ſa légion.

Toutes les circonſtances étoient pour lui. Le cri de la liberté ne ſe faiſoit plus entendre, depuis que les plus fiers républicains étoient enſévelis ſous les ruines de la république. On avoit long-temps gémi au milieu des deſordres : toutes les familles ſe reſſentoient des guerres, qui avoient déchiré l'empire. Si l'on n'oſoit demander un maître,

on sentoit au moins le besoin qu'on avoit d'un chef; & la paix sembloit devoir tenir lieu de liberté. Auguste, se conformant à cette disposition des esprits, s'offrit pour chef, & donna la paix.

Conduite d'Auguste pour assurer sa puissance.

Ce repos fut un moment délicieux pour les Romains. Trop heureux d'être sortis de l'anarchie, ils ne portent point leur vue dans l'avenir, ils ne voyent que le présent c'est le sénat qui gouverne, avec un prince qui le consulte, & qui le respecte. Le peuple s'assemble: c'est lui qui fait les loix, c'est lui qui nomme aux magistratures. En un mot, la république frappe seule les yeux: on ne perce point jusqu'à la puissance cachée qui la dirige, on ne la craint pas. Qu'importe en effet, quand on est heureux, de savoir si on est libre? C'est ainsi, Monseigneur, qu'ont pensé tous les peuples. Ils aiment moins la liberté, qu'ils ne haïssent la tyrannie, & lorsqu'ils se soulevent, c'est contre les tyrans. Observez donc la conduite d'Auguste: comparez la donc avec celle de ses successeurs, & voyez qui vous devez imiter.

Auguste sut, pour son bonheur & pour celui des Romains, entretenir l'illusion du peuple. Il ramena l'abondance: il affecta de donner des marques de considération aux citoyens, qui avoient l'estime publique: il éleva aux magistratures des républicains zélés,

& ménagea jusqu'à ceux qu'il fut obligé d'exclure du sénat : enfin il assura la paix, & il donna des spectacles.

Il refuse le titre odieux de dictateur. Il n'accepte que les magistratures, qui s'associent avec les idées de liberté. Il refuse quelquefois le consulat, pour ne pas devenir suspect, en le rendant perpétuel dans sa personne. Il feint de vouloir se retirer, au moment du plus grand enthousiasme. Il ne consent à gouverner encore la république, que pour obéir aux désirs du sénat & aux ordres du peuple. Enfin il ne s'engage que pour dix ans ou pour cinq. Par cette conduite, il intéresse tous les citoyens à son sort, & on accumule insensiblement sur lui toutes les magistratures. Le peuple, que les malheurs précédents avoient dégoûté d'user de son pouvoir, chérit un joug dont le poids ne se fait pas sentir.

Il accoutume le peuple à l'esclavage.

Auguste n'étoit que le ministre de la république. Il n'étoit que ce qu'avoient été avant lui ces magistrats que le peuple avoit jugés plusieurs fois ; & son gouvernement fut modéré, parce qu'il parut toujours prendre le peuple pour juge. En un mot, il vouloit n'être, ou du moins ne paroître qu'un administrateur, qui tenoit tous ses pouvoirs du peuple & du sénat, qui leur en devoit compte, & qui ne les avoit reçus que pour un temps limité. Cependant cette conduite modérée

n'étoit qu'un effet de sa politique ; & l'ordre, qu'il avoit établi, ne forçoit pas ses successeurs à se conduire avec la même modération. Cet ordre même ne pouvoit subsister, parce qu'il dépendoit uniquement de la volonté du souverain, il devoit donc dégénérer en despotisme.

De l'anarchie, qui avoit étouffé tout amour de liberté, les Romains avoient passé brusquement sous la domination d'un maître, qui leur avoit fait aimer leur esclavage. Le caractère du peuple avoit donc changé tout à coup. Ces ames, autrefois fieres, courageuses, républicaines, s'étoient fait subitement une habitude d'obéir ; & toute leur lâcheté devoit se montrer, aussitôt qu'un tyran oseroit les traiter en esclaves. Telle étoit la disposition des esprits, lorsque Tibere parvint à l'empire.

Le despotisme se décele sous Tibere.

Ce prince la connut, sans-doute, & il ne craignit point de s'écarter du plan d'Auguste. D'ailleurs il étoit naturellement trop méfiant, pour tenir une conduite qui paroissoit montrer de la confiance. Il dissimula, tant qu'il craignit un concurrent. Il essaya peu-à-peu sa puissance. Il s'enhardit enfin, & il regna en despote. Il ne conserva quelque autorité au sénat, que pour en faire l'instrument de sa tyrannie ; & il ôta les comices au peuple.

Les

Les progrès du despotisme sont naturellement rapides. Cependant un prince, aussi inconsidéré que cruel, étoit fait pour les hâter. Tibere faisoit au moins accuser ceux qu'il vouloit condamner, & le sénat les jugeoit. Caligula n'eut besoin ni des délateurs ni du sénat. Dans ses insomnies, parce qu'il ne dormoit pas & que les citoyens exilés dormoient, il ordonnoit de leur ôter la vie, & on les égorgeoit.

Il se montre à découvert sous Caligula.

Ce qui étoit décidé dans le conseil d'Auguste, avoit la-même force, que ce qui avoit été arrêté dans le sénat. Claude pouvoit user de ce droit; mais ce vieil enfant, imbécille, se laissa conduire au despotisme par ses valets. Il jugea sans conseil; il voulut que ses affranchis jugeassent comme lui, avec la même autorité; & ses procurateurs, répandus dans les provinces, devinrent des especes de souverains. Il ne fallut que quatre empereurs pour faire passer la puissance, du peuple au sénat, du sénat au prince, du prince aux valets. Voilà la route que prit le despotisme, & son dernier terme.

Sous Claude il met toute l'autorité entre les mains des affranchis.

Néron fit voir combien il est difficile à un despote de lasser la patience d'un peuple corrompu & avili. Comment ne se seroit-il pas enhardi à toutes les indecences & à tous les attentats, puisqu'il étoit toujours assuré des applaudissements du peuple, de ceux du sénat, de

Sous Néron il ose tout.

ceux de Burrhus même, qui applaudiſſoit, malgré lui, à la vérité, mais enfin qui applaudiſſoit.

Avidité qui croît avec le luxe.

Le luxe, qui avoit commencé dans les derniers temps de la république, avoit toujours fait des progrès; & il devoit croître ſous des princes deſpotes, dont l'interêt n'eſt pas de le réprimer. Les beſoins qu'il ne ceſſe de multiplier, achevent l'aſſerviſſement des peuples. Néron donna l'exemple, & le luxe fut porté aux derniers excès. Alors il n'y eut plus d'ambition, il n'y eut que de l'avidité. Othon deſira l'empire pour réparer une fortune ruinée; & Vitellius, pour aſſouvir la débauche la plus crapuleuſe.

C'eſt inutilement qu'on amaſſoit des richeſſes; les profuſions du luxe ne permettoient pas de s'enrichir; & on n'en devenoit que plus avide. Cette avidité fut contagieuſe. Elle corrompit tous les ordres de l'état, & ſur-tout, les ſoldats, qui étoient trop néceſſaires au deſpote, pour ne pas partager avec lui les dépouilles des citoyens. Voilà ce qui ruina la diſcipline.

Cette avidité ruine la diſcipline militaire.

Pendant la république, on donnoit des gratifications aux ſoldats, mais peu conſidérables; ce n'étoit qu'une partie du butin fait ſur l'ennemi. Dans les guerres des deux triumvirats, on leur en fit de grandes, & on les prit ſur les biens des citoyens mêmes.

Claude acheta la faveur des gardes prétoriennes. Néron, qui ne se contenta pas de l'acheter une fois, ne cessa de leur faire des largesses. C'étoit une nécessité, que chaque despote sentit le besoin de les ménager toujours davantage, c'est à dire, de les corrompre par de plus grandes profusions.

Les gardes prétoriennes pouvoient se contenter des largesses d'un prince, qui étoit reconnu, aussitôt qu'elles l'avoient fait. Mais quand les armées disposerent de l'empire, elles eurent bien plus d'avidité. Obligées de marcher pour l'assurer à leur général, elles regarderent les richesses de l'Italie & de Rome, comme un butin qu'on devoit leur livrer, & c'est ce qui acheva de ruiner la discipline. Après la mort de Néron, le défaut de subordination produisit les plus grands désordres.

Alors la sagesse du prince faisoit seule toute la force du gouvernement.

L'ordre, qui se rétablit sous Vespasien & sous Titus, fit voir que toute la force du gouvernement étoit dans la sagesse du prince; & que les loix, toujours mépriſées sous les tyrans, sont respectées, quand le prince les respecte. Mais Titus, les délices des Romains, ne fit que paroître, & sous la tyrannie de Domitien, tout rentra dans l'avilissement & dans la confusion. Passons au plus beau siecle de l'empire, & nous nous convaincrons de plus en plus, que la sagesse du souverain faisoit toute la force du gouvernement.

Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurele, quels princes, Monſeigneur? Je ſuis fâché que les vices d'Adrien faſſent une tache à ce tableau : je reproche même à Trajan ſes conquêtes. Mais Antonin, mais Marc-Aurele ne laiſſent rien à deſirer. Que ſentez-vous, quand vous liſez leurs regnes, après avoir vu ceux de Tibere, de Caligula, de Claude, de Néron & de Domitien ?

Sous ces empereurs, le ſénat reprend ſa conſidération, les loix ſont en vigueur, la diſcipline rétablit la ſubordination dans les troupes, les citoyens recouvrent leur liberté, la république renaît, ce ſont ſes magiſtrats qui gouvernent, & le deſpotiſme eſt banni de l'empire. Mais Commode regne, & le bonheur des Romains ne paroît qu'un ſonge.

C'eſt de l'uſage que les princes juſtes font de l'autorité, que nous devons apprendre quels ſont les droits des ſouverains.

C'eſt en obſervant la conduite des princes éclairés & vertueux, que vous apprendrez, Monſeigneur, quelle eſt la puiſſance légitime d'un ſouverain. Marc-Aurele, ſur-tout, vous fera voir quelle en eſt l'étendue, & quelles en ſont les bornes. Bien loin de ſe juger au deſſus des loix, il ne ſe croyoit digne de commander, qu'en donnant l'exemple de l'obéiſſance ; il ne ſe regardoit que comme le miniſtre de la république ; & au lieu de dire, *tout eſt à moi ; je n'ai rien en propre*, diſoit-il au ſénat; *la maiſon même que j'habite eſt à vous.* ſouvenez-vous donc que rien n'eſt au prince.

Mais la flatterie vous tiendra un autre langage.

Sort des deſpotes qui mettent toute leur confiance dans les ſoldats.

Les ſoldats, qui avoient été contenus, n'en devinrent que plus audacieux ſous Commode; & après que ce monſtre eut été égorgé, l'empire fut offert à quiconque voulut être l'eſclave des légions, pour devenir le tyran du peuple. Alors les attentats, qui ſe multiplient, creuſent des précipices ſous les pieds de ces tyrans. La plupart ne font que paſſer; & dans ce deſordre, les meilleurs princes périſſent par le fer.

Tel eſt le ſort des ſouverains, lorſque le peuple n'eſt rien à leurs yeux, & qu'ils ne comptent que ſur la faveur des ſoldats. Cette faveur coûte cher, & elle coûte tous les jours davantage, parce que l'avidité croît d'autant plus qu'on tente de l'aſſouvir par de plus grandes largeſſes. Il vient donc un temps où le deſpote n'eſt pas aſſez riche. Alors l'état ſe ruine, & la vie du tyran n'en eſt pas plus aſſurée.

Commode fut la premiere cauſe de ces déſordres. Sévere les accrut par le relâchement de la diſcipline, & Caracalla par les profuſions immenſes qu'il fit aux ſoldats. Il fut aſſaſſiné; &, après lui, Macrin, Héliogabale, Alexandre, les deux Maximins, les deux premiers Gordiens, Maxime, Balbin, le troiſieme Gordien, Philippe, Decius, Gallus, Emilien, Valerien livré par trahiſon aux Perſes, & Gallien ſon fils; Celui-ci fut égorgé après avoir partagé

l'empire avec une multitude de tyrans, qui oſerent prendre le titre d'Auguſtes, & qui périrent preſque tous de mort violente. Si quatre grands hommes qui ſe ſuccéderent, Claude, Aurelien, Tacite, Probus, parurent dignes de commander, les trois derniers furent encore aſſaſſinés; &, après eux, Carin & Numérien eurent le même ſort.

Dioclétien ôte aux ſoldats le pouvoir de vendre l'empire.

On ne prévoyoit pas quelle ſeroit la fin de ces deſordres. Car les ſoldats qui avoient vendu l'empire, vouloient toujours le vendre; & le tyran, qui l'achetoit, les armoit bientôt contre lui, parce qu'il avoit contracté une dette, qu'il ne pouvoit acquitter. Il s'agiſſoit donc de leur ôter le pouvoir de vendre l'empire. Dioclétien le leur ôta. Le plan néanmoins qu'il ſe fit, ſouffroit, dans l'exécution, de grandes difficultés, & entraînoit de grands abus. On n'imagine pas comment il pouvoit ſe flatter de contenir ſes collegues; & s'il eût échoué, nous le regarderions comme le plus imprudent des hommes. Mais vingt ans de ſuccès font ſon éloge, ſur-tout, quand on penſe au caractère de Maximien Hercule & à celui de Galere.

Comment le gouvernement de Rome ſe complique, à meſure que l'empire s'étend,

C'eſt ici le lieu de conſidérer comment les reſſorts du gouvernement ſe compliquent & s'affoibliſſent, à meſure que l'empire s'étend, & que la corruption générale des mœurs en déſunit les parties.

Quand la république commença, la ſouveraineté ſe trouvoit dans les comices par centuries, & les conſuls étoient tout-à-la fois les magiſtrats du peuple & les généraux des armées. Ce ſyſtême ſimple auroit pu ſubſiſter, ſi les patriciens n'avoient pas abuſé de l'autorité. Mais leur avarice ſouleva les plébéiens, & ſervit de prétexte à l'ambition des tribuns. Il y eut bientôt deux ſortes de comices, deux eſpeces de ſouverains, & les magiſtratures ſe multiplierent.

pire s'étend, & que la corruption générale des mœurs en déſunit les parties.

Voilà déja les reſſorts qui s'embarraſſent, & les troubles croiſſent avec les diſſentions. Mais les ennemis, qui preſſent de tous côtés, rapprochent les parties qui tendoient à ſe déſunir, & la république agit au dehors avec toutes ſes forces. On prévoit donc qu'elle ne ſe ſoutiendra, qu'autant que les parties, qui ſe diviſent, ſeront contenues par des forces étrangeres: mais, parce que ces forces diminueront, à meſure qu'elle s'étendra elle-même, on prévoit encore qu'elle doit enfin ſe diſſoudre. Les diſſentions, qui ont été le principe de ſa grandeur, ſeront donc la cauſe de ſa ruine.

En effet, les conſuls ne ſuffiſant pas pour gouverner la capitale & les provinces, il fallut créer des proconſuls; & bientôt après, il fallut continuer ces nouveaux magiſtrats, & leur donner le temps de finir les guerres qu'ils avoient commencées. Or, cette nouvelle ma-

giſtrature devoit un jour être funeſte à la république. Les proconſuls ne pouvoient manquer de devenir plus puiſſants que les conſuls mêmes ; puiſqu'ils avoient toujours une armée, qu'ils étoient plus long-temps en charge, & qu'éloignés de Rome, ils étoient plus indépendants.

Cependant les factions, qui continuoient dans la capitale, entraînoient des abus d'autant plus grands, que la puiſſance des factieux s'étoit accrue avec celle de la république. Mais quelque ſanglantes qu'elles fuſſent, ce n'étoient encore que des émeutes, où le ſénat & le peuple, tour-à-tour vainqueurs & tyrans, s'arrachoient la ſouveraineté, ſans pouvoir ſe donner un maître. Il falloit donc faire marcher les légions. Elle ſeules pouvoient réprimer les factieux, commander dans Rome, & de Rome à tout l'empire. Ainſi à l'approche de Sylla, Marius s'enfuit ; & Pompée s'enfuit encore, dès qu'il apprit que Céſar avoit paſſé le Rubicon.

Il n'étoit plus poſſible de ſimplifier le gouvernement : l'empire étoit trop vaſte pour être gouverné par un petit nombre de magiſtrats. Auguſte ſuivit le plan qui ſe trouvoit établi. Il ne fit d'autre changement, que de rendre les armées ſédentaires, & de faire du corps des ſoldats un ordre différent de celui des citoyens ; par cela ſeul, le gouvernement fut plus compliqué. Il eût, ſans doute, été plus ſimple & plus avan-

tageux pour la liberté, que chaque Romain eût continué d'être citoyen & soldat. Mais ce n'étoit pas l'intérêt du prince: & à la longue, d'ailleurs, ce plan fût devenu impraticable. Ainsi par la nature des choses, & par les vues cachées du souverain, les armées étoient autant contre les peuples de l'empire, que contre les ennemis; & si elles pouvoient défendre les citoyens, elles pouvoient encore plus facilement les faire plier sous le joug de la tyrannie.

Les entrepriſes des ſoldats après Néron, après Commode, & qui ayant recommencé après Caracalla, ne ceſſerent que ſous Dioclétien, ſont moins un gouvernement, qu'une anarchie militaire qui préparoit la diſſolution de toutes les parties de l'empire. Il n'étoit plus poſſible, avec le plan d'Auguſte, de corriger des abus ſi multipliés: c'eſt ce plan même qui les avoit amenés. Ce fut donc une néceſſité à Dioclétien de compliquer encore le gouvernement, non qu'il pût ſe flatter d'en corriger tous les vices: mais il y avoit des abus, auxquels il falloit apporter un prompt remede, & il les réprima.

C'eſt toujours une preuve de décadence, quand un gouvernement a beſoin d'être compliqué. S'il acquiert de nouvelles forces, il ne les conſervera pas long-temps, & de nouveaux abus naîtront de la complication même. Il ne ſeroit

pas facile d'imaginer ceux qu'entraînoient quatre princes, quatre cours, quatre grandes armées, & la multitude d'emplois que chacun de ces ſouverains créoient dans leurs départements. On vit tous les défauts de ce gouvernement, quand Dioclétien ne l'anima plus.

L'empire fut auſſitôt diviſé, & les guerres civiles, qui recommencerent, ne finirent, que lorſque toutes les provinces furent réunies ſous un ſeul chef.

En changeant tout, Conſtantin a précipité la ruine de l'empire.

Quand un bâtiment tombe en ruine, on l'étaye comme on peut. C'eſt proprement ce que fit Dioclétien, & on lui doit la juſtice de n'avoir fait que les changements auxquels il parut forcé. Il n'en eſt pas de même de Conſtantin. Impatient de tout changer, il changea tout ſans néceſſité. Il précipita même ſes entrepriſes, & donna à tout ce qu'il fit auſſi peu de ſolidité qu'aux murs de Conſtantinople.

Quoiqu'avant Conſtantin, l'empire tendît à ſa diſſolution, il y avoit cependant encore quelque liaiſon entre ſes parties. Le préjugé ne permettoit pas même de penſer qu'il pût être diviſé, & un général ſoupçonné de vouloir s'établir ſouverain dans une ſeule province, eût été abandonné de ſes troupes. Ce préjugé ſubſiſtoit même au temps de Gallien: Car alors, quoique chaque Auguſte fût cantonné dans un coin de l'empire, aucun d'eux ne renonçoit à l'empire entier.

Mais lorſqu'il y eut deux capitales, il parut y avoir deux empires; &, en effet, il y en eut bientôt deux: ils eurent des intérêts ſéparés, & ils ne furent plus les parties d'un même tout. Il eſt vrai qu'il reſte toujours quelques traces de l'ancien prejugé. On voit que les empereurs ſe regardoient comme collegues; que d'ordinaire les loix, quoique faites par un ſeul, étoient publiées au nom des deux; que des deux conſuls, l'un étoit élu en occident & l'autre en orient, & qu'ils avoient beſoin d'être reconnus dans les deux empires. Cet uſage, qui a ſouffert quelques exceptions, prouve le pouvoir du préjugé.

L'empire auroit eu beſoin d'un réformateur. Je ne dis pas qu'il fût poſſible de ramener les mœurs à l'ancienne ſimplicité : mais au moins pouvoit-on les corriger en quelque choſe. Conſtantin n'y penſa pas. Lui qui vouloit tout changer, il tranſporta dans la nouvelle capitale tous les abus de l'ancienne. Il crut qu'il étoit de la grandeur du ſouverain d'être entouré d'une populace immenſe, qui ne ſubſiſteroit que par ſes largeſſes; & il ajouta le fierté aſiatique au luxe, qu'il falloit réformer.

Dans les temps de la république, les mêmes citoyens, tout-à-la fois magiſtrats & généraux, rendoient la juſtice, & commandoient les armées. Cet uſage ſubſiſta ſous Auguſte & ſous pluſieurs de ſes ſucceſſeurs; & ce fut dans le

troiſieme ſiecle de l'ere vulgaire, que les fonctions militaires & les fonctions civiles commencerent à être réparties à des citoyens différents. Conſtantin voulut achever cette révolution, & il l'acheva. Son deſſein étoit de diviſer pour affoiblir, & d'affoiblir pour jouir lui-même d'une puiſſance arbitraire & ſans bornes.

Il diviſa donc l'empire en quatre préfectures, les préfectures en dioceſes, & les dioceſes en provinces. Dans chaque préfecture, il mit un préfet du prétoire; dans chaque dioceſe, un vicaire du préfet, & dans chaque province, un magiſtrat ſubordonné au vicaire du dioceſe, dont elle faiſoit partie. Tous ces gouverneurs n'étoient que des officiers civils, dont la puiſſance ne pouvoit faire ombrage. Cependant pour ſe précautionner contre les préfets du prétoire, dont le nom ſeul ſembloit faire peur au ſouverain, Conſtantin imagina d'inſtituer le patriciat, & de mettre cette dignité ſans fonctions au deſſus de la préfecture.

Il créa deux maîtres de la milice, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Ils avoient l'inſpection ſur les troupes, & c'étoit à eux de regler tout ce qui concernoit la diſcipline. Mais pour élever une barriere à leur ambition, il ne leur donna le rang qu'après les conſuls, les patrices, les préfets du prétoire, le préfet de Rome & celui de Conſtantinople. Il

y avoit encore des généraux, qu'on nommoit ducs ou comtes, & qui commandoient les troupes d'une province. Ce second titre étoit alors supérieur au premier, & se joignoit à bien des emplois.

Dès qu'une fois il y eut des titres sans fonctions, on les multiplia, parce que le souverain se flattoit d'amuser l'ambition par de vains honneurs. On vit des *perfectissimi*, des *egregii*, des *clarissimi*, des *spectabiles*, des *illustres* & des *nobilissimi*. On ne se saluoit plus qu'en se donnant de l'excellence, de la révérence, de la magnificence, de la grandeur, de l'éminence, de la sublimité, &c. Cette politesse barbare se répandoit à mesure que le mérite devenoit plus rare.

Gallien avoit exclus des armées les sénateurs Romains: Dioclétien leur avoit enlevé les provinces, dont ils avoient le gouvernement depuis Auguste. Enfin, humiliés sous chaque despote, ils venoient d'achever de perdre toute leur considération par le transport du siege de l'empire à Constantinople. Ils devoient encore se voir insensiblement enlever toutes les dignités. Constantin leur préféroit les barbares, dont il croyoit n'avoir rien à redouter. Il se trompa, parce qu'on se trompe toujours, quand on veut établir le despotisme. Depuis cet empereur, dont la famille nombreuse fut bientôt exterminée, l'empire se précipita vers sa ruine;

& il eſt évident que ce fut l'effet d'une politique qui changea tout, qui ne réforma rien, & qui fut une ſource de nouveaux abus.

Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées.

Je ne m'arrêterai pas ſur les ſucceſſeurs de Conſtantin. Les longs regnes des princes foibles, lorſque l'empire avoit le plus beſoin d'un chef, n'offrent que des déſordres qu'il ſuffit d'avoir parcourus. L'ignorance, qui fit des progrès rapides, confondoit toutes les idées. On ne ſavoit plus ce qui donnoit des droits à l'empire, & nous avons vu des femmes en diſpoſer, parce qu'elles portoient le titre d'Auguſte. Ce n'eſt pas la ſeule erreur où l'on tomba.

L'an de l'ere vulgaire 457, Léon reçut le diadême des mains d'Anatole, patriarche de Conſtantinople. Il eſt évident que cette cérémonie pieuſe, qui ſe faiſoit pour la premiere fois, ſuppoſoit l'empereur déja fait, & ne donnoit point au patriarche le droit de s'oppoſer, ni de concourir à l'élection. Cependant, en 491, Anaſtaſe ſucceſſeur de Zénon, ayant été proclamé par le ſénat & par l'armée, Eupheme, alors patriarche de Conſtantinople, ne conſentit à lui donner le diadême, qu'après que l'empereur, qu'il ſoupçonnoit d'être Eutychéen, eut ſigné une profeſſion de foi, & eut promis de protéger les décrets du concile de Chalcedoine. Cette prétention ne parut pas même extraordinaire: car le ſénat, qui pouvoit aller en avant, ne l'oſa. Au contraire, il ne négligea

rien pour engager le patriarche à lever ſon oppoſition. Or, ſi on penſoit déja qu'un hérétique ne peut pas être élu à l'empire, pourquoi ne penſeroit-on pas un jour qu'un empereur hérétique peut être dépoſé?

Tout concourt à la ruine de l'empire.

Telle eſt la confuſion qu'il y avoit dans le gouvernement & dans les idées, lorſque les peuples du nord, qui depuis long-temps ſe contentoient de piller les frontieres, furent pouſſés par les Huns; & que, forcés de chercher de nouvelles terres, ils s'établirent de gré ou de force dans les provinces romaines, & ſubjuguerent enfin l'empire d'occident. Comme toutes les circonſtances s'étoient réunies pour l'agrandiſſement des Romains, elles ſe réunirent auſſi pour leur ruine; & les diſputes de religion, & les guerres civiles, & la corruption des mœurs, & la perte de la diſcipline militaire, & les vices du gouvernement, & la multitude des ennemis.

FIN du dixieme volume.